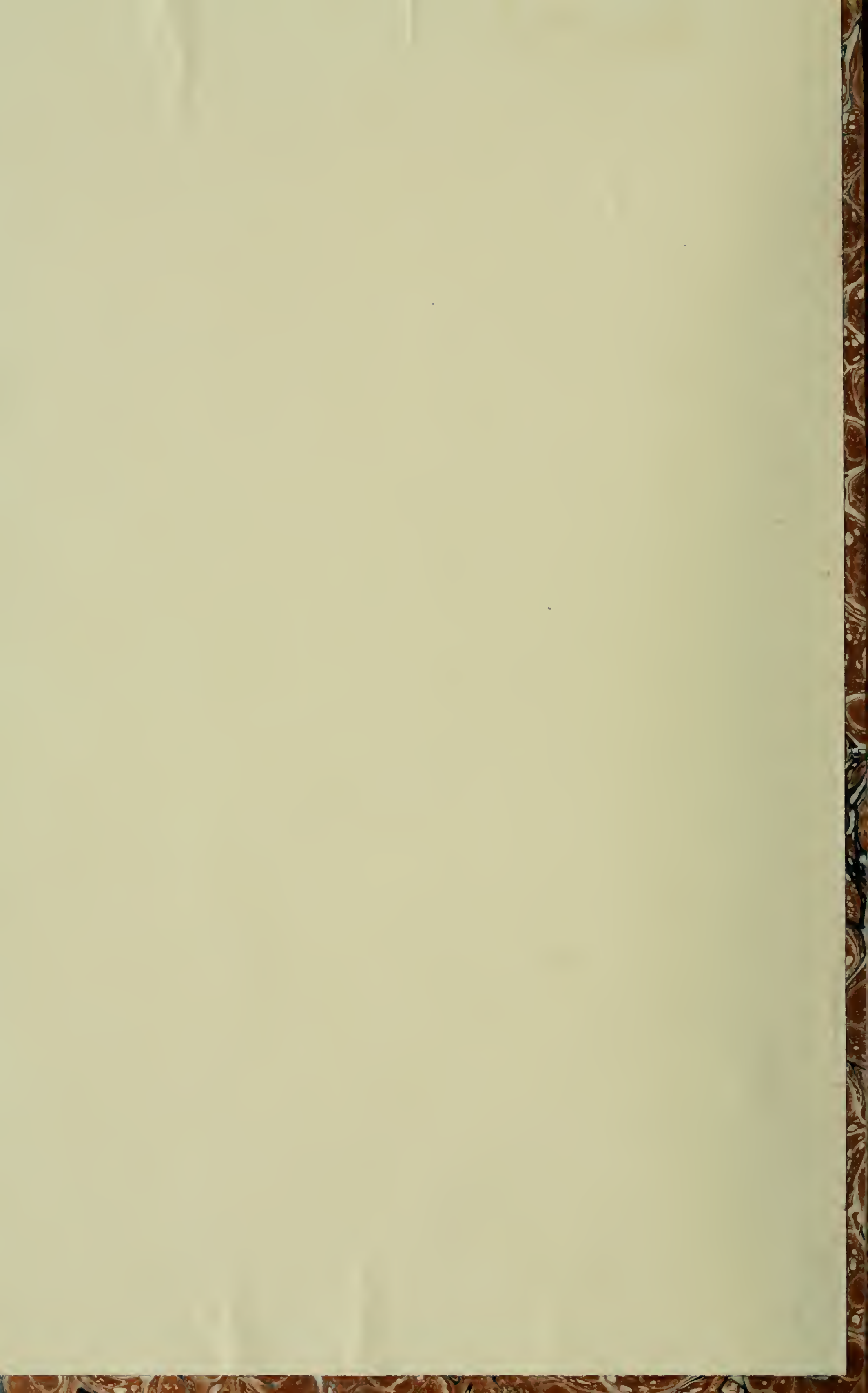
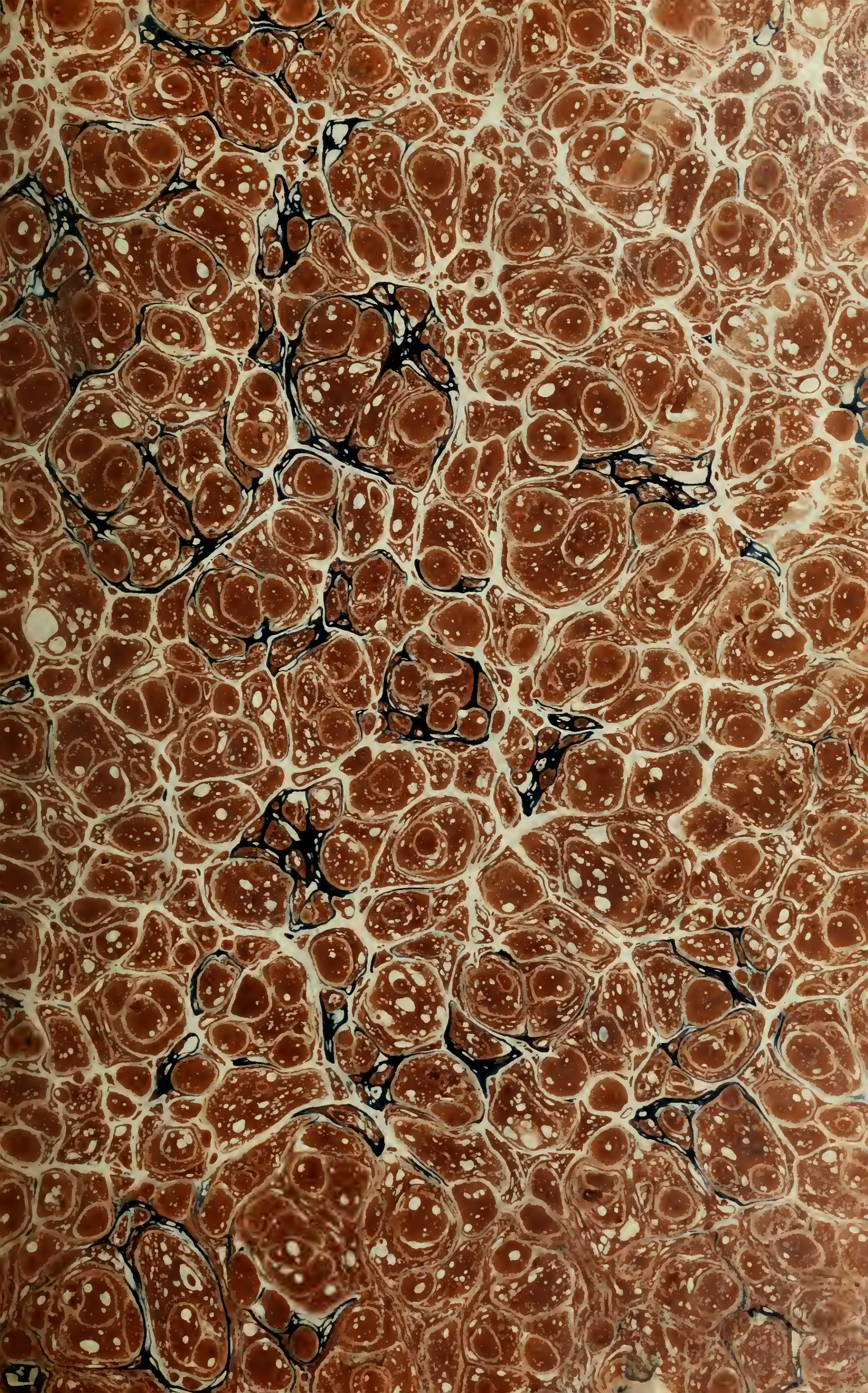
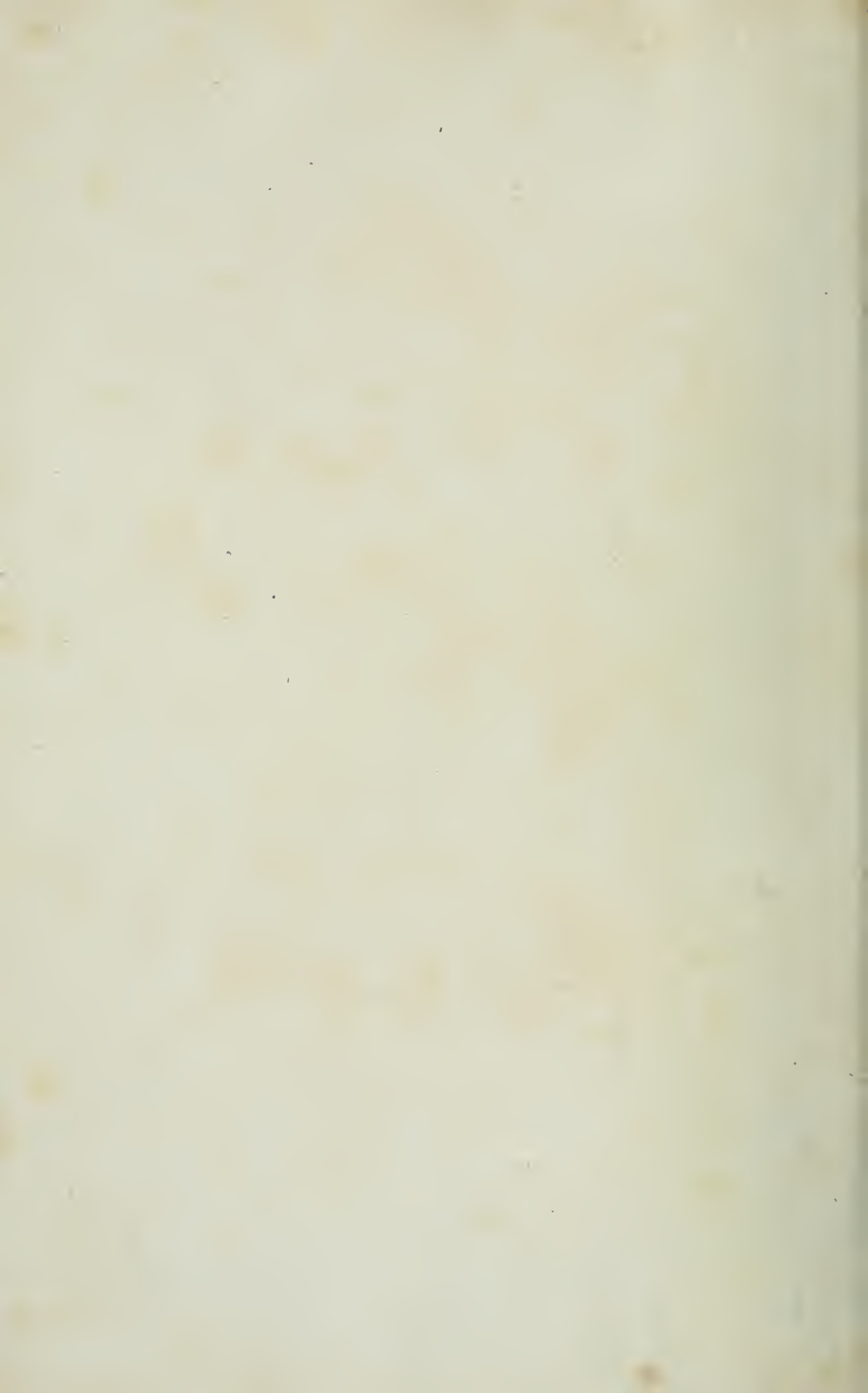
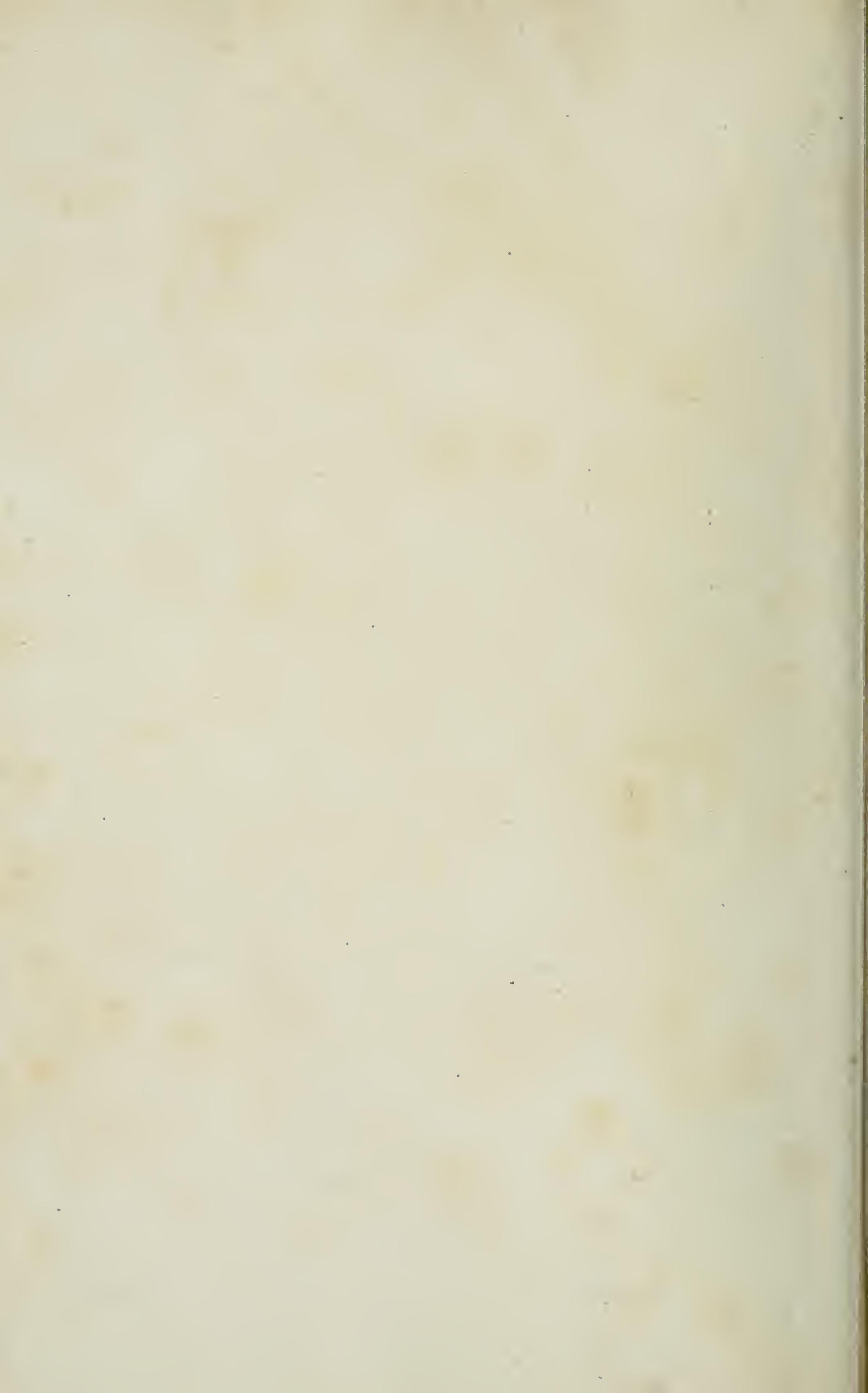










ŒUVRES

COMPLÈTES

DE THOMAS.

TOME II.

A PARIS,

Chez
- VERDIÈRE, quai des Augustins, n° 25;
- LHEUREUX, même quai, n° 27;
- LADRANGE, même quai, n° 19;
- GUIBERT, même quai, n° 25.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE THOMAS,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE L'AUTEUR,

PAR M. GARAT.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXII.

ESSAI

SUR

LES ÉLOGES.

CHAPITRE XXVII.

Des panégyriques ou éloges adressés à Louis XIII, au cardinal de Richelieu, et au cardinal Mazarin.

Un prince disait à son fils en mourant : « Je te « lègue tout, mes armées, mes États, mes tré- « sors, et le souvenir de ce que j'ai fait de bien; « mais je ne puis te léguer ma gloire ; si tu n'en « as une qui te soit personnelle, la mienne n'est « qu'un fardeau pour toi. » C'est ce que Henri IV mourant aurait pu dire à Louis XIII. Cependant plusieurs des panégyristes qui avaient loué le père célébrèrent le fils; mais le père fut loué à titre de grand homme, et le fils trop souvent à titre de prince; ce n'est pas que Louis XIII n'eût des qualités d'un roi, mais aucune n'eut de l'é- clat. Soit timidité, soit paresse, il ignora le grand art des hommes en place, celui d'imposer à la

renommée. Son caractère, comme son règne, offre une foule de contradictions ; il eut un enchaînement de victoires, et leur éclat lui fut, pour ainsi dire, étranger ; il eut des talents militaires, et à peine aujourd'hui ces talents sont connus; il eut de l'agrément dans l'esprit, et montra la plus grande indifférence pour les lettres; la nature lui avait donné du courage, et même celui qui affronte la mort, et il n'eut jamais celui de commander. Il avait besoin d'être dominé, et flotta sans cesse entre le désir de secouer le joug et la nécessité de le reprendre; mais le plus grand contraste de son règne, c'est que jamais peut-être il n'y eut moins d'activité dans le souverain, et jamais le gouvernement ne déploya sa force avec plus de fermeté au-dehors, et une sévérité si imposante et quelquefois si terrible au-dedans.

Tel fut Louis XIII comme prince ; dans le particulier, on vit des contrastes aussi frappants; son caractère le forçait à élever des favoris ; son caractère le forçait à les haïr. Au milieu des succès, il fut malheureux. L'allié de Gustave-Adolphe, et celui dont les armées ébranlaient le trône de l'empereur et resserraient l'Espagne, redouta sa mère, sa femme, son frère, et jusqu'au ministre qui le faisait vaincre.

On sent bien qu'un tel caractère est peu favo-

rable aux éloges; mais les panégyristes poursuivent encore plus les rois, que souvent les rois ne sont empressés à les fuir; il paraît même que Louis XIII en fut importuné; peut-être même que son esprit naturel lui fit haïr de bonne heure un genre d'éloquence qui, le plus souvent, n'a rien de vrai, et qui, au moins, est vide d'idées; peut-être aussi qu'un homme calme et sans passions doit mieux sentir le ridicule de ce qui est exagéré; et c'est le vice nécessaire de tout ce qui est harangue; peut-être enfin que tant d'éloges sur de grands événements auxquels il avait peu de part, lui rappelaient un peu trop sa faiblesse et une gloire étrangère. Quoi qu'il en soit, on rapporte que, se regardant un jour dans une glace, étonné de se voir déja tant de cheveux blancs, il en accusa les complimenteurs et panégyristes éternels qu'il était condamné à entendre depuis qu'il était roi.

Dès 1611, c'est-à-dire dès la seconde année de son règne, on lui adressa un panégyrique : il n'avait alors que dix ans. On se doute bien quel devait être le ton de cet ouvrage. Flatter un jeune prince sur des qualités qu'il n'a point encore, c'est presque lui défendre de les acquérir, c'est immoler à la vanité d'un moment la félicité d'un demi-siècle.

La paix de 1623 avec les protestants du

royaume, et la prise de la Rochelle en 1629, furent encore le sujet d'un très grand nombre de panégyriques et d'éloges. Ces deux guerres où un roi eut le malheur de combattre contre ses peuples, furent véritablement l'époque la plus brillante de sa vie. Il y montra la plus grande valeur et cette intrépidité froide, qui, dans les dangers, honorerait tout autre même qu'un prince; mais il fut plus aisé à Louis XIII d'avoir des succès que de la réputation. Loué par une foule d'orateurs, chanté par Malherbe, célébré à sa mort par Lingendes, placé par la nature entre Richelieu et Corneille, il prouva que le caractère seul peut donner du prix aux actions, aux vertus, aux succès même, et que les panégyristes, malgré leurs talents, ne donnent pas toujours le ton à la renommée. On peut dire que, sous ce règne, la gloire environna le trône sans parvenir jusqu'au prince.

Cette gloire se porta tout entière vers Richelieu. Lorsque, dans une monarchie, il s'élève un sujet qui, par les circonstances ou ses talents, obtient un grand pouvoir, aussitôt les hommages et les regards se tournent de ce côté; tout ce qui est faible est porté, par sa faiblesse même, à admirer ce qui est puissant; mais, si ce sujet, qui commande, a une grandeur altière qui en impose; si, par son caractère, il entraîne tout; s'il

se rend nécessaire à son maître en le servant; si à cette grandeur empruntée qu'il avait d'abord il en substitue une autre presque indépendante, et qui, par la force de son génie, lui soit personnelle; si, de plus, il a des succès, et que la fortune paraisse lui obéir comme les hommes, alors la louange n'a plus de bornes. Les courtisans le louent par intérêt; le peuple, par un sentiment qui lui fait respecter tout ce qu'il craint; les gens à imagination, par enthousiasme: alors les orateurs lui vendent leurs panégyriques; les poètes, leurs vers. Les éloges, commencés par le respect ou par la crainte, continuent par l'habitude; et il se fonde une grande réputation chez la postérité, qui reçoit des siècles précédents l'admiration des noms célèbres, comme elle reçoit son culte et ses lois. Tel a été le sort du cardinal de Richelieu. C'est un des hommes qui a été le plus loué et de son vivant et après sa mort. Poètes, orateurs, historiens, politiques, tout l'a célébré; mais il n'y a presque rien qui n'ait deux faces. La haine est à côté de la gloire; et ces caractères dont l'ascendant subjugue tout sont, par leur vigueur même, voisins de l'excès. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait tracé des tableaux différents de ce fameux cardinal.

Les uns, frappés de ses grandes qualités de

ministre et d'homme d'état, l'ont admiré sans réserve. Ils l'ont peint comme un esprit souple et puissant, qui, malgré les ennemis et les rivaux, parvint aux premières places, et s'y soutint malgré les factions; qui opposait sans cesse le génie à la haine, et l'activité aux complots; qui, environné de ses ennemis, qu'il fallait combattre, avait en même temps les yeux ouverts sur tous les peuples; qui saisissait d'un coup-d'œil la marche des États, les intérêts des rois, les intérêts cachés des ministres, les jalousies sourdes; qui dirigeait tous les événements par les passions; qui, par des voies différentes, marchant toujours au même but, distribuait à son gré le mouvement ou le repos, calmait la France et bouleversait l'Europe; qui, dans son grand projet de combattre l'Autriche, sut opposer la Hollande à l'Espagne, la Suède à l'Empire, l'Allemagne à l'Allemagne, et l'Italie à l'Italie; qui, enfin, achetait partout des alliés, des généraux et des armées, et soudoyait, d'un bout de l'Europe à l'autre, la haine et l'intérêt. Ils ont loué ce mélange d'adresse et de force avec lequel il abattit pour jamais le parti long-temps redoutable des calvinistes, armant les protestants de Hollande contre ceux de France, et retardant les flottes de l'Angleterre. Ils ont loué ce gouvernement intrépide, qui, en révoltant tout,

enchaînait tout : qui, pour le bonheur éternel de la France, écrasa et fit disparaître ces forces subalternes qui choquent et arrêtent l'action de la force principale ; d'autant plus terribles, qu'en combattant le prince, elles pèsent sur le peuple; qu'étant précaires, elles se hâtent d'abuser; que, nées hors des lois, elles n'ont point de limites qui les bornent. Ils ont loué enfin cet amour des lettres et des arts, qui, au milieu des agitations de l'Europe, qu'il ébranlait, lui fit fonder l'Académie Française, dont il fut le chef: amour des lettres qu'il avait par goût, et qu'il fit naître, dit-on, par politique ; qui substitua, chez les Français, l'ambition des talents à celle des cabales, et une activité plus douce à cette activité féroce, nourrie de factions et de crimes. Tel est le point de vue sous lequel les admirateurs et les panégyristes du cardinal de Richelieu nous le présentent.

D'un autre côté, ceux qui diminuent sa gloire, en convenant qu'il mérita une partie de ces éloges, discutent le reste. Sur l'art de négocier, et sur les intérêts politiques de l'Europe, ils conviennent qu'il montra du génie et une grande supériorité de vues : mais, dans ce genre même, ils lui reprochent une faute importante; c'est le traité de 1635, portant partage des Pays-Bas espagnols entre la France et la Hollande. Ce traité

fut l'époque qui apprit aux Hollandais qu'ils avaient besoin de barrière contre la France; et Richelieu, qui voulait les unir à lui contre l'Espagne, en montrant son ambition, glaça leur zèle. C'est donc à lui qu'ils attribuent la première origine de cette défiance qui éclata toujours depuis entre la cour de Versailles et celle de la Haye.

Quelques-uns même vont jusqu'à lui faire un reproche de cette politique si vaste, tant admirée par d'autres. Ils remarquent qu'au dehors comme au-dedans, son ministère fut tout à-la-fois éclatant et terrible; qu'il détruisit bien plus qu'il n'éleva; que, tandis qu'il combattait les rebelles en France, il soufflait la révolte en Allemagne, en Angleterre et en Espagne; qu'il créa le premier, ou développa dans toute sa force, le système de politique qui veut immoler tous les États à un seul; qu'enfin, il épouvanta l'Europe comme ses ennemis.

Ils avouent que l'abaissement des grands était nécessaire; mais ceux qui ont réfléchi sur l'économie politique des États demandent si appeler tous les grands propriétaires à la cour, ce n'était pas, en se rendant très utile pour le moment, nuire par la suite à la nation et aux vrais intérêts du prince; si ce n'était pas préparer de loin le relâchement des mœurs, les besoins du luxe,

la détérioration des terres, la diminution des richesses du sol, le mépris des provinces, l'accroissement des capitales; si ce n'était pas forcer la noblesse à dépendre de la faveur, au lieu de dépendre du devoir: s'il n'y aurait pas eu plus de grandeur comme de vraie politique à laisser les nobles dans leurs terres, et à les contenir; à déployer sur eux une autorité qui les accoutumât à être sujets, sans les forcer à être courtisans. Si on leur objecte la difficulté, ils répondent par l'exemple de Henri IV, qui, affermi sur le trône, suivit ce plan, et le suivit avec succès. Ils conviennent enfin que peut-être dans de vastes empires, tels que la Chine et la Russie, où entre la capitale et les provinces il y a quelquefois douze cents lieues de distance, la réaction du centre aux extrémités doit être souvent arrêtée dans sa course; qu'ainsi il pourrait être utile d'y rassembler dans une cour tous les grands comme des otages de l'obéissance publique et de la leur : mais ils demandent s'il en est de même dans les petits États de l'Europe, où le maître est toujours sous l'œil de la nation, et la nation sous l'œil du maître; et où l'autorité, inévitable et prompte, peut, à chaque instant, tomber sur le coupable.

Les appréciateurs sévères du cardinal de Richelieu examinent ensuite quels sont les

moyens dont ce ministre se servit pour élever l'autorité royale et la sienne au-dessus des grands qu'il combattait; et ils lui reprochent ses haines, ses vengeances, et ce caractère fier et terrible qui ne pardonna jamais.

Ainsi, sur le même ministère, on présente deux tableaux, l'un d'éclat et de grandeur, l'autre moins favorable sans doute. C'est à ceux qui ont étudié l'histoire, à juger sur les faits. En général, ces grandes vues du ministère, qui s'occupent de projets d'humanité, et qui, par des établissements utiles, cherchent à tirer le plus grand parti possible et de la terre et des hommes, semblent lui avoir été peu connues. Ce n'est pas qu'il ne liât sa grandeur à celle de sa nation; mais l'espèce de grandeur qu'il lui donna fut toute en renommée. Soit le défaut des circonstances, soit celui d'une imagination ardente et forte, il fut sans cesse entraîné vers des objets d'éclat. Peut-être ressembla-t-il au sénat de Rome, qui remuait toutes les nations pour être le maître de la sienne, et cimentait son pouvoir au dedans par les victoires et le sang versé au loin sur les champs de bataille.

Quelque jugement qu'on porte sur le caractère moral de ce ministre, le premier de son siècle, et fort supérieur aux Buckingham et aux Olivarez qu'il eut à combattre, son nom, dans

tous les temps, sera mis bien loin hors de la foule des noms ordinaires, parce qu'il donna une grande impulsion au dehors; qu'il changea la direction des choses au dedans; qu'il abattit ce qui paraissait ne pouvoir l'être; qu'il prépara, par son influence et son génie, un siècle célèbre; enfin, parce qu'un grand caractère impose même à la postérité, et que la plupart des hommes, ayant une imagination vive et une ame faible, ont besoin d'être étonnés, et veulent, dans la société comme dans une tragédie, du mouvement et des secousses. De là, en pensant aux hommes d'état qui ont agité les nations, une sorte de respect qui se joint quelquefois à la haine; et une admiration pénible, mêlée de plaisir et de crainte (1).

Après Richelieu, il serait difficile de ne pas dire un mot des panégyriques ou éloges adressés au cardinal Mazarin. Il fut beaucoup moins loué; il n'avait ni cet éclat de grandeur qui éblouit, ni ce caractère altier qui, respirant la hauteur et la vengeance, subjugue par la terreur même. On adore à proportion que l'on craint. Il y avait plus d'offrandes à Rome sur les autels de la Fièvre, que sur ceux de la Con-

(1) Voyez, à la fin de l'Essai sur les éloges, l'article sur Richelieu, retranché par la censure.

corde et de la Paix. On sait qu'en général Mazarin était timide et faible; il caressait les ennemis dont Richelieu eût abattu les têtes. Avec cette conduite, on est moins haï sans doute, mais on n'en paraît pas plus grand. Il est des hommes qui pardonnent encore plutôt le mal qu'on fait avec éclat, que le bien qu'on fait avec faiblesse : d'ailleurs le rôle que ce ministre joua dans la Fronde; ses fuites, ses terreurs, sa proscription, source de plaisanteries; les bons mots des Marigny et des Grammont, espèce d'armes qui soumettent à l'homme d'esprit l'homme puissant, et qu'il est plus aisé de dédaigner en apparence que de ne les pas craindre; les vaudevilles et les chansons, qui, chez un peuple léger, communiquent si rapidement le ridicule et l'éternisent, tout cela devait peu contribuer à exciter l'enthousiasme des orateurs. Il faut une certaine dignité de réputation, pour soutenir la pompe des éloges. Ajoutez que les talents de Mazarin n'étaient pas assez éclatants pour racheter ses défauts. Il n'eut ni dans les factions la fierté brillante et l'esprit romanesque et imposant du cardinal de Retz, ni dans les affaires l'activité et le coup-d'œil d'aigle de Richelieu, ni dans les vues économiques les principes de Sully, ni dans l'administration intérieure les détails de Colbert,

ni dans les desseins politiques l'audace et je ne sais quelle profondeur vaste du cardinal Albéroni. Son grand mérite fut l'art de négocier; il y porta toute la finesse italienne avec la sagacité d'un homme qui, pour s'élever, a eu besoin de connaître les hommes, et a appris à les manier en les faisant servir d'instruments à sa fortune. C'est ce qui en fit un politique adroit plutôt qu'un grand ministre. Son ame, accoutumée long-temps à la souplesse, n'eut pas toujours le caractère des grandes places. Mais il dirigea la paix de Munster, il fit la paix des Pyrénées, il donna l'Alsace à la France, il prévit peut-être qu'un jour la France pourrait commander à l'Espagne : voilà ses titres pour la renommée.

Soutenu de ces titres et de sa puissance, il trouva des panégyristes. Je ne connais rien de plus méprisable en ce genre que les éloges qui lui furent adressés par l'auteur du poème latin de la Callipédie. Quillet (c'est le nom du poète), ennemi du cardinal, on ne sait pourquoi, dans la première édition de son ouvrage avait inséré plusieurs morceaux contre lui. Mazarin le fit appeler, lui fit des reproches de ce qu'il traitait si mal ses amis, et lui donna sur-le-champ une abbaye de quatre mille livres. Quillet eut d'abord la bassesse d'accepter ce bienfait d'un homme

dont il avait dit du mal ; et, comme s'il n'eût attendu qu'un salaire, dès qu'il fut payé, il fut flatteur. Il fit une dédicace au même homme qu'il avait outragé, et substitua partout l'éloge à la satire, trouvant le moyen de s'avilir à-la-fois par tous les deux. Ce n'est point que je blâme la reconnaissance : elle est le plus doux comme le plus sacré des devoirs ; et, si, dans les jugements qu'elle inspire, elle peut quelquefois tromper, il faut respecter ses erreurs même. Mais la reconnaissance est au moins très suspecte, quand elle n'a point été précédée par l'estime, et que le salaire se trouve à côté de l'éloge. Une ame délicate et fière n'aurait rien reçu ; et alors il lui eût été permis de se rétracter.

Parmi les panégyristes de Mazarin, on trouve un nom plus connu et plus grand : c'est celui de Corneille. A la tête de sa tragédie de Pompée, il loue ce cardinal comme on loue un homme qui peut tout. Il lui apprend qu'il est le plus grand homme de Rome moderne, et il l'appelle très sérieusement *homme au-dessus de l'homme.* Il dit ensuite qu'en voulant peindre Pompée, Auguste et les Horaces, c'est le cardinal Mazarin qu'il a peint sans y penser. Par respect pour Corneille, je supprime le reste. Il faut plaindre et le cardinal et le poète, l'un

d'avoir fait, l'autre d'avoir reçu de pareils éloges. Ce n'est pas que Corneille n'eût véritablement l'ame grande; mais cette flatterie était alors une espèce d'étiquette à laquelle on se soumettait sans y penser. Il y a, avec certains rangs, des hommages de convention, et celui-là était du nombre. D'ailleurs, Corneille, dans son cabinet, connaissait plus les places que les hommes. C'était plus au premier ministre qu'à Mazarin qu'il parlait. Heureusement il y a des siècles où, en respectant les rangs, on respecte encore plus la vérité. C'est alors qu'on attache une égale honte à être satirique ou flatteur. Alors l'estime est pour le génie; le respect, pour la vertu; et les bienséances, pour les titres.

CHAPITRE XXVIII.

Des obstacles qui avaient retardé l'éloquence parmi nous; de sa renaissance, de sa marche, et de ses progrès.

Nous voilà parvenus au siècle de Louis XIV, car, tant que Mazarin vécut, Louis XIV ne régna point; le prince n'exista qu'à la mort du ministre. Ce siècle est ordinairement nommé le siècle des grands hommes; on l'appellerait avec autant de vérité le siècle des éloges. Jamais on ne loua tant: ce fut, pour ainsi dire, la maladie de la nation. Heureusement l'éloquence et le goût s'étaient formés. Au défaut de la fierté du caractère, on avait du moins le mérite du génie. On louait tantôt avec délicatesse, tantôt avec pompe; et ces courtisans polis, sous un gouvernement qui avait de l'éclat, mêlaient de la dignité dans leurs hommages, et honoraient par l'éloquence les maîtres qu'ils flattaient.

Il serait peut-être curieux de chercher comment l'éloquence, perdue depuis tant de siècles, après avoir régné à Athènes, à Rome et dans Byzance, reparut au bout de douze cents ans chez les descendants des Celtes, et dans un pays où

il n'y avait ni liberté à venger, ni intérêts d'état à défendre. Tout semblait s'opposer à cette révolution.

Le premier instrument de l'éloquence, c'est la langue; et la nôtre était barbare. Née au dixième siècle, composée en partie de la langue romane, qui était le reste du langage de nos premiers vainqueurs; de la langue des Gaulois ou des Celtes, de la langue des anciens sauvages des bords du Rhin; de la langue des Scandinaves ou des Danois, qui, sous le nom de Normands, vinrent ravager l'Europe, et s'établir en France après l'avoir désolée, elle fut longtemps, comme la monarchie française, un amas de débris. Les dialectes sauvages du nord, qui y dominaient, rendaient la plupart de ses sons durs et barbares. On ne l'ignore point : c'est la douceur du climat, c'est la molle souplesse des organes, c'est la politesse des mœurs, c'est le désir de plaire en flattant l'ame et l'oreille par l'expression d'un sentiment doux, qui polit les langues, et les rend souples et harmonieuses. Mais des peuples ou chasseurs ou guerriers, nés sous un ciel âpre et rigoureux, ne pouvaient avoir qu'un langage semblable à leurs mœurs, et inculte comme leurs champs et leurs forêts.

Dès qu'ils avaient paru dans les Gaules, ils avaient commencé par y corrompre la langue

romaine. Ils l'avaient dénaturée, même en l'adoptant; et, substituant à toutes les terminaisons des mots, qui, pour la plupart, étaient variés et sonores, des terminaisons tout à-la-fois dures et monotones, on avait entendu de tous côtés des espèces de hurlements sourds succéder à des sons éclatants et harmonieux. Ces Barbares traitèrent la langue comme d'autres Barbares en Italie avaient traité les arts lorsqu'ils défiguraient des statues et des bas-reliefs antiques pour les accommoder aux plus grossiers usages, ou qu'avec des tronçons de colonnes et des débris de chapiteaux corinthiens ils construisaient les chaumières destinées à les loger. La langue française conserva pendant plusieurs siècles cette âpreté de sons, monument de son origine; mais peu à peu elle perdit ses prononciations barbares, et se rapprocha par degrés de l'harmonie : car il en est des langues comme des sables qui roulent dans les rivières et qui s'arrondissent par le mouvement, ou comme de ces dés avec lesquels Descartes composait le monde, et dont les inégalités et les angles se brisaient en se heurtant. Peut-être même, chez un peuple dont l'humeur sociable et douce aime à communiquer ses sentiments et ses idées, et chez qui les femmes de tout temps exercèrent leur empire, la parole dut se perfectionner et

s'adoucir un peu plus tôt que chez d'autres nations, qui avaient moins le goût et le besoin de la société que nous.

C'était peu pour la langue d'avoir perdu sa rudesse, il fallait encore qu'elle multipliât le nombre de ses mots. Les Français alors n'étaient pas assez instruits pour embrasser d'un coup d'œil la nature, et comparer tous les signes de leur langage à l'univers réel, que ces signes devaient représenter. Ce procédé, qui peut-être n'a été celui d'aucun peuple, pourrait tout au plus convenir à une nation de philosophes, et dans notre grossièreté naïve nous étions bien loin de mériter ce nom; mais différents hasards suppléèrent à ce qui nous manquait du côté de la réflexion et du système.

On ne peut douter que les croisades n'aient influé sur cette révolution. On sait que, dans ces grandes émigrations, tous les peuples, et par conséquent toutes les langues, se mêlèrent. Français, Italiens, Anglais et Allemands, tout se rapprocha. L'habitant des bords de la Tamise et du Tibre fut obligé de converser et de traiter avec celui qui était né sur les bords de la Loire ou du Danube. Il est impossible que, dans un espace de plus de deux cents ans, tous ces idiomes n'aient beaucoup emprunté les uns des autres, et ne se soient mutuellement enrichis. La dou-

ceur même du climat de l'Asie, l'établissement dans ces beaux lieux, de nouvelles idées et des sensations nouvelles, le commerce, les négociations et les traités avec les Sarrasins et les Arabes, qui avaient alors des connaissances et des lumières, devaient nécessairement ajouter aux trésors des langues. Mais ce qui dut contribuer le plus à enrichir la langue française, ce fut le commerce avec Constantinople. Quoique les Grecs de ce temps-là fussent aussi loin peut-être de ressembler aux Grecs du temps de Constantin et de Julien, que ceux-ci étaient éloignés des Grecs du temps de Périclès et d'Alexandre, cependant ils parlaient toujours la langue d'Homère et de Platon: ils cultivaient les arts; et ces plantes dégénérées, à demi étouffées par un gouvernement féroce et faible et par une superstition qui resserrait tout, portaient encore au bout de quinze cents ans, sur les bords de la mer Noire, des fruits fort supérieurs à tout ce qui était connu dans le reste de l'Europe.

Outre la communication que les Français eurent d'abord avec les Grecs comme le reste des croisés, dans la suite ils se rendirent maîtres de Constantinople et y fondèrent un nouvel empire, qui subsista près de soixante ans. Dans toute cette époque, l'empire grec fut presque une province de la France. Alors la langue des

vaincus dut enrichir de ses dépouilles celle des vainqueurs. C'est peut-être là, parmi nous, l'époque de cette foule de mots grecs que nous avons adoptés; c'est pour cette raison peut-être que notre langue, qui, dans son origine, a été formée en partie des débris de la langue romaine, a cependant, pour les mouvements et pour les tours, et quelquefois pour la syntaxe, beaucoup plus d'analogie avec la langue de Démosthène et de Sophocle, qu'avec celle de Cicéron et de Térence. Cette analogie ou ce rapport dut augmenter à la renaissance des lettres. Plusieurs savants dans tous les genres, qui, dans Paris, avaient l'ambition de passer pour des citoyens d'Athènes, nous donnèrent encore un grand nombre de mots empruntés de la langue qu'ils admiraient. Seulement ces mots se déguisèrent sous une terminaison française, comme des étrangers qui prennent l'habit du pays qu'ils viennent d'habiter.

A peu près dans la même époque commencèrent nos guerres d'Italie; et, sous Charles VIII, Louis XII, et sous François Ier, nous inondâmes ce beau pays, où les arts florissaient parmi les agitations de la liberté et de la guerre. Alors la langue harmonieuse et douce de l'Arioste et du Tasse, la langue forte et précise de Machiavel et du Dante, vint donner de nouvelles leçons

comme de nouvelles richesses à la nôtre. Nous conquîmes des royaumes, et nous polîmes notre langage; et, si le fruit de nos victoires nous échappa, nous sûmes du moins conserver nos lumières. Ainsi, par la suite des siècles et des hasards, la langue française se formait, s'enrichissait, s'épurait par degrés.

Bientôt cette partie des hommes, qui pense tandis que l'autre se déchire, s'occupa de goût, lorsque ailleurs on s'occupait de carnage. On se mit à étudier les Anciens. Platon et Virgile, Homère et Lucrèce, Sophocle et Cicéron, devinrent les maîtres et les précepteurs des Gaulois. La lecture assidue de ces grands hommes, et le génie qu'ils ont déployé en maniant leur langue, donna un plus grand caractère à la nôtre. Nous recueillîmes dans ce commerce de nouvelles images, de nouveaux rapports et d'expressions et d'idées; nous ajoutâmes à la fécondité des mots la fécondité des tours; mais le goût ne présidait point encore à ce choix. Nous ignorions alors que chaque langue a son caractère dépendant du climat, des mœurs, du gouvernement, des occupations habituelles de chaque peuple. Nous ne savions pas que chaque langue a des principes qui sont une suite nécessaire de ses premières formes et de sa constitution générale, qu'on ne peut changer sans la détruire.

Ainsi nous entassâmes d'abord dans la nôtre, sans règle et sans choix, toutes les richesses qui s'offrirent à nous; à peu près comme l'indigence avide se précipite sur des trésors qu'elle rencontre, et, dans le premier moment, ne peut distinguer ce qui convient à son caractère ou à ses besoins. Ce fut là l'époque de la plus grande abondance de notre langue, et c'est l'époque d'Amyot et de Montaigne. Mais entre ces deux écrivains il y a, pour la langue même, une différence marquée. Celle de Montaigne, par les tours, par les formes, par l'assemblage des mots et le caractère des images, a presque partout la physionomie des langues anciennes. Il semble le plus souvent qu'il n'y a que la terminaison des mots de français, et que l'usage qu'il en fait appartient à la langue d'Athènes ou de Rome. Le style d'Amyot, avec une prodigieuse abondance, a beaucoup plus le tour et la marche de notre langue. On put dire de son temps qu'il avait, pour ainsi dire, fondu dans l'ancienne naïveté gauloise toutes les richesses nouvelles, et qu'en conservant l'esprit général de la langue il en avait fait disparaître les mélanges qui semblaient l'altérer.

Après ces deux écrivains, qui tous deux, pour le style même, sont encore célèbres, la langue tendit insensiblement à un nouveau caractère.

Elle s'éloigna de la force et de la hardiesse énergique de l'un, pour prendre je ne sais quoi de plus circonspect et de plus sage conforme à la raison tranquille qui préside à la plupart de nos écrits. Elle s'éloigna de la simplicité naïve de l'autre, pour prendre un caractère de délicatesse et de dignité qui est une suite de notre gouvernement et de l'influence que la cour, les femmes et les grands doivent avoir sur la langue dans une monarchie. Alors elle perdit une foule de termes qui ne furent point remplacés; et, semblable à ces arbres que le fer émonde avec sécurité, non pour leur faire porter plus de fruits, mais pour satisfaire à un vain luxe de décoration, elle fut moins riche et plus soignée: elle acquit en même temps du goût, de la réserve et de la noblesse. Dans la suite, elle devait réparer une partie de ces pertes par les ouvrages des grands écrivains du siècle de Louis XIV, et par ce don puissant qu'ont les hommes de génie de féconder les langues en jetant dans le public une foule d'expressions neuves et pittoresques, que les hommes médiocres ou froids ne manquent pas de censurer d'abord, parce qu'ils sont gouvernés par l'habitude, et qu'il est plus aisé en tout genre de critiquer que d'inventer. Elle devait encore réparer ces pertes, dans notre siècle, par un grand nombre de termes que la

connaissance générale de la philosophie, des sciences et des arts, a répandus parmi nous, et qu'elle a rendus, depuis trente ans, familiers à la nation. Mais, dans l'époque qui précéda ces deux siècles, la langue perdit de sa richesse, sans gagner beaucoup du côté du génie; et, par une espèce de hauteur, aspirant à la noblesse, elle fut tout à-la-fois dédaigneuse et pauvre.

On sent que jusque-là elle devait être encore peu favorable à l'éloquence. Nous avions déja eu un grand nombre d'essais dans ce genre; mais ces essais avaient beaucoup plus de réputation que de mérite. L'harmonie n'était point encore née : l'harmonie, qui est la musique du langage; qui, par le mélange heureux des nombres et des sons, exprime le caractère du sentiment et de la pensée, et sait peindre à l'oreille, comme les couleurs peignent aux yeux : l'harmonie, qui établit une espèce de balancement et d'équilibre entre les différentes parties du discours; qui les lie et les enchaîne, les suspend ou les précipite, et flatte continuellement l'oreille, qu'elle entraîne comme un fleuve qui coule sans s'arrêter jamais. Duperron, un de nos premiers orateurs, et qui passa pour un homme de génie, ne la connut pas. Coëffeteau, qui fut long-temps célèbre par la pureté du langage, et qu'on citait encore sous Louis XIV, la soupçonna peut-être,

mais ne la trouva point. Lingendes fit le premier des efforts heureux pour la chercher; et dans son oraison funèbre de Louis XIII, d'ailleurs assez médiocre, on en rencontre assez souvent des traces. Enfin, Balzac la créa parmi nous: Balzac, qui eut long-temps la plus grande réputation, et qu'on n'estime point assez aujourd'hui: dont les lettres sans doute sont peu intéressantes et quelquefois ridicules; mais qui dans ses ouvrages, et surtout dans son *Aristippe* et dans son *Prince*, à travers des fautes de goût a semé une foule de vérités de tous les pays et de tous les temps, et où l'on retrouve l'ame d'un citoyen et la hauteur de la vertu, relevées quelquefois par l'expression de Tacite.

On sait qu'il accoutuma le premier les oreilles françaises au nombre et à l'harmonie de la prose, et contribua à perfectionner notre langue en lui donnant une qualité de plus. Ce mérite le fit appeler, dans son siècle, le créateur de l'éloquence; mais il en eut les formes bien plus que les mouvements et la chaleur; et trop souvent il prit l'exagération pour l'éloquence même. Cette erreur fut autant celle de son siècle que la sienne. Ceux qui commencent à cultiver un art ne s'en font jamais une idée bien nette : ils connaissent mieux le but que les moyens; et, en voulant l'atteindre, ils le passent. Peut-être même dans tous

les arts, poésie, peinture, sculpture, architecture, éloquence, tous les peuples et tous les siècles ont-ils commencé par l'exagération. On veut produire un grand effet, et l'on croit ne pouvoir y réussir qu'en agrandissant. L'art de se réduire est plus difficile, et il n'est pas donné à tout le monde de faire naître l'admiration et le plaisir en ne présentant que ce qui est. Il faut avoir long-temps mesuré ses forces, il faut avoir appris à les gouverner avec souplesse, pour savoir les arrèter au besoin. Peut-être même cette espèce de pente à l'exagération tient-elle au génie de ceux qui font les premiers pas chez tous les peuples. Il faut, pour créer, qu'ils aient plus d'imagination que de raison; il faut qu'ils aient une certaine vigueur d'ame qui les emporte et les entraîne loin de ce qui est ordinaire. Ainsi, probablement on fit des colosses avant la Vénus de Médicis et l'Apollon du Belvédère; on bâtit les pyramides d'Égypte avant les ouvrages d'une architecture noble et régulière. Homère précéda Virgile; Corneille, Racine; et Michel-Ange, Raphaël. On doit donc être moins étonné de la teinte d'exagération qui se trouve dans tous nos premiers orateurs. La littérature espagnole, qui était alors très connue en France, dut contribuer encore à nous donner une fausse grandeur. Elle put influer sur l'élo-

quence, comme elle influa sur nos pièces de théâtre et nos romans. D'ailleurs, l'étude même des Anciens, et notre première admiration pour Athènes et pour Rome dans un temps où notre goût n'était pas encore formé, purent nous égarer. Ces modèles avaient quelque chose de trop disproportionné à notre faiblesse et surtout à nos mœurs. Un bourgeois de Paris qui écrivait des lettres à un autre bourgeois ou à un homme de la cour voulait intéresser comme Cicéron écrivant à Atticus sur César et Pompée, ou comme Pline qui consultait Trajan. Un avocat plaidant pour une maison ou les limites d'un jardin prétendait bien être aussi éloquent que Démosthène appelant les Grecs à la liberté, ou que l'orateur romain repoussant du haut de la tribune les fureurs de Clodius et d'Antoine. Trop au-dessous de ces grands intérêts, on voulait cependant les égaler; on voulait mettre de petites choses modernes au niveau de ces grandes choses antiques qui nous étonnent par leur hauteur, et dont la distance augmente encore le respect qu'elles nous inspirent. De là l'emphase et les grands mots, et les citations des Anciens, et la magnificence du style portée dans des affaires pour lesquelles, sous peine d'être ridicule, il fallait le style du monde le plus simple.

Le désir de copier la grandeur grecque et ro-

maine avait corrompu notre goût : le désir d'imiter ces mêmes peuples dans la partie technique, et, pour ainsi dire, le mécanisme de leur langage, retarda, au siècle même de Louis XIV, la marche et les progrès de notre langue. On sait que les langues anciennes avaient une foule de mots qui exprimaient, non point des idées, mais le rapport des idées qui précédaient avec celles qui devaient suivre : des mots qui serpentaient à travers la marche du discours pour en rapprocher toutes les parties et en faire la liaison et le ciment; rappelaient par un signe la phrase qui était écoulée, appelaient celle qui devait naître, remplissaient les intervalles; animaient, vivifiaient, enchaînaient tout; et donnaient à-la-fois au corps du discours, de l'unité, du mouvement et de la souplesse. Des hommes qui avaient plus réfléchi sur les langues des Anciens que sur le caractère de la nôtre voulurent y transporter ce genre de beauté auquel elle se refusait. Nous avons, en général, très-peu de ces termes qui servent de liaison. On voulut y suppléer en les multipliant, en les répétant, en attachant un très grand nombre de phrases accessoires à la phrase principale: en créant un faux style périodique, qui marchait toujours escorté de détails et de choses incidentes; qui, au lieu de se développer avec netteté, offusquait la vue par des embarras,

et, dans sa lenteur, n'avait qu'une fausse gravité sans noblesse. Alors la langue se traîna au lieu de marcher : elle fut souvent en contraste avec les sentiments, avec les idées : elle le fut surtout avec le caractère national. Ce système de langue forma une espèce de secte. Vaugelas, d'Ablancourt et Patru, hommes très-estimables d'ailleurs, et qui n'ont pas peu contribué à régler parmi nous et à épurer le langage, en furent comme les chefs. Elle dura long-temps; elle eut sa superstition comme toutes les sectes, et ne pardonna pas toujours à ceux qui avaient des principes opposés. Heureusement Pascal, La Rochefoucault et La Bruyère, poussés par leur génie et par le genre même qu'ils traitaient, prirent une route opposée et plus conforme en même temps à la langue et à la nation. Ils détachèrent les idées; ils les firent succéder l'une à l'autre rapidement : ils donnèrent plus de précision à la phrase; ils la débarrassèrent d'un vain luxe et d'un cortége inutile de mots, et voulurent que la pensée s'élançât, pour ainsi dire, dans le style, avec toute sa vivacité et sa force, comme elle l'est dans l'ame, et dégagée de tous ces liens importuns qui pourraient la gêner. Peu à peu le caractère de notre langue fut connu. L'éloquence même, qui, dans sa marche soutenue, a le plus besoin de liaison; à celle des mots, qui nous man-

quent, substitua celle des idées. Sans aucune chaîne apparente, tout se tint, tout fut entraîné par la force des choses même. Le style se débarrassa de ses entraves ; la pensée fut libre, la marche rapide : et le langage put se prêter avec souplesse à suivre tous les mouvements de l'ame; comme un danseur, qui accompagne la mesure et suit l'instrument sans que rien le gêne, au gré de son oreille ralentit ou précipite ses pas.

Tels furent, pendant plusieurs siècles, les obstacles que la langue française eut à vaincre, et une partie des progrès qu'elle eut à faire. Mais, pour créer des orateurs, une langue, même perfectionnée, ne suffit point. L'éloquence n'est pas de ces fruits qui naissent dans tous les sols et sous tous les climats ; elle a besoin d'être échauffée et nourrie par la liberté. Dans les anciennes républiques, l'éloquence faisait partie de la constitution; sans elle, point de gouvernement, point d'état. C'était elle qui portait, qui abolissait les lois; qui ordonnait la guerre, qui faisait marcher les armées; qui menait les citoyens sur les champs de bataille, qui consacrait leurs cendres lorsqu'ils étaient morts en combattant; c'était elle qui de dessus la tribune veillait contre les tyrans, et faisait retentir de loin à l'oreille des citoyens le bruit des chaînes qui les menaçaient. Chez les républicains, l'élo-

quence était un spectacle : les citoyens demeuraient des jours entiers à écouter leurs orateurs; avides des émotions qu'ils recevaient, et impatients d'être agités. Il fallait nécessairement à un pareil peuple la liberté, le loisir, l'aisance; il fallait des esclaves chargés de travailler pour eux, et de suppléer à tous les soins de la vie; enfin, il n'y a peut-être jamais eu de grande éloquence que devant le peuple. C'était devant le peuple que tonnait Démosthène, et l'éloquence était proscrite dans l'aréopage. Cicéron, comme orateur, était dix fois plus grand devant le peuple, qu'il ne l'a jamais été en discutant dans le sénat. Il faut à l'éloquence une assemblée orageuse, et qu'elle puisse agiter; il lui faut des hommes sur lesquels elle puisse secouer et promener à son gré les passions. C'est le peuple qui frémit, qui palpite, qui jette des cris, qui verse des larmes. C'est devant le peuple, que Tibérius Gracchus s'écriait : « Les bêtes féroces ont un « antre où elles peuvent se réfugier et trouver « un asyle; mais vous, citoyens romains, vous, « maîtres d'une partie du monde, vous n'avez « pas un toit où vous puissiez reposer; vous n'a- « vez ni un foyer, ni un asyle, ni un tombeau. » C'est devant le peuple, que l'orateur d'Athènes s'écriait : « Vous vous informez si Philippe est « vivant, ou si Philippe est mort; eh! que vous

« importe? si Philippe était mort, demain vous « feriez un autre Philippe. » C'est dans la chambre des communes, c'est devant cinq cents hommes assemblés, qu'un orateur anglais, dans une séance qui avait duré un jour entier, et où l'on proposait de remettre une affaire importante au lendemain, s'écria : « Non, je veux savoir aujourd'hui, « et avant de me retirer, si je me coucherai ce soir « citoyen libre d'Angleterre, ou esclave des ty- « rans qui veulent m'opprimer. » C'est dans la même chambre qu'un orateur, voulant décider la nation à la guerre, après une journée entière de débats, le soir, à la lueur sombre des flambeaux qui éclairaient la salle, peignit le fantôme effrayant d'une domination étrangère, qui voulait, disait-il, remplir l'Europe, et, après s'être étendu dans le continent, allait traverser les mers, allait aborder sur leur rivage, et apparaître tout à coup au milieu d'eux, traînant après lui la tyrannie, la servitude et les chaînes. C'est alors que l'assemblée s'émut, comme si, dans ce moment, elle avait vu le fantôme percer la terre, et s'élever. Non, l'orateur républicain n'est pas un vain discoureur chargé de cadencer des mots; ce n'est pas l'amusement d'une société ou d'un cercle : c'est un homme à qui la nature a remis un empire inévitable; c'est le défenseur d'une nation, c'est un souverain, c'est un maître; c'est

lui qui fait trembler les ennemis de sa patrie. Aussi Philippe, qui ne pouvait subjuguer la Grèce tant que Démosthène respirait; Philippe, qui avait pu vaincre une armée à Chéronée, mais qui n'avait pas vaincu Athènes, tant que Démosthène était un de ses citoyens; pour que ce Démosthène si terrible lui fût livré, offrait une ville en échange. Il donnait vingt mille de ses sujets pour acheter un pareil ennemi.

Qu'est-ce que nos orateurs, qu'est-ce que notre éloquence, ont de commun avec ces peuples? Dans la plupart des constitutions modernes, un orateur n'est rien, ne peut rien. Que fait-il? qu'a-t-il à espérer? quels sont les grands intérêts qu'il a à défendre? quel est aujourd'hui, dans presque tous les états, le lieu et le temps où un homme éloquent puisse sauver sa patrie? Faites naître, si vous le pouvez, à Constantinople, un homme avec le génie de l'éloquence: donnez-lui une ame noble et grande, et cette vigueur de sentiment que nous admirons dans les anciens orateurs; il faudra qu'il l'étouffe : il faudra qu'il asservisse ses passions généreuses aux circonstances, et dompte son génie; semblable à ce Grec qui, fait prisonnier par les Perses, et entraîné loin de son pays, à la cour des satrapes, forcé de plier à la servitude un caractere qui était né pour la liberté, employait tous les jours le pouvoir de la musique, et le

mode le plus capable de porter la mollesse dans l'ame, pour adoucir, s'il était possible, la fierté de la sienne, et supporter l'esclavage et les fers avec moins de regret.

Dans les monarchies heureuses et tempérées par les lois, quoique la nation jouisse de la liberté que les lois donnent, on sent bien cependant que cette liberté n'est pas aussi favorable à l'orateur que celle des républiques. Outre que l'éloquence n'influe en rien sur l'état, et qu'il n'y a presque jamais de grands talents sans de grands objets, les esprits, les ames, les caractères, tout y est assujetti à une certaine mesure. Les rangs et les distinctions d'état, étant plus marqués, imposent plus de gêne : de là naissent les ménagements et les égards. L'orateur républicain use de sa force tout entière : l'orateur d'une monarchie est toujours occupé d'arrêter la sienne. L'un appartient à la passion qui le domine, et règne sur lui : l'autre a les bienséances pour maîtres et pour tyrans. L'un commande à ses égaux par la parole, et, fier de sa grandeur, qu'il fait lui-même, court se mettre à la place que lui assignent ses talents : l'autre, toujours resserré, toujours repoussé par les rangs qui l'environnent et le pressent, porte souvent le poids d'une grande ame déplacée. Enfin, comme, dans les monarchies, ce sont les grands,

les riches, et tous ceux qui composent ce qu'on appelle le monde, qui distribuent la gloire des arts, et décident du prix des talents; comme la plupart des hommes de cette classe, par leur oisiveté, par leurs intrigues, par la lassitude et le besoin des plaisirs, par la recherche continuelle de la société, par la crainte de blesser l'amour-propre encore plus que l'orgueil, enfin par la politesse et le désir de plaire, qui donne une attention continuelle et sur soi-même et sur les autres, ont, en général, plus d'esprit et de délicatesse de goût, que de passions et de force de caractère, ils doivent tendre sans cesse à atténuer, pour ainsi dire, et affiner le style, la langue et l'esprit. Surtout leur sensibilité inquiète doit redouter une sorte d'éloquence impétueuse et vive, qui, dans sa marche, suivrait l'impulsion trop rapide de la vérité. Quelque sûrs d'eux-mêmes qu'ils soient, ils ne veulent pas qu'on les approche de trop près; ils craignent d'être heurtés, et veulent toujours qu'il y ait des barrières au-devant d'eux. Il faut donc que l'éloquence, dans les monarchies, ait une marche plus circonspecte et plus lente : il faut que sans cesse elle s'observe; qu'elle indique plus qu'elle ne prononce; qu'elle diminue souvent la saillie des objets, et jette une draperie sur la plupart de ses idées. Cicéron contre

Catilina et contre Antoine s'abandonnait à son génie; et les expressions, les tours, les mouvements, venaient le chercher en foule, et se précipitaient au-devant de lui : ce même orateur, quand César régna dans Rome, voulut lui adresser une espèce de discours en forme de lettre, où il conciliât ce qu'il se devait à lui-même, et ce qu'il fallait accorder au nouveau maître que lui avait donné Pharsale; il recommença six fois, et n'en put venir à bout; et il y eut, dans l'éloquence même, quelque chose d'impossible à Cicéron.

L'éloquence, parmi nous, ne pouvait guère renaître que dans la chaire ou le barreau; mais là, que d'obstacles encore! Les premiers hommes de l'état, qui devaient un jour commander les armées et gouverner les provinces, étaient à Rome les orateurs qui plaidaient les causes, et défendaient les citoyens. Ils parlaient dans une grande assemblée, au bruit des acclamations d'un peuple, en présence des dieux de la patrie, dont la statue s'élevait à côté de l'orateur. Souvent les causes étaient mêlées à des affaires d'état; souvent il s'agissait de juger des hommes qui avaient gouverné une partie du monde : des députés de l'Afrique et de l'Asie sollicitaient au nom de l'univers. Pour émouvoir le peuple, pour attendrir les juges, on avait recours à cette élo-

quence de spectacle, plus puissante que celle des paroles, et qui, en s'emparant des sens, passionne l'ame et la trouble. On présentait les accusés en deuil, les pères avancés en âge qui redemandaient leurs fils; les femmes et les enfants désolés. On exposait aux yeux des juges les cicatrices et les blessures du guerrier qui avait combattu pour l'état. Souvent on invoquait les dieux; et l'orateur, en regardant leurs statues ou leurs temples, les priait de sauver l'innocence, et de descendre, par leur inspiration, dans l'ame des juges pour les éclairer. Ces invocations, ces prières, ces spectacles pathétiques présentés par un homme éloquent, et soutenus de l'accent de la douleur et de la pitié, faisaient la plus forte impression sur un peuple sensible. Parmi nous tout est différent: point de ces causes qui tiennent aux affaires d'état; point même de ces grandes causes criminelles où un orateur puisse sauver la vie d'un citoyen. Les premières sont sous l'autorité immédiate du prince; les secondes se discutent et s'approfondissent en secret sous l'œil calme et sévère de la justice. Parmi les causes ordinaires plusieurs, par l'embarras de nos procédures, ne dépendent que des formes; plusieurs, par le vice de nos lois qui se combattent, se réduisent souvent à une discussion sèche de lois qu'il faut éclaircir:

l'étude même de tant de législations opposées consume parmi nous la vie d'un orateur. Peut-être même ces grands mouvements de l'éloquence, qu'on admirait à Rome, nous conviendraient peu. En général, nous avons de la vivacité dans le caractère, et de la sagesse dans l'esprit. Nous agissons, nous parlons, nous nous conduisons par une espèce d'imagination rapide qui nous entraîne, et qui est peut-être l'effet de la foule des petites passions qui nous dominent et se succèdent. Mais, comme nous sommes peu accessibles aux grandes passions, qui n'ont pas le temps de s'affermir et de descendre profondément dans notre ame, nous portons dans les jugements qui tiennent aux choses de l'esprit une sorte de raison froide, qui est peu susceptible d'illusions. De là souvent notre espèce d'incrédulité pour les mouvements extraordinaires et passionnés de l'ame; de là, surtout, dans l'éloquence comme au théâtre, cette facilité à saisir les petites teintes de ridicule qu'une circonstance étrangère mêle quelquefois aux grandes choses, et qui, surtout, sont si voisines du pathétique que l'on cherche.

On sait quel a été, avant le siècle de Louis XIV, et même au commencement de ce règne célèbre, le mauvais goût de notre barreau. Le théâtre,

dans une farce d'un grand homme (1), nous en a conservé la peinture; et, si on excepte le degré d'exagération théâtrale qu'il faut toujours pour que la fiction produise l'effet de la vérité, et que le ridicule soit en saillie, les portraits étaient ressemblants. Il faut convenir qu'il y a loin de *Petit-Jean* et de l'*Intimé,* à Hortensius et à Cicéron.

L'éloquence de la chaire avait des défauts presque semblables: affectation, exagération, pointes ridicules, entassement de métaphores, mélange du profane et du sacré; citations éternelles de grec, de latin, d'hébreu, et un peu plus d'Ovide ou d'Horace que des Pères; enfin multitude d'idées empruntées des erreurs et des préjugés du temps sur la physique, sur l'histoire naturelle, sur l'astronomie, sur l'astrologie, sur l'alchimie, car alors on prodiguait tout et on faisait étalage de tout, tel était le goût des orateurs sacrés sous Henri IV et sous Louis XIII.

On peut demander pourquoi les peuples sauvages, dans la sorte d'éloquence qu'on leur remarque quelquefois, n'ont jamais de mauvais goût, tandis que les peuples civilisés y sont sujets; c'est sans doute parce que les premiers ne suivent que les mouvements impétueux de leur

---

(1) Les *Plaideurs* de Racine.

ame, et qu'aucune convention étrangère ne se mêle chez eux aux cris de la nature. Le mauvais goût ne peut guère exister que chez un peuple réuni en grand corps de société, où l'esprit naturel est gâté par le luxe, par les vices, par l'excès de la vanité, et le désir secret d'ajouter à chaque objet ou à chaque idée pour augmenter l'impression naturelle que cet objet doit faire. La pensée du sauvage est simple comme ses mœurs, et son expression simple est pure comme sa pensée, il n'y entre point d'alliage; mais le peuple déja corrompu par les vices nécessaires de la société, et qui, faisant des efforts pour s'instruire et secouer la barbarie, n'a pas encore eu le temps de parvenir à ce point qu'on nomme le goût, ou le peuple qui, par une pente non moins nécessaire, après l'avoir trouvé, s'en éloigne, ne veut pas seulement peindre ses sentiments et ses idées, il veut encore étonner et surprendre, il joint toujours quelque chose d'étranger à la chose même. Ainsi tout se dénature, et aucun objet n'est présenté tel qu'il existe.

L'éloquence française, pour parvenir au point où elle s'est élevée sous le règne de Louis XIV, avait donc un intervalle immense à franchir; mais il y a une marche lente et nécessaire des esprits, qui entraîne tout et amène insensiblement, chez un peuple policé, le développement

et la perfection des arts. Depuis François I[er], époque de la renaissance des lettres, l'esprit national s'avança peu à peu vers ce terme. Il en est des peuples comme des hommes, et leur marche est la même. Les idées s'entassent par la foule des objets que l'on voit, et l'esprit s'agrandit par les tableaux qui viennent frapper l'imagination : alors il s'excite une espèce de sève ou de fermentation générale qui anime tout. Les uns, entraînés par le cours politique des affaires, prennent part au destin des nations; ils négocient, ils combattent, ils ont de ces grandes pensées qui changent, bouleversent ou affermissent le sort des peuples : les autres observent et suivent ces mouvements; ils contemplent les succès et les malheurs, le génie qui se mêle avec les fautes, le hasard qui domine impérieusement le génie, et les passions humaines qui, partout terribles et actives, entraînent la marche des états. De ce mélange de chocs et de réflexions, de grands intérêts et de sentiments que ces intérêts font naître, se forme peu à peu chez un peuple un assemblage d'idées, qui tantôt se développent rapidement, et tantôt germent avec lenteur : mais rien ne contribue tant à cette activité générale des esprits, que les troubles civils et les agitations intérieures d'un pays : c'est alors que la nature est dans toute sa force, ou qu'elle

tend à y parvenir; alors elle a l'énergie des grandes passions, qui ne peuvent naître que dans l'état violent des sociétés, et elle n'est point assujettie à ce frein que les sociétés reçoivent des lois, et qui, pour le bien général, comprimant tout, affaiblit tout. Alors les esprits comme les caractères se combattent; tout se heurte et se repousse; tout prend le poids que lui donne sa force. L'homme qui est né avec de la vigueur, n'étant plus arrêté par des conventions, marche où le sentiment de sa vigueur l'entraîne; l'esprit, dans sa marche fière, ose se porter de tous les côtés, ose fixer tous les objets; l'énergie de l'ame passe aux idées, et il se forme un ensemble d'esprit et de caractère propre à concevoir et à produire un jour de grandes choses: celui même qui, par sa nature, est incapable d'avoir un mouvement, s'attache à ceux qui ont une activité dominante et propre à entraîner; alors sa faiblesse même, jointe à une force étrangère, s'élève et devient partie de la force générale.

Tel fut l'état de la nation française, depuis François II jusqu'à la douzième année du règne de Louis XIV, c'est-à-dire pendant l'espace d'un siècle. Aux troubles et aux guerres civiles qui remuaient fortement les ames, se joignaient en même temps les querelles de religion. Tout

le monde était occupé de cet intérêt sacré. On écrivait, on combattait, on disputait; on tenait un poignard d'une main, et la plume de l'autre. Le fanatisme, qui, chez un peuple éclairé, étouffe les lumières, les faisait naître chez un peuple ignorant. Enfin, lorsque l'autorité, qui sort toujours et s'élève du milieu des ruines, commença à tout calmer; lorsque la force qui était dans les caractères, contenue de toutes parts, ne put plus se répandre au dehors, ni rien agiter, elle se porta sur d'autres objets. Elle forma dans les premiers rangs des hommes d'état; dans ces hommes à qui la puissance est interdite, et qui cependant, fatigués de leur obscurité, sentaient le besoin d'en sortir et d'occuper leur siècle d'eux-mêmes, elle développa et créa les talents des arts. Alors naquit le poète, le peintre, le statuaire, l'orateur. Chacun d'eux appela sur lui les regards de la nation; mais, ce qu'on doit remarquer, c'est que tous les arts précédèrent parmi nous celui de l'éloquence. Ainsi, lorsque nous n'avions pas encore un véritable orateur, déja le Poussin était au rang des premiers peintres de l'Europe; déja Lesueur avait irrité l'envie par ses chefs-d'œuvre; Sarrazin avait perfectionné la sculpture et donné des monuments à l'Italie; enfin, nous avions eu des poètes qu'on pouvait lire, long-temps avant que nous eussions des orateurs qu'on pût entendre.

La poésie a eu la même marche chez tous les peuples. Qu'on ne s'en étonne pas; de toutes les facultés de l'homme l'imagination est la première qui s'éveille. Ce n'est que lentement, et par degrés, que l'ame se replie sur elle-même. Elle commence par s'élancer au-dehors; elle parcourt tous les objets, et, à l'aide de ses sens, elle s'empare de l'univers physique. Alors, telle que Raphaël ou le Corrège, elle dessine pour elle-même une multitude de tableaux. L'imagination a levé le plan de la nature; la poésie l'offre en relief, ou le met en couleurs. Elle a plus d'images que d'idées; elle tient plus aux organes qu'à la réflexion : il n'en est pas de même de l'éloquence. Ce n'est pas assez pour elle de sentir et de peindre : il faut qu'elle compare et combine une grande multitude d'idées; il faut qu'elle leur assigne à toutes l'ordre et le mouvement; il faut qu'elle en fasse un tout raisonné et sensible : il faut qu'elle ait parcouru les arts, les lois, les sciences et les mœurs; qu'enrichie de connaissances, elle les domine et semble planer au-dessus d'elles; qu'en les jetant, elle n'en paraisse ni prodigue, ni avare; que tantôt elle les indique et tantôt elle les déploie; que souvent elle fasse succéder des vérités en foule, que souvent elle s'arrête et se repose sur une vérité. Il faut que, semblable au mécanicien qui

compare les forces et les résistances, elle connaisse l'homme et ses passions; qu'elle calcule et les effets qu'elle veut produire, et les instruments qu'elle a; qu'elle estime par quel degré il faut ou ralentir, ou presser le mouvement. Tous ces secrets supposent déja une foule d'expériences et d'observations fines ou profondes. Il n'est donc pas étonnant que partout la poésie soit née avant l'éloquence; mais on peut dire qu'en la précédant, elle l'a fait naître. Elle apprend à l'imagination l'art d'appliquer la couleur à la pensée; à l'esprit, l'art de donner du ressort aux idées en les resserrant; à l'oreille, le secret de peindre par l'harmonie et de joindre la musique à la parole. Ainsi les poètes, parmi nous, ont préparé les orateurs.

Les spectacles, peut-être, y ont aussi contribué en formant le goût. Ces impulsions rapides qu'on reçoit au théâtre, et les jugements de plusieurs milliers d'hommes qui se communiquent à la fois, forment d'abord un instinct obscur et vague, et conduisent peu à peu à un goût réfléchi. Bientôt ce goût se répand; alors l'éloquence et le langage réforment ce qu'ils ont encore de barbare. Le goût punit par le ridicule ceux qui s'écartent de ses lois; la société perfectionnée achève de l'étendre. C'est là, en effet, que les hommes réunis et opposés s'essaient, s'obser-

vent et se jugent; là, en comparant toutes les manières de juger, on apprend à réformer la sienne : là, les teintes rudes s'adoucissent, les nuances se distinguent, les esprits se polissent par le frottement, l'ame acquiert par l'habitude une sensibilité prompte; elle devient un organe délicat, à qui nulle sensation n'échappe, et qui, à force d'être exercé, prévoit, ressent et démêle tous les effets. Aussi l'orateur de Rome, dans un des livres qu'il a composés sur l'éloquence, nous apprend que plusieurs orateurs célèbres s'assemblaient chez les femmes romaines les plus distinguées par leur esprit, et puisaient dans leur société une pureté de goût et de langage que peut-être ils n'auraient pas trouvée ailleurs. La société, après les guerres civiles, dut acquérir en France ce degré de perfection qui est nécessaire pour les arts, et qui, porté à un certain point, les anime, mais qui, au-delà, peut les étouffer et les corrompre. Heureusement elle n'était point encore parvenue à cet excès; et de la perfection de la société et du goût, jointe à celle de la langue, devait naître peu à peu celle de l'éloquence.

Il y avait une école d'orateurs toujours subsistante, c'était celle de la chaire. Les orateurs sacrés, malgré leur mauvais goût, devaient être souvent élevés au-dessus d'eux-mêmes, par la

dignité de la religion et de la morale. Les grands objets inspirent de grandes idées; il est impossible de n'être pas quelquefois sublime en parlant de Dieu, de l'éternité et du temps. Newton même, selon la remarque d'un écrivain philosophe (1), Newton était éloquent sur ces objets. Quelques hommes, dans ce genre, avaient donc acquis de la célébrité ; et d'autres faisaient des efforts pour y atteindre. Ne pouvant donner l'impulsion à leur siècle, ils étaient du moins capables de la recevoir.

Les esprits se trouvaient dans cette disposition, quand Louis XIV, à qui il fut enfin permis d'être roi, développa son caractère, et fit naître de grands évènements. On vit la France quarante ans aux prises avec l'Europe : on vit des provinces conquises, tous les rois humiliés, ou protégés ou vaincus; une foule de grands hommes; les arts et les plaisirs au milieu des batailles ; partout un caractère imposant, et cet éclat de renommée qui subjugue autant que la force, qui annonce la puissance, la fait et la multiplie : alors les esprits et les ames se montèrent au niveau du gouvernement; chacun fut jaloux de soutenir la dignité de sa nation. Le

---

(1) M. d'Alembert, dans son discours de réception à l'Académie française.

sujet ne pouvant être à côté de son roi par la puissance, voulut s'y placer par la gloire. L'enthousiasme public fit naître ou perfectionna les talents; ils se vouèrent tous au plaisir ou à la grandeur du maître. Louis XIV, du fond de ses palais, animait tout, ordonnait à ses sujets d'être grands; et le Génie, cet esclave altier, debout au pied du trône, attendait ses ordres en silence pour lui obéir.

Qu'on se représente une de ces fêtes, telle qu'on en donnait quelquefois dans la Grèce et dans Rome : ces fêtes, où, après des victoires, cent mille citoyens étaient assemblés; où tous les temples étaient ouverts; où les autels et les statues des dieux étaient couronnés de fleurs; où la poésie, la musique, la danse, les chefs-d'œuvre de tous les arts, les représentations dramatiques de toute espèce étaient prodigués, et où la renommée et la gloire, en présence d'une nation entière, attendaient les talents. Si dans l'assémblée tout à coup paraissait un orateur, et qu'au milieu de l'ivresse générale il voulût se faire entendre, ne fallait-il pas que tout cet appareil de grandeur, dont il était entouré, l'élevât lui-même? N'était-il pas forcé, comme malgré lui, de donner plus de dignité à ses idées, plus de hauteur à son imagination, plus de noblesse à son langage, et je ne sais

quoi de plus auguste et de plus fort à son accent? Telle est l'image de la révolution que l'éloquence éprouva sous le règne de Louis XIV (1).

Cependant nous n'eûmes point d'éloquence politique: notre gouvernement et la forme de la constitution s'y refusaient. Nous eûmes dans ce genre l'éloquence des monarchies, qui consistait à louer. L'éloquence du barreau acquit de l'ordre, de la justesse, de la pureté dans son langage, plus de précision dans ses raisonnements: mais elle ne put acquérir cette force, qui est ridicule quand elle n'est que dans les mots; qui, pour se communiquer, doit être imprimée à la pensée, et ne peut jamais l'être que par la chose

---

(1) On peut dire que tout était prêt pour cette révolution. Les siècles avaient formé la langue; son caractère était connu; sa marche était fixée. Des écrivains lui avaient donné la richesse et l'harmonie, d'autres la précision et la force. Les grands modèles étaient approfondis; le goût général était épuré; l'imagination des peuples s'était montée; la véritable grandeur avait fait disparaître la fausse. Enfin, un roi et des hommes illustres à célébrer, une cour sensible à tous les charmes de l'esprit, un clergé plus éclairé, un barreau plus instruit, un gouvernement occupé de la réforme des lois, et les premières dignités de l'église accordées quelquefois aux premiers talents de la chaire, tout cela ensemble contribua à faire naître et à perfectionner parmi nous les orateurs.

même et l'importance générale de l'objet. Notre éloquence s'éleva donc surtout dans la chaire; et c'est là qu'elle parvint à sa plus grande hauteur : car, pour être vraiment éloquent, on a besoin d'être l'égal de ceux à qui l'on parle, quelquefois même d'avoir ou de prendre sur eux une espèce d'empire; et l'orateur sacré, parlant au nom de Dieu, peut seul déployer dans les monarchies devant les grands, les peuples et les rois, cette sorte d'autorité, et cette franchise altière et libre, que, dans les républiques, l'égalité des citoyens, et une partie qui appartenait à tous, donnait aux anciens orateurs. Dans tous les autres genres, nous eûmes plutôt de la dignité que de la force; et notre éloquence, circonspecte jusque dans sa grandeur, et mesurée même en s'élevant, fut presque toujours noble et sage, et presque jamais impétueuse et passionnée.

CHAPITRE XXIX.

De Mascaron et de Bossuet.

L'éloquence française se distingua surtout par les éloges et les panégyriques funèbres. Ce genre, qui n'est qu'une déclamation méprisable quand l'objet en est vil, et une déclamation ridicule quand l'orateur n'est pas éloquent, parut sous Louis XIV avec éclat. Deux orateurs célèbres, Fléchier et Bossuet, le fixèrent, comme deux grands poètes avaient fixé l'art bien plus difficile de la tragédie. On peut observer que la tragédie, en se perfectionnant parmi nous, eut à peu près la même marche que l'éloquence. Dans toutes les deux, on commença par le mélange de la force et du mauvais goût. Le génie se monta ensuite à une élévation pleine de grandeur, mais inégale. Enfin les esprits se polissant, mais s'affaiblissant un peu, vinrent, par les progrès des lumières, à ce point où le goût des détails fut plus parfait, mais où l'élégance continue nuisit à la grandeur et surtout à la force. Telle est peut-être la marche nécessaire des esprits dans tous les arts : telle fut celle de l'oraison fu-

nèbre. Mascaron fut dans ce genre ce que Rotrou fut sur le théâtre. Rotrou annonça Corneille; et Mascaron, Bossuet.

On peut dire que cet orateur marque dans l'éloquence le passage du siècle de Louis XIII à celui de Louis XIV. Il a encore de la rudesse et du mauvais goût de l'un; il a déja de l'harmonie, de la magnificence de style, et de la richesse de l'autre. Sa manière tient à celle des deux hommes célèbres qui, en le suivant, l'ont effacé. Il semble qu'il s'essaie à la vigueur de Bossuet et aux détails heureux de Fléchier; mais ni assez poli, ni assez grand, il est également loin de la sublimité de l'un et de l'élégance de l'autre. Au reste, il ne faut pas confondre les derniers discours de cet orateur avec les premiers. A mesure qu'il avance, on voit que son siècle l'entraîne; et de l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche à celle de Turenne il y a peut-être la même distance que de Saint-Genèt à Venceslas (1), ou de Clitandre à Cinna.

En général, Mascaron était né avec plus de génie que de goût, et plus d'esprit encore que de génie. Quelquefois son ame s'élève; mais, soit le défaut du temps, soit le sien, quand il veut être grand, il trouve rarement l'expression simple. Sa grandeur est plus dans les mots que

(1) Deux tragédies de Rotrou.

dans les idées. Trop souvent il retombe dans la métaphysique de l'esprit, qui paraît une espèce de luxe, mais un luxe faux qui annonce plus de pauvreté que de richesse. Il est alors plus ingénieux que vrai, plus fin que naturel. On lui trouve aussi de ces raisonnements vagues et subtils qui se rencontrent si souvent dans Corneille ; et l'on sait combien ce langage est opposé à celui de la vraie éloquence. Son plus grand mérite est d'avoir eu la connaissance des hommes. Il a, dans ce genre, des choses senties avec esprit et rendues avec finesse. Ainsi, dans l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre, il dit, en parlant des princes, « Qu'ils s'imaginent avoir un « ascendant de raison comme de puissance ; qu'ils « mettent leurs opinions au même rang que leurs « personnes, et qu'ils sont bien aises, quand on « a l'honneur de disputer avec eux, qu'on se « souvienne qu'ils commandent à des légions. »

Plus bas il ajoute, « Que les grands ont une « certaine inquiétude dans l'esprit, qui leur fait « toujours demander une courte réponse à une « grande question. »

Il dit, en parlant du désintéressement de Turenne, « Que les Fabrice et les Camille se sont « plus occupés des richesses par le soin laborieux de s'en priver, que M. de Turenne par « l'indifférence d'en avoir ou de n'en avoir pas. »

Et, en parlant de la simplicité de ce grand homme, « Qu'il ne se cachait point; qu'il ne se montrait « point; qu'il était aussi éloigné du faste de la « modestie que de celui de l'orgueil. »

On trouve, dans cette dernière oraison funèbre, plus de beautés vraies et solides que dans toutes les autres. Le ton en est éloquent ; la marche en est belle, le goût plus épuré. Il s'y rencontre moins de comparaisons tirées et du soleil levant et du soleil couchant, et des torrents et des tempêtes, et des rayons et des éclairs. Il y est moins question d'ombres et de nuages, d'astre fortuné, de fleuve fécond, d'océan qui se déborde, d'aigle, d'aiglon; d'apostrophe au grand prince ou à la grande princesse, ou à l'épée flamboyante du Seigneur; et tous ces lieux communs de déclamation et d'ennui, qu'on a pris si longtemps, et chez tant de peuples, pour de la poésie et de l'éloquence.

Bossuet a encore quelques-uns de ces défauts; mais qui ne sait par combien de beautés il les rachète? On a dit que c'était le seul homme vraiment éloquent sous le siècle de Louis XIV. Ce jugement paraîtra sans doute extraordinaire : mais, si l'éloquence consiste à s'emparer fortement d'un sujet, à en connaître les ressources, à en mesurer l'étendue, à enchaîner toutes les parties ; à faire succéder avec impétuosité les

idées aux idées, et les sentiments aux sentiments; à être poussé par une force irrésistible qui vous entraîne, et à communiquer ce mouvement rapide et involontaire aux autres : si elle consiste à peindre avec des images vives; à agrandir l'ame, à l'étonner; à répandre dans le discours un sentiment qui se mêle à chaque idée, et lui donne la vie : si elle consiste à créer des expressions profondes et vastes qui enrichissent les langues, à enchanter l'oreille par une harmonie majestueuse; à n'avoir ni un ton, ni une manière fixe, mais à prendre toujours et le ton et la loi du moment; à marcher quelquefois avec une grandeur imposante et calme, puis tout à coup à s'élancer, à s'élever, à descendre, s'élever encore, imitant la nature, qui est irrégulière et grande, et qui embellit quelquefois l'ordre de l'univers par le désordre même : si tel est le caractère de la sublime éloquence, qui, parmi nous, a jamais été aussi éloquent que Bossuet? Voyez, dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, comme il annonce avec hauteur qu'il va instruire les rois : comme il se jette ensuite à travers les divisions et les orages de cette île : comme il peint le débordement des sectes, le fanatisme des indépendants; au milieu d'eux Cromwel, actif et impénétrable, hypocrite et hardi, dogmatisant et combattant, montrant

l'étendard de la liberté et précipitant les peuples dans la servitude : la reine luttant contre le malheur et la révolte, cherchant partout des vengeurs, traversant neuf fois les mers, battue par les tempêtes; voyant son époux dans les fers, ses amis sur l'échafaud, ses troupes vaincues, elle-même obligée de céder, mais, dans la chute de l'État, restant ferme parmi ses ruines, telle qu'une colonne qui, après avoir long-temps soutenu un temple ruineux, reçoit, sans être courbée, ce grand édifice qui tombe et fond sur elle sans l'abattre.

Cependant l'orateur, à travers ce grand spectacle qu'il déploie sur la terre, nous montre toujours Dieu présent au haut des cieux, secouant et brisant les trônes, précipitant la révolution, et, par sa force invincible, enchaînant ou domptant tout ce qui lui résiste. Cette idée, répandue dans le discours d'un bout à l'autre, y jette une terreur religieuse qui en augmente encore l'effet, et en rend le pathétique plus sublime et plus sombre.

L'éloge funèbre de Henriette d'Angleterre ne présente ni de si grands intérêts, ni un tableau si vaste : c'est un pathétique plus doux, mais qui n'en est pas moins touchant. Peut-être même que le sort d'une jeune princesse, fille, sœur et belle-sœur de roi, jouissant de tous les avantages de

la grandeur et de tous ceux de la beauté, morte en quelques heures, à l'âge de vingt-six ans, par un accident affreux, et avec toutes les marques d'un empoisonnement, devait faire sur les ames une impression encore plus vive que la chute d'un trône et la révolution d'un état. On sait que les malheurs imprévus nous frappent plus que les malheurs qui se développent par degrés. Il semble que la douleur s'use dans les détails. D'ailleurs les hommes ordinaires n'ont point de trône à perdre; mais leur intérêt ajoute à leur pitié, quand un exemple frappant les avertit que leur vie n'est rien. On dirait qu'ils apprennent cette vérité pour la première fois; car tout ce qu'on sent fortement est une espèce de découverte pour l'ame.

On ne peut douter que Bossuet, en composant cet éloge funèbre, ne fût profondément affecté, tant il y parle avec éloquence et de la misère et de la faiblesse de l'homme! Comme il s'indigne de prononcer encore les mots de grandeur et de gloire! Il peint la terre sous l'image d'un débris vaste et universel; il fait voir l'homme cherchant toujours à s'élever, et la puissance divine poussant l'orgueil de l'homme jusqu'au néant, et, pour égaler à jamais les conditions, ne faisant de nous tous qu'une même cendre. Cependant Bossuet, à travers ces idées générales,

revient toujours à la princesse, et tous ses retours sont des cris de douleur. On n'a point encore oublié, au bout de cent ans, l'impression terrible qu'il fit, lorsqu'après un morceau plus calme, il s'écria tout à coup : « O nuit désas-« treuse! ô nuit effroyable! où retentit, comme « un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : « Madame se meurt, Madame est morte. » Et quelques moments après, ayant parlé de la grandeur d'ame de cette princesse, tout à coup il s'arrête; et, montrant la tombe où elle était renfermée : « La voilà, malgré son grand cœur, « cette princesse si admirée et si chérie; la voilà « telle que la mort nous l'a faite! encore ce reste « tel quel va-t-il disparaître. Nous l'allons voir « dépouillée, même de cette triste décoration. « Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces « demeures souterraines, pour y dormir dans « la poussière avec les grands de la terre, avec « ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels « à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont « pressés! tant la mort est prompte à remplir « ces places! » Puis tout à coup il craint d'en avoir trop dit. Il remarque que la mort ne nous laisse pas même de quoi occuper une place, et que l'espace n'est occupé que par les tombeaux. Il suit les débris de l'homme jusque dans sa tombe. Là, il fait voir une nouvelle destruction

au-delà de la destruction. L'homme, dans cet état, devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. « Tant il est vrai, s'é-« crie l'orateur, que tout meurt en lui, jusqu'à « ces termes funèbres par lesquels on exprimait « ses malheureux restes. » Il est difficile, je crois, d'avoir une éloquence et plus forte et plus abandonnée, et qui, avec je ne sais quelle familiarité noble, mêle autant de grandeur.

L'éloge funèbre de la princesse Palatine, quoique bien moins intéressant, nous offre aussi quelques grands traits, mais d'un autre genre. Tel est un morceau sur la cour; sur ce mélange éternel qu'on y voit des plaisirs et des affaires; sur ces jalousies sourdes au dedans, et cette brillante dissipation au dehors; sur les apparences de gaieté qui cachent une ambition si ardente, des soins si profonds, et un sérieux, dit l'orateur, aussi triste qu'il est vain. On peut encore citer le tableau des guerres civiles de la minorité, et surtout un morceau sublime sur les conquêtes de Charles Gustave, roi de Suède. On dirait que l'orateur suit la marche du conquérant qu'il peint, et se précipite avec lui sur les royaumes. Mais si jamais il parut avoir l'enthousiasme et l'ivresse de son sujet, et s'il le communiqua aux autres, c'est dans l'éloge funèbre du prince de Condé. L'orateur s'élance avec le

héros; il en a l'impétuosité comme la grandeur. Il ne raconte pas; on dirait qu'il imagine et conçoit lui-même les plans. Il est sur le champ de bataille; il voit tout, il mesure tout. Il a l'air de commander aux événemens; il les appelle, il les prédit; il lit ensemble et peint à la fois le passé, le présent, l'avenir : tant les objets se succèdent avec rapidité ! tant il s'entassent et se pressent dans son imagination! Mais la partie la plus éloquente de cet éloge, c'est la fin. Les six dernières pages sont un mélange continuel de pathétique et de sublime. Il invite tous ceux qui sont présents, princes, peuples, guerriers, et surtout les amis de ce prince, à environner son monument, et à venir pleurer sur la cendre d'un grand homme. « Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant : et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine; pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros! »

Enfin il ajoute ces mots si connus et éternellement cités: « Pour moi, s'il m'est permis, après « tous les autres, de venir rendre les derniers « devoirs à ce tombeau, ô prince! le digne sujet « de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez « éternellement dans ma mémoire; .... agréez « ces derniers efforts d'une voix qui vous fut « connue; vous mettrez fin à tous ces discours. « Au lieu de déplorer la mort des autres, grand « prince, dorénavant je veux apprendre de vous « à rendre la mienne sainte. Heureux si, averti « par ces cheveux blancs du compte que je dois « rendre de mon administration, je réserve au « troupeau que je dois nourrir de la parole de « vie les restes d'une voix qui tombe, et d'une « ardeur qui s'éteint! »

Dans cette péroraison touchante, on aime à voir l'orateur paraître, et se mêler lui-même sur la scène. L'idée imposante d'un vieillard qui célèbre un grand homme; ces cheveux blancs, cette voix affaiblie, ce retour sur le passé, ce coup d'œil ferme et triste sur l'avenir; les idées de vertus et de talents après les idées de grandeur et de gloire; enfin la mort de l'orateur jetée par lui-même dans le lointain, et comme aperçue par les spectateurs, tout cela forme dans l'ame un sentiment profond qui a quelque chose de doux, d'élevé, de mélancolique et de tendre. Il n'y a

pas jusqu'à l'harmonie de ce morceau, qui n'ajoute au sentiment, et n'invite l'ame à se recueillir et à se reposer sur sa douleur.

Après avoir admiré les beautés générales, et surtout le grand caractère d'éloquence qui se trouve dans ces éloges funèbres, on est fâché d'avoir des défauts à y relever. Mais, malgré ces taches, Bossuet n'en est pas moins sublime. C'est ici qu'il faut se rappeler le mot de Henri IV à un ambassadeur: « Est-ce que votre maître n'est pas assez grand « pour avoir des faiblesses? » Il est vrai qu'il ne faut point abuser de ce droit. On a dit, il y a long-temps, que Bossuet était inégal; mais on n'a point dit assez combien il est long et froid, et vide d'idées dans quelques parties de ses discours. Personne ne saisit plus fortement ce que son sujet lui présente; mais, quand son sujet l'abandonne, personne n'y supplée moins que lui. Ce sont alors des paraphrases et des lieux communs de la morale la plus commune : on croit voir un grand homme qui fait le catéchisme à des enfants; à la vérité, il se relève, mais il faut attendre. Ce genre d'éloquence ressemble au mouvement d'un vaisseau dans la tempête, qui tour à tour monte, retombe et disparaît, jusqu'à ce qu'une autre vague vienne le reprendre, et le repousse encore plus haut qu'il n'était d'abord. Ce défaut, comme on voit, tient à de grandes

beautés; car l'esprit humain est borné par ses perfections mêmes. On souhaiterait cependant qu'un si grand orateur fût quelquefois plus soutenu, ou du moins, lorsqu'il descend, qu'il remplaçât son élévation par des beautés d'un autre genre. Il y a, comme on sait, une sorte de philosophie mâle et forte, qui applique à des vérités politiques ou morales toute la vigueur de la raison; et c'était celle qu'avait souvent Corneille. Il y en a une autre qui est à-la-fois profonde et sensible, et qui instruit en même temps qu'elle attendrit et qu'elle élève; et c'était celle de Fénélon. Il faut convenir que Bossuet, dans ses éloges, a trop peu de l'une et de l'autre. En général, il a bien plus de mouvements que d'idées; et l'on dirait presque de lui, comme un reproche, qu'il ne sait être qu'éloquent et sublime.

Malgré ces imperfections, il a été, dans le siècle de Louis XIV, et reste encore aujourd'hui à la tête de nos orateurs. Il est, dans la classe des hommes éloquents, ce que sont Homère et Milton dans celle des poètes. Une seule beauté de ces grands écrivains fait pardonner vingt défauts. Jamais, surtout, orateur sacré n'a parlé de Dieu avec tant de dignité et de hauteur. Bossuet semble déployer aux hommes l'intérieur de la Divinité, et la secrète profondeur de ses plans. La Divinité est dans ses discours comme dans

l'univers, remuant tout, agitant tout; cependant l'orateur suit de l'œil cet ordre caché. Dans son éloquence sublime, il se place entre Dieu et l'homme; il s'adresse à eux tour à tour. Souvent il offre le contraste de la fragilité humaine, et de l'immutabilité de Dieu, qui voit s'écouler les générations et les siècles comme un jour; souvent il nous réveille par le rapprochement de la gloire et de l'infortune, de l'excès des grandeurs et de l'excès de la misère; il traîne l'orgueil humain sur les bords des tombeaux; mais, après l'avoir humilié par ce spectacle, il le relève tout à coup par le contraste de l'homme mortel, et de l'homme entre les bras de la Divinité.

Qui, mieux que lui, a parlé de la vie, de la mort, de l'éternité, du temps? Ces idées, par elles-mêmes, inspirent à l'imagination une espèce de terreur qui n'est pas loin du sublime. Elles ont quelque chose d'indéfini et de vaste, où l'imagination se perd; elles réveillent dans l'esprit une multitude innombrable d'idées; elles portent l'ame à un recueillement austère qui lui fait mépriser les objets de ses passions, comme indignes d'elle, et semble la détacher de l'univers. Bossuet s'arrête tantôt sur ces idées; tantôt, à travers une foule de sentiments qui l'entraînent, il ne fait que prononcer de temps en temps ces mots, et ces mots alors font frissonner, comme

les cris interrompus que le voyageur entend quelquefois, pendant la nuit, dans le silence des forêts, et qui l'avertissent d'un danger qu'il ne connaît pas.

Bossuet n'a presque jamais de route certaine, ou plutôt il la cache. Il va, il vient, il retourne sur lui-même : il a le désordre d'une imagination forte et d'un sentiment profond : quelquefois il laisse échapper une idée sublime, et qui, séparée, en a plus d'éclat : quelquefois il réunit plusieurs grandes idées, qu'il jette avec la profusion de la magnificence et l'abandon de la richesse. Mais ce qui le distingue le plus, c'est l'ardeur de ses mouvements ; c'est son ame, qui se mêle à tout. Il semble que, du sommet d'un lieu élevé, il découvre de grands événements qui se passent sous ses yeux, et qu'il les raconte à des hommes qui sont en bas. Il s'élance, il s'écrie, il s'interrompt ; c'est une scène dramatique qui se passe entre lui et les personnes qu'il voit, et dont il partage ou les dangers ou les malheurs. Quelquefois même le dialogue passionné de l'orateur s'étend jusqu'aux êtres inanimés, qu'il interroge comme complices ou témoins des événements qui le frappent.

Comme le style n'est que la représentation des mouvements de l'ame, son élocution est rapide et forte ; il crée ses expressions comme

ses idées : il force impérieusement la langue à le suivre , et, au lieu de se plier à elle, il la domine et l'entraîne; elle devient l'esclave de son génie, mais c'est pour acquérir de la grandeur. Lui seul a le secret de sa langue; elle a je ne sais quoi d'antique et de fier, et d'une nature inculte, mais hardie. Quelquefois il attire même les choses communes à la hauteur de son ame, et les élève par la vigueur de l'expression : plus souvent il joint une expression familière à une idée grande ; et alors il étonne davantage, parce qu'il semble même au-dessus de la hauteur de ses pensées. Son style est une suite de tableaux; on pourrait peindre ses idées, si la peinture était aussi féconde que son langage. Toutes ses images sont des sensations vives ou terribles; il les emprunte des objets les plus grands de la nature, et presque toujours d'objets en mouvement.

Il faut que les hommes ordinaires veillent sur eux ; il faut que, dans l'impuissance d'être grands, ils soient du moins toujours nobles. Ils se voient sans cesse en présence des spectateurs, ils n'osent se fier à la nature, et craignent les repos. Bossuet a la familiarité des grands hommes, qui ne redoutent pas d'être vus de près : il est sûr de ses forces, et saura les retrouver au besoin. Il ne s'aperçoit ni qu'il s'élève, ni qu'il s'abaisse; et, dans sa négligence, jointe à sa grandeur, il sem-

ble se jouer même de l'admiration qu'il inspire.

Tel est cet orateur célèbre, qui, par ses beautés et ses défauts, a le plus grand caractère du génie, et avec lequel tous les orateurs anciens et modernes n'ont rien de commun.

CHAPITRE XXX.

De Fléchier.

Le premier qui, ayant à peindre des choses grandes ou fortes, s'avisa de chercher des oppositions, enseigna aux autres à s'écarter de la nature. Rien n'est plus contraire aux passions, et par conséquent à l'éloquence. L'ame qui est fortement émue s'attache tout entière à son objet, et ne va point s'écarter de sa route pour faire contraster ensemble des mots ou des idées. Supposez l'homme dont parle Lucrèce, et qui des bords de la mer contemple un vaisseau qui fait naufrage, et suit de l'œil les mouvements de tant de malheureux qui périssent : si ce tableau a porté le trouble et l'agitation dans son ame ; si ses entrailles se sont émues ; si, au moment où le vaisseau s'est enfoncé, il a senti ses cheveux se dresser d'horreur sur sa tête ; en peignant à d'autres le spectacle terrible dont il a été le témoin, cherchera-t-il à le relever par des oppositions et des contrastes étudiés ? Cet art peut être employé quelquefois, mais c'est dans les moments où l'ame est tranquille. Alors il produit des beautés ; il relève une idée par une

autre; il avertit l'esprit de son étendue, en lui faisant voir à la fois des objets qui sont à une grande distance; il fait éprouver rapidement des sensations différentes ou contraires , et produit par des mélanges une sorte de sentiments combinés, souvent plus agréables que les sentiments simples. Mais si le peintre, le poète ou l'orateur, se fait une habitude de cette manière, la nature disparaît, l'illusion est détruite, et l'on ne voit plus que l'effort de l'art, qui, dans tous les genres, pour produire son effet, a besoin de se cacher. Il y a plus : et, selon la remarque d'un philosophe célèbre qui a analysé le goût comme les lois, ce contraste perpétuel devient symétrie; et cette opposition, toujours recherchée, se change en uniformité. On nous reproche la monotone symétrie de nos jardins; toujours un objet y est placé pour correspondre parfaitement à un autre: rien d'isolé, rien de solitaire. A la vue d'une beauté, on devine celle qui lui est opposée, et qu'on ne voit pas encore: ce n'est pas ainsi que travaille la nature. Dans ses paysages, ou riants, ou sublimes, elle réveille à chaque pas l'imagination par quelque objet que l'imagination n'attend pas. Mais l'homme a plus de monotonie et de règle, surtout l'homme policé par les lois, et civilisé par l'art de vivre en société. Il semble que, vivement frappé de l'idée

de l'ordre, qui peut-être n'est que la perfection des êtres faibles, il ait voulu l'appliquer à tout. Plus il est dans l'impuissance de créer, plus il arrange (1); il cherche à se rendre compte de ses richesses, et croit les multiplier en les embrassant d'un coup d'œil : de là tous ces arrangements symétriques dans les jardins, dans les palais, dans les discours, dans les poèmes, dans les phrases même. Mais, si ce défaut est fatigant, c'est surtout dans les ouvrages d'esprit. L'ame, dans ses mouvements, a bien plus de rapidité que la vue; elle embrasse un terrain plus vaste; elle a surtout le besoin de la surprise. Le premier devoir d'un écrivain est de devancer l'imagination de ses lecteurs, qui marche toujours. S'il reste en arrière, l'attention se refroidit, l'ennui gagne; on s'indigne de parcourir lentement un espace dont on a aperçu les bornes d'un coup d'œil.

Fléchier a trop souvent ce défaut. On sait qu'il procède presque toujours par antithèses et par contrastes symétrisés. S'il nous parle de la vie mortelle de ses héros, c'est pour nous persuader de leur bienheureuse immortalité. Il va retracer dans notre mémoire les graces que Dieu leur a

(1) Cela est vrai des individus, comme des nations et des siècles.

faites, pour qu'on loue la miséricorde qu'il vient de leur faire. Il cherche à édifier plutôt qu'à plaire; il vient annoncer que tout finit, afin de ramener à Dieu qui ne finit point; il nous fait souvenir de la fatale nécessité de mourir, pour nous inspirer la sainte résolution de bien vivre (1). Il faut en convenir, cette marche est loin de celle de Bossuet. On a souvent comparé ces deux hommes : je ne sais s'ils furent rivaux dans leur siècle ; mais aujourd'hui ils ne le sont pas. Fléchier possède bien plus l'art et le mécanisme de l'éloquence, qu'il n'en a le génie. Il ne s'abandonne jamais ; il n'a aucun de ces mouvements qui annoncent que l'orateur s'oublie, et prend parti dans ce qu'il raconte. Son défaut est de toujours écrire, et de ne jamais parler. Je le vois qui arrange méthodiquement une phrase, et en arrondit les sons. Il marche ensuite à une autre ; il y applique le compas, et de là à une troisième. On remarque et l'on sent tous les repos de son imagination : au lieu que les discours de son rival, et peut-être tous les grands ouvrages de l'éloquence, sont ou paraissent du moins comme ces statues de bronze que l'artiste a fondues d'un seul jet.

Après avoir vu les défauts de cet orateur,

(1) Voyez ses deux premières oraisons funèbres.

rendons justice à ses beautés. Son style, qui n'est jamais impétueux et chaud, est du moins toujours élégant; au défaut de la force, il a la correction et la grace. S'il lui manque de ces expressions originales, et dont quelquefois une seule représente une masse d'idées, il a ce coloris toujours égal qui donne de la valeur aux petites choses, et qui ne dépare point les grandes; il n'étonne presque jamais l'imagination, mais il la fixe: il emprunte quelquefois de la poésie, comme Bossuet; mais il en emprunte plus d'images, et Bossuet plus de mouvements. Ses idées ont rarement de la hauteur, mais elles sont toujours justes, et quelquefois ont cette finesse qui réveille l'esprit, et l'exerce sans le fatiguer. Il paraît avoir une connaissance profonde des hommes; partout il les juge en philosophe, et les peint en orateur. Enfin il a le mérite de la double harmonie, soit de celle qui, par le mélange et l'heureux enchaînement des mots, n'est destinée qu'à flatter et à séduire l'oreille; soit de celle qui saisit l'analogie des nombres avec le caractère des idées, et qui, par la douceur ou la force, la lenteur ou la rapidité des sons, peint à l'oreille, en même temps que l'image peint à l'esprit. En général, l'éloquence de Fléchier paraît être formée de l'harmonie et de l'art d'Isocrate, de la tournure ingénieuse de Pline, de la

brillante imagination d'un poète, et d'une certaine lenteur imposante qui ne messied peut-être pas à la gravité de la chaire, et qui était assortie à l'organe de l'orateur.

Il n'y a aucun de ses discours qui n'ait de riches détails. Les oraisons funèbres de madame de Montausier, de la duchesse d'Aiguillon, et de la dauphine de Bavière, ne pouvant offrir des événements, offrent une foule d'idées morales qui en sortent et qui les embellissent.

L'oraison funèbre de Marie-Thérèse est du même genre, et offre les mêmes beautés. L'éloge d'une reine qui, par caractère, autant que par les circonstances, éloignée des grands intérêts et des affaires, n'a pu avoir qu'une grandeur modeste et des vertus presque obscures sur le trône, peut être difficilement piquant. Il faut admirer l'orateur qui, à force d'art, d'esprit, de peinture de mœurs et de philosophie, tantôt délicate et tantôt profonde, vient à bout de suppléer à ce que son sujet lui refuse (1); et il ne faudrait pas condamner ceux qui ont eu moins de succès.

(1) On trouvera ce mérite dans l'oraison funèbre de la feue reine, prononcée à l'Académie Française par M. l'abbé de Boismont. C'est lui qui est aussi l'auteur d'une oraison funèbre de M. le Dauphin, où le public a trouvé les plus grandes beautés.

L'oraison funèbre du premier président de Lamoignon présente d'un bout à l'autre le tableau d'un magistrat et d'un sage. Ce tableau, dont les couleurs ne sont peut-être pas assez vives, a surtout le mérite de la vérité. On sait que le président de Lamoignon fut aussi célèbre par ses connaissances que par ses vertus : ce fut sa seule brigue pour parvenir aux places. Sous Louis XIV, il soutint l'honneur de la magistrature, comme les Turenne et les Condé soutinrent l'honneur des armes. Il fut lié avec les plus grands hommes de son siècle, ce qui prouve qu'il n'était pas au-dessous d'eux; car l'ignorance et la médiocrité, toujours insolentes ou timides, se hâtent de repousser les talents qu'elles redoutent et qui les humilient. L'amitié de Racine et de Bourdaloue, et les beaux vers de Despréaux, ne contribueront pas moins à sa gloire que cet éloge funèbre, et apprendront à la postérité que l'orateur a parlé comme son siècle.

Je passe rapidement sur tous ces discours, pour venir à celui qui a, et qui mérite en effet le plus de réputation : c'est l'éloge funèbre de Turenne, de cet homme si célèbre, si regretté par nos aïeux, et dont nous ne prononçons pas encore le nom sans respect; qui, dans le siècle le plus fécond en grands hommes, n'eut point de supérieur, et ne compta qu'un rival; qui fut

aussi simple qu'il était grand, aussi estimé pour sa probité que pour ses victoires; à qui on pardonna ses fautes, parce qu'il n'eut jamais ni l'affectation de ses vertus, ni celle de ses talents; qui, en servant Louis XIV et la France, eut souvent à combattre le ministre de Louis XIV, et fut haï de Louvois comme admiré de l'Europe; le seul homme, depuis Henri IV, dont la mort ait été regardée comme une calamité publique par le peuple; le seul, depuis Du Guesclin, dont la cendre ait été jugée digne d'être mêlée à la cendre des rois, et dont le mausolée attire plus nos regards que celui de beaucoup de souverains dont il est entouré, parce que la renommée suit les vertus et non les rangs, et que l'idée de la gloire est toujours supérieure à celle de la puissance. Ici Fléchier, comme on l'a dit souvent, paraît au-dessus de lui-même; il semble que la douleur publique ait donné plus de mouvement et d'activité à son ame; son style s'échauffe, son imagination s'élève, ses images prennent une teinte de grandeur; partout son caractère devient imposant. Cependant, entre cette oraison funèbre et celle du grand Condé, il y a la même différence qu'entre les deux héros. L'une a l'empreinte de la fierté, et semble l'ouvrage d'un instinct sublime; l'autre, dans son élévation même, paraît le fruit d'un art perfectionné par

l'expérience et par l'étude. Ainsi, par un hasard singulier, ces deux grands hommes ont trouvé dans leurs panégyristes un genre d'éloquence analogue à leur caractère.

L'oraison funèbre de Turenne n'en est pas moins un des monuments de l'éloquence française; l'exorde sera éternellement cité pour son harmonie, pour son caractère majestueux et sombre, et pour l'espèce de douleur auguste qui y règne. Les deux premières parties peignent avec noblesse les talents d'un général et les vertus d'un sage; mais, à mesure que l'orateur avance vers la fin, il semble acquérir de nouvelles forces. Il peint avec rapidité les derniers succès de ce grand homme ; il fait voir l'Allemagne troublée, l'ennemi confus, l'aigle prenant déja l'essor et prête à s'envoler dans les montagnes, l'artillerie tonnant de toutes parts pour favoriser la retraite , la France et l'Europe dans l'attente d'un grand évènement. Tout à coup l'orateur s'arrête; il s'adresse au dieu qui dispose également et des vainqueurs et des victoires, et se plaît à immoler à sa grandeur de grandes victimes. Alors il fait voir ce grand homme étendu sur ses trophées; il présente l'image de ce corps pâle et sanglant, auprès duquel, dit-il, fume encore la foudre qui l'a frappé, et montre dans l'éloignement les tristes images de la religion et de la

patrie éplorées. « Turenne meurt, tout se confond,
« la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix
« s'éloigne, le courage des troupes est abattu
« par la douleur et ranimé par la vengeance;
« tout le camp demeure immobile ; les blessés
« pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux
« blessures qu'ils ont reçues; les pères mourants
« envoient leurs fils pleurer sur leur général
« mort, etc. »

Cependant, malgré l'éloquence générale et les beautés de cette oraison funèbre, peut-être n'y trouve-t-on point encore assez le grand homme que l'on cherche; peut-être que les figures et l'appareil même de l'éloquence le cachent un peu, au lieu de le montrer; car il en est quelquefois de ces sortes de discours comme des cérémonies d'éclat, où un grand homme est éclipsé par la pompe même dont on l'environne. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que quelques lignes que madame de Sévigné a jetées au hasard dans ses lettres, sans soin, sans apprêt, et avec l'abandon d'une ame sensible, font encore plus aimer M. de Turenne, et donnent une plus grande idée de sa perte. Il y a des mots qui disent plus que vingt pages, et des faits qui sont au-dessus de l'art de tous les orateurs; par exemple, le mot de Saint-Hilaire à son fils : *Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer,*

c'est ce grand homme; et ce trait du fermier de Champagne qui vint demander la résiliation de son bail, parce que, Turenne mort, il croyait qu'on ne pouvait plus ni semer, ni moissonner en sûreté; et cette réponse, si grande et si simple, à un homme qui lui demandait comment il avait perdu la bataille de Rhétel, *par ma faute;* et cette lettre qu'il écrivit au sortir d'une victoire : « Les ennemis sont venus nous « attaquer, nous les avons battus; Dieu en soit « loué. J'ai eu un peu de peine; je vous souhaite « le bon soir; je vais me mettre dans mon lit; » et cette humanité envers un soldat qu'il trouve au pied d'un arbre, accablé de fatigue, à qui il donne son cheval, et qu'il suit lui-même à pied. Il faut en convenir, on a regret que la dignité de l'oraison funèbre et sa marche soutenue, ou du moins le ton sur lequel le préjugé et l'habitude l'ont montée, ne permettent point d'employer ces traits d'une simplicité touchante, et qui mettraient souvent le héros à la place de l'orateur.

Quinze ans après l'oraison funèbre de Turenne, Fléchier traita un autre sujet, aussi beau peut-être, quoique d'un genre différent : c'était l'éloge du fameux duc de Montausier. S'il faut à l'orateur, comme au peintre, des physionomies à caractère, on peut dire qu'il n'y en eut

jamais une plus marquée que celle-là. On connaît cette vertu rigide au milieu d'une cour; cette ame inflexible, incapable et de déguisement et de faiblesse; cette probité qui se révoltait contre la fortune, quand la fortune devait coûter quelque chose au devoir; cet attachement à la vérité, et tous ces principes de conduite si fermes, que les ames d'une honnêteté courageuse appellent tout simplement vertu, et que les ames faibles ou viles, ce qui est trop souvent la même chose, sont convenues d'appeler misanthropie, pour n'avoir point à rougir (1). Pour tracer un pareil caractère, il fallait avoir une grande vigueur de pinceau, et Fléchier ne l'avait pas. Son éloquence était plus dans son

---

(1) On sait ce qu'il dit au grand Dauphin, après avoir achevé son éducation : « Monseigneur, si vous êtes honnète « homme, vous m'aimerez; si vous ne l'êtes pas, vous me « haïrez, et je m'en consolerai. » Plusieurs personnes ont lu cette fameuse lettre qu'il écrivit au même prince, et qu'on ne saurait trop citer : « Monseigneur, je ne vous fais « pas compliment sur la prise de Philisbourg, vous aviez une « bonne armée, des bombes, du canon, et Vauban. Je ne « vous en fais point aussi sur ce que vous êtes brave; c'est « une vertu héréditaire dans votre maison. Mais je me « réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, « humain, faisant valoir les services d'autrui, et oubliant « les vôtres. C'est sur quoi je vous fais mon compliment. »

imagination que dans son ame, et par ses mœurs même il était trop loin de cette mâle austérité pour la saisir et pour la peindre : ce n'était point à Atticus à faire l'éloge de Caton.

Cette oraison funèbre offre cependant des morceaux qui ne sont pas indignes du sujet. Fléchier avait été l'ami du duc de Montausier : « Ne craignez pas, dit-il, que l'amitié ou la re-« connaissance me prévienne ; vous savez que « la flatterie jusqu'à présent n'a pas régné dans « mes discours. Oserais-je dans celui-ci, où la « franchise et la candeur sont le sujet de nos « éloges, employer la fiction et le mensonge? « Ce tombeau s'ouvrirait; ces ossements se ra-« nimeraient pour me dire : Pourquoi viens-tu « mentir pour moi, qui ne mentis pour per-« sonne?.... Laisse-moi reposer dans le sein de « la vérité, et ne viens pas troubler ma paix par « la flatterie que j'ai haïe. »

Et ailleurs, après avoir parlé des conseils qu'on lui donnait sur la manière de se conduire à la cour, l'orateur ajoute : « Ces conseils lui « parurent lâches; il allait porter son encens avec « peine sur les autels de la fortune, et revenait « chargé du poids de ses pensées, qu'un silence « contraint avait retenues. Ce commerce conti-« nuel de mensonges.... cette hypocrisie univer-« selle par laquelle on travaille ou à cacher de

« véritables défauts ou à montrer de fausses
« vertus, ces airs mystérieux qu'on se donne
« pour couvrir son ambition ou pour relever
« son crédit, tout cet esprit de dissimulation et
« d'imposture ne convint pas à sa vertu. Ne pou-
« vant encore s'autoriser contre l'usage, il fit
« connaître à ses amis qu'il allait à l'armée faire
« sa cour.... qu'il lui coûtait moins d'exposer sa
« vie que de dissimuler ses sentiments, et qu'il
« n'achéterait jamais ni de faveurs ni de fortune
« aux dépens de sa probité. »

Je pourrais encore citer d'autres endroits qui ont une beauté réelle : mais le discours en général est au-dessous de son sujet; on y trouve plus d'esprit que de force et de mouvement. On s'attendrait du moins à trouver quelques idées vraiment éloquentes sur l'éducation d'un dauphin, sur la nécessité de former une ame d'où peut naître un jour le bonheur et la gloire d'une nation : sur l'art d'y faire germer les passions utiles, d'y étouffer les passions dangereuses; de lui inspirer de la sensibilité sans faiblesse, de la justice sans dureté, de l'élévation sans orgueil; de tirer parti de l'orgueil même quand il est né, et d'en faire un instrument de grandeur : sur l'art de créer une morale à un jeune prince et de lui apprendre à rougir; sur l'art de graver dans son cœur ces trois mots, Dieu, l'univers

et la postérité, pour que ces mots lui servent de frein quand il aura le malheur de pouvoir tout: sur l'art de faire disparaître l'intervalle qui est entre lui et les hommes; de lui montrer, à côté de l'inégalité de pouvoir, l'humiliante égalité d'imperfection et de faiblesse; de l'instruire par ses erreurs, par ses besoins, par ses douleurs même; de lui faire sentir la main de la nature, qui le rabaisse et le tire vers les autres hommes, tandis que l'orgueil fait effort pour le relever et l'agrandir: sur l'art de le rendre compatissant au milieu de tout ce qui étouffe la pitié, de transporter dans son ame des maux que ses sens n'éprouveront point; de suppléer au malheur qu'il aura de ne jamais sentir l'infortune; de l'accoutumer à lier toujours ensemble l'idée du faste qui se montre, avec l'idée de la misère et de la honte qui sont au-delà et qui se cachent: enfin, sur l'art plus difficile encore de fortifier toutes ces leçons contre le spectacle habituel de la grandeur; contre les hommages et des serviteurs et des courtisans, c'est-à-dire contre la bassesse muette et la bassesse plus dangereuse encore qui flatte. Il est étonnant que Fléchier ait passé si légèrement sur un pareil sujet. Et quand on pense que l'homme qu'il avait à peindre donnant ces leçons était le duc de Montausier, quel parti l'orateur pouvait encore tirer d'un

6.

gouverneur qui respectait bien plus la vérité qu'un prince; qui, pour être utile, aurait eu le courage de braver la haine, et se serait indigné même de se souvenir que celui qui était aujourd'hui son élève pouvait être le lendemain son maître!

CHAPITRE XXXI.

Des Oraisons funèbres de Bourdaloue, de La Rue, et de Massillon.

Est-il vrai que, dans tous les genres, il n'y ait qu'un certain nombre de beautés marquées, et que, lorsqu'une fois elles ont été saisies par des hommes supérieurs, ceux qui marchent ensuite dans la même carrière soient condamnés à rester fort au-dessous des premiers et peut-être à n'être plus que des copistes? On croirait d'abord que, les arts n'étant que la représentation de la nature ou morale, ou passionnée, ou physique, leur champ doit être aussi vaste que celui de la nature même, et qu'ainsi il ne doit y avoir, dans chaque genre, d'autres bornes que celles du talent. Cependant l'expérience semble prouver le contraire. Quelle en est la raison?

Tout homme qui le premier s'applique avec succès à un genre le choisit et l'adopte, parce qu'il est analogue à son esprit et à son ame; c'est lui qui fait le genre et en constitue le caractère. Ceux qui viennent ensuite trouvent la route tracée, et n'ont plus qu'à la suivre : mais

ce qui est une facilité pour les gens médiocres, est peut-être un obstacle pour ceux qui ne le sont pas; car l'homme de génie a bien plus de vigueur et de force pour ce qu'il a créé lui-même, que pour ce qu'il imite. Celui qui fait les premiers pas est libre; il n'obéit qu'à son talent, et au cours de ses idées qui l'entraînent. Il fait la règle et le modèle, et dicte à sa nation ce qu'elle doit penser. Ses successeurs reçoivent la règle du public, qui, tyran bizarre et gouverné tout à la fois par l'habitude et le caprice, ordonne d'imiter ce qui a réussi, et flétrit ou traite avec indifférence les imitateurs. Qui ne sait d'ailleurs qu'outre les beautés de tous les temps et de tous les lieux, il y a, pour chaque genre, des beautés analogues au climat, au gouvernement, à la religion, à la société, au caractère national? Sous ce point de vue, les beautés de l'art sont plus resserrées. Il est bien vrai que la nature est immense, mais les organes de l'homme qui la voit sont affectés d'une certaine manière dans chaque époque. Cette manière de voir et de sentir influe nécessairement et sur l'artiste et sur le juge. Lors donc qu'un genre a été traité par quelques grands hommes dans un pays ou dans un siècle, pour exciter un nouvel intérêt et avoir des succès nouveaux, il faut attendre que les idées prennent un autre cours par des chan-

gements dans le moral, dans le physique, et peut-être par des révolutions et des bouleversements. Ainsi se renouvelle de distance en distance le champ de la tragédie, de la comédie, de l'épopée, de la fable, et de l'éloquence, ou politique, ou religieuse.

On peut appliquer une partie de ces idées aux orateurs qui, sous Louis XIV, après Fléchier et Bossuet, composèrent des éloges funèbres, et qui, avec de grands talents, n'ont cependant obtenu dans ce genre que la seconde place. De ce nombre est le célèbre Bourdaloue, auteur d'une oraison funèbre du prince de Condé. On peut lui reprocher, à lui, de n'avoir pas assez imité la manière de Bossuet.

Bourdaloue prouve méthodiquement la grandeur de son héros, tandis que l'ame enflammée de Bossuet la fait sentir; l'un se traîne, et l'autre s'élance. Toutes les expressions de l'un sont des tableaux. L'autre, sans coloris, donne trop peu d'éclat à ses idées : son génie austère, et dépourvu de sensibilité comme d'imagination, était trop accoutumé à la marche didactique et forte du raisonnement pour en changer; et il ne pouvait répandre sur une oraison funèbre cette demi-teinte de poésie qui, ménagée avec goût, et soutenue par d'autres beautés, donne plus de saillie à l'éloquence.

La Rue, moins célèbre que lui pour les discours de morale, mais né avec un esprit plus souple et une ame plus sensible, réussit mieux dans le genre des éloges funèbres. Il était en même temps poète et orateur. Il avait, comme Fléchier, le mérite d'écrire en vers dans la langue d'Horace et de Virgile; mais il n'avait pas négligé pour cela la langue des Bossuet et des Corneille. Ceux qui l'avaient précédé dans cette carrière avaient célébré des temps de prospérité et de gloire. Alors la France, en déplorant la mort de ces grands hommes, voyait de leurs cendres renaître, pour ainsi dire, d'autres grands hommes. Parmi les pertes particulières, le trône était toujours brillant; et les trophées publics se mêlaient souvent aux pompes funèbres des héros. La Rue fut l'orateur de la cour dans cette époque qui succéda à quarante ans de gloire, lorsque Louis XIV, malheureux et frappé dans ses sujets comme dans sa famille, ne comptait plus au dehors que des batailles perdues, et voyait successivement dans son palais périr tous ses enfants.

Ce fut lui qui, en 1711, fit l'éloge du grand dauphin. Un an après, il rendit le même honneur à ce fameux duc de Bourgogne, élève de Fénélon. On sait que, par une circonstance presque unique, l'orateur avait à déplorer trois

morts au lieu d'une; on sait que la jeune Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, princesse pleine d'esprit et de graces, était placée dans le même cercueil entre son époux et son fils. La coutume ridicule et barbare de citer toujours un texte, coutume dont des hommes de génie ont quelquefois tiré parti, produisit cette fois-là le plus grand effet. Le texte de l'orateur semblait être une prédiction de l'événement, et il exprimait le triste spectacle qu'on avait sous les yeux, du père, de la mère et de l'enfant, frappés et ensevelis tous trois ensemble (1).

Quand la consternation et la douleur sont dans une assemblée, il est aisé alors d'être éloquent. La Rue fit couler des larmes, et par la force de son sujet, et par les beautés que son génie sut en tirer. La peinture qu'il fait du duc de Bourgogne fera éternellement desirer aux peuples d'avoir un maître qui lui ressemble. On ne l'ignore pas : ce prince réunissait tout ce qui fait la vertu chez les particuliers comme chez les rois, des principes austères et une ame sensible.

---

(1) *Quare facitis malum grande contra animas vestras, ut intereat ex vobis, vir et mulier, et parvulus de medio Judæ?* Pourquoi vous attirez-vous par vos péchés un tel malheur, que de voir enlever par la mort, du milieu de vous, l'époux, l'épouse et l'enfant? Jer. chap. 44.

A vingt ans, il parut être au-dessus des erreurs, comme des faiblesses. Parmi toutes les séductions, il eut le courage de toutes les vertus. Simple, modéré, sans faste à la cour et dans celle de Louis XIV si l'on en croit nos aïeux, il eût gouverné comme Lycurgue, il eût été adoré comme Trajan: *Que pense-t-on de moi dans Paris?* demandait-il souvent. Il savait que, sur le trône même, on est dépendant de l'opinion, et que la renommée est plus absolue que les rois. Dans ces temps de désastres, où la famine et la guerre étaient unies, où nos campagnes étaient couvertes de mourants et les champs de bataille couverts de morts, il était profondément affecté des malheurs publics. La vieillesse de Louis XIV et les fléaux de la guerre achevaient son éducation commencée par la vertu: *Si Dieu me donne la vie*, disait-il, *c'est à me faire aimer que j'emploierai tous mes soins.* Ainsi, dans les illusions d'une ame sensible, il composait ses romans du bonheur des autres, et jouissait d'avance d'une félicité qui n'était point encore. A la mort du grand dauphin, héritier de son rang il refusa de l'être de ses pensions. Il craignait d'ajouter le poids de son luxe au poids de la misère publique. Enfin, de douze mille francs qu'il avait par mois, il en employait onze à secourir des malheureux; et, dans sa

dernière maladie, peu de temps avant d'expirer, voulant honorer encore une fois l'infortune qu'il laissait sur la terre, il ordonna qu'on vendît ses pierreries pour la soulager.

Tel est le fond du tableau que nous présente l'orateur : il peint en même temps la jeune duchesse de Bourgogne, adorée de la cour, et dont les vertus aimables mêlaient quelque chose de plus tendre aux vertus austères et fortes de son époux ; il la peint frappée comme lui, expirante avec lui, sentant et le trône et la vie, et le monde, qui lui échappaient, et répondant à ceux qui l'appelaient princesse : *Oui, princesse aujourd'hui, demain rien, et dans deux jours oubliée.*

On ne peut lire plusieurs morceaux de ce discours, et la fin surtout, sans attendrissement; mais, ce qu'on ne croirait pas, c'est que, dans un éloge funèbre du duc de Bourgogne, il se trouve à peine un mot qui rappelle l'idée de Fénélon. La politique intéressée craignit de rendre hommage à la vertu : et l'orateur, même au pied des autels, n'osa oublier un instant que l'auteur de Télémaque était exilé. On ose dire que, si le duc de Bourgogne, dans son tombeau, eût été capable d'un sentiment, il eût été indigné de cette faiblesse. Heureusement la mémoire de Fénélon est vengée : la postérité, qui n'a ni

crainte, ni lâche respect, a élevé sa voix. Les noms du duc de Bourgogne et de Fénélon marchent ensemble à l'immortalité, et le genre humain reconnaissant ne sépare plus deux ames vertueuses et sensibles qui s'étaient unies pour le bonheur des hommes.

Le même orateur a traité deux autres sujets moins pathétiques, sans doute, mais non moins intéressants : ce sont les éloges funèbres de deux grands hommes. L'un était ce maréchal de Luxembourg, élève de Condé, impétueux et ardent comme lui, mais vigilant et ferme comme Turenne, quand il le fallait; persécuté par les ministres, et servant l'État; fameux par les victoires de Fleurus, de Leuze, de Steinkerque et de Nerwinde; et qui, de dessus un champ de bataille, écrivit à Louis XIV cette lettre : « Sire, vos en« nemis ont fait des merveilles; vos troupes en« core mieux : pour moi, je n'ai d'autre mérite « que d'avoir exécuté vos ordres : vous m'avez « dit de prendre une ville, et de gagner une ba« taille; je l'ai prise, et je l'ai gagnée. » L'autre, qui avait un genre de mérite tout différent, était ce maréchal de Boufflers, fameux par la défense de Lille; appliqué et infatigable, d'ailleurs excellent citoyen; et, dans une monarchie, capable d'une vertu républicaine. On sait qu'en 1709, il offrit et demanda au roi d'aller servir sous le

maréchal de Villars, dont il était l'ancien. C'était le trait de Scipion, qui, vainqueur de Carthage, voulut être simple lieutenant en Asie. « Il souf-« frait, dit l'orateur, du peu de succès de nos « armes.... Le siége de Mons ayant fait naître « l'occasion d'une nouvelle bataille, il fut encore « prêt à marcher. C'était prolonger sa vie, que « de lui donner lieu de la perdre pour l'État; « mais, en acceptant l'honneur de partager le péril, « il refusa celui de partager le commandement. « Droits spécieux! préférences d'âge et de rang! « jalousies d'autorité! misérables intérêts, sources « de tant de querelles entre des héros, vous ne « prévalûtes jamais dans le cœur de celui-ci « aux mouvements de son zèle. Il promit son « bras, ses conseils, sa vie, s'il était besoin, « mais sous le même général qui commandait « déja l'armée. Il eut beau cependant se dépouil-« ler de ses titres; il les retrouva tous dans l'es-« time du général, dans le respect des officiers, « et dans l'affection des soldats. Entre deux « guerriers pleins d'honneur l'autorité devint « commune. »

Et au commencement de cet éloge funèbre, après avoir parlé des honneurs entassés sur la tête d'un seul homme : « Oublions ces titres « vains qui ne servent plus qu'à orner la surface « d'un tombeau : ce n'est ni le marbre ni l'airain

« qui nous font révérer les grands. Ces monu-
« ments superbes ne font qu'attirer sur leurs
« cendres l'envie attachée autrefois à leurs per-
« sonnes, à moins que la vertu ne consacre leur
« mémoire et n'éternise, pour ainsi dire, cette
« fausse immortalité qu'on cherche inutilement
« dans des colonnes et des statues. »

Il nous rappelle ensuite les idées de Rome, de Sparte et d'Athènes, qui eussent honoré le maréchal de Boufflers, comme elles honorèrent leur Miltiade, leur Phocion, les Caton, les Décius et les Fabrice.

Enfin, prêt à commencer son éloge et à célébrer en lui tout ce qui peut caractériser un grand homme, il s'arrête, et demande pardon à son héros de respecter si peu le dégoût qu'il avait pour les louanges et le soin qu'il prenait de les fuir autant que de les mériter. « Vous
« avez goûté assez long-temps, lui dit-il, le plaisir
« de votre modestie; laissez-nous rompre le si-
« lence que votre austérité nous imposait. Votre
« réputation n'est plus à vous; c'est la seule et der-
« nière vie qui vous reste encore parmi nous : elle
« appartient à la renommée. C'est à elle d'exercer
« son empire sur votre nom, pour le conserver
« aux siècles à venir, avec encore plus d'autorité
« que la mort n'en prendra sur vos cendres pour
« les détruire. On a besoin de votre nom pour

« faire à nos descendants l'apologie de notre « siècle. Ils douteront au moins de ses excès « quand ils sauront qu'il a produit en votre « personne ce que nos pères avaient admiré « dans les Guesclin, les Bayard et les Dunois, « pour la gloire des rois, le salut de la patrie et « l'honneur de la vertu. »

Il n'y a personne qui, dans tous ces morceaux, ne reconnaisse le ton d'un orateur. Ces trois éloges funèbres firent la réputation de La Rue; celui surtout du maréchal de Boufflers passe pour son chef-d'œuvre (1). La Rue a moins d'art, plus d'éloquence naturelle, mais aussi moins d'éclat, et surtout moins d'imagination dans le style, que Fléchier. Bossuet a créé une langue; Fléchier a embelli celle qu'on parlait avant lui. La Rue, dans son style négligé, tantôt familier et tantôt noble, sera plutôt cité comme orateur que comme grand écrivain. Le plus souvent il jette et abandonne ses idées sans s'en apercevoir, et l'expression naît d'elle-même. Cette négligence sied bien aux grands mouvements. Le sentiment, quand il est vif, commande à l'expression, et lui communique sa chaleur et sa

(1) On a encore de lui l'oraison funèbre de Bossuet; celle du premier maréchal de Noailles, mort en 1709; et celle de Henri de Bourbon, père du grand Condé.

force; mais l'ame de La Rue n'est point, en général, assez passionnée pour soutenir toujours et colorer son langage. Enfin, c'est peut-être de tous les orateurs celui qui a le plus approché de la marche de Bossuet; mais il est loin de son élévation, comme de ses inégalités: il n'est pas donné à tout le monde de tomber de si haut.

Pourquoi veux-tu être un autre que toi-même? disait un philosophe à un ancien. C'est une leçon à tous les hommes: aux uns, pour ne pas sortir de leur caractère; aux autres, pour ne pas sortir de leur talent. Massillon, comme on sait, fut le dernier des hommes éloquents du siècle de Louis XIV. On le choisit aussi quelquefois pour célébrer des héros et des princes, à peu près comme la tendresse et l'orgueil ont recours aux plus célèbres artistes pour élever des mausolées. Mais ses succès en ce genre ne soutinrent pas sa réputation. Cet orateur, si connu par son éloquence, tantôt persuasive et douce, tantôt forte et imposante; qui développait si bien les faiblesses de l'homme et les devoirs des rois; et qui, à la cour d'un jeune prince, parlant au nom des peuples comme au nom de Dieu, fut digne également de servir à tous deux d'interprète: cet orateur, qui sut peindre les vertus avec tant de charmes, et traça de la manière la plus touchante le code de la bienfaisance et de l'huma-

nité pour les grands, n'a pas, à beaucoup près, le même caractère dans ses éloges funèbres. On voit qu'il était plus fait pour instruire les rois que pour les célébrer : tant il est vrai que les plus grands talents ont des bornes dans les genres qui se touchent.

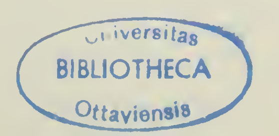
On a de lui les éloges d'un prince de Conti, du dauphin fils de Louis XIV, de Louis XIV lui-même, et de Madame mère du régent. Le prince de Conti, qu'il a loué, était ce petit neveu du grand Condé, si fameux par son esprit, sa valeur et ses graces; qui, à Steinkerque et à Nerwinde, déploya un courage si brillant; qui, dans toute sa personne, avait cet éclat qui éblouit et impose encore plus que le mérite; et que sa grande réputation et l'éloquence de l'abbé de Polignac placèrent pendant quelques jours sur un trône. Cet éloge paraîtrait susceptible d'intérêt et de mouvement; mais il y en a peu. La manière est petite et froide; l'orateur divise et subdivise : il a l'air d'un homme qui craint de s'égarer, et qui se tient sans cesse à un fil. Ce n'est point du tout la marche de l'éloquence, qui est plus assurée d'elle-même, et suit tous ses mouvements avec une certaine fierté. La morale même, qui est le principal mérite de l'ouvrage, y paraît rétrécie. Quelquefois elle a plus l'air de la finesse que de la grandeur;

d'autres fois elle couvre et éclipse le sujet. Enfin ce sont trop souvent des réflexions qui, au lieu de naître, et de forcer, pour ainsi dire, l'orateur, paraissent arrangées; que l'esprit fait de sang-froid, et que l'ame des lecteurs reçoit de même.

L'éloge funèbre du grand dauphin et celui de la duchesse d'Orléans sont dans le même genre; mais celui de Louis XIV a un caractère un peu différent. Ce qui y domine, c'est une grande pompe et une certaine majesté de style. Massillon y a prodigué toute la richesse de l'élocution et la magnificence des images. L'oreille est séduite, mais l'ame demeure vide. L'espèce de grandeur qu'on croit apercevoir d'abord n'est qu'une grandeur de décoration; d'ailleurs la marche est uniforme. Tout l'ouvrage est une suite de tableaux qui, trop rapprochés, se nuisent pour l'effet. On n'ignore point qu'il y a un art de disperser les grandes masses pour que l'œil se repose et que l'imagination ait à désirer; alors les intervalles même sont utiles, et ils préparent la beauté de ce qu'on ne voit point encore. Un autre défaut de cet éloge, et qui en diminue l'effet, c'est qu'on ne démêle pas bien l'espèce de sentiment qui anime l'orateur: il a l'air, quand il loue, de s'être commandé l'admiration; mais l'admiration commandée est froide; et ce sentiment, comme on

sait, ne se communique jamais que par enthousiasme.

Au reste, ce défaut tient peut-être à un mérite de l'ouvrage; mérite d'autant plus estimable, qu'il ne se trouve dans aucune oraison funèbre, ni avant ni après Massillon, et qu'il s'agissait d'un roi et de Louis XIV : c'est que l'orateur y parle assez ouvertement des faiblesses et des vices de celui qu'il est chargé de louer; et ne dissimule point que ce règne, si brillant pour le prince, a été souvent malheureux pour le peuple. Ce courage, aussi respectable du moins que l'éloquence, et beaucoup plus rare, mérite d'être observé, et mériterait surtout de servir de modèle.



CHAPITRE XXXII.

Des Éloges des Hommes illustres du dix-septième siècle, par Charles Perrault.

Nous avons vu, jusqu'à-présent que, dès qu'un homme en place, roi ou prince, cardinal ou évêque, général d'armée ou ministre, enfin quiconque ou avait fait ou avait dû faire de grandes choses, était mort, tout aussitôt un orateur sacré, nommé par la famille, s'emparait de ce grand homme: et, après avoir choisi un texte, fait un exorde ou trivial ou touchant, sur la vanité des grandeurs de ce monde; divisé le mérite du mort en deux ou trois points, et chacun des trois points en quatre; après avoir parlé longuement de la généalogie en disant qu'il n'en parlerait pas, faisait ensuite le détail des grandes qualités que le mort avait eues, ou qu'il devait avoir; mêlait à ces qualités des réflexions ou fines ou profondes, ou élevées ou communes, sur les vertus, sur les vices, sur la cour, sur la guerre; et finissait enfin par assurer que celui qu'on louait avait été un très grand homme dans ce monde, et serait probablement un très

grand saint dans l'autre. On sent très bien que, dans ces sortes d'ouvrages, on donne toujours un peu plus à l'appareil et à une espèce de pompe, qu'à l'exacte vérité. C'est un honneur qui, sous le nom du mort, est rendu aux vivants. La vanité de la famille a ses droits, il faut bien les satisfaire; mais la vanité de l'orateur a aussi les siens, et ils ne sont pas oubliés. Il y a plus de mérite à louer un grand homme, qu'un homme médiocre; ainsi l'on exagère. Si le sujet est grand, on ne veut pas rester au-dessous; s'il est mince, on veut y suppléer. Dans tous les cas, on veut avoir ou de l'éloquence ou de l'esprit, car il est juste que dans le public on parle du mort; mais il est un peu plus juste (comme tout le monde le sent) qu'on parle de l'orateur. Qu'arrive-t-il? Le public écoute, applaudit l'orateur quand il le mérite, et laisse le mort pour ce qu'il est. Jamais une oraison funèbre n'a ajouté un grain à la réputation de personne.

C'est sans doute une partie de ces raisons, qui a engagé l'auteur des hommes illustres du dix-septième siècle à choisir dans ses éloges une route tout-à-fait différente, et à s'oublier lui-même pour ne se souvenir que des personnes qu'il voulait louer. L'auteur de ces éloges est ce même Charles Perrault qui, quelque temps au-

paravant, avait élevé la fameuse dispute des anciens et des modernes. Perrault, que l'on ne connaîtrait point si on ne le connaissait que par l'humeur, les épigrammes et la prose de Boileau, est un des hommes du siècle de Louis XIV qui contribuèrent le plus à honorer et à faire respecter les lettres; au lieu de les avilir par la satire, il les soutint par son crédit : ses lumières et sa probité l'avaient rendu l'ami de Colbert. Dans cette place, où il était si aisé de nuire, il ne fut jamais qu'utile ; il produisait les talents, comme d'autres les eussent écartés. Quiconque avait du génie, était sûr de trouver en lui un protecteur et un ami. Au-dessus de l'envie, au-dessus de la haine, au-dessus de tous les petits intérêts, il exerça auprès de Colbert le ministère des arts avec autant de noblesse que Colbert l'exerçait auprès du roi. Ses connaissances étaient beaucoup plus étendues que celles d'un homme de lettres ordinaire. Il avait embrassé une partie des sciences abstraites, saisi plusieurs branches de la physique, et jeté sur la nature en général ce coup-d'œil d'un philosophe qui cherche à étendre la carrière des arts, et à y transporter, par de nouvelles imitations, de nouvelles beautés. Mais il se distingua surtout dans cette partie de l'esprit philosophique, utile lors même qu'il se trompe, qui analyse les principes

du goût, n'admire rien sur parole, et, avant d'adopter une opinion, même de deux mille ans, cherche toujours à s'en rendre compte. Que Boileau reste à jamais dans la liste des grands écrivains et des grands poètes; mais qu'on estime dans l'autre, de la philosophie, des connaissances et des vertus.

Quoi qu'il en soit, Charles Perrault était lié avec un parent de Colbert, qui avait occupé plusieurs places importantes, mais dont les places ne faisaient pas tout le mérite : il avait encore celui d'aimer les arts avec passion, de s'intéresser à leurs progrès, comme un courtisan s'intéresse à sa fortune; et surtout il avait l'enthousiasme de son siècle et de sa nation. Il fit graver les portraits de tous les hommes les plus célèbres du dix-septième siècle, et rassembla beaucoup de mémoires sur ceux dont les succès avaient été éclatants et la vie obscure. C'est en grande partie sur ces mémoires, que Perrault a composé ses éloges : ils sont au nombre de cent. Il y célèbre les hommes les plus distingués dans l'église, dans les armes, dans les lois, et enfin dans les sciences, les lettres et les arts. Un pareil assemblage est une grande et belle idée : c'est là qu'on retrouve avec plaisir Corneille et Condé, Turenne et Racine, Pascal et Sully, Colbert et Descartes, Molière et le maréchal de

Luxembourg, La Fontaine et Quinault, avec le premier président Lamoignon et Duquesne. Il faut avouer que Godeau, évêque de Vence, et Benserade, et Voiture, et Sarrazin, et Coëffeteau et Santeuil, ne sont pas tout-à-fait des grands hommes de la même espèce; mais il y en a d'autres, tels que Du Cange, si justement fameux par son glossaire; Sirmond, par son travail sur les conciles de France, et sur les capitulaires de Charles-le-Chauve; Pétau, par sa chronologie; Joseph Scaliger, par l'érudition la plus profonde sur l'antiquité; les deux frères Pithou, et Pierre Dupuy, garde de la bibliothèque du roi, par la vaste étendue de leurs connaissances sur notre histoire; tous hommes célèbres dans leur siècle, et qui ne sont peut-être pas assez estimés dans le nôtre. Mais nos richesses nous rendent ingrats; nous oublions les hommes laborieux qui se sont ensevelis dans la mine pour nous tirer de l'or, et nous ne louons que l'artiste qui l'emploie. Aujourd'hui, d'ailleurs, que les grandes connaissances s'effacent et se perdent; aujourd'hui que la science de l'histoire se réduit presque à des anecdotes; qu'on abrège tout, pour paraître tout savoir; et que la vanité, empressée à jouir, n'estime plus, dans aucun genre, que ce qu'elle peut étaler dans un cercle; ces recherches pénibles, ces discussions pro-

fondes, ces monuments, fruit de quarante ans de travail et d'étude, qui n'ont que le mérite d'instruire sans amuser, et dont, le matin, on ne peut rien détacher pour citer le soir, doivent nécessairement, parmi nous, perdre de leur estime. Ces ouvrages fatiguent notre impatience, et la rebutent. On peut les comparer à ces armes antiques que la curiosité et un vieux respect conservent encore dans nos arsenaux; ces armes que portaient nos aïeux, mais que nous soulevons à peine, et dont le poids aujourd'hui effraierait notre mollesse.

Après tous ces noms, on en trouve d'autres qui sont encore célèbres dans des genres différents: le président de Thou, immortel par son histoire; et le président Jeannin, qui fut négociateur et ministre; et le cardinal d'Ossat, qui se créa lui-même; et le père Mersenne, digne d'être l'ami de Descartes; et Gassendi, presque digne d'être son rival; et le fameux Arnaud, qui écrivit avec génie, et fut malheureux avec courage. Enfin ceux qui sentent tout le prix des talents, et qui ont le goût des arts, voient avec intérêt, à la suite des princes, des généraux et des ministres, les noms des artistes célèbres: de Lully, de Mansard, de Le Brun; de ce Claude Perrault, qu'on essaya de tourner en ridicule, et qui était un grand homme; de la Quintinie,

qui commença par plaider avec éloquence, et qui finit par instruire l'Europe sur le jardinage; de Mignard, dont ses parents voulurent faire un médecin, et dont la nature fit un peintre; du Poussin, qui, las des intrigues et des petites cabales de Paris, retourna à Rome vivre tranquille et pauvre; de Le Sueur, qui mérita que l'Envie allât défigurer ses tableaux; de Sarrazin, qui, comme Michel-Ange, fut à-la-fois sculpteur et peintre, et eut la gloire de créer les deux Marsis et Girardon; de Varin, qui perfectionna en homme de génie l'art des médailles; enfin du célèbre et immortel Callot, qui eut l'audace, quoique noble, de préférer l'art de graver, à l'oisiveté d'un gentilhomme, et qui imprima à tous ses ouvrages le caractère de l'imagination et du talent.

Il n'est pas inutile de remarquer que, lorsque ces éloges parurent, quelques hommes trouvèrent mauvais qu'on eût déshonoré des cardinaux et des princes jusqu'à les mettre à côté de simples artistes. Il faut avouer que cette espèce de sentiment a quelque chose de singulier. On veut qu'il y ait des rangs, même après la mort; et que les titres des grands passent, pour ainsi dire, à leurs réputations. On craint que leurs noms même ne se heurtent et ne se froissent dans la foule; et il faut que les autres noms

se rangent par respect. Il est nécessaire, sans doute, et l'ordre de la société, fondé sur la politique et sur les lois, demande que ces distinctions subsistent pendant la vie; mais des cendres renfermées dans des tombeaux deviennent égales. Chez la postérité, il n'y a plus de rangs, il n'y a que des hommes. Qu'on se rappelle le mot de Charles-Quint aux grands d'Espagne. Il avait ramassé le pinceau du Titien, et ses courtisans s'en étonnaient: « Je puis, leur dit-il, en un mo-« ment, faire vingt hommes plus grands que « vous; Dieu seul peut faire un homme tel que « le Titien. » Voilà ce que Perrault avait répondu d'avance à ses censeurs. Il aurait pu ajouter que, parmi les grands talents même, ou politiques, ou militaires, il y en a beaucoup qui, après eux, ne laissent point de traces; au lieu que les monuments des arts restent. Ils instruisent et charment encore la postérité. Les noms d'Apelle et de Phidias étaient peut-être aussi chers à la Grèce, que celui de Thémistocle; et, de tous les généraux de l'Italie moderne, quel est celui dont le nom est mis à côté de Raphaël?

J'ai déja dit un mot de la manière dont ces éloges sont écrits. L'auteur s'est défendu, avec sévérité, tout ornement. Chaque éloge n'est qu'une notice très courte, qui contient les faits avec les dates, et presque sans réflexions. Ce

sont des dessins où l'artiste n'a employé que le trait pour dessiner sa figure, et en saisir le caractère et l'attitude. Dans ce genre-là même, ces éloges pourraient être beaucoup plus piquants qu'ils ne sont. Le style a trop peu de saillie; le seul mérite est le fond, c'est-à-dire la multitude et la justesse des connaissances. Une anecdote connue sur ces éloges, c'est qu'on en fit exclure Arnaud et Pascal. Leurs ennemis auraient voulu apparemment anéantir ces deux noms, et défendre même à la postérité de s'en souvenir; mais ces efforts ne servirent qu'à prouver l'impuissance de la haine. Le public n'aime ni les tyrans d'autorité, ni les tyrans d'opinion. On loua un peu plus ceux qu'il était défendu de louer, et on leur appliqua, comme on sait, ce fameux passage de Tacite: *præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quòd effigies eorum non visebantur*. Il fallut à la fin rétablir leurs éloges. On reconnut qu'il était plus aisé d'obtenir un ordre, que de détruire deux réputations; et, malgré une cabale, Arnaud et Pascal restèrent de grands hommes.

CHAPITRE XXXIII.

Des Éloges ou Panégyriques adressés à Louis XIV. Jugement sur ce prince.

Si on louait ainsi des hommes célèbres qui n'étaient plus, et dont quelques-uns même avaient vécu dans la pauvreté et dans l'exil, à plus forte raison devait-on louer Louis XIV, et vivant, et prince, et conquérant, et absolu. Aussi les éloges ne furent jamais tant prodigués. Louis XIV a été plus loué pendant son règne, que tous les rois ensemble de la monarchie ne l'ont été pendant douze siècles. On ne le louait pas seulement, comme on loue tous les princes, par intérêt, par reconnaissance, par flatterie, par habitude, par vanité; on le louait encore par admiration et par enthousiasme. Ce fut une ivresse de quarante ans. On n'écrivait, on ne prononçait rien où le nom de Louis XIV ne fût mêlé. Le style avait pris partout je ne sais quel ton de panégyrique; ce fut celui même des Mascaron, des Fléchier et des Bossuet, toutes les fois qu'ils parlaient de Louis XIV... et où n'en parlent-ils pas? Il n'y a pas un de leurs discours

où, en déplorant les vanités du monde, ils n'aient l'art d'amener adroitement ce nom, et ne célèbrent, en passant, les exploits, les merveilles et la sagesse étonnante de ce prince. Si des orateurs de ce mérite donnaient un tel exemple, on se doute bien qu'il était suivi. Tous ceux qui prêchaient prirent l'habitude de louer. On parlait à Louis XIV de ses devoirs, mais on lui parlait presque autant de ses vertus : on mêlait avec adresse au langage de l'évangile le langage des cours.

Outre ces éloges périodiques et saints, il y en avait d'autres tout profanes, que chaque circonstance et chaque année faisait naître. On n'en trouve guère avant la mort de Mazarin : jusqu'à ce moment le roi n'exista point. Malheureusement le crédit du ministre se prolongeait par l'enfance du maître; mais, peu après cette époque, les panégyriques commencent. Dès 1663, panégyrique sur Louis Dieu-donné : c'était le nom de ce prince, dont la naissance fut regardée comme une faveur du ciel. Il avait alors vingt-cinq ans, avait humilié le pape, forcé le roi d'Espagne à lui céder le pas, donné un carrousel, et acheté cinq millions la ville de Dunkerque. En 1664, année où le pape envoya faire des excuses au roi, panégyrique où la magnanimité de Louis XIV est comparée à celle de

Jules-César, par un cordelier. Une autre année, panégyrique sur les jeux et les divertissements que Louis XIV donnait trois fois la semaine dans le grand appartement de Versailles. En 1667 et 1668, panégyriques sur la conquête de la Flandre et de la Franche-Comté. En 1672, débordement de panégyriques sur la conquête de la Hollande. En 1679, panégyrique de Charpentier sur la paix de Nimègue. En 1680, panégyrique sur Louis-le-Grand, par un évêque d'Amiens. En 1685, panégyrique prononcé à Caen sur une statue élevée à Louis XIV. En 1687, panégyrique où l'on célèbre le triomphe du roi sur l'hérésie. En 1690, panégyrique prononcé à Valence, par un capucin. Autre panégyrique à Arras, par un carme. Autre panégyrique en 1699, par un cordelier. Je ne compte pas tous ceux des jésuites ; je ne crains pas d'exagérer en disant qu'il y en eut au moins une centaine de leur part, en français, en latin, en italien, en Espagnol. A cette liste, qui est déja longue, joignez encore un panégyrique par un M. Tallemand, orateur assez inconnu aujourd'hui; et un panégyrique historique du roi, par un M. de Callières, qui avait été négociateur; et le fameux panégyrique de Louis XIV, par ce Pélisson qui parut grand dans le malheur de Fouquet, qui fut ensuite adroit et heureux, qui fut long-temps

célèbre par son éloquence, et que l'on cite encore, mais qu'on lit peu. Ajoutez le panégyrique du roi, commencé par Bussy-Rabutin, dans le temps même où il était, par ordre du roi, à la bastille; ouvrage où, avec toute la sincérité d'un homme disgracié qui veut plaire, Bussy parle à chaque ligne et de sa tendresse passionnée, et de sa profonde admiration pour le plus grand des princes, qui n'en voulut jamais rien croire. Tout le monde connaît les douze panégyriques prononcés dans différentes villes d'Italie par des hommes à qui la magnificence de Louis XIV avait prodigué les pensions, et qui, dans un roi étranger, honoraient plus qu'un maître, puisqu'ils honoraient un bienfaiteur. Enfin, on peut y joindre cette foule de compliments et de panégyriques prononcés dans l'Académie française, qui fut, pendant soixante ans, une espèce de temple consacré à ce culte. Ce n'est que pour Louis XIV, comme on sait, que l'élégant et harmonieux Despréaux suspendait la satire, et ce zèle ardent de déchirer ses ennemis pour l'honneur du goût. Tour à tour caustique et flatteur, mais flatteur brusque, il épuisait son esprit à imaginer de nouvelles formules de satire et d'éloge. On cite encore aujourd'hui ses remercîments et ses discours en vers, et son discours de la Mollesse, et cette fameuse épître où, se-

lon un poète anglais un peu de mauvaise humeur, il fit deux cents vers pour chanter que Louis n'avait pas passé le Rhin. C'est pour Louis XIV, que le grand Corneille, déja vieux, composa, avec son génie qui agrandissait tout, un demi-volume de vers qu'on ne lit plus. Racine le loua indirectement dans ses tragédies et dans quelques pièces détachées; Molière, dans ses comédies, aujourd'hui peu connues, qu'il fit pour les fêtes de Versailles. Enfin, il n'y eut pas jusqu'à La Fontaine qui ne devînt courtisan; et le fablier de madame de Bouillon porta des vers pour Louis XIV. Je ne parle pas de la quantité innombrable de poètes, qui, n'ayant que du zèle sans talents, étaient vils ou empressés sans plaire, et composaient de petites épîtres obscures et des sonnets sur le roi, que, ni lui, ni personne ne lisait. Il ne s'agit ici que des hommes qui flattaient avec génie. Dans ce nombre on ne doit pas oublier Quinault et ses prologues célèbres. Il fallut que l'auteur immortel d'*Atys*, de *Thésée* et d'*Armide* pliât son génie à ce refrein éternel de flatteries harmonieuses.

Ainsi tout prédicateur, tout orateur, tout historien, tout poète, enfin tout ce qui parlait, tout ce qui écrivait sous ce règne, louait et flattait à l'envi. Cet esprit avait passé jusque dans les ateliers des artistes : la peinture, la sculp-

ture et la gravure retraçaient sans cesse à Louis XIV tout ce qu'il avait fait de grand. Enfin, les inscriptions immortalisaient l'éloge sur le marbre, ou l'imprimaient sur l'airain. Je ne parle pas de celles qui ne furent que projetées, mais qui marquent toujours l'esprit du temps, telles que l'*incroyable passage du Rhin*, *la merveilleuse prise de Valenciennes*, etc. Heureusement il y a un point où l'excès est ridicule; et, si on ne craint pas de s'avilir, on craint du moins de choquer le goût. Ces inscriptions n'eurent pas lieu : je parle de celles de la place Vendôme, où il est dit, par exemple, que Louis XIV ne fit la guerre que malgré lui. L'Europe et la France savent quelle fut la vérité de cet éloge.

Ce torrent de panégyriques s'arrêta pourtant, et fut suspendu pendant la guerre de la succession d'Espagne. Des hommes, sans cesse entourés des malheurs publics et des leurs; des hommes qui n'entendent parler au-dehors que de batailles perdues, et qui, chez eux, ont le triste spectacle de la misère et de la faim, ne seraient pas disposés à louer le gouvernement même qui serait le plus sensible à leurs maux. Toujours les rois sont jugés par les succès, et le contraste de la misère présente obscurcit même l'ancienne grandeur. S'il est vrai, comme on le dit, qu'en 1709 un prince, ennemi de Louis XIV, maître

de Bruxelles, y donna pendant l'hiver un spectacle composé tout entier des prologues de Quinault, ce fut la vengeance la plus cruelle. La hauteur insultante des conférences de Gertruidemberg n'a rien de plus humiliant. Peut-être même un pareil triomphe est au-dessous d'un grand homme. C'était les armes à la main, c'était à Hochstet, à Malplaquet, à Turin, et non sur un théâtre d'opéra, qu'il était beau au prince Eugène de se venger de Louis XIV. La bataille de Denain et Villars ramenèrent enfin la paix et les panégyriques. On recommença à louer, mais avec moins de faste. La paix d'Utrecht fut célébrée. On vit même paraître un éloge historique du roi en 1714, par un abbé de Bellegarde. On sait qu'il mourut l'année suivante; et, tandis que le peuple, toujours extrême, était loin de témoigner pour sa cendre le respect qu'il lui devait, et comme à son souverain, et comme à un homme qui avait fait de grandes choses pour la France, les orateurs sacrés et les gens de lettres portèrent leurs derniers hommages sur sa tombe. Par une loi éternelle, tout prince doit naître, vivre, mourir, et être enterré au bruit des éloges. L'habitude, la reconnaissance et le respect satisfirent à tout. La Mothe, avec sa prose harmonieuse et facile, prononça dans l'Académie française l'éloge funèbre de ce roi. Toutes les chaires

retentirent de ses vertus. Il y eut en France vingt-sept ou vingt-huit oraisons funèbres. On en prononça en Espagne, en Portugal, à Rome, en différentes villes d'Italie, dans presque toute l'Europe. A la fin ce grand concert des panégyriques cessa : tout se tut; et la voix de la postérité se fit entendre.

Il ne serait peut-être pas inutile maintenant de peser ce roi si célèbre, et d'apprécier tous les éloges qu'on lui prodigua. Long-temps on porta son culte jusqu'au fanatisme; aujourd'hui peut-être on cherche trop à se venger de cette admiration. On fut trop ébloui de ses succès : on est trop frappé de ses fautes. La balance de la Renommée, qui est presque toujours inégale pour les rois, a penché tour-à-tour des deux côtés opposés, pour Louis XIV. Essayons, s'il est possible, de la fixer. Mais, pour bien juger ce prince, il ne faut consulter ni les éloges même, qui, adressés par des sujets à des rois, sont de même valeur que les compliments de société entre les particuliers; ni les cris des protestants, à qui peut-être il n'avait vendu que trop cher le droit de le haïr; ni les papiers des Anglais, qui le redoutèrent trop pour consentir à l'estimer; il faut consulter l'Histoire et les faits.

Jamais la France n'eut autant d'éclat que sous Louis XIV; mais cet éclat, comme on sait trop,

fut mêlé d'orages. Sous lui, la France compta trente ans de victoires, et dix ans de désastres. Elle conquit des provinces, et vit ses provinces épuisées. Elle donna la loi à l'Europe, et fut sur le point d'être démembrée par toutes les puissances de l'Europe. Ce contraste de malheur et de gloire, cette brillante administration pendant un temps, cette administration pénible et forcée pendant l'autre, naquit des mêmes principes; tout fut enchaîné. Louis XIV eut dans son caractère je ne sais quoi d'exagéré qui se répandit sur sa personne, comme sur tout son règne. Il fut jeté, pour ainsi dire, hors des bornes de la nature. Cependant cette exagération même lui donna une idée de grandeur d'où résulta beaucoup de bien. C'est à elle que Louis XIV dut les principales qualités de son ame, cette droiture, ennemie de la dissimulation, et qui ne sut presque jamais s'abaisser à un déguisement, cet amour de la gloire qui, en élevant ses sentiments, lui donnait de la dignité à ses propres yeux, et lui faisait toujours sentir le besoin de s'estimer, cette application qui, dans sa jeunesse même, fut toujours prête à immoler le plaisir au travail, cette volonté qui savait donner une impulsion forte à toutes les volontés, et qui entraînait tout, cette dignité du commandement qui, sans qu'on sache trop pourquoi, met tant

de distance entre un homme et un homme, et, au lieu d'une obéissance raisonnée, produit une obéissance d'instinct, vingt fois plus forte que celle de réflexion, ce désir de supériorité qu'il étendait de lui à sa nation, parce qu'il regardait sa nation comme partie de lui-même, et qui le portait à tout perfectionner, le goût des arts et des lettres, parce que les lettres et les arts servaient, pour ainsi dire, de décoration à tout cet édifice de grandeur, enfin la constance et la fermeté intrépide dans le malheur, qui, ne pouvant diriger les évènements, en triomphait du moins, et prouva à l'Europe qu'il avait dans son ame une partie de la grandeur qu'on avait cru jusqu'alors n'être qu'autour de lui.

Mais le même caractère qui peut-être donna à Louis XIV toutes ces qualités, fit aussi la plupart de ses défauts. Il créa en lui un goût de magnificence et de luxe, qui s'accorde rarement avec une ame élevée, et qui cependant chez lui ne l'excluait pas; goût qui se répandit sur ses bâtiments, sur ses jardins, sur ses fêtes, et trop souvent substitua des dépenses de faste à des dépenses utiles. Il lui donna ce goût éternel de représentation qu'il porta partout, même à la guerre, où cependant ses armées et ses victoires représentaient assez bien pour lui. Il répandit sur toute sa personne, et mit dans ses regards

même, une affectation de grandeur qui avait un peu besoin de sa réputation et de son rang pour ne pas étonner, et semblait vouloir commander le respect plutôt que l'attendre. Il forma au-dedans le caractère de sa politique, et lui fit croire que la nation était lui, et que ses propres besoins étaient ceux de l'État. Enfin il lui inspira au dehors une ambition qui, comme celle de la plupart des conquérants, n'était pas en lui l'effet d'une ame ardente et emportée, mais qui, tenant plus à la hauteur qu'à l'impétuosité du caractère, méditait tranquillement, et exécutait avec une fierté calme, des plans d'agrandissement et de conquêtes. De là ce débordement d'un pouvoir qui menaçait tout; cette hauteur avec les rois et presque tous les États; ce plan si vaste de subjuguer la Flandre, d'abaisser la Hollande, de resserrer la Savoie, de dominer en Italie, de donner des électeurs à l'Empire, un roi à l'Angleterre, son petit-fils à l'Espagne, et d'embrasser par lui ou par ses enfants, Paris, Naples, Milan, Madrid, tandis que ses flottes iraient parcourir l'océan, et feraient respecter son nom des ports de Brest ou de Toulon jusqu'à Siam, et aux côtes de la Jamaïque ou du Brésil.

Il faut convenir que ces projets ont de la grandeur, mais une espèce de grandeur qui manque,

pour ainsi dire, de proportion et de règle. On peut dire, en général, que Louis XIV mesura un peu trop ses forces par son caractère. Il ne prévit point assez que, dans la constitution économique des États, de longues victoires ressemblent presque à des défaites; que tout ce qui est violent s'use par sa violence même; que de grandes puissances unies pour résister doivent à proportion s'affaiblir beaucoup moins qu'une grande puissance armée pour attaquer; que les grands hommes qui, à la tête de ses armées, étaient fiers de le servir, devaient, par leur exemple, faire naître d'autres grands hommes pour le combattre; que, toutes les fois qu'on fait de grands efforts, il ne peut y avoir de succès que ceux qui sont rapides, parce que les moyens extrêmes tendent toujours à s'affaiblir. Comme l'esprit, chez les hommes, est presque toujours gouverné par le caractère, Louis XIV ne fit point des calculs qui n'auraient été que ceux d'une politique sage. Il exagéra donc tout-à-la-fois et ses projets et ses moyens; et de-là, après quelques années d'éclat, le dépérissement, la ruine et le malheur. Ce défaut influa non seulement sur la France, mais sur l'Europe entière. Partout il fallut opposer de grandes forces à de grandes forces. La paix tarit le sang, et ne diminua point les charges publiques. Comme on craignait sans

cesse, il fallut sans cesse être en état de combattre. Toutes les administrations furent forcées, tous les ressorts tendus; et l'erreur d'un seul homme changea le système de vingt gouvernements.

On voit que le bien et le mal de ce règne célèbre tient à une seule idée, une idée de grandeur, tantôt exagérée et tantôt vraie. Il est probable que, si Louis XIV avait reçu une éducation digne de la vigueur de son caractère, il eût joint à la passion des grandes choses, le génie qui les juge, et que surtout il eût appris l'art le plus difficile des rois, celui de n'abuser ni de ses vertus, ni de ses forces.

Si on l'examine du côté des talents, il avait un coup-d'œil sûr. Entouré de grands hommes, il eut le mérite de les croire. L'application lui donna le génie de l'expérience; mais il apprit plus en dix ans à l'école des malheurs, qu'il n'avait appris en quarante ans de gloire. Les événements heureux trompent et séduisent; c'est la flatterie la plus dangereuse pour les rois: au lieu que la sévérité du malheur accuse les fautes et les faiblesses. Il eut des connaissances sur le gouvernement: mais, ayant passé presque tout son règne en grandes entreprises, c'est-à-dire, à conquérir ou à résister; au lieu de pouvoir diriger à son gré ses plans et ses systèmes, il

était forcé de plier ses plans à ses besoins. Les événements commandaient à ses principes; et son administration fut toujours entraînée par le cours violent des affaires.

Comme guerrier, il fut éclipsé par ses sujets. Les fers de François I[er] lui ont laissé plus de gloire militaire que toutes les conquêtes de Louis XIV ne lui en donneront peut-être dans la postérité. Trajan et Henri IV, quand ils commandaient leurs armées, marchaient et vivaient en soldats; Louis XIV, dans les camps, parut toujours en roi. Il mêla la pompe du trône à la fierté imposante des armées, et, déployant une grandeur tranquille sans jamais se montrer de près à la fortune, son mérite fut d'inspirer à ses généraux l'orgueil de vaincre, et à ses troupes l'orgueil de combattre et de mourir pour lui.

Il est peut-être difficile de déterminer à quel point il connut les talents et les hommes. D'abord, il faut lui rendre graces, au nom de la France et de l'humanité, de ce qu'il choisit, pour élever ses enfants, Montausier et Bossuet, Fénélon et Bauvilliers. Occupé de l'éclat de son règne, il confia l'espérance du règne suivant à la vertu et au génie. Ce fut un mérite surtout d'avoir apprécié la morale inflexible et la franchise sévère de Montausier dans une cour où la volupté se mêlait au faste, et où l'excès de la

flatterie corrompait la gloire. A l'égard de ses autres choix, Turenne et Condé lui furent montrés par la renommée. Luxembourg, qu'il n'aimait pas, le força, par son génie, à l'employer. Vendôme eut beaucoup de peine à parvenir au commandement. Catinat, de simple volontaire, devint maréchal de France; mais ce même Catinat, après des victoires, essuya des dégoûts, et fut rendu inutile à son pays qu'il aurait pu défendre. Ce prince eut deux ministres célèbres: Colbert, qui enrichit l'État par ses travaux, et dont les erreurs même furent celles d'un citoyen et d'un grand homme; Louvois, dont l'esprit étendu et prompt semblait né pour la guerre, et servit son maître en désolant l'Europe. Colbert lui fut donné par Mazarin; Louvois, par le Tellier. Je ne parle pas de Barbésieux, de Pelletier, de Chamillart, du choix de plusieurs généraux dans la guerre de 1701: du moins ces choix furent réparés par d'autres; et Villars, et Vendôme, et Berwick annoncèrent que, dans cette décadence même, il savait encore trouver les grands hommes. Ne lui reprochons pas des malheurs encore plus que des fautes; mais la disgrace de Fénélon et son exil; mais la proscription de l'ouvrage le plus éloquent que la vertu ait jamais inspiré au génie; il est difficile sans doute d'excuser cette erreur dans un roi aussi célèbre.

Si on porte sa vue sur l'intérieur de l'État, on est frappé d'un grand tableau. On voit Louis XIV, à travers un enchaînement de conquêtes et de victoires, s'occuper des lois, des arts, de la population, de l'agriculture et du commerce : mais l'homme qui discute et qui juge, en admirant tant de travaux célèbres, examine ce qui leur a manqué du côté de la perfection ou de la durée. On remarque sur les lois, qu'en diminuant l'abus des procédures, et réglant la forme des tribunaux, il laissa subsister le vice de cent législations opposées, et ne fit qu'ébaucher un ouvrage immense, qui parmi nous attend encore le zèle d'un grand homme; sur l'agriculture, qu'il connut peu les vrais principes qui l'encouragent, principes découverts par Sully, employés dans les belles années de Henri IV, oubliés sous le ministère orageux et brillant de Richelieu, retrouvés ensuite par Fénélon, et développés avec succès dans ce siècle, où les grands besoins font chercher les grandes ressources; sur le commerce, qu'il eut peut-être sur cet objet des vues beaucoup plus vastes que solides; que ses vues même étant en contradiction avec ses besoins, d'un côté il voulait le favoriser, et de l'autre, il le chargeait d'entraves; sur les manufactures, qu'il les encouragea avec grandeur, mais qu'il fit quelquefois de ces arts utiles

le fléau de l'État, en immolant le laboureur à l'artisan; enfin sur la partie militaire, que sa perfection même nous donna une gloire éclatante et dangereuse; qu'elle arma la France contre l'Europe, et l'Europe contre la France, et fut récompensée et punie par trente ans de carnage. Ainsi, de quelque côté qu'on jette les yeux, on voit des succès et des malheurs; on voit de grandes vues et de grandes fautes; on voit le génie, mais tel qu'il est chez les hommes, et surtout dans les objets de gouvernement, toujours limité ou par les passions, ou par les erreurs, ou par les bornes inévitables que la nature a assignées à toutes les choses humaines.

Si on cherche à travers tant d'éclat quel fut le bonheur des citoyens, on conviendra que les peuples, comme les hommes, ne peuvent être heureux que dans un état de calme, et loin des grands efforts que supposent de grands besoins. Il faut, pour le bonheur d'un peuple, que l'industrie soit exercée et ne soit pas fatiguée; il faut qu'il soit encouragé au travail par le travail même; que chaque année ajoute à l'aisance de l'année qui la précède; qu'il soit permis d'espérer quand il n'est pas encore permis de jouir; que le laboureur, en guidant sa charrue, puisse voir au bout de ses sillons la douce image du repos et de la félicité de ses enfants; que chaque

portion qu'il cède à l'État, lui fasse naître l'idée de l'utilité publique; que chaque portion qu'il garde, lui assure l'idée de son propre bonheur; que les trésors, par des canaux faciles, retournent à celui qui les donne; que les dépenses et les victoires, tout, jusqu'au sang versé, porte intérêt à la nation qui paie et qui combat; et que la justice même, en pesant les fardeaux et les devoirs des peuples, n'use pas de ses droits avec rigueur, et se laisse souvent attendrir par l'humanité, qui n'est elle-même qu'une justice.

D'après ces principes, qu'on juge de la félicité réelle des peuples dans un règne de soixante-douze ans, où il y eut quarante-six ans de guerre. Ce n'est pas que je confonde toutes les époques de ce règne célèbre : la France fut heureuse, ou parut l'être jusqu'à la guerre de 1688; mais, après cette époque, tout change. Je ne parle pas des dernières années de ce prince; je plains tant de grandeur suivie de tant de désastres. Je répéterai seulement ce que ce roi célèbre eut la magnanimité de se reprocher lui-même en mourant. Dans ces moments où tout fuit, mais où la vertu reste; où les flatteries et les éloges de cinquante années se taisent pour laisser élever la voix de la conscience et de la vérité qui ne meurt pas; où l'ame tranquille et courageuse pèse dans un calme terrible tout ce

qui a été, et seule avec elle-même, apprécie les crimes, les succès, les victoires, et toutes ces tristes grandeurs humaines qui vont la quitter; dans ces moments, il se reprocha d'avoir sacrifié à un vain désir de gloire la félicité des peuples. J'oppose les remords d'un grand homme mourant aux éloges trop fastueux et trop vains, qui quelquefois lui furent prodigués pendant sa vie.

Malgré ses fautes et ses malheurs, son règne sera à jamais distingué dans notre histoire, et c'est la plus brillante époque de notre nation. Jusqu'alors les Français, moins grands que factieux, ayant besoin d'agiter et d'être agités, plus capables d'un mouvement prompt et rapide que d'une application et de vues suivies, n'avaient encore appris à gouverner ni leur caractère, ni leurs idées. Il leur manquait je ne sais quoi de calme qui arrêtât leurs forces et qui les rassemblât, qui les rendît utiles en les dirigeant. Le gouvernement de Louis XIV produisit cet effet. En donnant de la consistance à la nation, ce prince lui donna de la grandeur. Notre esprit naturel devint du génie; notre activité inquiète, de la force; notre impétuosité, un courage docile et terrible; tout prit un caractère, et l'esprit national (car nous commençâmes alors à en avoir un), formé par de grands exemples et de grands objets, acquit un degré de hauteur

inconnue jusqu'alors. Les Français, sous son règne, s'honoraient d'une soumission qui les rendait grands. Au-dehors, ils donnaient des lois; au-dedans, ils mêlaient l'obéissance à la gloire. Leur nom était le premier de l'Europe. Ils furent pendant trente ans ce qu'eussent été les Perses vainqueurs à Salamine et à Marathon, unissant la grandeur de Persépolis et d'Ecbatane aux arts brillants et à la politesse douce et voluptueuse d'Athènes.

On ne peut douter que cette foule de grands hommes qui parurent alors, ne fût le fruit d'un gouvernement attentif et éclairé. Eh! qui, dans un pays et dans un siècle ingrat, où, quelquefois, comme dans l'ancienne Rome, on punirait l'honnête homme de ses vertus, et l'homme de génie de ses talents, qui voudrait se livrer à des travaux pénibles et se donner la peine d'être grand? On doit savoir gré à Louis XIV d'avoir répandu de l'éclat sur les talents et sur les arts; d'avoir su apprécier ces hommes que leur fortune rend obscurs, mais que leur génie rend célèbres; qui ne sont point destinés par leur naissance à approcher des rois, mais qui sont quelquefois destinés à honorer leur règne. Ainsi, après s'être occupé de ses grands desseins avec ses généraux et ses ministres, il se délassait quelquefois en conversant avec Racine; il ordon-

nait qu'on représentât devant lui les chefs-d'œuvre du vieux Corneille : il sentait de l'orgueil à se voir servir dans son palais par l'auteur du *Misanthrope* et du *Tartufe*, et, donnant à Molière son roi pour défenseur, empêchait qu'une cabale d'autant plus terrible, qu'on y mêlait le nom de la vertu, n'opprimât un grand homme.

Quel sera donc le rang que Louis XIV occupera parmi les rois? Celui d'un prince qui, placé dans une époque où sa nation était capable de grandes choses, sut profiter des circonstances sans les faire naître; qui, avec des défauts, déploya néanmoins toute la vigueur du gouvernement; qui, suppléant par le caractère au génie, sut rassembler autour de lui les forces de son siècle et les diriger, ce qui est une autre espèce de génie dans les rois; qui enfin donna un grand mouvement et aux choses et aux hommes, et laissa après lui une trace forte et profonde.

On l'a comparé à Auguste; il lui ressembla bien peu. Il sut, comme lui, employer les talents, et faire servir les grands hommes à sa renommée; mais il fallait qu'Octave se servît de ses égaux pour sa grandeur, et leur persuadât qu'il avait droit à leurs victoires, quoiqu'il ne tînt ce droit que de leurs victoires mêmes. Louis XIV, armé de la souveraineté, commandait à des hommes

qui lui devaient en tribut leur sang et leur génie. Tous deux protégèrent les lettres: mais Auguste, en honorant de sa familiarité Virgile, Horace et Tite-Live, honoraient des hommes nés tous citoyens comme lui; les proscriptions seules avaient décidé s'ils auraient un maître. Louis XIV, né la tête d'une monarchie, où, par la constitution de l'État, il n'y a de rang que celui qui est marqué par les titres; Louis XIV, porté par son caractère même à une fierté de représentation qui augmentait encore les distances, en rapprochant de lui les hommes de génie fit peut-être plus et pour leur gloire et pour la sienne.

Si maintenant on le compare aux rois célèbres de notre nation, on trouvera qu'il fut loin de cet esprit vaste et puissant de Charlemagne: mais l'un déploya de grandes vues chez un peuple barbare; l'autre seconda les lumières et les vues d'un peuple instruit. On trouvera qu'il eut moins de sagesse, mais plus d'éclat que Charles V; moins de bonté, mais beaucoup plus de talents que Louis XII. Il fut plus laborieux, plus appliqué, plus roi que François I[er]; mais il n'eut point ses graces fières et aimables, ni cette valeur éblouissante qui parut à Marignan et qui fit pardonner Pavie. On ne le comparera point à Henri IV. Le mérite de l'un fut de rappeler

toujours sa grandeur; le mérite de l'autre, de faire oublier la sienne.

Ainsi Louis XIV eut un caractère unique, et qui ne fut qu'à lui. Sa gloire (et c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue en le jugeant) fut d'avoir élevé sa nation. C'est cette gloire si rare qui justifie ses panégyristes, et lui assure notre reconnaissance. Je voudrais donc que, lorsque les monuments qui ont été élevés à ce roi célèbre seront détruits par le temps, et que ces statues et ces marbres menaceront de s'écrouler, on lui élevât alors un autre monument. Je voudrais qu'on le représentât debout et désarmé, tel qu'il était dans sa vieillesse et peu de temps avant de mourir, foulant à ses pieds toutes les médailles de ses conquêtes : lui-même, au lieu d'esclaves, serait entouré de la plupart des grands hommes qui ont illustré son règne. Là on verrait Turenne et Condé, Catinat et Vauban: Lamoignon tiendrait à la main le code des ordonnances; Colbert, ses plans de marine et de commerce : Racine s'avancerait sur les pas de Corneille; Molière et La Fontaine suivraient: après eux viendraient les artistes célèbres. Louis XIV paraîtrait, animant tout de ses regards; et au bas de sa statue la postérité écrirait ces mots : *Sous lui les Français furent grands.*

CHAPITRE XXXIV.

Des Panégyriques depuis la fin du règne de Louis XIV jusqu'en 1748. D'un Éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de 1741.

L'ESPRIT de panégyriques demeura presque assoupi en France depuis 1715 jusqu'en 1744, c'est-à-dire près de trente ans. Sous la régence, de nouvelles combinaisons de fortunes occupèrent tout. D'un bout du royaume à l'autre, l'esprit n'eut qu'une idée, et l'ame qu'un mouvement. On se disputait de l'or et du papier. C'était une assez grande occupation que celle de s'enrichir, de s'appauvrir, de s'ennoblir, d'acheter, de vendre, d'échanger, de calculer, de prévoir, et de ruiner ses créanciers ou ses amis. On vit paraître beaucoup d'édits, quelques chansons, et point de panégyriques. Ajoutez qu'il y a des caractères de princes qui, même avec des talents et des vertus, déconcertent, pour ainsi dire, l'éloge. On louait sous Louis XIV, on plaisantait sous le régent. La nation gaie et légère préférait alors un bon mot à cent panégyriques. D'ailleurs le régent avait le secret des hommes

et des cours. Son esprit l'avait mis dans la confidence de tout; il connaissait les petits ressorts des grandes choses, et il avait le malheur de ne pouvoir être dupe de rien. Un philosophe derrière les coulisses rit presque toujours des battements de mains du parterre.

Le cardinal Dubois, qui ne dut son élévation qu'à la bizarrerie des circonstances, qui ne mit pas même la décence à la place des mœurs, et qui eût avili les premières places si jamais la puissance chez les hommes pouvait l'être, ne se respecta point assez pour se faire respecter. Malgré son pouvoir, il ne trouva point de panégyristes. Il n'en désira pas même. Quand le faux enthousiasme des éloges ne l'eût point ennuyé, cet enthousiasme l'eût fait rire; il se connaissait. Il eut ce mépris de l'opinion publique, qui est le dernier vice dans un particulier, et le dernier crime dans un homme puissant.

Après lui, on ne travailla pas davantage dans le même genre, mais pour d'autres raisons. Le cardinal de Fleuri fut modeste et simple. Il eut l'ambition de l'économie et de la paix, deux choses qui font le bonheur des États, mais qui n'ébranlent point les imaginations. Il ne cherchait point à éblouir les hommes pour les subjuguer; il n'abusait point pour se faire craindre. D'ailleurs, il n'était plus dans l'âge où les passions

inquiètes et ardentes veulent occuper fortement les ames. Il gouverna sans bruit, ne remua rien, et, content d'être absolu, ne chercha ni le faste du pouvoir, ni le faste des éloges : tout fut calme comme lui.

Vers 1744, les esprits changèrent. Il s'ouvrit une grande scène en Europe. Les dépouilles de la maison d'Autriche à partager; la France et l'Espagne unies contre l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne et l'Empire; une guerre importante; un jeune roi qui se montra à la tête de ses armées; les présages de l'espérance, les vœux des courtisans: enfin l'éclat des conquêtes et des victoires; et le caractère général de la nation, à qui il est bien plus aisé de ne pas sortir du repos, que de s'arrêter dans son mouvement, tout donna aux esprits une sorte d'activité qu'ils n'avaient point eue peut-être depuis Louis XIV. La maladie du roi et sa convalescence achevèrent d'enflammer le zèle. On vit renaître les éloges en foule. Tous les talents s'exercèrent. La poésie rentra dans son ancienne fonction, celle de louer. L'ode ranima son enthousiasme presque éteint; on fut pathétique ou plaisant dans des épîtres; on tâcha de mettre de la grandeur sans ennui dans des poèmes. On prononça avec pompe des discours éloquents, ou qui devaient l'être. Chaque jour voyait naître et mou-

rir des éloges nouveaux, en prose, en vers, gais, sérieux, harmonieux et brillants, ou durs et sans couleur, tous sûrs d'être lus un jour, et malheureusement la plupart presque aussi sûrs d'être oubliés le lendemain. Dans cette foule il y eut pourtant des ouvrages qui furent distingués, et qui le méritèrent. Il y en eut, quoiqu'en petit nombre, où le génie seconda le zèle. Je n'en citerai que deux, que le nom seul de leur auteur suffirait pour rendre célèbres. L'un est le panégyrique de Louis XV, et l'autre l'éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de 1741. L'auteur de *Mahomet* et de *Zaïre,* le chantre de Henri IV, l'historien de Charles XII et de Louis XIV, voulut dans ces deux ouvrages célébrer des évènements qui intéressaient la France et l'Europe, et honorer tour-à-tour le prince et les sujets.

Le panégyrique du roi est fondé sur les faits qui se sont passés depuis 1744 jusqu'en 1748; et cette époque, comme on sait, fut celle de nos victoires. Ce qu'il n'est pas inutile de remarquer, c'est que l'auteur se cacha pour louer son prince, comme l'Envie se cache pour calomnier. Mais les grands peintres n'ont pas besoin de mettre leurs noms à leurs tableaux; celui-ci fut reconnu à son coloris facile et brillant, à certains traits qui peignent les nations et les

hommes, et surtout au caractère de philosophie et d'humanité répandu dans tout le cours de l'ouvrage.

On peut remarquer une différence singulière entre ce panégyrique et celui de Louis XIV par Pélisson. Pélisson est presque toujours orateur, et l'on voit qu'il veut l'être. Le panégyriste de Louis XV ne l'est jamais ; il semble éviter l'éloquence comme l'autre paraît la chercher. Son style, toujours élégant et noble, s'élève au-dessus du style ordinaire de l'histoire; mais il ne se permet nulle part ces mouvements, ces tours périodiques et harmonieux, qui semblent donner plus d'appareil aux idées et un air plus imposant au discours. Peut-être cette différence est-elle seulement l'ouvrage du goût. Sans doute le panégyriste a pensé que toute espèce d'éloquence a un peu de faste, et que, lorsque les évènements ont de la grandeur, le ton doit être simple. Peut-être aussi cette différence tient-elle à celle des siècles. Tout peuple qui commence à avoir des orateurs se passionne pour un art qu'il ne connaissait point encore. Ainsi, sous Louis XIV, on mettait un grand prix à l'éloquence. Harangue, compliment, sermon, tout ce qui appartenait ou semblait appartenir au style et aux formes oratoires, fixait l'attention. Patru, qu'on ne lit plus, avait alors des admira-

teurs : c'était la première curiosité d'un peuple étonné de ses richesses, et qui en jouit avec l'empressement que donne une fortune nouvelle. Il y a d'ailleurs, comme nous avons vu dans chaque époque, un certain niveau que prennent les esprits, les ames, les mœurs, la langue, le style même : tout tend vers ce niveau et s'en rapproche. Sous un règne où tout avait une certaine pompe, où le Souverain imposait par la dignité, et où l'admiration publique, sentiment presque habituel, devait élever les expressions comme les idées, il semble que la manière oratoire devait être plus à la mode qu'un style moins soutenu et par conséquent moins rapproché de la dignité du maître. Placez deux orateurs, l'un à la cour d'un roi de Perse, l'autre à celle d'un roi de Sparte, il faudra que leur style soit différent. Peu-à-peu les imaginations en France se calmèrent, la direction des esprits changea, et la réflexion qui médite prit la place de l'enthousiasme qui sent. Alors s'élevèrent deux écrivains d'un ordre distingué, mais nés tous deux avec cette justesse qui analyse et qui raisonne, bien plus qu'avec la chaleur qui fait les orateurs et les poètes. Fontenelle et La Mothe, en donnant le ton à notre littérature, firent comme tous les législateurs ; ils donnèrent des lois d'après leur caractère.

Ainsi presque partout ils substituèrent la finesse à la grandeur, et des beautés sages et tranquilles aux beautés d'imagination et de mouvement. Alors on s'éloigna plus que jamais du ton de l'éloquence. D'autres causes, qui agissaient en même temps, développèrent chez la nation l'esprit philosophique, qui devint peu-à-peu l'esprit général. Cet esprit qui discute toujours avant de juger, et qui est sans cesse sur ses gardes parce qu'il craint la surprise du sentiment, fit la loi aux orateurs même. Dans la première époque, l'éloquence s'était quelquefois glissée dans des genres qui n'étaient pas faits pour elle; dans la seconde, elle craignit presque de se montrer dans les genres qui semblaient être le plus de son ressort.

Les grands hommes même obéissent jusqu'à un certain point à leur siècle : mais, en lui cédant, ils le dirigent; et, mêlant leur génie au goût dominant, ils le réforment. Le panégyrique de Louis XV, comme nous l'avons dit, offre donc peu de ces beautés qu'on a coutume de chercher dans les orateurs; mais elles sont remplacées par d'autres. On y trouve une sorte d'éloquence aussi persuasive et plus douce, l'éloquence des faits présentés avec autant de simplicité que de noblesse, et les réflexions d'un philosophe toujours jointes à la sensibilité d'un citoyen.

L'éloge funèbre des officiers est d'un genre différent ; le style en est plus oratoire, et la philosophie plus forte. L'idée seule de célébrer tous les citoyens morts pour la patrie, est une idée grande et noble, et malheureusement neuve parmi nous. « Pourquoi, dit l'orateur, nous ren-
« fermer dans l'usage de ne célébrer, après leur
« mort, que ceux qui, ayant été donnés en spec-
« tacle au monde par leur élévation, ont été fa-
« tigués d'encens pendant leur vie?.... Ne ren-
« dra-t-on jamais qu'à la dignité ces devoirs, si
« intéressants et si chers quand ils sont rendus
« à la personne, si vains quand ils ne sont
« qu'une partie nécessaire d'une pompe funèbre?
« Du moins, s'il faut célébrer toujours ceux qui
« ont été grands, réveillons quelquefois la cendre
« de ceux qui ont été utiles. »

Il s'élève ensuite avec une éloquence pleine de vigueur contre le fléau de la guerre, « contre
« cette rage destructive qui change, dit-il, en
« bêtes féroces des hommes nés pour vivre en
« frères; contre ces déprédations atroces; contre
« ces cruautés qui font de la terre un séjour de
« brigandage, un horrible et vaste tombeau. La
« violation des traités les plus solennels; la bas-
« sesse des fraudes qui précèdent l'horreur des
« guerres, la hardiesse des calomnies qui rem-
« plissent les déclarations; l'infamie des rapines,

« punies par le dernier supplice dans les parti-
« culiers, et louées dans les chefs des nations:
« le viol, le larcin, le saccagement, les banque-
« routes et la misère de mille commerçants rui-
« nés; leurs familles errantes qui mendient vai-
« nement leur pain à la porte des publicains en-
« richis par ces dévastations mêmes, voilà, dit
« l'orateur, une faible partie des crimes que la
« guerre entraîne après elle; et tous ces crimes
« sont commis sans remords.... Des bords du
« Pô jusqu'à ceux du Danube, on bénit de tous
« côtés, au nom du même Dieu, ces drapeaux
« sous lesquels marchent des millions de meur-
« triers mercenaires. » L'orateur peint cette mul-
titude féroce dont on se sert pour changer la
destinée des empires. Il fait voir le soldat arra-
ché de ses campagnes, les quittant par un es-
prit de débauche et de rapine; changeant de
maîtres, s'exposant à un supplice infame pour
un léger intérêt; combattant quelquefois contre
sa patrie, répandant sans remords le sang de
ses concitoyens, et, sur le champ de carnage,
attendant avec avidité le moment où il pourra,
de ses mains sanglantes, arracher aux mourants
quelques malheureuses dépouilles qui lui sont
bientôt enlevées par d'autres mains. A ce tableau
il oppose celui de l'officier français, « idolâtre
« de son honneur et de celui de son Souverain;

« bravant de sang-froid la mort, avec toutes les
« raisons d'aimer la vie; quittant gaiement les
« délices de la société pour des fatigues qui font
« frémir la nature; humain, généreux, compa-
« tissant, tandis que la barbarie étincelle de
« rage autour de lui; né pour les douceurs de
« la société, comme pour les dangers de la guerre;
« aussi poli que fier; orné souvent par la cul-
« ture des lettres, et plus encore par les graces
« de l'esprit. »

Il parcourt ensuite rapidement nos victoires, nos exploits et nos pertes. Il célèbre cette brave noblesse qui partout a versé son sang pour l'État (1). Il peint de la manière la plus touchante la douleur des pères, des fils, des épouses et

---

(1) C'est là qu'on trouve le mot d'un jeune Brienne qui, ayant le bras fracassé au combat d'Exiles, monte encore à l'escalade en disant : « Il m'en reste encore un autre pour « mon roi et ma patrie : » celui de M. de Luttaux, qui, blessé de deux coups, affaibli et perdant son sang, s'écria : « Il ne « s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes « utiles : » celui du marquis de Beauveau, qui, percé d'un coup mortel, et entouré de soldats qui se disputaient l'honneur de le porter, leur disait d'une voix expirante : « Mes « amis, allez où vous êtes nécessaires, allez combattre, et « laissez-moi mourir. » Il faudrait, s'écrie l'orateur, il faudrait être stupide pour ne pas admirer, et barbare pour n'être pas attendri.

des mères : mais en même temps il s'élève avec indignation contre la frivolité barbare de ces Sybarites qui, incapables d'être émus par tout ce qui attendrit les ames nobles et sensibles, avides de la misérable gloire que donne un bon mot, ingrats avec légèreté, au milieu des festins et des fêtes, prodiguent une raillerie insultante à ceux qui ont combattu et sont morts pour eux. Il invite nos guerriers « à ne pas « prendre dans l'oisiveté voluptueuse des villes « cette habitude cruelle et trop commune de ré- « pandre un air de dérision sur ce qu'il y a de « plus glorieux dans la vie et de plus affreux « dans la mort. Ah! dit l'orateur, voudraient- « ils s'avilir ainsi eux-mêmes, et flétrir ce qu'ils « ont tant d'intérêt d'honorer? »

Enfin, cet ouvrage éloquent est terminé par un morceau plein de la sensibilité la plus tendre sur la mort de M. de Vauvenargues, capitaine au régiment du roi, et auteur de l'excellent livre de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*. Ce livre, où les idées morales sont souvent profondes; où l'expression est quelquefois négligée, mais vigoureuse; où l'on voit partout une ame pleine d'humanité jointe à un caractère plein de force, peut, à plusieurs égards, être comparé à nos meilleurs livres de morale. Il a une plus grande étendue d'idées que La

Rochefoucault. Il n'a point le tour original, fort et rapide, de La Bruyère; mais il peint souvent par de grands traits l'homme, que La Bruyère n'a peint que par les ridicules et les faiblesses. S'il n'a pas l'éloquence et la sublimité de Pascal, il n'a pas non plus cette philosophie ardente et sombre qu'on lui a justement reprochée : celle de Vauvenargues est plus douce; elle tend la main à l'homme, le rassure et l'élève. Ce philosophe sensible avait à peine trente ans quand il mourut.

« Tu n'es plus, s'écrie l'orateur; tu n'es plus, « ô douce espérance du reste de mes jours! « O ami tendre! la retraite de Prague, pendant « trente lieues de glace, jeta dans ton sein les « semences de la mort, que mes tristes yeux ont « vues depuis se développer. Familiarisé avec le « trépas, tu le sentis approcher avec cette indif- « férence que les philosophes s'efforçaient jadis « ou d'acquérir, ou de montrer. Accablé de « souffrances, privé de la vue, perdant chaque « jour une partie de toi-même, ce n'était que « par un excès de vertu que tu n'étais point « malheureux; et cette vertu ne te coûtait point « d'effort. Je t'ai vu toujours le plus infortuné « des hommes, et le plus tranquille. » Et, après avoir parlé de son goût, de sa philosophie et de son éloquence, il ajoute : « Comment avais-tu

« pris un essor si haut dans le siècle des peti-
« tesses? et comment la simplicité d'un enfant
« timide couvrait-elle cette profondeur et cette
« force de génie? Je sentirai long-temps avec
« amertume le prix de ton amitié (à peine en
« ai-je goûté les charmes), non pas de cette ami-
« tié vaine qui naît dans les vains plaisirs, qui
« s'envole avec eux, et dont on a toujours à se
« plaindre; mais de cette amitié solide et cou-
« rageuse, la plus rare des vertus. »

L'orateur nous apprend ensuite que c'est le dessein d'élever un monument à la cendre de son ami, qui lui a fait entreprendre cet ouvrage; et il finit par une réflexion triste, mais vraie. « Mon cœur rempli de toi, dit-il, a cherché cette
« consolation, sans prévoir comment ce discours
« sera reçu par la malignité humaine, qui, à la
« vérité, épargne d'ordinaire les morts, mais
« qui, quelquefois aussi, insulte à leurs cendres
« quand c'est un prétexte de plus de déchirer
« les vivants. »

Cet éloge funèbre doit être mis au rang des ouvrages éloquents de notre langue. Le commencement est d'une élévation tranquille et d'une majesté simple. La suite est un mélange de raison et de sensibilité, de douceur et de force : c'est le sentiment qui sait instruire, c'est la philosophie qui sait parler à l'ame. Toute la

fin respire le charme de l'amitié, et porte l'impression de cette mélancolie douce et tendre qui quelquefois accompagne le génie, et qu'on retrouve en soi-même avec plaisir, soit dans ces moments, qui ne sont que trop communs, où l'on a à se plaindre de l'injustice des hommes; soit lorsque, blessée dans l'intérêt le plus cher, celui de l'amitié ou de l'amour, l'ame fuit dans la solitude pour aller vivre et converser avec elle-même; soit quand la maladie et la langueur, attaquant des organes faibles et délicats, mettent une espèce de voile entre nous et la nature; ou lorsqu'après avoir perdu des personnes que l'on aimait, plein de la tendre émotion de sa douleur on jette un regard languissant sur le monde, qui nous paraît alors désert parce que pour l'ame sensible il n'y a d'êtres vivants que ceux qui lui répondent.

En quittant cet éloge funèbre des officiers, fait par un homme célèbre, il est impossible de ne pas former un souhait avec l'orateur : c'est que la coutume qui était autrefois établie à Athènes, le fût aussi parmi nous. Puisque la guerre durera autant que les intérêts et les passions humaines; puisque les peuples seront toujours entre eux dans cet état sauvage de nature, où la force ne reconnaît d'autre justice que le meurtre, il importe à tous les gouvernements

d'honorer la valeur. Nous avons une école où la jeune noblesse destinée à la guerre est élevée. C'est dans cette maison que devrait être prononcé l'éloge des guerriers morts pour l'État. A la fin de chaque campagne, ou du moins de chaque guerre, on instituerait une fête publique pour célébrer la mémoire de ces braves citoyens. La salle, ou le temple destiné à cette fête, serait ornée de trophées et de drapeaux enlevés sur l'ennemi. Les chefs de la noblesse, les chefs des armées, les officiers députés de tous les régiments, les soldats même qui auraient mérité cette distinction, y seraient invités. Et pourquoi le Souverain lui-même, le Souverain, qui représente la patrie, et qui partage avec elle la reconnaissance du sang qu'on a versé pour elle, n'assisterait-il pas à cette cérémonie auguste? Nos rois ne dédaigneraient pas d'honorer dans le tombeau ceux qui, en mourant, n'ont voulu quelquefois d'autre récompense qu'un de leurs regards. Les hommes de lettres les plus distingués brigueraient à l'envi l'honneur de prononcer cet éloge funèbre. Chacun, à l'exemple de Périclès et de Platon, voudrait célébrer les défenseurs et les victimes honorables de l'État. On citerait les grandes actions; on citerait cette foule de traits qui, dans le cours d'une campagne ou d'une guerre, échappent à des héros que

souvent on ne connaissait point; car il est des hommes qui, simples et peu remarqués dans l'usage ordinaire de la vie, déploient dans les grands dangers un grand caractère, et révèlent tout-à-coup le secret de leur ame. On immortaliserait des prodiges de valeur que souvent la jalousie étouffe, et que bientôt l'ingratitude oublie. On rendrait justice à des officiers obscurs, à qui il est plus aisé de sacrifier leur vie que d'obtenir la gloire. Souvent même l'orateur prononcerait devant le Souverain le nom de simples soldats; il célébrerait en eux une sorte d'héroïsme inculte et sauvage, qui fait de grandes choses avec naïveté, et qui étonne quelquefois les autres sans se connaître lui-même. Mais si, en rappelant le souvenir de ces batailles, monuments de deuil et de grandeur; si, en retraçant les actions et la mort de tant de guerriers, on voyait une larme s'échapper de l'œil du Souverain : si l'orateur, s'interrompant tout-à-coup, la faisait remarquer à la jeune noblesse qui l'écoute, croit-on qu'un jour, dans les combats, elle n'eût pas sans cesse présent le spectacle qui l'eût frappée dans son enfance? On ose dire qu'une pareille institution serait utile à l'État et au prince. L'officier en deviendrait plus grand : le soldat même n'oserait plus se croire avili dans son obscurité; il saurait que, pour aspirer

à la renommée, il suffit d'être brave, et qu'elle n'est plus, comme les honneurs, le patrimoine exclusif de celui qui a de la fortune et des aïeux.

CHAPITRE XXXV.

Des Éloges des Gens de Lettres et des Savants. De quelques Auteurs du seizième siècle qui en ont écrit parmi nous.

Nous avons vu, dans l'espace de près de vingt-cinq siècles que nous venons de parcourir, la louange presque toujours accordée à la force. Nous avons vu les panégyristes le plus souvent au pied des trônes, dans les cabinets des ministres, sur les champs de bataille des conquérants, sur la tombe de tous les hommes puissants, vertueux ou coupables, utiles ou inutiles à la patrie. Nous avons vu des orateurs pleurant sur des cendres viles; le crime honoré par l'éloge; l'esclave louant en esclave, et remerciant de la pesanteur de ses fers; l'intérêt dictant des mensonges à la Renommée; et l'autorité croyant usurper la gloire, et la bassesse croyant la donner. A la fin on a conçu qu'il était quelquefois permis de louer ce qui était utile sans être puissant. Il y a des hommes, grands pendant qu'ils vivent, et qui ne sont pas toujours sûrs de l'être après la mort. Il y en a d'autres, obscurs pendant la vie, et grands dès qu'ils ne sont plus. Sans autre autorité que celle de leur

génie, ils s'occupent sur la terre à faire tout le bien qu'ils peuvent. Leur but est de perfectionner non pas un homme, mais le genre humain. Ils tâchent d'étendre et d'agrandir la raison universelle ; de reculer les limites de toutes les connaissances ; d'élever la nature morale, de dompter et d'assujettir à l'homme la nature physique; d'établir pour nos besoins une correspondance entre les cieux et la terre , entre la terre et les mers , entre leur siècle et les siècles qui ne sont plus, ou ceux qui seront un jour; de contribuer, s'il est possible, à la félicité publique, par la réunion des lumières, comme ceux qui gouvernent y travaillent par la réunion des forces. Ils sont les bienfaiteurs , et , pour ainsi dire, les législateurs de la société. En Angleterre, en Italie, en France , en Espagne , en Russie , à la Chine , tous ces hommes , sans se connaître et sans s'être vus, animés du même esprit , suivent le même plan. Ils meurent , et leurs pensées restent. Leur cendre disparaît , et leur ame circule encore dans le monde. Ceux qui leur succèdent reprennent leurs travaux où ils les ont laissés. Pendant leur vie , la plupart existent séparés de la foule , méditant tandis qu'on ravage, et occupés à penser sur ce globe que l'avarice et l'ambition bouleversent. L'Envie, debout à côté d'eux, les observe; la Calomnie les

outrage ; tourmentés à proportion qu'ils sont grands, on met quelquefois le malheur à côté du génie. Il semble, quand ils ne sont plus, qu'on devrait du moins rendre quelque honneur à leurs cendres. On ne risque rien alors ; ils n'en sauraient jouir. Mais cet usage, pendant des siècles, n'a été établi chez aucun peuple. Il a fallu trois mille ans pour que les hommes apprissent qu'un homme vertueux, qui a passé soixante ans à s'instruire et à éclairer son pays, pourrait bien aussi mériter quelque reconnaissance du genre humain.

Avant la fondation des académies en Europe, il y eut quelques exemples d'éloges funèbres prononcés en l'honneur des gens de lettres. Mais ces exemples furent donnés surtout en Italie, et dans les universités d'Allemagne. Le célèbre Mélancton, mort en 1560, et l'un des hommes les plus savants de son siècle, reçut les mêmes honneurs qu'un reste de flatterie ou de respect prodigue au pouvoir qui n'est plus. Mélancton, quoiqu'ami de Luther, et pensant comme lui, était modéré ; et, quoique chef de secte, n'était point fanatique. Il fut un exemple frappant du pouvoir des circonstances sur l'homme. Passionné pour le repos et pour les lettres, toute sa vie fut orageuse. Il haïssait les disputes, et il passa quarante ans à disputer et à écrire. Malgré

sa modération, il eut une réputation éclatante. Plusieurs rois désirèrent de le voir et de l'entendre. Las des contradictions et des querelles, il se consola de mourir. On prononça en son honneur à Wittemberg et à Tubinge un grand nombre d'oraisons funèbres, où l'on célébra des vertus qui l'avaient fait aimer, et des talents qui ne l'avaient point rendu heureux.

Du Peiresc, conseiller au parlement d'Aix, né en 1580, et mort en 1637, obtint après sa mort des distinctions encore plus éclatantes. Son mérite fut d'avoir la passion des lettres et des antiquités, comme d'autres ont l'ambition de la fortune ou des grandeurs. La physique, l'histoire naturelle, les langues, les médailles, les monuments, l'histoire, les arts, il avait tout embrassé, et avait des connaissances sur tout. Il était en commerce avec les savants de toutes les parties du monde. Sa bibliothèque, dans un temps où il y en avait peu, et où les livres n'étaient pas encore un luxe, fut ouverte à tous ceux qui voulaient s'instruire; et il communiquait non seulement ses livres et ses lumières, mais sa fortune. Ses revenus étaient employés à encourager des talents pauvres, à faire des expériences utiles, à acheter des monuments rares, à récompenser des découvertes, ou à des voyages entrepris pour perfectionner des connaissances. Jamais

peut-être cet Auguste si vanté, et les trois quarts et demi des Souverains n'ont autant fait pour les progrès des arts. Ce serait un exemple à présenter, je ne dis pas seulement aux princes, mais à une foule de citoyens qui, embarrassés de leur opulence, prodiguent leurs richesses en bâtiments, en luxe, en chevaux, en superfluités aussi éclatantes que ruineuses, transportent des terres, aplanissent des montagnes, font remonter des eaux, tourmentent la nature, construisent pour abattre, et abattent pour reconstruire, se corrompent et corrompent une nation, achètent avec des millions des plaisirs de quelques mois, et, dans quelques années, échangent leur fortune contre de la pauvreté, des ridicules et de la honte. Du Peiresc, beaucoup moins riche, sut employer ses richesses avec grandeur. L'emploi qu'il en fit le rendit aussi célèbre que ses connaissances. Son oraison funèbre fut prononcée à Rome, avec la plus grande pompe. La salle était tendue de noir, et son buste était placé dans un lieu élevé. On publia en son honneur une quantité prodigieuse d'éloges. Il y en eut, dit-on, en quarante idiomes, ou langues différentes. N'oublions pas de remarquer que ce Français, si respecté dans toute l'Europe, était assez peu connu en France.

Quelquefois aussi on a vu parmi nous le

même enthousiasme ou le même zèle. Nous avons déja cité l'exemple de Ronsard en 1585; et tout le monde sait comment les cendres de Descartes furent reçues à Paris. On composa son oraison funèbre, et elle eût été prononcée, sans un ordre de la cour, qui arriva au moment même où l'on était assemblé pour l'entendre. La cendre de Descartes fut privée de cet honneur; mais il resta à ce Français célèbre le mausolée qui lui fut élevé à Stockholm ; il lui resta son nom, sa gloire, l'admiration de l'Europe, et, ce qui, dans la suite, l'honora encore plus, le silence de Newton, qui jamais ne prononça son nom dans un ouvrage.

Dès le seizième siècle, nous eûmes des éloges des savants, mais écrits en latin : c'était alors, comme nous l'avons déja vu, la langue universelle des arts. Londres, Florence et Paris n'avaient point encore assez de dignité pour valoir Rome et Athènes. On aurait cru déroger, en parlant une langue qui n'avait pas deux mille ans d'antiquité. D'ailleurs, il fallait bien mettre un grand prix à ce qu'on avait étudié toute sa vie ; et ceux qui aspiraient à la renommée, ou qui avaient l'orgueil plus grand de la donner aux autres, se croyaient sûrs d'être immortels, parce que Cicéron, Démosthène et Tacite l'étaient.

On peut se rappeler que Paul Jove, dans son livre des Hommes illustres, composa les éloges de presque tous ceux qui contribuèrent à la renaissance des lettres. Cet exemple, donné par un Milanais, fut suivi dans presque toutes les villes d'Italie, et de là en Angleterre, en Espagne, en Allemagne, en Flandre, et dans tous les Pays-Bas (1).

---

(1) Janus Nicius Erithræus, ou Jean Rossi, noble romain, mort en 1647, a donné une suite de tableaux des hommes illustres. Il a osé, en Italie, faire l'éloge d'Antonio de Dominis, condamné par l'Inquisition, et qui, à l'âge de soixante-quatre ans, finit sa vie dans les fers. C'est ce même Antonio qui, avant Descartes, avait expliqué par la réfraction le mécanisme de l'arc-en-ciel.

Nicolo Troppi a fait connaître les écrivains de la ville de Naples;

Bumaldi et Alidosi, ceux de Bologne;

Lorenzo Crasso, ceux de Venise;

Raphaël Soprani et Michel Justiniani, ceux de Gènes;

Pocciantio et Luc Ferrini, ceux de Florence;

Philippe Thomasini, tous les savants de Padoue;

Donatus Calvus, ceux de Bergame;

Scipion Maffei, ceux de Vérone;

Ghilini et Impériali, les hommes de lettres les plus fameux de l'Italie indistinctement;

Pancirollo, les jurisconsultes les plus célèbres;

Nicolas Antonio, les écrivains d'Espagne;

Melchior Adam, tous les philosophes, jurisconsultes,

Parmi nous, deux hommes, dans le même siècle, se distinguèrent dans le même genre: Papire Masson, et Scévole de Sainte-Marthe. Le premier, né en 1544, et mort en 1611, fut tour-à-tour jésuite, avocat, historien, annaliste, panégyriste, commentateur et géographe. Il a mérité que M. de Thou ait écrit sa vie, et que Perrault ait fait son éloge. Aux mœurs les plus douces il joignit le savoir le plus profond. Il a composé un volume d'éloges, parmi lesquels on distingue ceux de plusieurs savants célèbres, tant étrangers que français. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que cet homme, qui avait de la douceur dans le caractère, comme de la grace dans le style, et qui avait été témoin de la

---

médecins, et hommes de lettres, qu'avait produits l'Allemagne dans les seizième et dix-septième siècles;

Valère André, Swertius ou Swert, et Aubert Le Mire, ceux d'Anvers et de tous les Pays-Bas;

Locrius, les écrivains de l'Artois;

David Czuittinger, les hommes de lettres de la Hongrie;

Enfin Pitséus, Baléus et Léland, tous trois Anglais, et à-peu-près du seizième siècle, les savants les plus illustres que l'Angleterre avait produits jusqu'à ce temps-là.

Il faut convenir de bonne foi que tous ces ouvrages en forme d'éloges, ou autrement, offrent à ceux qui les lisent beaucoup plus de recherches que d'intérêt. Rien n'y est vivant. Ce sont des tombeaux où reposent des morts.

Saint-Barthélemi en France, dans des phrases élégantes et harmonieuses en parle non seulement avec tranquillité, mais avec éloge.

Scévole de Sainte-Marthe, né en 1536, et mort en 1623, naquit et mourut dans cette même ville de Loudun, où, onze ans après, Urbain Grandier, par arrêt de Laubardemont, et sur la déposition d'Astaroth et d'Asmodée, devait être traîné dans les flammes. Il fut président et trésorier de France à Poitiers, et de plus orateur, poète, jurisconsulte, historien; servit sous quatre rois, fut sur le point d'être secrétaire d'état sous Henri III, mérita l'estime et l'amitié de Henri IV; se distingua aux États de Blois par son courage, à l'assemblée des notables de Rouen par ses lumières, dans une place d'intendant des finances par son intégrité; et mêla, toute sa vie, l'activité courageuse des affaires à ce goût des lettres que l'ignorance et quelquefois la prévention calomnient, que les vrais hommes d'état estiment, et qui donne encore plus de ressort et d'intrépidité aux ames nobles. On connaît son poème sur la manière d'élever et de nourrir les enfants au berceau; ouvrage où la plus douce poésie relève les idées les plus riantes. Ses éloges ne sont pas, à beaucoup près, aussi connus, et méritent pourtant de l'être. Il en a composé environ cent quarante, divisés en

trois livres, et tous consacrés à ceux qui, dans le seizième siècle, ou même dans les siècles précédents, ont honoré la France par leurs talents ou leurs lumières. Beaucoup de ces noms sont aujourd'hui peu connus, mais il y en a encore de célèbres. Ce sont, pour ainsi dire, nos premiers titres de noblesse : et on les revoit avec le même plaisir que nous voyons dans des galeries antiques les vieux portraits de nos ancêtres. Là se trouvent toutes les espèces de mérite différentes.

Des savants dans les langues, tels qu'Adrien Turnèbe, un des critiques les plus éclairés de son siècle : Guillaume Budé, qu'Érasme nommait le prodige de la France, et dont il eut la faiblesse et l'orgueil d'être jaloux; qui passait pour écrire en grec à Paris comme on eût écrit à Athènes, et qui, malgré ce tort ou ce mérite, fut ambassadeur, maître des requêtes et prévôt des marchands : Longueil, aussi éloquent en latin que les Bembe et les Sadolet, et mort, à trente-deux ans, comme un voyageur tranquille qui annonce son départ à ses amis; Robert et Henri Étienne, qui ne se bornaient pas, dans leur commerce, à trafiquer des pensées des hommes, mais qui intruisaient eux-mêmes leur siècle; Muret, exilé de France, et comblé d'honneurs en Italie : Jules Scaliger, qui, descendu d'une

famille de Souverains, exerça la médecine, embrassa toutes les sciences, fut naturaliste, physicien, poète et orateur, et soutint plusieurs démêlés avec ce célèbre Cardan tour-à-tour philosophe hardi et superstitieux imbécille; Joseph Scaliger, son fils, qui fut distingué de son père, comme l'érudition l'est du génie : et ce Ramus, condamné par arrêt du parlement, parce qu'il avait le courage et l'esprit de ne pas penser comme Aristote; et assassiné à la Saint-Barthélemi, parce qu'il était célèbre, et que ses ennemis, ou ses rivaux, ne l'étaient pas.

Des jurisconsultes, comme Baudouin, Duaren et Hotman, commentateurs de ces lois romaines si nécessaires à des peuples barbares qui commençaient à étudier des mots, et n'avaient point de lois; d'Argentré, d'une des plus anciennes maisons de Bretagne, et auteur d'un excellent ouvrage sur la coutume de sa province; Tiraqueau, qui eut près de trente enfants, et composa près de trente volumes; Pierre Pithou, qui défendit contre Rome les libertés de l'église de France, qui devraient être celles de toutes les églises; Bodin, auteur d'un livre que Montesquieu n'a pas fait oublier; enfin Cujas et Dumoulin, tous deux persécutés, et tous deux hommes de génie, dont l'un a saisi, dans toute son étendue, le véritable esprit des lois de Rome.

et l'autre a trouvé un fil dans le labyrinthe immense de nos coutumes barbares.

Parmi les poètes, Clément Marot, Saint-Gelais, Dubartas et Ronsard, à qui il n'a manqué qu'un autre siècle.

Parmi les médecins, Fernel (1).

Parmi les historiens, le fameux de Thou, et ce Philippe de Comines, qui eut le double malheur d'être aimé de Louis XI, et d'essuyer l'ingratitude de Louis XII.

D'autres écrivains dans différents genres, tels qu'Amyot, traducteur de Plutarque, et grand aumônier de France; Marguerite de Valois, célèbre par sa beauté comme par son esprit, rivale de Bocace, et aïeule de Henri IV; et ce Rabelais, qui joua la folie pour faire passer la raison; et ce Montaigne, qui fut philosophe avec si peu de faste, et peignit ses idées avec tant d'imagination.

Enfin, des hommes qui honoraient de grandes places par de grandes lumières, tels que le cardinal d'Ossat et le président Brisson; et ce Harlay, intrépide soutien des lois parmi les crimes (2);

---

(1) Premier médecin de Henri II et de Catherine de Médicis. Il jouit d'une réputation éclatante.

(2) Achille de Harlay, premier président, né en 1536, mort en 1616. C'est lui qui fit cette fameuse réponse aux chefs de la Ligue : « Mon ame est à Dieu, mon cœur est au « roi, mon corps au pouvoir des méchants. »

et ce Lhospital, poète, jurisconsulte, législateur et grand homme, qui empêcha en France le fléau de l'inquisition; qui parlait d'humanité à Catherine de Médicis, et d'amour des peuples à Charles IX; qui fut exclu du conseil, parce qu'il combattait l'injustice; qui sacrifia sa dignité, parce qu'il ne pouvait plus être utile; qui, à la Saint-Barthelemi, vit presque les poignards des assassins levés sur lui; et à qui d'autres satellites étant venus annoncer que la cour lui pardonnait, Je ne croyais pas, dit-il d'un air calme, avoir rien fait dans ma vie, qui méritât un pardon.

Voilà les noms les plus célèbres que l'on trouve dans les éloges de Sainte-Marthe. Ces éloges sont très-courts; les plus longs n'ont pas plus de trois pages, et il y en a beaucoup qui en ont moins. Ils ne contiennent aucun détail, et presque point de faits historiques. Envisagés de ce côté, ce sont plutôt des portraits que des éloges. Le style en est doux, élégant et harmonieux, quelquefois même éloquent, mais plus d'une éloquence de sensibilité que de mouvement. Il semble qu'on est dans un cabinet de médailles que l'on parcourt, et qu'un homme qui a été le contemporain et l'ami de tous ces grands hommes, en vous montrant leur figure, vous parle d'eux avec cet intérêt tendre que donnent l'estime et l'amitié. L'un d'eux, surtout, avait été

l'ami de Sainte-Marthe. Ils avaient vécu quarante ans dans l'union la plus étroite. L'orateur se plaint, en commençant son éloge, de ce qu'il rend un si triste devoir à un ami, dont il aurait voulu n'être point séparé, même à la mort; et, en finissant, il s'écrie dans la manière antique: « Je te salue, ombre vertueuse! reçois ce long « et dernier adieu de ton ami. Je vais attendre « que l'Être suprême, que nous adorions tous « deux, me rappelle aussi à lui ; et alors mon « ombre ira rejoindre la tienne, et la rejoindra « sans trouble et sans regret. »

CHAPITRE XXXVI.

Des Éloges académiques; des Éloges des savants par M. de Fontenelle; et de quelques autres.

Quand on eut une fois donné l'exemple de louer ceux qui cultivent la philosophie et les arts, cet exemple fut suivi. Les hommes imitent tout, même le bien. A l'institution des académies en France, il fut réglé qu'on prononcerait l'éloge de chaque académicien après sa mort. Cet usage, ou cette loi, a eu, comme tout, ses approbateurs et ses censeurs. Les premiers regardent ces éloges comme une justice rendue à des citoyens utiles, ou qui ont voulu l'être; comme une manière de plus d'honorer les arts; comme un objet d'émulation pour le talent; comme un tribut de l'amitié entre des hommes qui ont été unis par le désir de s'instruire; comme des matériaux pour l'histoire de l'esprit humain; enfin comme un encouragement et une leçon qui apprennent aux citoyens de toutes les classes, que le mérite peut quelquefois tenir lieu de fortune, et attirer aussi le respect. Mais, d'un autre côté, il y a des hommes qui n'ont pas reçu de Dieu la patience d'entendre louer, et

que le mot seul d'éloge fatigue. Ces gens-là voudraient qu'on ne louât rien, et ils ont leurs raisons. D'autres, toujours agités et toujours oisifs, et qui passent laborieusement leur vie à ne rien faire, veulent qu'on ne loue jamais que des services importants rendus à l'État. N'y aurait-il pas encore des hommes qui, malgré leur orgueil, sentant leur faiblesse, haïssent par instinct les lumières qui les jugent, et ne peuvent consentir à entendre louer ceux qu'ils estiment trop pour oser prétendre à leur estime ? Mais, pour le grand uombre même, il n'est que trop vrai que des éloges multipliés sont fatigants. Je suis las d'entendre répéter, *le juste Aristide*, disait un paysan d'Athènes; et l'histoire de ce paysan est presque celle du genre humain. Dans un pays où l'on est plus frappé d'un ridicule que d'une chose utile, on ne doit point aisément pardonner l'éloge. Dans un siècle où il y a beaucoup de prétentions cachées, on doit souvent le contredire. Il y a une foule d'hommes qui, sans avouer aux autres leur secret, et sans trop se l'avouer à eux-mêmes, se mettent, sans qu'on s'en doute, aux premières places. S'ils n'ont rien fait, ils se persuadent que le génie les attend, et que, pour être célèbres, il ne leur manque que la volonté. S'ils ont fait des efforts, et qu'ils n'aient pas réussi, ils ne manquent pas

d'appeler à leur secours l'injustice du siècle. Tous ceux qu'on loue semblent les reculer d'un rang, ou les heurter en les approchant de trop près. Ce voisinage les importune, et ils le repoussent. D'ailleurs, ceux qui célèbrent, vont toujours un peu au delà du but. On agrandit quelquefois ce qui a été médiocre. Le public, qui, en général, n'aime point à croire aux grands hommes, rit de ces créations nouvelles, et se moque également de l'apothéose et de celui qui l'a faite. Il faudrait donc, dans ces sortes d'ouvrages, tâcher de n'être jamais ni au-dessus, ni au-dessous de la vérité. Exagérer la louange, c'est l'affaiblir; mais aussi refuser de rendre justice à un homme estimable, par la crainte quelquefois de déplaire à des hommes puissants, ce serait le comble de l'avilissement; et il y en a des exemples. Au reste, il est également difficile et d'inspirer au public une admiration qu'il n'a pas, et de lui ôter celle qu'il a. De ces deux projets, l'un le fait rire, et l'autre l'indigne.

Les éloges de l'académie française, tous composés par des mains différentes, portent, chacun, le caractère de leur auteur. Ainsi l'éloge de La Mothe, prononcé par Fontenelle, ne ressemble point du tout à l'éloge du grand Corneille prononcé par Racine; ni celui de Despréaux par Valincour, ou de Pélisson par Fénélon, à celui

de Bossuet par le cardinal de Polignac. Il en est de même de tous les autres. Fléchier louait en antithèses; la Bruyère, en portraits; Massillon, en images; Montesquieu, en épigrammes; et l'auteur de Télémaque, en phrases tendres et harmonieuses.

M. de Boze, médailliste, antiquaire, et de plus écrivain correct et facile, a composé trois volumes d'éloges prononcés dans l'académie des inscriptions, dont il était secrétaire. Le mérite de ces éloges est d'être simples et naturels. Peut-être aujourd'hui cette simplicité paraîtrait trop uniforme, et ce naturel ne serait point assez piquant. La plupart des lecteurs sont des Sybarites usés: il leur faut de nouveaux plaisirs. Si on ne les réveille pas, on les endort. On peut être froidement estimable, et n'être point lu.

Je m'arrête peu sur tous ces éloges, pour venir à ceux de Fontenelle. Sa grande célébrité dans ce genre est aussi méritée que connue. On a de lui près de soixante et dix éloges qu'il prononça dans l'espace de quarante ans. Ce recueil est un des plus beaux monuments qui aient été élevés en l'honneur des sciences, et l'un des ouvrages qui laissent le plus dans l'esprit le sentiment de son élévation et de sa force. Tous les objets dont on s'y occupe sont grands, et en même temps sont utiles. C'est l'empire des connaissances humaines.

C'est là que vous voyez paraître tour-à-tour la géométrie qui analyse les grandeurs, et ouvre à la physique les portes de la nature : l'algèbre, espèce de langue qui représente par un signe une suite innombrable de pensées; espèce de guide qui marche un bandeau sur les yeux, et qui à travers les nuages poursuit et atteint ce qu'il ne connaît pas : l'astronomie, qui mesure le soleil, compte les mondes, et de cent soixante-cinq millions de lieues tire des lignes de communication avec l'homme; la géographie, qui connaît la terre par les cieux; la navigation, qui demande sa route aux satellites de Jupiter, et que ces astres guident en s'éclipsant; la manœuvre, qui, par le calcul des résistances et des forces, apprend à marcher sur les mers; la science des eaux, qui mesure, sépare, unit, fait voyager, fait monter, fait descendre les fleuves, et les travaille, pour ainsi dire, de la main de l'homme; le génie, qui sert dans les combats; la mécanique, qui multiplie les forces par le mouvement, et les arts par l'industrie, et sous des mains stupides crée des prodiges; l'optique, qui donne à l'homme un nouveau sens, comme la mécanique lui donne de nouveaux bras : enfin les sciences qui s'occupent uniquement de notre conservation : l'anatomie, par l'étude des corps organisés et sensibles; la bota-

nique, par celle des végétaux; la chimie, par la décomposition des liqueurs, des minéraux et des plantes; et la science, aussi dangereuse que sublime, qui naît des trois ensemble, et qui applique leurs lumières réunies aux maux physiques qui nous désolent. Tels sont les magnifiques objets sur lesquels roulent ces éloges savants. Vous y voyez l'homme dans les cieux, sur les mers, dans les profondeurs des mines; l'homme bâtissant des palais, perçant des montagnes, creusant des canaux, élevant des remparts, remuant la nature, et faisant servir tous les êtres à ses besoins, à sa défense, à ses plaisirs, à ses lumières. Il semble qu'on soit admis dans l'atelier du génie, qui travaille en silence à perfectionner la société, l'homme et la terre.

Si maintenant vous passez aux hommes mêmes à qui nous devons ces connaissances, un autre spectacle vient s'offrir. Vous les voyez presque tous nés avec une espèce d'instinct, qui se déclare dès le berceau, et les entraîne. C'est l'énigme de la nature : qui pourra l'expliquer? Vous voyez les parents calculant la fortune, contredire le génie, et le génie indomptable surmonter tout. Les uns, nés dans la pauvreté, ou se précipitant dans une indigence volontaire, aiment mieux renoncer à subsister qu'à s'instruire; les autres, nés dans ce qu'on appelle un

rang, bravent la mollesse et la honte, et ont le double courage et de devenir savants et de l'avouer. Il en est qui se sont formés en parcourant l'Europe; il en est dont la pensée solitaire et profonde n'a vécu qu'avec elle-même. Leibnitz ne peut sentir de bornes qui le resserrent; il embrasse tout ce que l'esprit humain peut penser; mais le plus grand nombre s'empare d'un objet, auquel il s'attache, et autour duquel il tourne sans cesse. Ici, c'est l'esprit original et ardent; là, l'esprit de discussion et d'une sage lenteur. Celui-ci a le secret de ses forces, et marche avec audace; celui-là, pour affermir tous ses pas, les calcule. Enfin, vous voyez ces hommes extraordinaires se faire presque tous un régime pour la pensée, ménager avec économie toutes leurs forces, et quelques-uns même, par la vie la plus austère, s'affranchir, autant qu'ils le peuvent, de l'empire des sens, pour que leur ame, dès qu'ils l'appellent, se trouve indépendante et libre. Si vous les comparez par leur état, vous trouvez dans cette liste, des militaires qui ont uni les sciences avec les armes; des médecins qui, forcés d'être instruits pour n'être pas coupables, autant par devoir que par génie, sont devenus grands; des religieux qui, privés par leur état même de toutes les passions, s'en sont fait une dont l'activité a redoublé par le retran-

chement des autres; enfin un certain nombre d'hommes qui, jaloux d'être libres, n'ont voulu pour eux d'autre état que celui de s'instruire, et d'autre rang que celui d'éclairer.

Si vous examinez leur ame, ils s'offrent presque tous désintéressés et nobles, ou ne daignant pas appeler la fortune, ou la dédaignant même quand elle va à eux; les uns ayant une pauvreté ferme et courageuse, les autres retranchant aux besoins pour donner aux bienfaits, et dans leur médiocrité assez riches pour être généreux. Vous en voyez plusieurs passionnés pour l'étude, et indifférents pour la gloire; éloignés de cette ostentation qui est toujours une faiblesse; ne s'apercevant pas même de ce qu'ils sont, ce qui est la vraie modestie; honorant leurs bienfaiteurs, louant leurs rivaux, assez fiers pour faire du bien à leurs ennemis. Vous en voyez quelques-uns ornés des graces qui, dans le monde, font pardonner les vertus. Mais ce qui fait le caractère du plus grand nombre, ce sont toutes les qualités que donne l'habitude de vivre plus avec les livres qu'avec les hommes: je veux dire des mœurs, les sentiments de la nature; cette candeur si éloignée de toute espèce d'art; cette bonne foi de caractère qui agit d'après les choses, non d'après les conventions, et ne songe jamais à prendre son avantage avec les hommes; une

simplicité qui contraste si bien avec le désir éternel d'occuper de soi, vice des cœurs froids et des ames vides ; l'ignorance de presque tout, hors des choses utiles et grandes; une politesse qui quelquefois néglige les dehors, mais qui, au lieu d'être ou un calcul fin d'amour-propre, ou une vanité puérile, ou une fausseté barbare, est tout simplement de l'humanité ; enfin cette tranquillité d'ame qui, ayant apprécié tout, et n'estimant dans ce songe de la vie que ce qui mérite de l'être, c'est-à-dire bien peu de choses, ne se passionne pour rien, et se trouve au dessus des agitations et des faiblesses.

Maintenant, si vous considérez ces éloges du côté du mérite de l'écrivain, ce mérite est connu. On sait que Fontenelle est le premier qui ait orné les sciences des graces de l'imagination. Mais, comme il le dit lui-même, il est très-difficile d'embellir ce qui ne doit l'être que jusqu'à un certain degré. Un tact très-fin, et pour lequel l'esprit ne suffit pas, a pu seul lui indiquer cette mesure. Fontenelle a surtout cette clarté qui, dans les sujets philosophiques, est la première des graces. Son art de présenter les objets est pour l'esprit ce que le télescope est pour l'œil de l'observateur ; il abrège les distances. L'homme peu instruit voit une surface d'idées qui l'intéresse; l'homme savant dé-

couvre la profondeur cachée sous cette surface. Ainsi il donne des idées à l'un, et réveille les idées de l'autre. Pour la partie morale, Fontenelle a l'air d'un philosophe qui connaît les hommes, qui les observe, qui les craint, qui quelquefois les méprise, mais qui ne trahit son secret qu'à demi. Presque toujours il glisse à côté des préjugés, se tenant à la distance qu'il faut pour que les uns lui rendent justice, et que les autres ne lui en fassent pas un crime. Il ne compromet point la raison, ne la montre que de loin, mais la montre toujours. A l'égard de sa manière, car il en a une, la finesse et la grace y dominent, comme on sait, bien plus que la force. Il n'est point éloquent, ne doit et ne veut point l'être; mais il attache et il plaît. D'autres relèvent les choses communes par des expressions nobles; lui, presque toujours, peint les grandes choses sous des images familières. Cette manière peut être critiquée, mais elle est piquante. D'abord elle donne le plaisir de la surprise par le contraste, et par les nouveaux rapports qu'elle découvre. Ensuite, on aime à voir un homme qui n'est pas étonné des grandes choses; ce point de vue semble nous agrandir. Peut-être même lui savons-nous gré de ne pas nous vouloir forcer à l'admiration, sentiment qui nous accuse toujours un peu ou d'ignorance ou de faiblesse.

On a beaucoup parlé de l'esprit de Fontenelle : ce genre d'esprit ne paraît nulle part autant que dans ses Éloges. Il consiste presque toujours dans des allusions fines, ou à des traits d'histoire connus, ou à des préjugés d'état et de rang, ou aux mœurs publiques, ou au caractère de la nation, ou à des faiblesses secrètes de l'homme, à des misères qu'on se déguise, à des prétentions qu'on ne s'avoue pas. Il indique d'un mot toute la logique d'une passion. Il met une vertu en contraste avec une faiblesse qui quelquefois paraît y toucher, mais qu'il en détache. Il joint presque toujours à un éloge fin une critique déliée. Il a l'air de contredire une vérité, et il l'établit en paraissant la combattre. Il fait voir ou qu'une chose dont on s'étonne était commune, ou qu'une chose dont on ne s'étonne pas était rare. Il crée des ressemblances qu'on n'avait point vues; il saisit des différences qui avaient échappé. Enfin, presque tout son art est de surprendre, et il réussit presque toujours. En général, il fait entendre beaucoup de choses qu'il ne dit pas; et cette confiance qu'il veut bien avoir dans les lumières d'autrui, est une flatterie adroite pour son lecteur.

Je sais bien que ce genre d'esprit a trouvé des critiques; mais, sans l'excuser entièrement, on peut dire que ce caractère de beautés con-

venait à Fontenelle, comme il y a des parures qui embellissent certaines femmes, et qui siéraient mal à d'autres. Un écrivain ne peut manquer de plaire, quand il est lui, c'est-à-dire quand son esprit est assorti à son caractère, mérite plus rare qu'on ne pense. Fontenelle ne pouvait être que ce qu'il fut. Pour les ames passionnées, il n'existe dans la nature que de grandes masses; tout ce qui est fin disparaît: mais lui, toujours tranquille, et à la distance qu'il fallait de tout, avait le loisir d'observer les nuances, et de les peindre. Par le même caractère, il devait se faire un plan raisonné de bonheur. Il consentait bien à instruire, mais il voulait plaire. Il ne mettait assez d'intérêt ni à la vérité, ni aux hommes, pour se compromettre; il ne devait donc jamais présenter la vérité avec chaleur; et son système devait être de la laisser entrevoir plutôt que de la dire. De là ce style presque toujours à demi-voilé, et toutes ces énigmes de morale aussi ingénieuses que piquantes. Les lumières générales dûrent contribuer encore à ce style. Plus un siècle a d'esprit, plus on peut supprimer d'idées. Il faut alors plus de résultats que de détails. De là une foule de traits courts et précis, semblables à ces compositions chimiques qui, sous un très petit volume, renferment le fruit d'un grand nombre d'analyses.

On se tromperait pourtant si on croyait qu'il n'y a dans les éloges de Fontenelle, que ces beautés fines et délicates. On en trouve aussi d'un genre plus relevé, et faites pour contenter le goût le plus austère : telles sont les idées générales répandues sur chaque science, sur leur origine, leurs progrès, leur but, les moyens de les perfectionner, leur liaison et les points de communication par où elles se touchent. On citera toujours le tableau de la police de Paris comme un morceau très éloquent, non pas, à la vérité, de cette éloquence de l'ame qui remue, mais de celle de l'esprit, qui sait voir et présenter un grand objet sous toutes ses faces (1).

---

(1) Les plus estimés et les plus connus de ces éloges sont ceux de M. d'Argenson, du czar Pierre, du maréchal de Vauban, de Newton, et de Leibnitz. On peut y joindre, quoique dans un ordre un peu inférieur, ceux de Tournefort, de Boërhaave, de Mallebranche, du marquis de Lhospital, du grand Cassini ; de Renau, qui eut le mérite ou le malheur d'inventer les galiotes à bombes ; de Homberg, premier médecin et chimiste du duc d'Orléans, régent ; du fameux géographe de Lisle, qui raccourcit la mer Méditerranée de trois cents lieues, et l'Asie de cinq cents ; et de Ruisch, célèbre anatomiste hollandais, avec qui le czar Pierre passait des jours entiers pour admirer ou pour s'instruire, et dont le cabinet fut transporté de La Haye à Pétersbourg.

Enfin, on peut remarquer, à la gloire de Fontenelle, que, parmi tous ceux dont il a fait l'éloge, on ne trouve que des hommes vraiment estimables. On remarquera encore qu'il refusa de louer ceux qui, après avoir recherché la distinction d'une place dans l'académie des sciences, négligèrent ensuite, ou par indifférence, ou par d'autres motifs, la place qu'ils avaient obtenue, dédaignant un devoir qui les honorait, et presque inconnus à la Compagnie qui avait bien voulu les adopter. Fontenelle pensait que, pour mériter un éloge, il ne suffisait pas d'avoir fait inscrire son nom dans une liste; que les hommes du plus grand nom, quand ils ne portaient pas des lumières dans une Compagnie savante, devaient du moins y porter du zèle; que des titres seuls ne peuvent honorer un Corps où l'on compte les Cassini, les Leibnitz et les Newton; et qu'enfin, s'il y a des lieux où un rang et des dignités suffisent pour que la flatterie soit toujours prête à prodiguer l'éloge, ce n'est pas à une Compagnie de philosophes à donner cet exemple. Il avait donc alors le courage de se taire; et il serait à souhaiter que, dans les mêmes occasions, on rendît toujours la même justice.

Il n'entre point dans mon plan de parler de tous ceux qui, du temps de Fontenelle, ou après

lui, ont écrit dans le même genre. Ce détail serait immense et peu utile. Si le public les connaît, c'est à lui à les apprécier; s'il ne les connaît point, ils le sont déja. Qu'il me soit permis seulement de m'arrêter sur les éloges de Montesquieu, de l'abbé Terrasson, de Bernouilli et de Dumarsais. Comme ils ont un caractère qui leur est propre, et que leur auteur n'a voulu imiter ni Fontenelle ni personne, ils méritent d'être distingués ici comme ils l'ont été par le public. Ce qui caractérise l'auteur de ces éloges, c'est une philosophie pleine de fermeté, et quelquefois de hauteur; une ame qui ne craint pas de se montrer, qui ose afficher son estime ou sa haine, qui ne blesse point les convenances, mais qui, en ôtant à la vérité ce qu'elle a de révoltant, lui laisse tout ce qu'elle a de noble; un esprit à-la-fois sage et profond; l'étendue des idées jointe à la méthode; un style précis qui n'orne point sa pensée, qui ne l'étend pas, dont la clarté fait le développement, et dont la parure est la force; et quelquefois l'art de saisir le ridicule et de le peindre avec toute la vigueur que donne le mépris, quand ce mépris est commandé par la raison. Il est aisé de voir en quoi l'auteur de ces nouveaux éloges diffère de Fontenelle. La différence de leur manière vient de celle de leur ame. Si on a comparé l'un à Pline,

on peut, avec plus de raison, comparer l'autre à Tacite. Il en a la marche, souvent la profondeur; et l'éloge de Montesquieu rappelle en plus d'un endroit l'éloge d'Agricola.

Je ne puis finir cet article sur les éloges des gens de lettres et des savants, sans parler encore d'un ouvrage de ce genre, qui porte à-la-fois l'empreinte d'une imagination forte et d'un cœur sensible; ouvrage plein de chaleur et de désordre, d'enthousiasme et d'idées, qui tantôt respire une mélancolie tendre, et tantôt un sentiment énergique et profond; ouvrage qui doit révolter certaines ames et en passionner d'autres, et qui ne peut être médiocrement ni critiqué, ni senti. C'est l'éloge de Richardson; ou plutôt ce n'est point un éloge, c'est un hymne. L'orateur ressemble à ces grands-prêtres antiques qui, à la lueur du feu sacré, parlaient au peuple, aux pieds de la statue de leur divinité. En l'écoutant, l'enthousiasme se communique; le sentiment, quoique exagéré, paraît vrai. Ce mélange d'imagination et de philosophie, de sensibilité et de force; ces expressions, tantôt si énergiques et tantôt si simples; ces invocations si passionnées, ce désordre, ces élans, et ensuite ces silences, et, pour ainsi dire, ces repos; enfin cette conversation avec son lecteur, quelquefois si douce, et d'autres fois si impétueuse, tout cela

s'empare de l'imagination d'une manière puissante, et laisse l'ame, à la fin, dans une émotion vive et profonde. Je sais qu'il y a des hommes qui ne peuvent approuver dans les autres ce qu'ils n'ont pas senti. Ceux-là goûtent des beautés d'un autre genre. Plus heureux cependant ceux qui ont reçu de la nature une ame ouverte à toutes les impressions; qui suivent avec plaisir un enchaînement d'idées vastes ou profondes, et ne s'en livrent pas avec moins de transport à un sentiment impétueux ou tendre. Celui qui a ce ressort dans l'ame, a un sens de plus; et il doit remercier la nature (1).

---

(1) Depuis que cet ouvrage est écrit, il a paru des éloges d'un mérite distingué dans différents genres, et justement accueillis du public. Nous n'en parlerons pas ici, parce qu'ils sont trop près de nous; les indiquer, c'est les faire connaître.

CHAPITRE XXXVII.

Des Éloges en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Russie.

J'ai tâché de faire connaître la plupart de ceux qui, dans les langues anciennes, ou dans la nôtre, ont écrit dans le genre de l'éloge. Les langues italienne, espagnole, anglaise et allemande, ne nous offrent presque rien de célèbre dans ce genre. En Italie, on a une foule de panégyriques de cardinaux et de papes, mais la plupart écrits en latin. Les Italiens modernes, quoiqu'ils descendent presque tous de Gaulois, d'Africains, de Germains, de Goths, de Lombards, d'Allemands et de Français, bien plus que des anciens Romains, aiment toujours la langue qu'on parlait autrefois au capitole : elle leur rappelle qu'ils ont été les maîtres du monde. Ce sont de grandes familles dépossédées, ou des gens qui ont la prétention d'en être, et qui ont gardé les armes de leur maison. Quand la langue italienne fut cultivée, elle eut des politiques, des historiens et des poètes. Elle put opposer Machiavel à Tacite, Guichardin à Tite-

Live, le Tasse à Virgile, et l'Arioste à Ovide; mais elle n'eut rien à opposer à Cicéron ou à Pline.

En général, l'éloquence italienne a peu de caractère et de force. Il semble que cette nation spirituelle et vive, dans un climat doux et voluptueux, livrée à tout ce qui peut amuser l'imagination et enchanter les sens, s'occupe plutôt à jouir des impressions qu'elle reçoit, qu'à les transmettre; et dans l'expression des arts même cherche encore plus à intéresser les sens que l'ame et l'esprit. La musique, pour laquelle les Italiens sont si passionnés, et qu'ils ont cultivée avec tant de succès, est de tous les arts celui qui parle aux sens avec le plus d'empire. Ils ont négligé la tragédie, destinée à peindre les passions et les hommes, et se sont livrés tout entiers à l'opéra, qui, d'un bout à l'autre, est le spectacle des sens. Leur comédie, où il y a bien plus de spectacle et de mouvement que de peinture de mœurs, paraît plus faite pour les yeux que pour l'esprit. Dans tous leurs grands poèmes, sans en excepter l'Arioste et le Tasse, la partie des descriptions et des tableaux est en général très supérieure à la partie des sentiments. Enfin, dans leur conversation même, si souvent ingénieuse et piquante par la vivacité des images et la force de la pantomime qui anime tous

leurs discours, ils semblent surtout parler à l'imagination et aux sens. On peut dire que leur éloquence participe à ce caractère général. Les Italiens vont entendre un discours à peu près comme ils entendent un concert. L'orateur déploie toutes les richesses et la mélodie de sa langue; il combine les mots pour le plaisir de l'oreille, comme le musicien combine les sons. Le cours harmonieux des paroles qui se succèdent et qui s'enchaînent, soutient et fixe l'attention; et la pantomime de l'orateur, frappant les yeux, en même temps que la musique des mots frappe l'oreille, sert, pour ainsi dire, d'accompagnement à cette musique. Cependant le discours, semblable à de l'harmonie sans caractère, s'arrête à la surface des sens; l'ame n'a aucun des plaisirs qui l'intéressent; elle n'est ni remuée par des passions, ni attachée par des idées.

On l'a déja dit, il ne peut y avoir de grande éloquence sans de grands intérêts; et il faut convenir que, pour célébrer la barrette donnée à un prélat d'Ostie ou de Faenza, ou pour louer un pape à son installation, il ne faut pas autant d'éloquence qu'il en fallait à César pour gouverner le sénat et le peuple de Rome. Parcourez tous les autres États d'Italie; est-ce à Venise qu'il naîtrait des orateurs? Venise, dont l'aristocratie sévère est fondée sur la crainte; où

la politique, inquiete et soupçonneuse, marche quelquefois dans la nuit entre des inquisiteurs d'État et des bourreaux; où tout est couvert d'un voile; où le gouvernement est muet comme l'obéissance; où la barrière qui sépare la noblesse et le peuple défend aux talents de s'élever; où le plaisir même est un instrument de politique, et où, par système, on a substitué à la liberté, qui élève les ames, la licence qui les amollit; Venise, où tout ce qui serait grand serait suspect; où enfin le caractère de tous les principes de gouvernement est d'être immobiles et calmes, et où, depuis des siècles, tout tend à la conservation et à la paix, rien à l'agrandissement et à la gloire. L'aristocratie de Gènes, quoique fondée sur des principes un peu différents, n'est guère plus favorable aux orateurs. Florence, séjour et berceau de tous les arts, cultiva dans les orages de sa liberté l'éloquence et les lettres avec succès; mais, depuis que la Toscane n'est plus gouvernée par ses lois, Florence a plutôt conservé le goût des arts que leur génie; elle honore la mémoire de ses grands hommes, et n'en produit pas de nouveaux. Il en est de même de la plus grande partie de l'Italie, qui, soumise à des dominations étrangères, et tour-à-tour envahie, subjuguée, défendue, gouvernée par des Allemands, des Espagnols ou des Français, a

perdu, pour ainsi dire, cette espèce d'intérêt de propriété pour son pays, qui développe les talents et crée les efforts en tout genre. Chez un peuple qui n'est pas libre, ou ne l'est qu'à moitié, jamais le génie de l'éloquence n'a paru qu'avec l'éclat du gouvernement; et les grands orateurs y marchent à la suite des généraux, des ministres et des grands hommes d'État.

Au reste, de toutes les nations modernes, les Italiens sont peut-être ceux qui ont rendu le plus d'hommage à leurs hommes illustres. Là aussi, comme ailleurs, le génie, de son vivant, fut quelquefois puni de sa célébrité; mais souvent il reçut des récompenses éclatantes; et toujours, après sa mort, on lui prodigua, pour l'honorer, les inscriptions, les statues, les mausolées et les éloges. Dans le seizième siècle surtout, on vit naître une foule d'ouvrages destinés à conserver les noms de tous les Italiens célèbres. Chaque ville, chaque pays a voulu avoir la liste de ses grands hommes. Poètes, peintres, sculpteurs, philosophes, savants dans les langues anciennes, historiens, politiques, tout a été célébré, tout a eu sa portion d'immortalité dans quelques lignes écrites au bas de leurs noms. Il est vrai que cette immortalité a été quelquefois un peu obscure. Les hommages rendus à des contemporains sont comme des traités que la

vanité d'un siècle fait avec les siècles suivants, et que la postérité ne ratifie pas toujours. Mais, lorsque ces honneurs sont accordés à des hommes vraiment célèbres, ils ont droit d'intéresser dans tous les temps. Tels furent ceux qu'on rendit à la mémoire de Michel-Ange, et qui peignent à-la-fois l'enthousiasme de son siècle et de sa patrie pour les arts.

Cet artiste fameux était mort à Rome, et le pape voulait le faire enterrer avec la plus grande pompe daus l'église de Saint-Pierre, qu'il avait contribué à embellir par son génie (1). Mais Florence, sa patrie, ne put consentir à le céder. On ne l'aurait pas rendu; il fallut l'enlever. Il se fit une conspiration pour avoir son corps, comme il s'en est fait plus d'une fois pour s'emparer d'une ville. L'enlèvement réussit. Le Souverain de Rome fut indigné : Les Florentins soutinrent leurs droits avec courage. A l'approche du corps, tout le peuple sortit de Florence; à peine le cercueil pouvait fendre la foule. On le

---

(1) On aurait pu alors mettre sur son tombeau la même inscription qu'on a mise à Londres sur le tombeau de l'architecte (Wren) qui a bâti la célèbre église de Saint-Paul, et qui y est enterré. On s'est contenté de graver son nom sur une pierre avec ces mots : « Tu cherches un monument, « regarde autour de toi : *Si monumentum quæris, circum-« spice.* »

déposa dans la principale église, jusqu'à ce qu'on eût ordonné sa pompe funèbre. Jamais peut-être la cendre d'aucun Souverain ne fut ensevelie avec de plus grands honneurs. On lui éleva un catafalque décoré de statues, d'emblèmes et de peintures. L'église entière et huit chapelles étaient décorées avec la même magnificence. Les époques les plus intéressantes de sa vie y étaient représentées. On le voyait député en ambassade vers Jules II; traité avec le plus grand respect par tous les princes de la maison de Médicis; conversant avec les papes, et assis à côté d'eux, tandis que les cardinaux et tous les courtisans étaient debout; comblé d'honneurs à Venise, où la république et le doge l'envoyèrent complimenter à son arrivée. On le voyait dans son école comme dans un temple, environné d'une foule d'enfants et de jeunes gens de tout âge, qui lui offraient les essais de leurs travaux; et lui, comme une divinité, leur communiquant, pour ainsi dire, le génie des arts. Plusieurs figures animaient par leur mouvement cette décoration: le Génie ardent et les ailes déployées; une Minerve douce et austère et qui mêlait le goût à la fierté; l'Étude méditant, et dans un repos actif; la Proportion légère marquée par une des Graces; l'ame de Michel-Ange, sous l'emblême d'un Génie céleste, s'élevant et semblant

se perdre et se confondre dans des flots de lumière; plus loin l'Envie, ceinte de serpents, une vipère à la main, voulant vainement exhaler son poison sur la Gloire; et la Haine enchaînée, qui se débattait, qui cherchait, en frémissant, à se relever, et retombait sous ses fers. Cependant une Renommée planait sur le cercueil, et semblait emporter la réputation et la gloire de Michel-Ange vers les siècles à venir.

Telle fut une partie de cette décoration exécutée par les plus habiles peintres, statuaires et architectes de la Toscane. La pompe funèbre fut célébrée avec une magnificence digne de cet appareil. On était accouru de toutes les parties de l'Italie : c'était la fête des talents et des arts, célébrée par la reconnaissance. Au milieu de ce concours, l'oraison funèbre de Michel-Ange fut prononcée. L'orateur était le Varchi; il avait la plus grande réputation; et l'on regarda comme une partie considérable de la gloire de Michel-Ange d'avoir pu être célébré par un homme si éloquent (1). Bientôt après cette décoration passagère, destinée à orner une pompe funèbre

(1) Léonard Salviati, jeune homme de vingt-deux ans; prononça aussi un discours en l'honneur de Michel-Ange et des arts. Ces deux discours furent publiés avec une foule d'inscriptions et d'éloges en vers.

d'un jour, on lui éleva un mausolée plus durable, et dont les marbres furent donnés par le grand duc. Ce mausolée subsiste encore; mais les vrais monuments de la gloire de Michel-Ange sont ses ouvrages, et surtout la fameuse coupole de Saint-Pierre. La jalousie des Florentins, qui a disputé sa cendre, n'a pu enlever ce monument à Rome; et, si sa patrie jouit de son tombeau, Rome, où il a exécuté la plupart de ses chefs-d'œuvre, jouit de son génie.

Aujourd'hui, en Italie, la distinction des oraisons funèbres est réservée, comme dans le reste de l'Europe, à ceux qui ont eu des honneurs ou des places. C'est un dernier hommage rendu au pouvoir. A l'égard des vivants, rien de plus commun en Italie que les éloges; mais on les distribue en sonnets: c'est pour la louange la monnaie courante du pays. Chacun la vend, la donne, l'achète, ou la reçoit. Il y en a pour tous les événements et toutes les fêtes. On loue également un bourgeois et un prince, les cardinaux et les femmes, des saints, des moines, des poètes, des religieuses, ceux qui ont quelque pouvoir dans ce monde, ou ceux qui n'en ont que dans l'autre. Tous ces panégyriques en sonnets, éternellement répétés, et éternellement oubliés, tombent les uns sur les autres, comme la poussière dans un lieu où l'on marche. Au

reste, ces éloges sont sans conséquence; on n'en est ni plus grand, ni plus petit pour les avoir ou faits ou reçus. C'est un effet de l'habitude et de la mode; c'est, comme dans un autre pays, une révérence ou un geste de plus.

En Espagne on connaît le genre des oraisons funèbres, mais nous ne connaissons point d'orateurs qui s'y soient distingués.

Ce genre serait né en Allemagne, s'il n'avait point été inventé ailleurs. Il paraît fait pour le pays où il y a le plus de rangs, de titres, de grandes, de moyennes ou de petites souverainetés, et où la vanité humaine attache le plus de prix à toutes les représentations de la grandeur, vraies ou fausses. Dans une académie célèbre d'Allemagne on a aussi établi l'usage des éloges pour les gens de lettres et les savants. Et, ce qui est un hommage rendu à notre langue, ces éloges se prononcent en français. Nous en connaissons plusieurs de Maupertuis. Ce philosophe, né avec plus d'imagination que de profondeur, et qui peut-être avait plus d'esprit que de lumières; qui s'agita toute sa vie pour être en spectacle, mais à qui il fut plus facile d'être singulier que d'être grand; qui courut après la renommée avec l'inquiétude d'un homme qui n'est pas sûr de la trouver; qui quitta sa patrie parce qu'il n'était pas le premier dans sa patrie; qui

s'ennuya loin d'elle, parce qu'il n'avait trouvé que le repos, et qu'il avait perdu le mouvement et des spectateurs; qui, trop jaloux peut-être des succès de société, perdit la gloire en cherchant la considération; frappé de bonne heure de la grande célébrité de Fontenelle, avait cru devenir aussi célèbre que lui en l'imitant. Il avait, comme Fontenelle, voulu orner la philosophie par les graces; il chercha de même à copier sa manière dans les éloges. Mais, en imitant un autre, il fut au-dessous de lui-même. Les défauts qui tiennent à la nature sont quelquefois piquants; les beautés qu'on emprunte sont presque toujours sans effet: il y manque, pour ainsi dire, l'assortiment et l'ensemble. C'est comme si un statuaire ou un peintre voulait jeter sur le corps d'une Vénus la draperie d'une Minerve.

On a vu dans la même académie quelques éloges de savants et de gens de lettres, composés par un Souverain. Cet exemple nous rappelle les temps où le même homme était orateur, poète, faisait des lois, et gagnait des batailles.

En Angleterre le genre des éloges est peu connu. La constitution même, qui partout dirige la pente des esprits, s'oppose à ce genre de littérature. Comme tous les pouvoirs y sont balancés, il ne s'y élève jamais de puissance qui subjugue tout, et qui, réunissant toutes les

forces, entraîne aussi tous les hommages. Comme tous les droits des citoyens y sont fixés, le bonheur dont on y jouit paraît être l'ouvrage non d'un homme, mais de la loi. Comme la faiblesse n'a rien à craindre d'aucun pouvoir, elle n'a aucun pouvoir à flatter.

Ailleurs on loue le Souverain; son caractère ou son génie fait le sort de sa nation. Là, le Souverain, mis presque toujours en mouvement par la nation, ne fait qu'exécuter la volonté générale. Il pourrait être grand comme particulier, et peu influer comme prince (1). Peut-être même des qualités brillantes pourraient être suspectes à un peuple qui joint l'inquiétude à la liberté; car il peut calculer les forces d'une puissance qu'il connaît, mais il ne peut calculer l'influence de l'activité et du génie.

Ailleurs on loue ceux qui gouvernent sous le prince; tout pouvoir trouve un culte. En Angleterre, rarement le pouvoir impose à l'imagination; souvent il est suspect; et ceux qui l'exercent perdent, par leur pouvoir même, une partie des hommages qu'auraient mérités ou des talents ou des vertus.

Enfin, il y a des pays où les voix se réunissent

(1) On peut citer en exemple Guillaume prince d'Orange, devenu roi d'Angleterre.

aisément, parce que les intérêts y sont les mêmes. Les esprits et les ames, par la grande communication, y prennent la même couleur; et tout s'y décide par certaines impressions rapides, auxquelles on aime à se livrer. Alors les opinions s'établissent comme les modes; et on loue avec transport aujourd'hui ce qu'on oubliera demain. Mais, dans un pays où des partis se choquent, où les opinions ont la même liberté que les caractères, où chacun a ses sens, ses yeux, son ame; où la renommée a mille voix différentes, on doit admirer peu, estimer quelquefois, louer rarement. Enfin, la louange en général paraît, à cette nation fière et libre, tenir toujours un peu à l'esprit de servitude. Je ne parle pas de ces gazettes où des écrivains politiques, animés par une faction ou par leur propre caractère, vantent toutes les semaines, à tant par feuille, un projet ou un homme. Je ne parle pas non plus des poètes. Les poètes, en tout pays, sont une nation à part; et ils sont panégyristes en Angleterre comme ailleurs. La seule différence, c'est que les poètes anglais louent peut-être avec moins de délicatesse et plus d'enthousiasme. Leur imagination, solitaire et forte, agrandit les hommes comme les choses.

On connaît le panégyrique de Cromwell, par Waller. Ce Waller, après avoir combattu et si-

gnalé son zèle pour Charles I[er], après avoir souffert, pour la cause des rois, la prison, l'exil, la perte d'une partie de ses biens, et sauvé à peine sa tête de l'échafaud, eut la bassesse de faire solliciter sa grâce auprès de son tyran, et la bassesse, plus grande encore, de louer publiquement son oppresseur et le bourreau de son maître. Milton, du moins, montra plus de courage. Lui, qui avait servi Cromwell de son épée et de sa plume, après le rétablissement de Charles II garda le silence, et resta pauvre et malheureux, sans flatter ni prier. Je désirerais que Waller, dans une cause plus juste, eût fait de même. On doit supposer qu'il fut ébloui par les qualités du Protecteur, et qu'il pardonna ses malheurs à celui qui régnait en grand homme. Ce qui nous le ferait croire, c'est qu'il loua encore le tyran après sa mort. On a de lui un éloge funèbre de Cromwell, plein d'imagination et de grandeur. Le même homme loua ensuite Charles II. On connaît le reproche que lui fit le roi, et sa réponse (1).

Les Anglais ont plusieurs autres panégyriques en vers. Leurs fameux poètes se sont exercés

(1) « Vous avez mieux fait pour Cromwell, » lui dit le prince. « Sire, dit Waller, nous autres poètes, nous réussis-« sons mieux dans les fictions que dans les vérités. »

dans ce genre. Dryden en a consacré un à une Anglaise célèbre par ses vertus; et Thompson a fait un éloge funèbre de Newton. Comme cet ouvrage est peu connu parmi nous, qu'il me soit permis d'en citer la fin. Thompson, après avoir décrit toutes les découvertes de ce grand homme sur la gravitation, sur les comètes, sur la lumière, sur les couleurs, sur la chronologie; après avoir peint la douceur de ses mœurs, et l'élévation tranquille et calme de son caractère, s'interrompt tout-à-coup. « N'entends-je pas, « dit-il, une voix semblable à celle qui annonce « les grandes révolutions sur la terre? *C'en est « fait, j'ai rempli ma tâche, et ma carrière est « achevée.* Cette voix retentit dans l'univers, et « Newton meurt. Arrêtez! s'écrie le poète; que « de faibles larmes ne coulent pas pour lui; c'est « sur la tombe de la beauté, de la jeunesse et « de l'enfance, qu'il faut pleurer; c'est là qu'il « faut porter vos chants funèbres : mais Newton « veut d'autres hommages. » Puis tout-à-coup il s'écrie : « Honneur de la Grande-Bretagne, ô « grand homme, soit qu'assis dans les cieux tu « t'entretiennes avec leurs habitants; soit que, « porté sur l'aile rapide des génies célestes, tu « voles à la suite de ces sphères immenses qui « roulent dans l'espace, comparant dans ta mar-« che les êtres avec les êtres, perdu dans les ra-

« vissements, et livré aux transports de la re-
« connaissance pour les lumières que l'Être-Su-
« prême avait versées dans ton ame; oh! regarde
« en pitié ce faible genre humain que tu viens
« de quitter; élève l'esprit de ce bas univers;
« préside à ton pays; ranime ses talents, et cor-
« rige ses mœurs. Quoique avilie et corrompue,
« c'est l'Angleterre qui t'a vu naître; elle se glo-
« rifie de ton nom; elle t'offre pour modèle à
« ses enfants. Un jour, ô grand homme, ta cen-
« dre ranimée reprendra une seconde vie, lors-
« que le temps ne sera plus. En attendant, sois
« le génie de ta patrie, tandis que ta poussière
« sacrée dort avec celle des rois et qu'elle daigne
« honorer leurs tombeaux. » C'est avec cet en-
thousiasme que les Anglais louent leurs grands
hommes.

Ce même Thompson a composé un éloge fu-
nèbre en l'honneur du lord Talbot, qui avait été
son bienfaiteur et son ami. Ce panégyrique offre
aussi des beautés. Il est adressé au fils du mort;
et voici comme il commence : « Milord, tandis
« qu'avec la nation tu pleures un ami et un père,
« permets à ma muse de verser sur la tombe
« de Talbot des vers sortis de mon cœur et dic-
« tés par la vérité. Ma muse, tu le sais, dès
« long-temps s'est chargée du double emploi de
« louer le mérite mort, d'humilier l'orgueil vi-

« vant. Sa tâche généreuse commence où l'inté-
« rêt finit, etc. » Dans un endroit où il parle de
la protection que Talbot donnait aux arts : « Bien
« différent, dit-il, de ces hommes vains qui,
« usurpant le nom de protecteur qu'ils avilissent,
« osent sacrifier un homme de mérite à leur or-
« gueil, et répandre la rougeur de la honte sur
« un front honnête; quand il accordait une grace,
« c'était une dette qu'il semblait payer au mé-
« rite, à la nation, et à l'Être qui est la source
« éternelle de tout bien. Les muses reconnais-
« santes avouent un tel protecteur; mais leur
« noble fierté rejette avec dédain les secours fas-
« tueux que leur offre quelquefois la main in-
« sultante de la vanité. » Et à la fin : « Pardonne,
« ombre immortelle (si quelque chose de cette
« poussière de la terre peut encore monter jus-
« qu'à toi), pardonne un vain éloge inutile à ta
« gloire. Que dis-je? non, rien n'est vain de ce
« que la reconnaissance inspire. D'ailleurs ma
« muse acquitte un devoir; elle rend ce qu'elle
« doit à la vertu, à la patrie, au genre humain,
« à la nature immortelle et souveraine qui lui
« a donné, comme à sa prêtresse, la charge ho-
« norable de chanter des hymnes en l'honneur
« de tout ce qu'elle forme de grand et de beau
« dans l'univers. »

On voit quel est le ton et la noblesse de ces

éloges; la vigueur d'ame qui y règne vaut bien notre délicatesse et notre goût. Ce goût, si nécessaire, mais quelquefois si incertain, est la faux qui retranche, mais n'est pas la sève qui fait produire. Un sentiment énergique et noble vaut mieux qu'une beauté exacte et froide. Si un Spartiate eût daigné écrire, j'eusse préféré son éloquence à celle d'Athènes.

Le génie du Czar Pierre, qui a porté les semences de tous les arts en Russie, y a fait naître aussi l'éloquence. Nous avons un panégyrique de ce grand homme, en langue russe, qui mérite d'être connu. Il est de M. Lomanosoff, écrivain original dans son pays, et qui, jusqu'à présent, a le plus honoré sa nation. Voici quelques traits de cet éloge. On y trouvera cette teinte de poésie qui convient au genre, et encore plus à un peuple à peine civilisé, où le génie même doit avoir plus de sensations que d'idées. « Sup-
« posez, dit l'orateur, un Moscovite sorti de sa
« patrie avant les entreprises de Pierre-le-Grand;
« supposez qu'il ait habité au-delà des mers,
« dans des climats où le nom et les projets du
« Czar n'aient pas pénétré. A son retour, que
« penserait le voyageur en trouvant dans son
« pays les arts établis, de nouveaux habillements,
« des mœurs nouvelles, architecture, maisons,
« citadelles, villes, lois, usages, coutumes, tout

« enfin jusqu'au cours des fleuves et aux bornes
« de la mer, changé dans cet empire. Ne croirait-
« il pas ou que son absence a duré des siècles,
« ou que le genre humain s'est réuni pour créer,
« en si peu d'années, tant de merveilles, ou que
« ce spectacle étonnant n'est que l'effet et l'illu-
« sion d'un songe?

Ailleurs il personnifie la Russie, qui, triste et sanglante, apparaît aux yeux du Czar pendant ses voyages. Elle l'appelle, elle lui tend les bras. « Reviens, aie pitié de mes malheurs. Des traîtres « me déchirent, des brigands me désolent. » Le héros, sensible à ces accents, revole vers elle. Il le peint ensuite combattant au-dehors, et tour-à-tour, la Suède, la Pologne, la Crimée, la Turquie, la Perse; au-dedans, les strelitz, les fanatiques, les patriarches et les cosaques; dans sa propre maison, les incendies, les empoisonnements et les assassinats: il peint surtout son activité prodigieuse. « Que de courses, de trajets, « de voyages! La Duna et le Niéper, le Volga et « le Tanaïs, la Vistule et l'Oder, l'Elbe et le Da-« nube, la Seine, la Tamise et le Rhin ont tour-« à-tour dans leurs eaux réfléchi son image. Les « quatre mers qui bornent cet empire, témoins « de ses exploits, se sont tour-à-tour courbées « sous le poids de ses flottes. Parcourez des pays « innombrables; partout vous trouverez des

« traces de ses pas. C'est ici qu'il s'arrêta après
« un voyage de cinq cents lieues; à cette source
« d'eau il étancha sa soif; dans cette plaine il
« rangea lui-même son armée en bataille; dans
« cette forêt il marqua avec la hache les chênes
« qu'il fallait abattre pour construire des vais-
« seaux. Ici il travailla comme un simple arti-
« san; là il écrivit des lois; plus loin il traça
« des plans de construction pour une flotte.
« Voici les ports que sa main a creusés; voilà
« les forteresses qu'il a bâties; c'est ici qu'il ar-
« rêta le sang qui coulait de la blessure d'un de
« ses sujets. Semblable à l'astre qui éclaire le
« monde, semblable à la mer agitée sans cesse
« par le flux et le reflux, ce héros a été pour
« ses peuples dans un mouvement éternel. Mille
« ans de vie suffiraient à peine à tant de tra-
« vaux; et sa vie a été si courte! » Ce discours
finit par une apostrophe à l'ame du Czar qui est
sans doute dans les cieux, d'où l'orateur le prie
de veiller sur son empire. Il faut convenir qu'il
y a dans la plupart de ces morceaux le ton
d'une vraie et noble éloquence. Lorsque, il y a
cent ans, la Russie était à peine connue, que
les descendants des anciens Scythes étaient en-
core à demi sauvages, et que le lieu où est au-
jourd'hui située leur capitale n'était qu'un dé-
sert, on ne s'attendait pas alors qu'avant la fin

du siècle, l'éloquence dût y être cultivée; et qu'un Scythe, au fond du golfe de Finlande, et à quinze degrés au-delà du Pont-Euxin, prononcerait un tel panégyrique dans une académie de Pétersbourg. On ne s'attendait pas davantage qu'en 1771 un orateur prononçât sur le tombeau même du Czar Pierre un remerciement à l'ame de ce grand homme, pour une victoire remportée par une flotte russe dans la méditerranée et au milieu des îles de l'Archipel. Cette idée, digne des anciens Grecs, qui croyaient que le génie des grands hommes veillait toujours au milieu d'eux, et que leur ame était présente parmi leurs concitoyens pour animer et soutenir leurs travaux, est peut-être le plus bel hommage qui ait été rendu au législateur de la Russie. Par un hasard singulier, l'orateur se nommait Platon; et l'on dit que son éloquence ne le rendait pas indigne de porter ce nom célèbre. Ainsi les arts font le tour du monde. Ce n'est plus le Scythe Anacharsis qui voyage dans Athènes; ce sont les arts mêmes de la Grèce qui semblent voyager chez les Scythes. Les Russes ont un esprit facile et souple; leur langue est, après l'italien, la langue la plus douce de l'Europe: et, si une législation nouvelle, élevant les esprits, fait disparaître enfin les longues traces du despotisme et de la servitude; si elle donne

au corps même de la nation une sorte d'activité qui n'a été, jusqu'à présent, que dans les Souverains et la Noblesse : si de grands succès continuent à frapper, à réveiller les imaginations, et que l'idée de la gloire nationale fasse naître pour les particuliers l'idée d'une gloire personnelle, alors le génie, qu'on y a vu plus d'une fois sur le trône, descendra peu-à-peu sur l'empire; et les arts même d'imagination, transplantés dans ces climats, pourront peut-être y prendre racine et être un jour cultivés avec succès.

CHAPITRE XXXVIII

ET DERNIER.

Du genre actuel des Éloges parmi nous ; si l'éloquence leur convient, et quel genre d'éloquence.

En suivant l'histoire des éloges, et cette branche de la littérature depuis les Égyptiens et les Grecs jusqu'à nous, on a pu remarquer les changements que ce genre a éprouvés, les temps où il a été le plus commun, l'usage ou l'abus qu'on en a fait, et les différentes formes que la politique, ou la morale, ou la bassesse, ou le génie, lui ont données. On a vu des siècles où c'était presque le seul genre ; et ces siècles étaient ceux de l'oppression ou des succès, ceux de la tyrannie ou de la grandeur d'un maître. On a vu, dans toutes les républiques, l'honneur des éloges réservé pour les morts ; dans les monarchies, cet honneur prodigué aux vivants : le délire de la louange à Rome, sous Auguste et sous Constantin ; à Byzance, sous une foule d'Empereurs oubliés ; en France, sous Richelieu et sous Louis XIV. Depuis un demi-siècle, il s'est fait

parmi nous une espèce de révolution : on apprécie mieux la gloire ; on juge mieux les hommes; on distingue les talents des succès; on sépare ce qui est utile de ce qui est éclatant et dangereux ; on ne pardonne pas le génie sans la vertu ; on respecte quelquefois la vertu sans la grandeur; on perce enfin à travers les dignités pour aller jusqu'à l'homme. Ainsi, peu-à-peu, il s'est formé dans les esprits un caractère d'élévation, ou plutôt de justice. Les ames nobles, en se comparant aux ames viles de tous les états, se sont mises à leur place. De là on prostitue moins l'éloge. Ceux même qui pourraient être corrompus et lâches sont arrêtés par l'opinion; et la peur de la honte les sauve au moins de la bassesse. D'ailleurs un goût de vérité général s'est répandu. Moins il y en a dans nos mœurs, plus on en exige dans les écrits. Le mot célèbre de Mallebranche, *qu'est-ce que cela prouve?* est presque le mot du siècle. Les panégyriques doivent donc être tombés : on lit beaucoup moins d'oraisons funèbres : les dédicaces deviennent rares; elles ne s'ennoblissent que lorsque la philosophie sait parler avec dignité à la grandeur, ou lorsque la reconnaissance s'entretient avec l'amitié. Hors de là, c'est presque un ridicule égal de les faire ou de les recevoir. On ne voit plus ni prologues d'opéra sur les princes, ni odes

pindariques sur les grandes vertus d'un héros que personne ne connaît. Enfin les compliments et les harangues auxquels est condamné un homme en place, et où on doit lui prouver méthodiquement qu'il est un très-grand homme, sont mis par lui-même au rang des fables ennuyeuses. L'homme d'esprit en rit; le sot même n'ose plus les croire. Mais la même raison qui a dû faire tomber tous ces genres d'éloges déclamés ou chantés, écrits ou parlés, ou ridicules, ou ennuyeux, ou vils, ou du moins très-inutiles à tout le monde, excepté à celui à qui on les paie, a dû, au contraire, accréditer les panégyriques des grands hommes, qu'on peut louer sans honte, parce qu'on les loue sans intérêt, et qui, dans des temps plus heureux, ayant servi l'humanité et l'État, offrent de grandes vertus à nos mœurs, ou de grands talents à notre faiblesse. Aussi ce genre est aujourd'hui plus commun qu'il ne l'a jamais été. On sait que l'académie française substitua, il y a près de quinze ans, ces sortes d'éloges à ses anciens sujets. Elle crut qu'il valait mieux présenter la vertu en action, que des lieux communs de morale, souvent usés. Tout a imité cet exemple. On a proposé l'éloge de Leibnitz à Berlin, comme celui de Descartes à Paris; nous avons vu annoncer tour-à-tour l'éloge de Duquesne, à Marseille; celui du grand

Corneille à Rouen; celui du bon et de l'immortel Henri IV à la Rochelle. Il est à souhaiter que l'on continue ainsi les éloges de nos grands hommes. Là, tous les états et tous les rangs trouveraient des modèles. Les vrais citoyens désireraient d'y obtenir une place. Cet honneur, parmi nous, suppléerait aux statues de l'ancienne Rome, aux arcs de triomphe de la Chine, aux mausolées de Westminster. Eh quoi! chez toutes les nations éclairées il y a eu des honneurs pour la mémoire des grands hommes; et nous, qu'avons-nous fait pour les nôtres? La seule statue de Sully, qui existe, est dans un château au fond d'une province; et l'on a dédaigné, il y a trois ans, la générosité qui en faisait un présent à la patrie. On vient de relever avec éclat dans Stockholm un monument érigé, il y a cent ans, en l'honneur de Descartes; et, parmi nous, une simple pierre, dans une église, apprend où il repose. Molière obtint à peine la sépulture. Qui sait où est la cendre de Corneille? En quel endroit puis-je aller pleurer sur la tombe de Lhospital? Le général qui sauva la France à Denain, déposé depuis près de quarante années dans un pays étranger, attend encore qu'on transporte ses dépouilles et ses restes dans le pays qu'il a sauvé. Catinat, le plus vertueux des hommes, est enseveli sans pompe dans un vil-

lage ; et, avant qu'une compagnie savante eût proposé aux orateurs l'éloge de Fénélon, et qu'elle eût couronné un ouvrage éloquent, quels honneurs rendus à ce grand homme avaient consolé son ombre des disgraces et de l'exil? Nation impétueuse et légère, ardente à nos plaisirs, occupée toujours du présent, oubliant bientôt le passé, parlant de tout, et ne nous affectant de rien, nous regardons avec indifférence tout ce qui est grand ; et quelquefois un ridicule est tout le salaire d'une action généreuse, ou d'un service rendu à l'État et à nous. C'est au petit nombre des hommes vraiment sensibles, et à qui la nature n'a pas refusé ce recueillement de l'ame qui porte aux grandes choses et les fait aimer, c'est à eux à célébrer la vertu, à honorer le génie. Qu'ils opposent à l'injustice d'un moment la justice des siècles. Que l'homme de mérite, éclipsé par l'intrigue, et persécuté par la haine, sache, en mourant, que son nom du moins sera vengé. Alors il descendra dans la tombe avec moins de douleur, et ses yeux prêts à se fermer pourront n'être pas condamnés à verser des larmes.

On ne peut donc douter que ces sortes d'éloges ne soient utiles ; mais on peut demander comment, et dans quel genre ils doivent être écrits. Des hommes estimables pensent que les meilleurs modèles de ces sortes d'ouvrages sont,

ou les Vies des hommes illustres de Plutarque, ou les Éloges des savants de Fontenelle; c'est-à-dire qu'ils voudraient un simple éloge historique, mêlé de réflexions, sans qu'on se permît jamais ni le ton, ni les mouvements de l'éloquence. Ils sont persuadés que l'écrivain, borné au rôle d'historien philosophe, doit mieux voir et mieux peindre ce qu'il voit; qu'en cherchant moins à en imposer aux autres, il en impose moins à lui-même; que celui qui veut embellir exagère; qu'on perd du côté de l'exacte vérité tout ce qu'on gagne du côté de la chaleur; que, pour être vraiment utile, il faut présenter les faiblesses à côté des vertus; que nous avons plus de confiance dans des portraits qui nous ressemblent; que toute éloquence est une espèce d'art dont on se défie; et que l'orateur, en se passionnant, met en garde contre lui les esprits sages qui aiment mieux raisonner que sentir.

Voilà les raisons qu'on apporte pour bannir l'élo quence des éloges des grands hommes. Mais ne peut-on pas répondre que, ces sortes d'ouvrages étant moins des monuments historiques que des tableaux faits pour réveiller de grandes idées ou de grands sentiments, il ne suffit pas de raconter à l'esprit, il faut, si l'on peut, parler à l'ame et l'intéresser fortement? Pour peu qu'un lecteur soit instruit, les faits qui concernent les

grands hommes lui sont connus. Que lui apprenez-vous donc par un éloge? rien. Mais par la manière dont vous présentez les faits, dont vous les développez, dont vous les rapprochez les uns des autres; par les grandes actions comparées aux grands obstacles; par l'influence d'un homme sur sa nation, par les traits énergiques et mâles avec lesquels vous peignez ses vertus, par les traits touchants sous lesquels vous montrez la reconnaissance ou des particuliers ou des peuples, par le mépris et l'horreur que vous répandez sur ses ennemis; enfin par les retours que vous faites sur votre siècle, sur ses besoins, sur ses faiblesses, sur les services qu'un grand homme pourrait rendre et qu'on attend sans espérer, vous excitez les ames, vous les réveillez de leur léthargie, vous contribuez du moins à entretenir encore, dans un petit nombre, l'enthousiasme des choses honnêtes et grandes. Et croyez-vous produire ces effets sans éloquence? Sera-ce après la lecture d'un éloge froidement historique, que l'on tombera dans cette rêverie profonde qui accompagne les impressions fortes? Sera-ce alors que l'on descendra dans soi-même, que l'on interrogera sa vie, que l'on se demandera ce que l'on a fait de grand ou d'utile, que l'on prendra la résolution de se consacrer enfin à des travaux pour l'État ou pour soi-même; que le fantôme de la postérité, qui

n'existait point pour l'ame indifférente, se réalisera enfin à ses yeux, et qu'elle consentira à mépriser la fortune, à irriter l'envie? Non; l'homme froid et tranquille laisse la même tranquillité à tout ce qui l'entoure. C'est la loi générale. Imaginez la nature sans mouvement : tout est mort; plus de communication; l'univers n'est qu'un assemblage de masses isolées, et de corps sans action, éternellement séparés et éternellement immobiles. Il en est de même des ames. Le sentiment est ce qui les agite et les remue; il circule comme le mouvement; il a ses lois comme le choc des corps. Peignez donc avec force tout ce que vous voulez m'inspirer. Voulez-vous m'élever? ayez de la grandeur. Voulez-vous me faire admirer les vertus, les travaux, les grands sacrifices? déployez vous-même cette admiration qui me frappe et qui m'étonne. Que dis-je? Si vous n'avez ces sentiments dans le cœur, êtes-vous digne de peindre les grands hommes? y réussirez-vous? Pour remplir cette tâche, il faut avoir été fortement ému au récit des grandes actions; il faut souvent, dans le silence de la nuit, avoir interrompu ses lectures par des cris involontaires; il faut plus d'une fois avoir senti sa paupière humide des larmes de l'attendrissement; il faut avoir éprouvé l'indignation que donne le crime heureux; il faut

avoir senti le mépris des faiblesses et de tout ce qui dégrade. Et, si votre ame est ainsi affectée, pourrez-vous vous restreindre au détail historique des faits, et à quelques réflexions inanimées? Ne faudra-t-il pas que le sentiment qui est dans votre ame, se répande? En peignant de grandes choses, ne sentirez-vous pas le contraste des choses viles? En parlant des maux, ne vous attendrirez-vous pas sur ceux qui les ont soufferts? N'évoquerez-vous pas quelquefois le génie de la bienfaisance et de l'humanité sur les hommes malheureux? Ne verra-t-on pas quelquefois, sur vos lignes tracées en désordre, l'empreinte des larmes que votre œil aura laissées tomber en les écrivant? Malheur à vous, si les intérêts des États, si les maux des hommes, si les remèdes à ces maux, si la vertu, si le génie, si tout ce qu'il y a de grand et de noble, vous laisse sans émotion, et si, en traitant tous ces objets, vous pouvez vous défendre à vous-même d'être éloquent!

Je sais qu'il y a beaucoup de différence entre l'orateur qui parle, et l'écrivain qui ne doit être que lu. Le premier peut et doit être plus aisément passionné. Une grande assemblée élève l'ame. Les sentiments passent de l'orateur au peuple, et reviennent du peuple à l'orateur. Ces milliers d'hommes sur lesquels il agit, réagissent sur lui. D'ailleurs son ton, ses yeux, sa voix,

tous ses mouvements, de concert avec la passion qui l'anime, persuadent que cette passion est vraie. Il frappe, il agite les sens; et c'est ainsi qu'il s'empare de l'ame, et qu'il la trouble. Mais pour l'écrivain tout est calme. On le lit en silence. Chaque homme avec qui il converse est isolé. Le sentiment est solitaire. L'orateur lui-même est absent : ni les inflexions de sa voix, ni les traits de son visage, ne vous attestent la vérité de ce qu'il dit. Des sons tracés, des caractères muets sont la seule communication qu'il y ait entre vous et lui : il n'y a que sa pensée qui parle à la vôtre. L'effet de cette éloquence, on ne peut se le dissimuler, est donc plus difficile, et le succès plus incertain.

D'ailleurs, il y a des pays et des siècles où l'éloquence par elle-même doit moins réussir. Ainsi les Grecs, plus animés par leur climat, devaient être plus sensibles à l'éloquence que les Romains; et les Romains, plus que tous les peuples septentrionaux de l'Europe. Mais, si un peuple a des mœurs frivoles et légères; si, au lieu de cette sensibilité profonde qui arrête l'ame et la fixe sur les objets, il n'a qu'une espèce d'inquiétude active qui se répande sur tout sans s'attacher à rien; si, à force d'être sociable, il devient tous les jours moins sensible; si tous les caractères originaux disparaissent pour prendre une

teinte uniforme et de convention; si le besoin de plaire, la crainte d'offenser, et cette existence d'opinion qui aujourd'hui est presque la seule, étouffe ou réprime tous les mouvements de l'ame; si on n'ose ni aimer, ni haïr, ni admirer, ni s'indigner d'après son cœur; si chacun par devoir est élégant, poli et glacé; si les femmes même perdent, tous les jours, de leur véritable empire; si à cette sensibilité ardente et généreuse qu'elles ont droit d'inspirer on substitue un sentiment vil et faible; si les événements heureux ou malheureux ne sont qu'un objet de conversation, et jamais de sentiment; si le vide des grands intérêts rétrécit l'ame, et l'accoutume à donner un grand prix aux petites choses, que deviendra l'éloquence chez un pareil peuple? Rien de si ridicule qu'un homme passionné dans un cercle d'hommes froids. L'ame qui a de l'énergie fatigue celle qui n'en a pas; et, pour s'attendrir ou s'élever avec les autres, il faut être accoutumé à sentir avec soi-même. A ces causes, ou politiques ou morales, s'en joignent encore d'autres. Notre siècle est généralement tourné vers l'esprit de discussion; et ce genre d'esprit, occupé sans cesse à comparer des idées, doit nuire un peu à la vivacité des sentiments. D'ailleurs, il faut des choses nouvelles pour ébranler l'imagination; et presque tous les grands tableaux ont

été épuisés par les orateurs de tous les siècles. Ce qui eût produit autrefois un grand effet, n'est plus aujourd'hui que lieu commun. Enfin, en voulant faire un art de l'éloquence, on a nui à l'éloquence même. Toutes les manières pathétiques et fortes, dont les gens à passions s'expriment, ont été rangées sous une nomenclature aride de figures. Qu'un homme se livre à un de ces mouvements, l'effet est prévu, il ne produit rien. On croit voir quelqu'un qui s'échafaude pour étonner; et cette espèce d'appareil fait rire. Quelques hommes même ont pris ces formules pour de l'éloquence : autre source de ridicule. Les mauvais orateurs ont décrédité les bons, à-peu-près comme les charlatans font tort à la médecine, et les versificateurs aux poètes. Faut-il donc renoncer à l'éloquence? Non sans doute; mais ce sont autant de raisons pour s'attacher à bien distinguer la vraie de la fausse. D'abord il n'y a point d'éloquence sans idées. Si donc, en célébrant les grands hommes, vous voulez être mis au rang des orateurs, il faut avoir parcouru une surface étendue de connaissances; il faut avoir étudié et dans les livres et dans votre propre pensée, quelles sont les fonctions d'un général, d'un législateur, d'un ministre, d'un prince; quelles sont les qualités qui constituent ou un grand philosophe, ou un grand poète : quels sont

les intérêts et la situation politique des peuples; le caractère ou les lumières des siècles: l'état des arts, des sciences, des lois, du gouvernement; leur objet et leurs principes; les révolutions qu'ils ont éprouvées dans chaque pays: les pas qui ont été faits dans chaque carrière; les idées ou opposées ou semblables de plusieurs grands hommes; ce qui n'est que système, et ce qui a été confirmé par l'expérience et le succès; enfin, tout ce qui manque à la perfection de ces grands objets qui embrassent le plan et le système universel de la société.

Mais ces connaissances ne sont encore que générales; il vous en faut de plus particulières. Le peintre, avant de manier le crayon, conçoit ses figures, étudie leurs attitudes. Méditez donc sur l'ame et le génie de celui que vous voulez louer; saisissez les idées qui lui sont propres; trouvez la chaîne qui lie ensemble ou ses actions ou ses pensées; distinguez le point d'où il est parti et celui où il est arrivé; voyez ce qu'il a reçu de son siècle et ce qu'il y a ajouté; marquez ou les obstacles ou les causes de ses progrès, et devinez l'éducation de son génie. Ce n'est pas tout: observez l'influence de son caractère sur ses talents, ou de ses talents sur son caractère; en quoi il a été original et n'a reçu la loi de personne: en quoi il a été subjugué, ou

par l'habitude, la plus invincible des tyrannies; ou par la crainte de choquer son siècle, crainte qui a corrompu tant de talents; ou par l'ignorance de ses forces, genre de modestie qui est quelquefois le vice d'un grand homme. Mais surtout démêlez, s'il est possible, quelle est l'idée unique et primitive qui a servi de base à toutes ses idées; car presque tous les hommes extraordinaires dans la législation, dans la guerre, dans les arts, imitent la marche de la nature, et se font un principe unique et général dont toutes leurs idées ne sont que le développement. Cette connaissance, cette méditation profonde vous donnera le plan et le dessein de votre ouvrage. Alors, il en est temps, prenez la plume. Faites agir ou penser les grands hommes: vous verrez naître vos idées en foule; vous les verrez s'arranger, se combiner, se réfléchir les unes sur les autres: vous verrez les principes marcher devant les actions, les actions éclairer les principes, les idées se fondre avec les faits; les réflexions générales sortir ou des succès, ou des obstacles, ou des moyens: vous verrez l'histoire, la politique, la morale, les arts et les sciences, tout ce système de connaissances liées dans votre tête, féconder à chaque pas votre imagination, et joindre partout aux idées principales une foule d'idées accessoires. Croit-on en effet que,

dans toutes les beautés ou de la nature ou de l'art, ce soit l'idée d'un seul et même objet, ou une sensation simple, qui nous attache? Nos plaisirs, comme nos peines, sont composés. L'idée principale en attire à elle une foule d'autres qui s'y mêlent, et en augmentent l'impression. Celui qui, sans s'écarter, et en remplissant toujours son but, saura donc semer le plus d'idées accessoires sur sa route, sera celui qui attachera l'esprit plus fortement. C'est là le secret de l'orateur, du poète, du statuaire et du peintre. Consultez les hommes de génie en tout genre; voyez les grandes compositions dans les arts. Un artiste est appelé à six cents lieues de Paris; il va dans Pétersbourg élever un monument au fondateur de la Russie. Se contentera-t-il de fondre la statue colossale d'un héros, et d'imiter parfaitement ses traits? Non, sans doute; il tâchera encore de réveiller dans l'ame de la postérité, qui doit contempler ce monument, l'idée de tous les obstacles qu'un grand homme eut à vaincre; l'idée de son courage et de sa vigilance; l'idée de l'envie et de la haine qui, dans tout pays, s'acharnent après les grands hommes. Il ne placera donc point son héros sur un froid piédestal; on le verra sur un rocher escarpé qui lui sert de base, poussant à toute bride un cheval fier et vigoureux qui gravit au sommet du ro-

cher; et de là il paraîtra étendre sa main sur son empire. La partie du rocher qu'il aura parcourue offrira l'image d'une campagne cultivée; celle qui lui restera à franchir, sera encore brute et sauvage. Cependant un serpent à demi écrasé, et ranimant ses forces, s'élancera pour piquer les flancs du cheval, et tâcher, s'il le peut, d'arrêter la course du héros. Peintres des grands hommes, voilà votre modèle. Qu'une foule d'idées se joigne à l'idée principale, et l'embellisse. Indiquez souvent plus que vous n'exprimerez. L'esprit aime surtout les idées qu'il paraît se créer à lui-même. Plus vous ferez penser, et plus l'espace qu'on parcourra avec vous s'agrandira. C'est par le nombre de ses idées, que l'ame vit, qu'elle existe: en lisant l'ouvrage le plus court elle peut donc avoir un sentiment plus vif et plus répété d'elle-même, qu'en parcourant des volumes entiers.

Mais le nombre des idées ne suffit pas pour l'éloquence: il en fait la solidité et la force; c'est le sentiment qui en fait le charme. Lui seul donne à l'ouvrage cet heureux degré de chaleur qui attire l'ame et l'intéresse, et la précipite toujours en avant sans qu'elle puisse s'arrêter. Vous n'ignorez point qu'il y a entre les idées deux espèces de liaison: l'une métaphysique et froide, et qui consiste dans un enchaînement de rap-

ports et de conséquences; celle-là n'est que pour l'esprit: l'autre est pour l'ame, et c'est elle seule qui en a le tact; elle est produite par un sentiment général qui circule d'une idée à l'autre, qui les unit, qui les entraîne toutes ensemble, comme une seule et même idée, et ne permet jamais de voir ni où l'esprit s'est reposé, ni d'où il a repris son élan et sa course. Cette liaison intime, cette rapidité, qui fait une grande partie de l'éloquence, ne peut naître que d'une ame ardente et sensible, et fortement affectée de l'objet qu'elle veut peindre. Mais il faut savoir quels sont les objets qui ont le droit d'affecter l'ame, et jusqu'où elle doit l'être. Si on se passionne pour ce qui ne le mérite pas, on est froid; si on passe le but, on est ridicule. Comment poser ces barrières? qui fixera la limite où le sentiment doit s'arrêter pour être vrai? Nous avons déja vu qu'il y a des peuples moins susceptibles de sentiment que d'autres. Ce qui eût transporté d'admiration et fait palpiter de plaisir un habitant de Lacédémone, n'eût pas même fixé l'attention d'un Sybarite. Il y a la même différence entre les hommes. En général, l'être vertueux et moral s'affectera bien plus que celui qui est sans principes; le malheureux, plus que celui qui jouit de tout; le solitaire, plus que l'homme du grand monde; l'habitant des provinces, plus

que celui des capitales; l'homme mélancolique, plus que l'homme gai; enfin, ceux qui ont reçu de la nature une imagination ardente qui modifie leur être à chaque instant, et les met à la place de tous ceux qu'ils voient ou qu'ils entendent, bien plus que ceux qui, toujours froids et calmes, n'ont jamais su se transporter un moment hors de ce qui n'était pas eux. Dans ce contraste et d'organisation et de caractère, chacun cependant prend pour la nature ce qui est lui. Nos passions ou nos faiblesses, voilà la règle de nos jugements. Quelle sera donc celle de l'orateur? Qu'il ne consulte ni un particulier, ni une ville, ni même une nation et un siècle, dont les mœurs et les idées changent; mais la nature de tous les pays et de tous les temps, qui ne change pas. Il y a dans toutes les ames bien nées, des impressions que rien ne peut détruire, et qu'on est toujours sûr de réveiller; ce sont, pour ainsi dire, des cordes toujours tendues, qui frémissent de siècle en siècle, et de pays en pays : c'est celles-là qu'il faut toucher. Qu'ainsi, dans l'ordre politique, l'orateur se pénètre des grands rapports du prince avec les sujets, et des sujets avec le prince; qu'il sente avec énergie et les biens et les maux des nations : que, dans l'ordre moral, il s'enflamme sur les liens généraux de bienfaisance qui doivent

unir tous les hommes; sur les devoirs sacrés des familles; sur les noms de fils, d'époux et de pères: que, dans ce qui a rapport aux talents, il admire les découvertes des grands hommes, la marche du génie; ces grandes idées qui ont changé sur la terre la face du commerce, ou celle de la philosophie, de la législation et des arts, et qui ont fait sortir l'esprit humain des sillons que l'habitude et la paresse traçaient depuis vingt siècles. Que, sur tous ces objets, s'il a une ame sensible et forte, il ne craigne pas de s'y abandonner; la nature est pour lui. Qu'il oublie alors et les idées rétrécies d'un cercle, et les préjugés d'un moment, et les systèmes de l'indifférence ou de l'erreur. Alors, sa marche sera souvent impétueuse. Né avec un sentiment vigoureux et prompt, il s'élancera avec rapidité, et par saillies, d'un objet à l'autre; semblable à ces animaux agiles qui, placés dans les Pyrénées ou dans les Alpes, et vivant sur la cime des montagnes, bondissent d'un rocher à l'autre, en sautant par-dessus les précipices: l'animal sage et tranquille qui, dans le vallon, traîne ses pas et mesure lentement, mais sûrement, le terrain qui le porte, les observe de loin, et ne conçoit pas cette marche, qui pourtant est dans la nature comme la sienne. Mais que l'orateur prenne garde. Tout a ses défauts et ses dangers. Plus

une telle éloquence est noble quand elle est appliquée à de grands objets et qu'elle naît d'un sentiment vrai et profond, plus un faux enthousiasme et une fausse chaleur sont ridicules aux yeux de tout homme sensé. Il en est des ouvrages d'éloquence comme d'une pièce de théâtre. Si l'illusion ne gagne, le ridicule perce, et l'on rit. C'est ce qui arrive toutes les fois que le sentiment est faux; et il ne peut manquer de l'être, si on peint ce qu'on ne sent pas. Voyez dans le monde tous ceux qui, par système, veulent paraître sensibles; car (aujourd'hui surtout) il y a des hypocrites de sensibilité comme des hypocrites de vertu. Tout les trahit. Ils parlent avec glace de leur tendre amitié. Ils vantent avec un visage immobile leur douleur profonde. Eh! croient-ils qu'on puisse en imposer sur le sentiment? Le sentiment a ses regards, son ton, ses mouvements, son langage, qu'on ne devine pas, qu'on n'imite point. O vains acteurs! vous tromperez tout au plus l'ame indifférente et glacée, qui n'a pas le secret de cette langue : mais l'ame sensible, vous la repoussez; elle démêle votre jeu, vos systèmes, vous voit arranger vos ressorts; votre ton n'est pas le sien, et vos ames ne sont pas faites pour s'entendre. On ne joue pas plus la sensibilité dans les ouvrages, que dans le commerce de la vie. Que celui donc à qui la

nature l'a refusée, n'aspire point à imiter ce qu'il n'a pas. Mais, soit que vous soyez éloquent, ou que vous ne le soyez point; soit qu'en célébrant les grands hommes, vous preniez pour modèle ou la gravité de Plutarque, ou la vigueur de Tacite, ou la sagesse piquante de Fontenelle, ou de temps en temps l'impétuosité et la grandeur de Bossuet, n'oubliez pas que votre but est d'être utile. Quoi! ne vous proposeriez-vous que de louer une froide cendre? Qu'importent vos vains éloges pour les morts? C'est aux vivants qu'il faut parler; c'est dans leur ame qu'il faut aller remuer le germe de l'honneur et de la gloire. Ils veulent être aimables; faites-les grands. Présentez-leur sans cesse l'image des héros et des hommes utiles. Que cette idée les réveille. Osez mêler un ton mâle aux chansons de votre siècle. Mais, surtout, ne vous abaissez point à d'indignes panégyriques. Il est temps de respecter la vérité. Il y a deux mille ans que l'on écrit, et deux mille ans que l'on flatte. Poètes, orateurs, historiens, tout a été complice de ce crime. Il y a peu d'écrivains pour qui l'on n'ait à rougir. Il n'y a presque pas un livre où il n'y ait des mensonges à effacer. Les quatre siècles des arts, monuments de génie, sont aussi des monuments de bassesse. Qu'il en naisse un cinquième, et qu'il soit celui de la vérité. La flat-

terie, dans tous les siècles, l'a bannie des cours; la mollesse de nos mœurs la bannit de nos sociétés; l'effroi la repousse de nos cœurs quand elle y veut descendre. O écrivains, qu'elle ait un asyle dans vos ouvages. Que chacun de vous fasse le serment de ne jamais flatter, de ne jamais tromper. Avant de louer un homme, interrogez sa vie. Avant de louer la puissance, interrogez votre cœur. Si vous espérez, si vous craignez, vous serez vils. Êtes-vous destinés par vos talents à la renommée? Songez que chaque ligne que vous écrivez, ne s'effacera plus. Montrez-la donc d'avance à la postérité, qui vous lira; et tremblez qu'après avoir lu, elle ne détourne son regard avec mépris. Non, le génie n'est pas fait pour trafiquer du mensonge avec la fortune. Il a dans son cœur je ne sais quoi qui s'indigne d'une faiblesse; et sa grandeur ne peut s'avilir sans remords. Juger de tout, apprécier la vie, peser la crainte et l'espérance, voir et l'intérêt des hommes et l'intérêt des sociétés, s'instruire par les siècles et instruire le sien, distribuer sur la terre et la gloire et la honte, et faire ce partage comme Dieu et la conscience le feraient, voilà sa fonction. Que chacune de ses paroles soit sacrée. Que son silence même inspire le respect, et ressemble quelquefois à la justice. Un conquérant qui aimait la gloire, mais plus

avide de renommée que juste, s'étonnait de ce qu'un homme vertueux, et que tout le peuple respectait, ne parlait jamais de lui. Il le manda. Pourquoi, dit-il, les hommes les plus sages de mon empire se taisent-ils sur mes conquêtes? Prince, dit le vieillard, les sages des siècles suivants le diront à ta postérité; et il se retira.

FIN DE L'ESSAI SUR LES ÉLOGES.

MORCEAUX

RETRANCHÉS A LA CENSURE

DANS

L'ESSAI SUR LES ÉLOGES.

Portrait du cardinal de Richelieu.

EXAMINONS les moyens dont il se servit, et de quelle manière il déploya l'autorité royale qu'il usurpait. Il y avait deux reines; il les persécuta toutes deux, et les outragea tour-à-tour ou ensemble. Il traita l'une, plus d'une fois, comme criminelle; il força l'autre d'être, jusqu'à sa mort, errante et fugitive hors du pays où elle avait régné, privée de ses biens, manquant du nécessaire, et réduite à implorer, par d'inutiles requêtes, la vengeance du parlement contre son ennemi, qu'elle avait fait cardinal et ministre. Le roi avait un frère; le cardinal, toute sa vie, en fut l'oppresseur et le tyran. Il emprisonna ou fit périr sur l'échafaud plusieurs des amis de ce prince, le maltraita lui-même, l'obligea plus

d'une fois, à force de persécutions, de fuir de la cour et de sortir de France, déclara tous ses partisans coupables de lèse-majesté, et fit ériger une chambre pour les proscrire. Partout on ne voyait que des instruments honteux de supplice, et des effigies de ceux qui avaient échappé à la mort par l'exil. Il y avait des princes du sang; le cardinal les traite à peu près comme le frère du roi; il les emprisonne ou les fait fuir, les avilit ou les écrase. Il y avait des ministres, des généraux, des amiraux, des maréchaux de France; il suit avec eux le même plan. Le ministre La Vieuville le fait entrer au conseil; le cardinal lui jure sur l'hostie une amitié éternelle; le cardinal, six mois après, le fait arrêter. Le duc de Montmorency avait la place d'amiral; le cardinal l'en dépouille, et la prend pour lui sous un autre nom. Ce même duc, en 1630, gagne une bataille en Italie, et, en 1632, perd la tête sur un échafaud pour s'être ligué avec le frère du roi contre le ministre : il est vrai qu'il avait été pris les armes à la main. Les deux princes de Vendôme, fils de Henri IV, sont emprisonnés à Vincennes; le comte de Soissons fuit en Italie; le duc de Bouillon sauve sa tête par l'échange de Sedan. Parmi les maréchaux de France, le maréchal Ornano, arrêté en 1636, meurt à Vincennes; le maréchal de Marillac, après quarante ans de ser-

vice, est décapité, sous prétexte de concussions, c'est-à-dire, comme il le disait lui-même, pour un peu de paille et de foin ; le maréchal de Bassompierre, un des meilleurs citoyens, est mis à la Bastille, en 1631, et y reste onze ans, c'est-à-dire jusqu'après la mort du cardinal. En 1626, le comte de Talleyrand-Chalais, ennemi du cardinal, est jugé à mort, et exécuté à Nantes. En 1631, Marillac, le garde des sceaux, frère du maréchal, est aussi arrêté, et meurt prisonnier à Châteaudun. En 1632, Châteauneuf, autre garde des sceaux, est mis en prison sans forme de procès. En 1633, le commandeur du Jars et d'autres sont condamnés à perdre la tête; un seul a sa grace sur l'échafaud; tous les autres sont exécutés. En 1638, le duc de La Valette, fugitif, est condamné à mort par des commissaires, exécuté en effigie, et déclaré innocent après la mort du cardinal. En 1642, Cinq-Mars, favori du roi, est exécuté pour avoir conspiré contre le cardinal ; de Thou, qui avait su la conspiration, et qui s'y était opposé de toutes ses forces par ses conseils, est aussi arrêté, jugé à mort et exécuté. C'est ainsi que le cardinal traita tous les grands et les hommes en place qui étaient, ou qu'il regardait comme ses ennemis. Le roi avait des favoris, des confesseurs et des maîtresses; le cardinal les fit exiler, les fit arrê-

15.

ter, ou les obligea de prendre la fuite, dès qu'ils eurent le courage de lui déplaire. Les particuliers même furent exposés à sa vengeance. Urbain Grandier est condamné comme magicien et brûlé vif en 1634 : son premier crime était d'avoir disputé, dans des écoles de théologie, le rang à l'abbé Duplessis-Richelieu. Tous ceux qui étaient amis de ses ennemis, tous ceux qui approchèrent, à quelque titre et de quelque manière que ce fût, de la mère ou du frère du roi, créatures, confidents, domestiques, médecins même, furent arrêtés, dispersés, condamnés, et perdirent ou la liberté ou la vie. Il y avait des lois ; il n'en respecta aucune dès qu'il s'agissait des intérêts de sa haine ; il persécuta ceux qui les réclamaient ; il opprima les Corps établis pour en être les dépositaires et les vengeurs. Jamais il n'y eut en France autant de commissions. On sait que Richelieu se servit toujours de cette voie pour assassiner juridiquement ses ennemis. Laubardemont, conseiller d'état, et l'un de ces hommes lâches et cruels faits pour servir d'instrument au plus cruel despotisme, pour égorger l'innocence aux pieds de la fortune, pour calculer toutes les infamies par l'intérêt, et avilir le crime même aux yeux de celui qui le commande et qui le paie, Laubardemont, enivré de sang et affamé d'or, présidait à la plupart de ces tribunaux,

allait prendre d'avance les ordres de la haine, les recevait avec le respect de la bassesse, se pressait d'obéir pour ne pas faire attendre la vengeance, et, après avoir immolé sa victime, venait, pour le salaire d'un meurtre, recevoir le sourire d'un ministre. C'est ainsi qu'Urbain Grandier fut traîné dans les flâmmes; Marillac, Cinq-Mars et de Thou, sur les échafauds.

Ce n'est pas tout : les premiers juges de Marillac l'admettent à se justifier; le cardinal fait casser l'arrêt et lui donne d'autres juges. Parmi ses juges étaient ses plus violents ennemis. M. du Châtelet, avocat-général au parlement de Rennes, refuse d'être du nombre des commissaires; le cardinal le fait arrêter et le fait mettre en prison. On traîne l'accusé, chargé de chaînes, jusque dans la maison de campagne du cardinal; et c'est là, contre toutes les lois du royaume, c'est sous les yeux et dans la maison même de son ennemi, qu'on lui fait son procès. Les lois de l'Église défendent à un ecclésiastique d'instruire un procès criminel; et c'est le sous-diacre Châteauneuf, garde des sceaux, le même qui avait recueilli la dépouille d'un des deux frères, qui prononce la sentence de mort contre l'autre. Le procureur-général Molé conclut au parlement à recevoir l'appel du procès; le cardinal assemble un conseil pour le décréter. Voilà comme on pro-

céda dans l'affaire de Marillac. Il ne faut pas oublier que, par arrêt du parlement, son innocence fut reconnue : mais c'était après la mort du cardinal ; et sa tête, en attendant, était tombée sur l'échafaud. On veut condamner le duc de La Valette au même supplice ; et, comme les crimes manquaient, on lui en fait un de s'être mis, par la fuite, à couvert des vengeances du ministre. De Thou n'en a d'autre que de n'avoir point été le délateur de ses amis. Tous les juges qui témoignent du courage sont écartés. Il n'y a point de preuve ; on corrompt Cinq-Mars, à qui l'on promet la vie. Il n'y a point de loi ; on déterre une vieille loi dans le code romain, rendue par des ministres despotes, sous deux princes imbéciles, employée une seule fois en France, sous un tyran. L'abbé de Thou sollicite pour son frère et réclame les lois ; le cardinal l'exile et lui défend d'approcher du roi, sous peine de la vie. Le roi avait permis à l'évêque de Toulon de solliciter pour son beau-frère ; le cardinal, par lettre-de-cachet, lui défend ce que le roi avait permis. Le cardinal lui-même est à Lyon pendant qu'on y instruit le procès ; on lui rend compte de tout ; chaque jour, il fait venir les juges, et de tout le poids de sa puissance sollicite le meurtre. Le chancelier hésite et le combat ; le cardinal répond : *Il faut que de Thou meure.* On emploie

toute l'adresse de l'art pour que l'innocent n'échappe point; un des juges est contraire à l'arrêt de mort, on le fait opiner le dernier. Enfin, l'arrêt se prononce. Le chancelier, sur le bureau même, écrit au cardinal. Il manquait un bourreau, le chancelier l'achète et le paie de son argent. Il refond ensuite et change tous les actes de la procédure. C'est ainsi qu'un cardinal, qu'un ministre et qu'un prêtre faisait observer les lois dans les jugements. On assure que le même homme fit demander au pape, sous le nom du roi, un bref pour faire mourir qui il voudrait dans les prisons, sans charge de conscience et sans forme de procès; comme s'il y avait une puissance qui pût affranchir des lois de la nature et de l'humanité! comme si un bref pouvait autoriser des assassinats!

Celui qui se jouait ainsi des lois ne devait point avoir plus de respect pour leurs ministres. Il destitua arbitrairement des magistrats; il écrasa les parlements; il interdit des cours souveraines. En 1631, il envoie au parlement un arrêt du conseil qui déclare tous les amis du frère du roi coupables de lèse-majesté. Les voix s'y partagent. Le parlement est mandé; on déchire sa procédure, et trois des principaux membres sont exilés. En 1636, il crée, pour avoir de l'argent, vingt-quatre charges nouvelles : le parlement

se plaint; le cardinal fait emprisonner cinq magistrats. Ainsi, partout il déployait avec une inflexible hauteur les armes du despotisme; c'est ainsi qu'il vint à bout de tout abaisser.

Pour voir maintenant s'il travailla pour l'État ou pour lui-même, il suffit de remarquer qu'il était roi sous le nom de ministre; que, secrétaire d'état en 1624, et chef de tous les conseils en 1639, il se fit donner pour le siége de la Rochelle les patentes de *général;* que, dans la guerre d'Italie, il était *généralissime*, et faisait marcher deux maréchaux de France sous ses ordres; qu'il était amiral, sous le titre de surintendant-général de la navigation et du commerce; qu'il avait pris pour lui le gouvernement de Bretagne et tous les plus riches bénéfices du royaume; que, tandis qu'il faisait abattre dans les provinces toutes les petites forteresses des petits seigneurs, et qu'il ôtait aux calvinistes leurs places de sûreté, il s'assurait pour lui de ces mêmes places; qu'il possédait Saumur, Angers, Honfleur, le Havre, Oléron et l'île de Rhé, usurpant pour lui tout ce qu'il ôtait aux autres; qu'il disposait en maître de toutes les finances de l'État; qu'il avait toujours en réserve chez lui trois millions de notre monnaie actuelle; qu'il avait des gardes comme son maître, et que son faste effaçait le faste du trône. Ainsi sa grandeur éclipsait tout.

S'il humilia les grands, ce ne fut point pour l'intérêt des peuples; jamais ce sentiment n'entra dans son ame. Il était ambitieux, et il voulait se venger : il s'éleva sur des ruines.

Si, pour achever de le connaître, nous demandons maintenant ce qu'il fit pour les finances, pour l'agriculture, pour le commerce, pendant près de vingt ans qu'il régna, la réponse sera courte : rien. Ces grandes vues d'un ministère qui s'occupe de projets d'humanité et du bonheur des nations, et qui veut tirer le plus grand parti possible et de la terre et des hommes, lui étaient entièrement inconnues : il ne paraît pas même qu'il en eût le talent. Les finances, sous son règne, furent très-mal administrées. Après la prise de Corbie, en 1636, on avait à peine de quoi payer les troupes : il fut réduit à la misérable ressource de créer des charges de conseiller au parlement. Sous lui, les provinces furent toujours très-foulées : d'une main il abattait les têtes des grands, et de l'autre il écrasait les peuples. Presque toutes ses opérations de finance se réduisirent à des emprunts et à une multitude prodigieuse de créations d'offices, espèce d'opération détestable qui attaque les mœurs, l'agriculture, l'industrie d'une nation, et qui, d'une richesse d'un moment, fait sortir une éternelle pauvreté. L'État, sous Richelieu,

paya communément quatre-vingts millions à vingt-sept livres le marc, c'est-à-dire près de cent soixante millions d'aujourd'hui. Le clergé, qui, sous Henri IV, donnait avec peine treize cent mille livres, sous les dix dernières années du cardinal paya, année commune, quatre millions. Enfin, ce ministre endetta le roi de quarante millions de rente; et, à sa mort, il y avait trois années consommées d'avance. On peut donc lui reprocher d'avoir prodigieusement augmenté cette maladie épidémique des emprunts, qui devient de jour en jour plus mortelle; d'avoir donné l'exemple de la multiplication énorme des impôts; d'avoir aggravé tour-à-tour et la misère par le despotisme, et le despotisme par la misère; de n'avoir jamais vu que je ne sais quelle grandeur imaginaire de l'État, qui n'est que pour le ministre, et dont le peuple nè jouit point, et d'avoir sacrifié à ce fantôme les biens, les trésors, le sang, la paix et la liberté des citoyens.

Voilà pourtant l'homme à qui la poésie et l'éloquence ont prodigué les panégyriques pendant un siècle! Les lois qu'il a violées, les Corps de l'État qu'il a opprimés, les parlements qu'il a avilis, la famille royale qu'il a persécutée, les peuples qu'il a écrasés, le sang innocent qu'il a versé, la nation entière qu'il a livrée tout en-

chaînée au pouvoir arbitraire, auraient dû s'élever contre ce coupable abus des éloges, et venger la vérité outragée par le mensonge. Ce n'est pas qu'on prétende attaquer ici les qualités que put avoir ce ministre : on convient qu'il eut du courage, un grand caractère, cette fermeté d'ame qui en impose aux faibles, et des vues politiques sur les intérêts de l'Europe ; mais il me semble qu'il eut bien plus de caractère que de génie : il lui manqua surtout celui qui est utile aux peuples, et qui, dans un ministre, est le premier, s'il n'est le seul. D'ailleurs je cite ici le cardinal de Richelieu au tribunal de la justice et de l'humanité : on les a trop oubliées quand il a fallu juger des hommes en place. Il semble qu'il y ait pour eux une autre morale que pour le reste des hommes : on cherche toujours s'ils ont été grands, et jamais s'ils ont été justes ; celui même qui voit la vérité craint de la dire. L'esprit de servitude et d'oppression semble errer encore autour de la tombe des rois et des ministres. Qu'on les adore de leur vivant, cela est juste ; c'est le contrat éternel du faible avec le puissant : mais la postérité, sans intérêt, doit être sans espérance comme sans crainte. L'homme, esclave pour le présent, est du moins libre pour le passé ; il peut aimer ou haïr, approuver ou flétrir, d'après les lois et son cœur. Malheur au

pays où, après plus de cent ans, il faudrait avoir encore des égards pour un tombeau et pour des cendres!

Portrait de Le Tellier.

On ne peut douter que les deux oraisons funèbres de Le Tellier, où Fléchier et Bossuet le représentent comme un grand homme et comme un sage, le jour et le lendemain qu'elles furent prononcées n'aient été fort applaudies à la table et dans l'antichambre de Louvois, qui était son fils, et qui était tout puissant: mais, si elles avaient été lues à ceux qui avaient suivi la vie entière de Le Tellier, qui l'avaient vu s'élever par degrés, et qui, si l'on en croit les mémoires du temps, n'avaient jamais vu en lui qu'un courtisan adroit, toujours occupé de ses intérêts, rarement de ceux de l'État; courant à la fortune par la souplesse, et l'augmentant par l'avarice; flatteur de son maître, et calomniateur de ses rivaux: si elles avaient été lues à Fouquet dans sa prison, à ce même Fouquet dont Le Tellier fut un des plus ardents persécuteurs, qu'il traita avec la basse dureté d'un homme qui veut plaire; et qu'il chercha à faire condamner à mort, sans avoir cependant le bonheur cruel de réussir: si elles avaient été lues en Allemagne, en Hollande,

en Angleterre, à toutes ces familles de Français que la révocation d'un édit célèbre, révocation pressée, sollicitée et signée avec transport par Le Tellier, fit sortir du royaume, et obligea d'aller chercher un asyle et une patrie dans des contrées étrangères; qu'auraient pensé tous ces hommes, et des oraisons funèbres, et de l'éloquence, et des orateurs?

Du rang qui appartient à Louis XIV parmi les rois.

Il ne sera pas mis au rang sacré des Antonins : trop de maux se sont mêlés à sa grandeur. Il ne sera pas mis non plus parmi ces grands hommes d'État, nés pour être conquérants et législateurs, puissants par leur génie, grands par leur propre force, qui ont créé leur siècle et leur nation, sans rien devoir ni à leur nation ni à leur siècle : cette classe des Souverains n'est guère plus nombreuse que la première : mais il en est une troisième qui a droit aussi à la renommée : ce sont ceux qui, placés par la nature dans une époque où leur nation était capable de grandes choses, ont su profiter des circonstances sans les faire naître : ceux qui, avec des défauts, ont déployé néanmoins un esprit ferme et toute la vigueur du gouvernement; qui, suppléant par le caractère au génie, ont

su rassembler autour d'eux les forces de leur siècle et les diriger, ce qui est une autre espèce de génie pour les rois : ceux qui, désirant d'être utiles, mais prenant l'éclat pour la grandeur, et quelquefois la gloire d'un seul pour l'utilité de tous, ont cependant donné un grand mouvement aux choses et aux hommes, et laissé après eux une trace forte et profonde. Tel fut à peu près Louis XIV.

On l'a comparé à Auguste; il lui ressembla bien peu. Il n'eut ni sa fureur, ni sa politique, ni ce contraste singulier du plus grand courage d'esprit dans une ame lâche, ni ce mélange d'une ambition ardente et de la plus grande simplicité, ni cette séduction si douce qui n'avertissait jamais de l'empire, et enchantait des hommes fiers, que la nature n'avait point destinés à lui obéir. Il y a apparence que Louis XIV, né à Rome, ne serait point devenu le maître du monde. Il sut, comme Auguste, employer les talents qu'il n'avait pas, et faire servir les grands hommes à sa renommée : mais il fallait qu'Octave se servît de ses égaux pour sa grandeur, et leur persuadât qu'il avait droit à leurs victoires, quoiqu'il ne tînt ce droit que de leurs victoires mêmes; tandis que Louis XIV, armé de la souveraineté, commandait à des hommes qui lui étaient soumis, etc.

ÉLOGES.



ÉLOGE
DE MARC-AURÈLE.

Après un règne de vingt ans, Marc-Aurèle mourut à Vienne; il était alors occupé à faire la guerre aux Germains. Son corps fut rapporté à Rome, où il entra au milieu des larmes et de la désolation publique. Le sénat en deuil avait été au-devant du char funèbre; le peuple et l'armée l'accompagnaient; le fils de Marc-Aurèle suivait le char: la pompe marchait lentement et en silence. Tout-à-coup un vieillard s'avança dans la foule. Sa taille était haute; et son air, vénérable: tout le monde le reconnut: c'était Apollonius, philosophe stoïcien, estimé dans Rome, et plus respecté encore par son caractère que par son grand âge. Il avait toutes les vertus rigides de sa secte, et, de plus, avait été le maître et l'ami de Marc-Aurèle. Il s'arrêta auprès du cercueil, regarda tristement; et tout-à-coup élevant sa voix:

Romains, dit-il, vous avez perdu un grand homme; et moi, j'ai perdu un ami. Je ne viens pas pleurer sur sa cendre; il ne faut pleurer que sur celle des méchants, car ils ont fait le mal,

et ne peuvent plus le réparer. Mais celui qui a été, soixante ans, vertueux, et qui, vingt ans de suite, a été utile aux hommes; celui qui, dans tout le cours de sa vie, n'a point eu d'erreur, et qui, sur le trône, n'a point eu de faiblesses; celui qui a toujours été bon, juste, bienfaisant, généreux, pourquoi le plaindre? Romains, la pompe funèbre de l'homme juste est le triomphe de la vertu qui retourne à l'Être suprême. Consacrons cette fête par nos éloges: je sais que la vertu n'en a pas besoin; mais ils seront l'hommage de notre reconnaissance. Il en est des grands hommes comme des dieux. Comblés de leurs bienfaits, nous n'avons pas pour eux des récompenses, mais nous avons des hymnes. Puissé-je, au bout de ma carrière, en parcourant la vie de Marc-Aurèle, honorer à vos yeux les derniers moments de la mienne! et toi, qui es ici présent, toi, son successeur et son fils, écoute les vertus et les actions de ton père: tu vas régner; la flatterie t'attend pour te corrompre. Une voix libre, pour la dernière fois peut-être, se fait entendre à toi. Ton père, tu le sais, ne m'a point accoutumé à parler en esclave. Il aimait la vérité: la vérité fait son éloge. Puisse-t-elle de même un jour faire le tien!

Toutes les fois qu'on loue les morts, on commence par les louer de leurs ancêtres, comme

si le grand homme avait besoin d'une origine; comme si celui qui ne l'est pas était relevé par un mérite qui n'est point à lui. Gardons-nous, Romains, d'outrager la vertu jusqu'à croire qu'elle ait besoin de la naissance. Votre famille des Césars vous a donné quatre tyrans de suite; et Vespasien, qui le premier releva votre empire, était le petit-fils d'un centurion.

Le bisaïeul de Marc-Aurèle naquit aux bords du Tage. Il apporta pour distinction, dans Rome, des vertus que l'on ne trouve plus que loin de Rome : la simplicité et les mœurs antiques. Cet héritage se conserva dans sa maison. Voilà quelle fut la vraie noblesse de Marc-Aurèle. Je sais qu'il fut le parent d'Adrien; mais il regarda cet honneur, si c'en est un, comme un danger. Je sais qu'on voulut le faire descendre de Numa, mais il fut assez grand pour dédaigner cette chimère de l'orgueil; il mit sa gloire à être juste.

Remercions les dieux de ce qu'il ne fut point d'abord désigné pour le trône. Le rang suprême a plus corrompu d'ames qu'il n'en a élevé. Né pour être un simple citoyen, il devint grand. Peut-être, s'il fût né prince, n'eût-il été qu'un homme vulgaire.

Tout concourut à le former. Il reçut d'abord cette première éducation à laquelle vos ancêtres ont toujours mis un si grand prix, et qui pré-

pare à l'ame un corps robuste et sain. Il ne fut donc point amolli, en naissant, par le luxe; on ne l'entoura point d'une foule d'esclaves qui, observant ses moindres signes, se seraient honorés d'obéir à ses caprices. On lui laissa sentir qu'il était homme; et l'habitude de souffrir fut la première leçon qu'il reçut. La course, la lutte, les danses militaires achevèrent de développer ses forces; il se couvrait de poussière sur ce même champ de Mars où s'étaient exercés vos Scipion, vos Marius et vos Pompée. Je vous rappelle cette partie de son éducation, Romains, parce que cette mâle institution commence à se perdre parmi vous. Déja vous imitez ces peuples de l'Orient, chez qui la mollesse dégrade l'homme dès sa naissance; et vos ames se trouvent presque énervées avant de se connaître. Romains, on vous outrage en vous flattant; c'est en vous disant la vérité, que je vous témoigne mon respect.

Cette première éducation n'eût fait de Marc-Aurèle qu'un soldat: on y joignit celle des connaissances. La langue de Platon lui devint familière comme la sienne : l'éloquence lui apprit à parler aux hommes; l'histoire lui apprit à les juger : l'étude des lois lui montra la base et le fondement des États. Il parcourut toutes les législations, et compara ensemble les lois de tous les peuples. Il ne fut donc pas élevé comme

ceux que l'on flatte déja lorsqu'ils sont encore ignorants et faibles. Un lâche respect ne craignit pas de le fatiguer par des efforts. Une discipline sévère assujettit son enfance au travail; et, parent du maître du monde, il fut forcé à s'éclairer comme le dernier citoyen.

Ainsi commençait à se former le prince qui devait vous gouverner : mais c'est l'éducation morale qui achève l'homme et constitue sa grandeur; c'est elle qui a fait Marc-Aurèle. Cette éducation commença avec sa naissance : la frugalité, la douceur, la tendre amitié, voilà les objets qu'il aperçut en sortant du berceau. Que dis-je? on l'arracha de Rome et de la cour; on craignit pour lui un spectacle funeste. Eh! comment dans Rome, où tous les vices se rassemblent des extrémités de l'univers, aurait pu se former une ame qui devait être austère et pure? Eût-il appris à dédaigner le faste, où le luxe corrompt jusqu'à la pauvreté? à mépriser la richesse, où la richesse est la mesure de l'honneur? à devenir humain, où tout ce qui est puissant écrase tout ce qui est faible? à avoir des mœurs, où le vice a même perdu la honte? Les dieux, protecteurs de votre empire, dérobèrent Marc-Aurèle à ce danger. Son père le transporta, à trois ans, dans une retraite où il fut mis en dépôt sous la garde des mœurs. Loin de

Rome, il apprit à faire un jour le bonheur de Rome; loin de la cour, il mérita d'y revenir pour commander.

L'héritier avare compte avec plaisir tous ceux qui lui ont transmis des richesses; Marc-Aurèle, plus avancé en âge, comptait tous ceux à qui, dans son enfance, il avait dû l'exemple d'une vertu. « Mon père, nous disait-il, m'ap-« prit à n'avoir rien de lâche ni d'efféminé; ma « mère, à éviter jusqu'à la pensée du mal; mon « aïeul, à être bienfaisant; mon frère, à préfé-« rer la vérité à tout. » Voilà de quoi, Romains, il rend grace aux dieux, à la tête de l'ouvrage où il a déposé tous les sentiments de son cœur. Bientôt des maîtres lui enseignèrent tous les devoirs de l'homme, mais en les pratiquant. On ne lui disait pas, Aime les malheureux; mais on soulageait devant lui ceux qui l'étaient. Personne ne lui dit, Mérite d'avoir des amis; mais il vit l'un de ses maîtres sacrifier sa fortune à un ami opprimé. J'ai vu un guerrier qui, pour lui donner des leçons de valeur, lui montra son sein tout couvert de blessures. C'est ainsi qu'on lui parlait de douceur, de magnanimité, de justice, de fermeté dans ses desseins. J'eus moi-même la gloire d'être associé à ces maîtres illustres. Appelé à Rome du fond de la Grèce, et chargé de l'instruire, on m'ordonna de me rendre

au palais. S'il n'eût été qu'un simple citoyen, je me serais rendu chez lui : mais je crus que la première leçon que je devais à un prince, était celle de la dépendance et de l'égalité; j'attendis qu'il vînt chez moi. Pardonne, ô Marc-Aurèle, je pensais alors que tu n'étais qu'un prince ordinaire : je te connus bientôt; et, tandis que tu me demandais des leçons, je m'instruisais souvent auprès de toi.

Il n'était pas encore sorti de l'enfance, que déja l'enthousiasme de la vertu était dans son cœur. A douze ans, il s'était consacré au genre de vie le plus austère : à quinze, il avait cédé à sa sœur unique tout le bien de son père : à dix-sept, il fut adopté par Antonin; et (je ne vous rapporte que ce que j'ai vu moi-même) il pleura sur sa grandeur. O jour qui, après quarante années, m'est encore présent! il se promenait dans les jardins de sa mère; j'étais auprès de lui; nous parlions ensemble des devoirs de l'homme, lorsqu'on vint lui annoncer son élévation : je le vis changer de couleur, et il parut long-temps inquiet et triste. Sa Maison cependant l'environnait avec des transports de joie. Étonnés de sa douleur, nous lui en demandâmes la cause. « Pouvez-vous me la demander? « dit-il, je vais régner. »

Antonin, dès lors, devint pour lui un nouveau

maître, qui l'instruisait à de plus grandes vertus. Le sang des hommes respecté, les lois florissantes, Rome tranquille, l'univers heureux, telles furent les nouvelles leçons que Marc-Aurèle reçut pendant vingt ans.

Elles suffisaient pour former un grand homme: mais ce grand homme devait avoir un caractère qui le distinguât de tous vos empereurs; et c'est la philosophie seule qui le lui a donné. A ce mot de philosophie, je m'arrête. Quel est ce nom, sacré dans certains siècles, et abhorré dans d'autres; objet, tour-à-tour, et du respect et de la haine; que quelques princes ont persécuté avec fureur, que d'autres ont placé à côté d'eux sur le trône? Romains, oserai-je louer la philosophie dans Rome, où tant de fois les philosophes ont été calomniés, d'où ils ont été bannis tant de fois? C'est d'ici, c'est de ces murs sacrés, que nous avons été relégués sur des rochers et dans des îles désertes; c'est ici que nos livres ont été consumés par les flammes; c'est ici que notre sang a coulé sous les poignards. L'Europe, l'Asie et l'Afrique nous ont vus, errants et proscrits, chercher un asyle dans les antres des bêtes féroces, ou condamnés à travailler, chargés de chaînes, parmi les assassins et les brigands (1).

---

(1) Musonius Rufus, stoïcien célèbre et chevalier romain.

Quoi donc! la philosophie serait-elle l'ennemie des hommes et le fléau des États? Romains, croyez-en un vieillard qui, depuis quatre-vingts ans, étudie la vertu, et cherche à la pratiquer. La philosophie est l'art d'éclairer les hommes, pour les rendre meilleurs. C'est la morale universelle des peuples et des rois, fondée sur la nature et sur l'ordre éternel. Regardez ce tombeau : celui que vous pleurez était un sage; la philosophie, sur le trône, a fait vingt ans le bonheur du monde. C'est en essuyant les larmes des nations, qu'elle a réfuté les calomnies des tyrans.

Votre empereur, dès son enfance, fut passionné pour elle. Il ne chercha point à s'égarer dans des connaissances inutiles à l'homme. Il vit bientôt que l'étude de la nature était un abyme, et rapporta la philosophie tout entière aux mœurs. D'abord, il promena ses regards sur les

---

banni de Rome sous Néron, et relégué dans l'île de Gyare, fut tiré ensuite de cette île pour travailler parmi les forçats à percer l'isthme de Corinthe. Un de ses amis, qui le reconnut, lui témoignait sa douleur : « Tu t'affliges, lui dit le « philosophe, de me voir travailler à percer l'isthme pour « l'utilité de la Grèce : aimerais-tu mieux me voir chanter « et jouer de la flûte sur un théâtre, comme Néron ? » Les persécutions que la philosophie avait essuyées sous Néron, recommencèrent sous Domitien.

différentes sectes qui étaient autour de lui; il en distingua une qui apprenait à l'homme à s'élever au-dessus de lui-même. Elle lui découvrit, pour ainsi dire, un monde nouveau, où le plaisir et la douleur sont comme anéantis; où les sens ont perdu tout leur pouvoir sur l'ame; où la pauvreté, les richesses, la vie, la mort, ne sont rien; où la vertu existe seule. Romains, c'est cette philosophie qui vous a donné Caton et Brutus. C'est elle qui les soutint au milieu des ruines de la liberté. Elle s'étendit ensuite, et se multiplia sous vos tyrans. Il semble qu'elle était devenue comme un besoin pour vos ancêtres opprimés, dont la vie incertaine était sans cesse sous la hache du despotisme. Dans ces temps d'opprobre, seule elle conserva la dignité de la nature humaine. Elle apprenait à vivre; elle apprenait à mourir : et, tandis que la tyrannie dégradait les ames, elle les relevait avec plus de force et de grandeur. Cette mâle philosophie fut faite, de tout temps, pour les ames fortes. Marc-Aurèle s'y livra avec transport : dès ce moment il n'eut qu'une passion, celle de se former aux vertus les plus pénibles. Tout ce qui pouvait l'aider dans ce dessein était pour lui un bienfait du ciel. Il remarqua, comme un des jours les plus heureux de sa vie, celui de son enfance où il entendit, pour la première fois, parler de

Caton. Il garda, avec reconnaissance, les noms de ceux qui lui avaient fait connaître Brutus et Thraséas. Il remercia les dieux d'avoir pu lire les maximes d'Épictète. Son ame s'unissait à ces ames extraordinaires qui avaient existé avant lui. Recevez-moi, disait-il, parmi vous : éclairez mon esprit, élevez mes sentiments; que j'apprenne à n'aimer que ce qui est vrai, à ne faire que ce qui est juste. Pour mieux affermir la vertu dans son cœur, il voulut pénétrer lui-même jusqu'à la source de ses devoirs; il voulut découvrir, s'il était possible, le vrai dessein de la nature sur l'homme. Ici, Romains, va s'offrir à vous tout le développement de l'ame de Marc-Aurèle, l'enchaînement de ses idées, les principes sur lesquels il appuya sa vie morale. Ce n'est pas moi qui vous offrirai ce tableau, c'est Marc-Aurèle lui-même. Je vais vous lire un écrit qu'il a tracé de ses mains, il y a plus de trente ans. Il n'était point encore empereur. Tiens, me dit-il, Apollonius, prends cet écrit; et, si jamais je m'écarte des sentiments que ma main a tracés, fais-moi rougir aux yeux de l'univers. Romains, et toi, son successeur et son fils, vous allez juger si Marc-Aurèle a conformé sa conduite à ces grandes idées, et s'il s'est écarté une seule fois du plan qu'il a cru lire dans la nature.

Ici le philosophe s'arrêta un moment. La foule innombrable des citoyens qui l'écoutaient se serra pour l'entendre de plus près. A un grand mouvement succéda bientôt un grand silence. Seul entre le peuple et le philosophe, le nouvel empereur était inquiet et pensif. Apollonius avait une main appuyée sur la tombe ; de l'autre, il tenait un papier écrit de la main de Marc-Aurèle. Il reprit la parole, et lut ce qui suit :

ENTRETIEN DE MARC-AURÈLE AVEC LUI-MÊME (1).

« Je méditais pendant la nuit. Je cherchais en quoi consiste ce qui est bon, sur quoi est fondé ce qui est juste. Marc-Aurèle, me disais-je, jusqu'à présent tu as été vertueux, ou du moins tu as voulu l'être; mais qui te garantit que tu le voudras toujours? Qui t'a dit même que ce que tu nommes vertu, l'est en effet? Je fus effrayé de ce doute, et résolus de remonter, s'il était possible, jusqu'aux premiers principes, pour m'assurer de moi-même et connaître la route que l'homme doit suivre. Le lieu et le temps favorisaient mes réflexions. La nuit était profonde et calme. Tout reposait autour de moi.

---

(1) On sait que Marc-Aurèle a laissé un ouvrage intitulé : *De lui-même à lui-même ;* ouvrage qui respire la philosophie la plus élevée et la morale la plus pure. On a tâché ici d'en prendre l'esprit général.

J'entendais seulement, près de mon palais, les eaux du Tibre un peu agitées. Mais ce bruit continu et sourd était lui-même favorable à la pensée, et je me livrai aux méditations suivantes : »

« Pour savoir ce que c'est que la vertu, il faut savoir d'abord ce que c'est que l'homme. Je me demandai : Qui suis-je? Je reconnus en moi des sens, une intelligence, et une volonté; et je me vis jeté, comme au hasard, et par une main inconnue, sur la surface de la terre. Mais d'où viens-je? et qui m'a placé ici? Pour me répondre, je fus obligé de sortir de moi-même et d'interroger la nature. Alors, mes yeux se promenèrent autour de moi, et je contemplai l'univers. En voyant cet assemblage infini d'êtres qui le composent, ces mondes ajoutés à des mondes, et moi, si petit et si faible, relégué dans un coin de la terre, et comme perdu dans l'immensité, je fus découragé un moment. Quoi donc! me disais-je à moi-même, suis-je quelque chose dans la nature? Le souvenir de mon intelligence me ranima tout-à-coup : Marc-Aurèle, ce qui pense ne peut être perdu dans la foule. Alors, je continuai mes recherches, et, observant tout, j'examinai la marche de l'univers. Je fus frappé de l'harmonie que j'apercevais partout. Je vis que, dans les cieux, sur la terre, tous les êtres

se prêtent mutuellement des secours. L'univers, me dis-je, est donc un tout immense dont toutes les parties se correspondent. La grandeur et la simplicité de cette idée éleva mon ame. Bientôt cette harmonie me fit naître l'idée nécessaire d'une cause. Pour combiner tant de moyens, et de tant d'êtres séparés ne former, pour ainsi dire, qu'un être unique, il faut une ame intelligente. J'appelai cette ame, l'ame universelle (1); je l'appelai Dieu. A ce nom, j'éprouvai une émotion religieuse, et l'univers me parut quelque chose de sacré. J'avais trouvé un point d'appui, je m'y arrêtai. J'attribuai à cette cause tous les effets. Je vis que c'est elle qui a imprimé un caractère d'unité à tout ce qui existe. C'est elle qui a donné à cette foule innombrable d'êtres, ou inanimés, ou sensibles, la loi qui les unit, pour les faire servir à la fois, et au bien l'un de l'autre, et à l'harmonie de l'ensemble. Mais c'est surtout dans les êtres intelligents, que cette loi primitive me parut agir avec plus de force. Les hommes, par un instinct secret, se cherchent et s'attirent. En vain l'intérêt des passions les divise, une force plus impérieuse les rapproche. Il sem-

---

(1) On fait ici parler Marc-Aurèle d'après le système des stoïciens. Il avait adopté les principes de cette secte ; et ces principes se retrouvent dans tout son ouvrage.

ble que l'être qui pense soit abandonné et solitaire au milieu de l'univers physique, et la pensée a besoin du commerce de la pensée. Une seconde chaîne vint s'offrir à moi : ce fut celle des besoins. Enfin, je vis les hommes réunis d'une manière plus étroite encore. Il n'y a pour toutes les ames, qu'une même raison, comme pour tous les êtres physiques, qu'une même lumière. S'il n'y a qu'une raison, il n'y a qu'une loi. Les hommes de tous les pays et de tous les siècles, sont donc soumis à la même législation. Ils sont tous concitoyens de la même ville : cette ville est l'univers. Alors, je crus voir tomber autour de moi toutes les barrières qui séparent les nations; et je ne vis plus qu'une famille et qu'un peuple. »

« J'étais parvenu à voir que, par l'ordre même de la nature, il y a société entre tous les hommes. Dès ce moment, je me considérai sous un double rapport. Je me vis, comme une faible partie de l'univers, englouti dans le tout, entraîné par le mouvement général qui entraîne tous les êtres; je me regardai ensuite comme détaché de ce tout immense, et lié, par un rapport particulier, avec les hommes. Comme partie du tout, Marc-Aurèle, tu dois recevoir sans murmure ce qui est une suite de l'ordre général : de là naît la constance dans les maux, et le courage, qui n'est

que la soumission d'une ame forte. Comme partie de la société, tu dois faire tout ce qui est utile à l'homme : de là, tous les devoirs d'ami, d'époux, de père, de citoyen. Souffrir ce que la nature de l'univers t'impose, faire ce que ta nature d'homme exige, voilà tes deux règles. Je conçus alors ce que c'était que la vertu, et je ne craignis plus de m'égarer. »

Ici Apollonius, s'interrompant, s'adressa au fils de Marc-Aurèle : « Empereur, s'écria-t-il, ce que tu viens d'entendre convient à tous les hommes, et pouvait être la philosophie d'Épictète, comme celle de ton père : mais ce qui suit t'appartient. C'est la philosophie du prince ; c'est celle de tous les hommes qui seront dignes de régner : puisse-t-elle devenir la tienne ! Écoute ton prédécesseur et ton père. » Alors il reprit ainsi :

« Bientôt, ramenant toutes mes idées à moi-même, je voulus appliquer ces principes à ma conduite. J'avais reconnu quelle était ma place dans l'univers : je regardai quelle était ma place dans la société ; je vis avec effroi que j'y occupais le rang de prince. Marc-Aurèle, si tu étais confondu dans la foule, tu n'aurais à répondre à la nature que de toi ; mais des millions d'hommes t'obéiront un jour : le degré de bonheur dont chacun peut jouir est marqué ; tout ce qui manquera par ta faute à ce bonheur sera ton crime. Si,

dans le monde entier, il coule une larme que tu aies pu prévenir, tu es coupable. La nature indignée te dira : Je t'ai confié mes enfants pour les rendre heureux ; qu'en as-tu fait ? Pourquoi ai-je entendu des gémissements sur la terre ? Pourquoi les hommes ont-ils levé leurs mains vers moi, pour me prier d'abréger leurs jours ? Pourquoi la mère a-t-elle pleuré sur son fils qui venait de naître ? Pourquoi la moisson que j'avais destinée à nourrir le pauvre, a-t-elle été arrachée de sa cabane ? Que répondras-tu ? Les maux des hommes déposeront contre toi, et la Justice, qui t'observe, gravera ton nom parmi les noms des mauvais princes. »

Ici le peuple se mit à crier : *Jamais, jamais.* Mille voix s'élevèrent ensemble. L'un disait : *Tu as été notre père ;* un autre : *Tu ne souffris jamais d'oppresseurs ;* d'autres : *Tu as soulagé tous nos maux ;* et des milliers d'hommes à la fois : *Nous t'avons béni, nous te bénissons. O sage, ô clément, ô juste empereur ! que ta mémoire soit sainte, qu'elle soit adorée à jamais !* « Elle le sera, reprit Apollonius, et le sera dans tous les siècles. Mais c'est en s'effrayant lui-même des maux qu'il aurait pu vous causer, qu'il est parvenu à vous rendre heureux, et à mériter ces acclamations qui retentissent sur sa tombe. Écoutez ce qu'il ajoute :

« Pour empêcher que ton nom ne soit flétri, connais tes devoirs ; ils embrassent toutes les

nations; ils renaissent à chaque heure et à chaque instant. La mort seule d'un citoyen finit tes obligations envers lui; mais la naissance de chaque citoyen t'impose un nouveau devoir. Tu dois travailler le jour, parce que le jour est destiné à l'action pour l'homme; souvent tu dois veiller la nuit, parce que le crime veille, tandis que le prince dort. Il faut protéger la faiblesse; il faut enchaîner la force. Marc-Aurèle, ne parle pas de délassements; il n'y en a plus pour toi, que lorsqu'il n'y aura plus sur la terre de malheureux, ni de coupables.

« Épouvanté de mes devoirs, je voulus connaître les moyens que j'avais pour les remplir; et mon effroi redoubla. Je vis que mes obligations étaient au-dessus d'un homme, et que mes facultés n'étaient que celles d'un homme. Il faudrait que l'œil du prince pût embrasser ce qui est à des distances immenses de lui, et que tous les lieux de son empire fussent rassemblés en un seul point, sous son regard. Il faudrait que son oreille pût être frappée à-la-fois de tous les gémissements, de toutes les plaintes, de tous les cris de ses sujets. Il faudrait que sa force fût aussi prompte que sa volonté, pour détruire et combattre sans cesse toutes les forces qui luttent contre le bien général. Mais le prince a des organes aussi faibles que le dernier de ses sujets.

Marc-Aurèle, entre la vérité et toi, il y aura continuellement des fleuves, des montagnes, des mers; souvent tu n'en seras séparé que par les murs de ton palais, et elle ne parviendra point jusqu'à toi. Tu emprunteras des secours, mais ces secours ne seront qu'un remède imparfait à ta faiblesse. L'action confiée à des bras étrangers, ou se ralentit, ou se précipite, ou change d'objet. Rien ne s'exécute comme le prince l'a conçu; rien ne lui est dit comme il l'aurait vu lui-même. On exagère le bien; on diminue le mal; on justifie le crime; et le prince, toujours faible ou trompé, exposé à l'infidélité ou à l'erreur de tous ceux qu'il a chargés de voir et d'entendre, se trouve continuellement placé entre l'impuissance de connaître et la nécessité d'agir.

« De l'examen de mes sens je passai à celui de ma raison, et je la comparai encore à mes devoirs. Je vis que, pour bien gouverner, j'aurais besoin d'une intelligence presque divine, qui aperçut d'un coup-d'œil tous les principes, et leur application; qui ne fût dominée ni par son pays, ni par son siècle, ni par son rang; qui jugeât tout d'après la vérité, rien d'après les conventions. Est-ce donc là la raison d'un homme? Est-ce la mienne?

« Enfin, je me demandai si j'étais sûr de ma

volonté. Demande-toi donc si tout ce qui t'environne n'a pas de prise sur ton ame, pour la corrompre ou l'égarer? Marc-Aurèle, (et ici Apollonius fixa un moment les yeux sur le nouvel empereur,) tremble surtout quand tu seras sur le trône. Des milliers d'hommes chercheront à t'arracher ta volonté pour te donner la leur; ils mettront leurs passions viles à la place de tes passions généreuses. Que seras-tu alors? le jouet de tout. Tu obéiras en croyant commander: tu auras le faste d'un empereur, et l'ame d'un esclave. Oui, ton ame ne sera plus à toi; elle sera à l'homme méprisable et hardi qui voudra s'en saisir.

« Ces réflexions me jetèrent presque dans le désespoir. O Dieu! m'écriai-je, puisque la race des hommes, que tu as jetée sur la terre, avait besoin d'être gouvernée, pourquoi ne leur as-tu donné que des hommes pour régner sur eux? Être bienfaisant, je réclame ici ta pitié pour les princes; ils sont peut-être plus à plaindre que les peuples; car il est plus affreux sans doute de faire le mal, que de le souffrir. Dans ce moment, je délibérai si je ne renoncerais pas à ce pouvoir dangereux et terrible; et je fus un instant résolu, oui, je fus résolu d'abdiquer l'empire....

A ces mots, les Romains, qui écoutaient dans un profond silence, parurent effrayés comme s'ils étaient menacés de perdre leur empereur; ils oubliaient que ce grand homme n'était plus. Bientôt cette illusion se dissipa. On eût dit qu'alors ils le perdaient une seconde fois. Dans un mouvement tumultueux, ils s'inclinèrent tous vers sa tombe; femmes, enfants, vieillards, tout se précipita de ce côté; tous les cœurs étaient émus; tous les yeux versaient des larmes; un bruit confus de douleur errait sur cette immense assemblée. Apollonius lui-même se troubla; le papier qu'il tenait tomba de sa main; il embrassa le cercueil. La vue de ce vieillard désolé parut augmenter le trouble général. Peu-à-peu le murmure se ralentit. Apollonius se releva comme un homme qui sortait d'un songe; et, l'œil encore à demi égaré par la douleur, il reprit le papier sur la tombe, et continua ainsi d'une voix altérée :

« Je ne m'arrêtai pas long-temps à ce projet de renoncer à l'empire. Je vis que l'ordre des dieux m'appelait à servir la patrie, et que je devais obéir. Eh quoi! me dis-je, on punit de mort un soldat qui quitte son poste; et toi, tu quitterais le tien? Est-ce la nécessité d'être vertueux sur le trône, qui t'épouvante? Alors, je crus entendre une voix secrète qui me dit : Quoi que tu fasses, tu seras toujours un homme: mais conçois-tu bien à quel degré de perfection un homme peut s'élever? Vois la distance qui est d'Antonin à Néron. Je repris courage; et, ne pouvant agrandir mes sens, je résolus

de chercher tous les moyens d'agrandir mon ame, c'est-à-dire de perfectionner ma raison, et d'affermir ma volonté. Je trouvai ces moyens dans l'idée même de mes devoirs. Marc-Aurèle, quand Dieu te met à la tête du genre humain, il t'associe, pour une partie, au gouvernement du monde. Pour bien gouverner, tu dois donc prendre l'esprit de Dieu même. Élève-toi jusqu'à lui; médite ce grand Être; va puiser dans son sein l'amour de l'ordre et du bien général; que l'harmonie de l'univers t'apprenne quelle doit être l'harmonie de ton empire. Les préjugés et les passions, qui dominent tant d'hommes et de princes, s'anéantiront pour toi. Tu ne verras plus que tes devoirs et Dieu, et cette raison suprême, qui doit être ton modèle et ta loi.

« Mais la volonté de la suivre en tout ne te suffit pas; il faut que l'erreur ne puisse t'égarer. Alors, je commençai à faire la revue de toutes mes opinions; et je comparai chacune de mes idées avec l'idée éternelle du vrai et du juste. Je vis qu'il n'y avait de bien que ce qui était utile à la société, et conforme à l'ordre; de mal, que ce qui leur était contraire. J'examinai les maux physiques; je n'y aperçus que l'effet inévitable des lois de l'univers. Bientôt, je voulus méditer sur la douleur : la nuit était déja avancée; le besoin du sommeil fatiguait ma paupière;

je luttai quelque temps; enfin, je fus obligé de céder, et je m'assoupis; mais, dans cet intervalle, je crus avoir un songe. Il me sembla voir, dans un vaste portique, une multitude d'hommes rassemblés; ils avaient tous quelque chose d'auguste et de grand. Quoique je n'eusse jamais vécu avec eux, leurs traits pourtant ne m'étaient pas étrangers; je crus me rappeler que j'avais souvent contemplé leurs statues dans Rome. Je les regardais tous, quand une voix terrible et forte retentit sous le portique : *Mortels, apprenez à souffrir*. Au même instant, devant l'un, je vis s'allumer des flammes, et il y posa la main. On apporta à l'autre du poison; il but, et fit une libation aux dieux. Le troisième était debout, auprès d'une statue de la Liberté brisée : il tenait, d'une main, un livre; de l'autre, il prit une épée dont il regardait la pointe. Plus loin, je distinguai un homme tout sanglant, mais calme, et plus tranquille que ses bourreaux; je courus à lui, en m'écriant : ô Régulus, est-ce toi? Je ne pus soutenir le spectacle de ses maux, et je détournai mes regards. Alors, j'aperçus Fabrice dans la pauvreté; Scipion, mourant dans l'exil; Épictète, écrivant dans les chaînes; Sénèque et Thraséas, les veines ouvertes, et regardant d'un œil tranquille leur sang couler. Environné de tous ces grands hommes malheureux,

je versais des larmes; ils parurent étonnés. L'un d'eux, ce fut Caton, approcha de moi, et me dit : Ne nous plains pas, mais imite-nous; et, toi aussi, apprends à vaincre la douleur. Cependant il me parut prêt à tourner contre lui le fer qu'il tenait à la main; je voulus l'arrêter; je frémis, et je m'éveillai. Je réfléchis sur ce songe, et je conçus que ces prétendus maux n'avaient pas le droit d'ébranler mon courage; je résolus d'être homme, de souffrir, et de faire le bien.»

« Mais il est, dit Apollonius, des maux plus sensibles et qui touchent à l'ame de plus près : c'est l'ingratitude, c'est l'offense, c'est la calomnie, ce sont tous les vices des méchants qui nous tourmentent et nous fatiguent. Marc-Aurèle se demande si tous ces hommes vils ou cruels méritent qu'on leur fasse du bien. »

« Philosophe, dit brusquement le jeune empereur, et moi aussi, je te fais la même demande. »

« Empereur, dit Apollonius, je vais te lire la réponse de ton prédécesseur et de ton père. Il pèse en silence tous les maux que l'homme fait à l'homme, et se dit à lui-même :

« La source de tes actions doit être dans ton ame, et non dans l'ame des autres. On t'offense! Qu'importe? Dieu est ton législateur et ton juge. Il y a des méchants! Ils te sont utiles; sans eux, qu'aurais-tu besoin de vertus? Tu te plains des ingrats! Imite la nature; elle donne tout aux

hommes, et n'en attend rien. Mais l'outrage? L'outrage avilit celui qui le fait, et non celui qui le reçoit. Et la calomnie? Remercie les dieux de ce que tes ennemis, pour dire du mal de toi, ont recours au mensonge. Mais la honte! Est-il de la honte pour l'homme juste? »

« Il résolut donc, s'il le fallait, de déplaire aux hommes pour les servir; il consentit à leur être odieux pour leur être utile.

« Il avait pesé les maux; il voulut peser les biens. »

« Je me demandai, dit-il, ce que c'était que la réputation? Un cri qui s'élève, et qui meurt dans un coin de la terre. Et les louanges des cours? Un tribut de l'intérêt au pouvoir, ou de la bassesse à l'orgueil. Et l'autorité? Le plus grand des malheurs pour qui n'est pas le plus vertueux des hommes. Et la vie?... En ce moment, j'aperçus dans le lieu où je méditais, un de ces instruments de sable qui mesurent le temps. Mon œil s'y fixa; je regardai ces grains de poussière qui, en tombant, marquaient les portions de la durée. Marc-Aurèle, me dis-je, le temps t'a été donné pour être utile aux hommes: qu'as-tu déja fait pour eux? La vie s'enfuit; les années se précipitent, elles tombent les unes sur les autres comme ces grains de sable. Hâte-toi: tu es placé entre deux abymes; celui

du temps qui t'a précédé, et celui du temps qui doit te suivre. Entre ces deux abymes, ta vie est un point; qu'elle soit marquée par tes vertus. Sois bienfaisant, aie l'ame libre, méprise la mort. »

« En prononçant ce mot (il me l'a dit souvent lui-même), il sentit son ame étonnée. Il réfléchit un moment, et continua :

« Quoi! la mort t'épouvante! Va, mourir n'est qu'une action de la vie, et la plus aisée peut-être. La mort est la fin des combats; elle est le moment où tu pourras dire: Enfin, ma vertu m'appartient. C'est elle qui t'affranchira du plus grand des dangers, celui de devenir méchant. Marc-Aurèle, tu es embarqué, suis ta route; et, quand tu verras approcher le terme, sors du vaisseau, et remercie les dieux sur le rivage. »

« C'est ainsi qu'il parcourut successivement presque tous les objets qui agitent et troublent l'homme, pour apprendre à les juger, et conformer en tout ses vues aux vues de la nature.

« Il s'était mis en garde contre les opinions; il voulut se mettre en garde contre ses sens. Prince, il semble en effet que l'homme se combatte et soit opposé à lui-même. Ma raison fait ma force; mes sens font ma faiblesse. C'est ma raison qui m'élève jusqu'aux idées de l'ordre et du bien général : ce sont mes sens qui me rabaissent aux vues

personnelles, et me font descendre jusqu'à moi. Ainsi ma raison m'ennoblit, et mes sens m'avilissent. Ton père, pour se rendre libre, voulut donc les rendre esclaves. Dès ce moment, il se dévoua à un genre de vie austère, et il se dit :

« Je dompterai mes passions, et de toutes la plus terrible, parce qu'elle est la plus douce, l'amour des voluptés. La vie est un combat; il faut lutter sans cesse. Je fuirai le luxe, parce que le luxe énerve l'ame par tous les sens : je le fuirai, parce que, chez un prince, le luxe épuise des trésors pour satisfaire à des caprices. Je vivrai de peu, comme si j'étais pauvre : quoique prince, je n'ai que les besoins d'un homme. Je ne donnerai au sommeil que le temps que je ne pourrai lui ravir. Je me dirai tous les matins : Voici l'heure où les crimes assoupis s'éveillent, où les passions et les vices s'emparent de l'univers, où le malheureux renaît au sentiment de ses maux, où l'opprimé, en s'agitant dans sa prison, retrouve le poids de ses chaînes. C'est à la vertu, c'est à la bienfaisance, c'est à l'autorité sacrée des lois à s'éveiller au même instant. Que les travaux seuls soient le délassement de mes travaux. Si l'étude et les affaires remplissent toutes mes heures, le plaisir n'en trouvera aucune de vide pour s'en emparer. »

Ici Commode, d'une voix émue, interrompit encore Apollonius : « Eh quoi! tous les plaisirs sont-ils interdits à un prince? »

« Ton père s'est dit la même chose, reprit le philosophe; et voici ce qu'il s'est répondu :

« Non, Marc-Aurèle, tu ne seras pas privé de tous les plaisirs; et les dieux t'ont réservé les plus touchants et les plus purs. Tes plaisirs seront de consoler la douleur, d'adoucir l'infortune : tes plaisirs seront de soulager, d'un mot, une province; de pouvoir, tous les jours, rendre deux cents nations heureuses. Dis-moi, préférerais-tu, ou les langueurs des voluptés, ou les spectacles des gladiateurs, ou l'amusement barbare de voir combattre, dans l'arène, des hommes contre des bêtes féroces? Chaque instant est marqué par un devoir; chaque devoir doit être pour toi la source d'un plaisir. »

« Prince, telle fut la réponse de ton père à la question que tu m'as faite. »

« Il s'arrêta. Il avait vu ce que la nature exigeait de lui; il avait connu Dieu, son ame, sa raison, sa place dans l'univers, sa place dans la société, ses devoirs d'homme, ses devoirs de prince. Il avait tâché de fortifier son ame contre tous les obstacles qui pourraient un jour la retarder dans sa marche. Alors il éleva ses mains vers le ciel, et dit (et toi aussi, jeune empereur, dis avec lui) :

« O Dieu! tu n'as pas fait les rois pour être oppresseurs, ni les peuples pour être opprimés. Je

ne te demande pas que tu me rendes meilleur : n'ai-je pas une volonté active pour me perfectionner, me combattre et me vaincre? Mais je te demande ce que je ne puis me donner à moi-même, de connaître et d'entendre la vérité. Je te demande le bien le plus nécessaire aux rois, des amis. Fais que Marc-Aurèle meure avant de cesser d'être juste. »

« Il revint à lui-même ; il s'aperçut que la nuit était écoulée, et que le soleil s'élevait sur l'horizon. Déja le peuple en foule remplissait les rues de Rome. Déja il entendait les acclamations qui annonçaient qu'Antonin marchait vers la place publique. »

« Je sortis, ajoute-t-il, pour m'aller joindre à mon père. Dans tout le cours de ses actions, je vis qu'il pratiquait ce que j'avais résolu de faire, et je me sentis encore plus encouragé à la vertu. »

Les Romains avaient écouté dans un profond silence. Pendant cette lecture, leurs cœurs étaient remplis tour-à-tour de regrets, d'admiration et de tendresse. Ils avaient vu agir ce grand homme : ils avaient été, pendant quarante ans, témoins de ses vertus ; mais ils ignoraient ses principes. Leurs yeux, avec plus de douleur, se fixèrent sur sa cendre, et bientôt, comme par un mouvement involontaire, se portèrent, presque en même temps, sur le fils de Marc-Aurèle, qui devait être trop indigne de ce nom, et qui baissa la vue.

Fils de Marc-Aurèle, s'écria Apollonius, ces regards, tournés sur toi, te demandent si tu seras semblable à ton père; n'oublie pas les larmes que tu vois couler. (Et, se tournant vers le peuple :) suspendons nos regrets pour achever de rendre hommage à ses vertus. Je ne vous ai offert que la moitié de lui-même : il faut le voir, fidèle à ses principes, suivre le plan qu'il s'est tracé, et appliquer, pendant vingt ans, au bonheur du monde, les idées de morale que la philosophie lui avait suggérées loin du trône.

Marc-Aurèle a vu que la nature a mis un esprit général de société entre les hommes : il en voit naître l'idée de liberté, parce qu'il n'y a point de société, où il n'y a qu'un maître et des esclaves; de propriété, parce que, sans l'assurance des possessions, il n'est plus d'ordre social; de justice, parce que la justice seule peut rétablir l'équilibre que les passions tendent à rompre; enfin, de bienveillance universelle, parce que, les hommes étant tous associés, il n'y a point d'homme vil aux yeux de la nature, et que, si tous n'ont pas droit au même rang, ils ont tous droit au même bonheur. Tel a été le plan général de son règne.

Je commence par la liberté, Romains, parce que la liberté est le premier droit de l'homme,

le droit de n'obéir qu'aux lois, et de ne craindre qu'elles. Malheur à l'esclave qui craindrait de prononcer son nom! Malheur au pays où le prononcer serait un crime! C'en était un sous vos tyrans : mais, qu'ont produit leurs vaines fureurs? Ont-elles étouffé dans le cœur de vos pères ce sentiment généreux? On pourra le combattre, on ne peut le détruire; il subsiste partout où il y a des ames fortes; il se conserve dans les chaînes; il vit dans les prisons, renaît sous les haches des licteurs. Tant que vous l'aurez, ô Romains, vous aurez le courage et les vertus. Marc-Aurèle, en montant sur le trône, connut ce droit sacré : il vit que l'homme, né libre, mais avec le besoin d'être gouverné, s'était soumis à des lois, jamais aux caprices d'un maître; que nul homme n'a le droit de commander arbitrairement à un autre; que qui usurpe ce pouvoir détruit son pouvoir même. Il avait vu dans vos annales les maux de vos ancêtres sous les Tibère et les Néron : le despotisme de ces monstres, sous lesquels il n'y avait d'autre vertu que de savoir mourir; le despotisme aussi odieux et plus lâche encore des affranchis : l'oppression dans l'empire; l'univers esclave : un homme, sous le nom d'empereur, qui anéantissait tout, parce qu'il se faisait le centre de tout, et qui semblait dire aux nations : Vos

biens et votre sang, tout est à moi; souffrez et mourez. Je sais, Romains, que jamais vous n'avez donné ni pu donner ces droits odieux à vos empereurs; mais, puisqu'ils sont à-la-fois princes, magistrats, pontifes et généraux, qui mettra des barrières à leur pouvoir, s'ils n'en mettent pas eux-mêmes? O dieux! faut-il que deux cents nations puissent être malheureuses, s'il arrive qu'un seul homme ne soit pas vertueux! Marc-Aurèle, armé de toute la force du despotisme, s'en dépouille librement. Pour ne pas abuser de sa puissance, il la limite de toutes parts. Il augmente l'autorité des lois, que trop d'empereurs avaient voulu anéantir; il fait valoir celle des magistrats, qui trop souvent n'avaient été que des fantômes ou des esclaves. Jamais, sous son empire, un sénateur, jamais un lâche citoyen osa-t-il avancer que le prince n'était pas soumis aux lois? « Malheureux, lui aurait dit Marc-Aurèle, que t'ai-je fait pour que tu m'avilisses? « Apprends que cette soumission m'honore; apprends que le pouvoir de faire ce qui est injuste est faiblesse. » Romains, je ne crains pas de le dire: jamais, dans les plus beaux temps de Rome, jamais, sous vos consuls même, vos ancêtres n'ont été plus libres que vous. Qu'importe d'être gouverné ou par un seul, ou par plusieurs? Rois, dictateurs, consuls, décemvirs,

empereurs, tous ces noms différents n'expriment qu'une même chose, les ministres de la loi. La loi est tout : la constitution des États peut changer ; les droits du citoyen sont toujours les mêmes. Ils sont indépendants, et de l'ambitieux qui usurpe, et du lâche qui se vend ; fondés sur la nature, ils sont inaltérables comme elle.

Je puis donc vous attester tous, et vous demander si Marc-Aurèle a jamais opprimé un citoyen. S'il y en a un seul, qu'il se lève, et qu'il me démente.

Tout le peuple se mit à crier : *Aucun ! aucun !*

Je puis vous demander encore si, sous son règne, jamais un seul d'entre vous a été opprimé par ces affranchis du palais qui se font esclaves pour être tyrans, commandent avec d'autant plus d'orgueil qu'ils obéissent, et, armés d'un pouvoir qui n'est point à eux, avides d'en jouir, incertains de sa durée, en forcent tous les ressorts, et précipitent la servitude publique ? Dites, Romains, en a-t-il existé un seul sous son règne ?

Ils crièrent encore tous ensemble : *Aucun ! aucun !* Il continua :

Grace aux dieux immortels, vous eûtes un prince, et ce prince n'eut pas de maîtres. Pour

que vous fussiez toujours libres, il ne se laissa ni asservir, ni commander ; il défendit votre liberté contre lui-même ; il la défendit contre tous ceux qui environnaient le trône.

Mais que vous eût servi cette liberté, si, dans le même temps, la propriété de vos biens ne vous eût été assurée ? Que dis-je ? Où l'une manque, l'autre n'est qu'un fantôme. Hélas ! il a été un temps où Rome et l'empire étaient en proie au brigandage ; un temps où les confiscations arbitraires, les exactions odieuses, les prodigalités sans cause et sans but, les rapines sans cesse renaissantes, désolaient les familles, épuisaient les provinces, appauvrissaient le pauvre, et faisaient dévorer presque toutes les richesses de l'empire par un maître avide, ou par quelques favoris qui daignaient partager ces richesses avec leur maître : voilà une faible partie des maux que vos ancêtres ont soufferts. Eh quoi ! si de tels maux subsistaient toujours sur la terre, ne vaudrait-il pas mieux aller errants dans les bois, et partager les retraites des bêtes sauvages ? Du moins une main avide n'y viendrait pas arracher à l'homme affamé sa nourriture. L'antre qu'il aurait choisi lui servirait d'asyle, et il pourrait dire : Ici, le rocher qui me couvre, et l'eau qui me désaltère, sont à moi ; ici, je ne paie point l'air que je respire. Nul de

vous, Romains, sous l'empire de Marc-Aurèle, n'a été réduit à former de pareils vœux. Il commence par réprimer la tyrannie sourde du fisc envers les citoyens, espèce de guerre où souvent l'on fait combattre la loi contre la justice, et le Souverain contre les sujets. Toute accusation qui ne peut tendre qu'à grossir ses revenus est écartée; tout droit de son trésor, qui peut être équivoque, est décidé contre lui. Il rejette les confiscations, comme un abus barbare qui punit le fils innocent des crimes du père, comme un abus dangereux qui fait désirer de trouver des coupables partout où il y a des riches. Il ne veut pas que les crimes des citoyens soient le patrimoine du prince, et que celui qui est le chef de la patrie trouve un profit honteux dans ce qui afflige la patrie.

Cette modération s'étend jusqu'au trésor public. Vous l'avez vu, dans des besoins pressants, remettre tout ce qui était dû, quand il en crut la levée trop onéreuse. C'est dans les temps où se multipliaient les besoins, qu'il multiplie les bienfaits envers les peuples. Mais je rougis d'employer, en parlant de Marc-Aurèle, le langage que la flatterie a consacré pour les princes. Ce que j'appelle des bienfaits, il l'appelait une justice. Non, l'État n'a point de droit sur la misère; il serait aussi honteux que barbare de vouloir

s'enrichir de la pauvreté même, et de ravir à celui qui a peu, pour donner à celui qui a tout. Sous lui, le laboureur fut respecté; l'homme qui n'avait que ses bras put jouir du nécessaire que ses bras lui avaient donné; la mollesse et le luxe payèrent en richesses ce que la pauvreté payait en travaux. Il donne un plus grand exemple. Placé entre des ennemis ardents et des peuples accablés, c'est sur lui-même, Romains, qu'il lève les impositions que vous n'auriez pu payer sans vous appauvrir. On lui demande où sont les trésors pour la guerre : Les voici, dit-il, en montrant les meubles de son palais. Dépouillez ces murs; enlevez ces statues et ces tableaux; portez ces vases d'or sur la place publique; que tout soit vendu au nom de l'État; que ces vains ornements, qui servaient de décoration au palais des empereurs, servent à la défense de l'empire. J'étais auprès de lui dans le temps qu'il donnait et qu'on exécutait ces ordres; je parus étonné. Il se tourna vers moi : « Apollonius, me dit-il, eh quoi! tu admires « aussi comme le peuple! Faudrait-il donc, au « lieu de ces vases d'or, faire vendre l'argile du « pauvre, et le blé qui nourrit ses enfants? Mon « ami, me dit-il un moment après, peut-être « toutes ces richesses ont-elles coûté des larmes « à vingt nations; cette vente sera une faible

« expiation des maux faits à l'humanité. » Romains, ces appartements dépouillés, ces murailles presque nues, avaient pour vous plus d'éclat et de grandeur que les palais d'or de vos tyrans. La maison de Marc-Aurèle, dans cet état, ressemblait à un temple auguste, qui n'a d'autre ornement que la divinité qui l'habite.

C'est peu de se dépouiller lui-même; il eut le courage de refuser aux autres ce qu'il n'avait point le droit de donner. Il apprit à se défendre de cette générosité qui est quelquefois la maladie des grandes ames; séduction d'autant plus dangereuse qu'elle ressemble à la vertu, mais qui, pour le bonheur d'un homme, fait quelquefois le malheur de deux mille.

Les mauvais empereurs corrompaient les camps pour s'en faire un appui contre Rome; et l'or, prodigué dans les armées, servait à forger les chaînes que le despotisme étendait sur l'univers. Marc-Aurèle eût rougi d'acheter les armées de l'empire contre l'empire même. Il leur accorde, au nom de l'État, tout ce que l'État leur doit, mais il ne leur donne rien au nom du prince; il ne veut pas qu'enrichis par ses mains, ils s'accoutument à séparer la qualité de citoyens de celle de soldats.

Apollonius allait poursuivre, lorsqu'un centurion, qui était près de lui, l'interrompit tout-à-coup.

Philosophe, dit-il, permets à un soldat de citer, sur notre grand empereur, un trait que tu ignores peut-être. Nous étions en Germanie, et il venait de remporter une victoire. Nous lui demandâmes une distribution d'argent : voici ce qu'il nous répondit : je m'en souviens ; c'était sur le champ de bataille, et il tenait à la main son casque percé de javelots : « Mes amis, nous dit-il, « nous avons vaincu ; mais, s'il faut vous donner « la dépouille des citoyens, qu'importe à l'État « votre victoire ? Tout ce que je vous donnerai « au-delà de ce qui vous est dû sera tiré du sang « de vos proches et de vos pères. » Nous rougîmes, et nous ne demandâmes plus rien.

Je savais cette réponse de Marc-Aurèle, dit le vieillard au soldat, mais j'aime mieux que ce soit toi qui l'aies apprise au peuple romain. Alors Apollonius reprit son discours ; il parla de la justice et de la manière dont Marc-Aurèle la faisait exécuter dans Rome. Qu'importe, dit-il, que le chef ne soit ni oppresseur, ni tyran, si les citoyens oppriment les citoyens ? Le despotisme de chaque particulier, s'il était sans frein, ne serait pas moins terrible que le despotisme du prince. Partout l'intérêt personnel attaque l'intérêt de tous ; toutes les fortunes se nuisent ; toutes les passions se choquent : c'est la justice qui combat et qui prévient cette anarchie. Ro-

mains, s'écria-t-il, pourquoi faut-il que, chez les hommes, tout ce qui est la source d'un bien puisse être la source d'un mal? Cette justice sainte, l'appui et le garant de la société, était devenue, sous vos tyrans, le principe même de sa destruction. Il s'était élevé dans vos murs une race d'hommes qui, sous prétexte de venger les lois, trahissaient toutes les lois; vivant d'accusations et trafiquant de calomnies, et toujours prêts à vendre l'innocence à la haine, ou la richesse à l'avarice. Alors tout était crime d'état. C'était un crime de réclamer les droits des hommes, de louer la vertu, de plaindre les malheureux, de cultiver les arts qui élèvent l'ame; c'était un crime d'invoquer le nom sacré des lois. Les actions, les paroles, le silence même, tout était accusé. Que dis-je? on interprétait jusqu'à la pensée; on la dénaturait pour la trouver coupable. Ainsi l'art des délations empoisonnait tout; et les délateurs étaient comblés des richesses de l'empire; et l'on proportionnait l'excès de leurs dignités à l'excès même de leur honte. Quelle ressource dans un État, lorsqu'on y égorge l'innocence au nom des lois qui doivent la défendre? Souvent même on ne daignait pas recourir à la vaine formalité des lois; la puissance arbitraire emprisonnait, exilait ou faisait mourir à son gré. Romains, vous savez si

Marc-Aurèle eut en horreur cette justice tyrannique qui met la volonté d'un homme à la place de la décision de la loi; qui fait dépendre ou d'une surprise ou d'une erreur la vie et la fortune d'un citoyen; dont les coups sont d'autant plus terribles, que souvent ils sont sourds et cachés; qui ne laisse que sentir au malheureux le trait qui le perce, sans qu'il puisse voir la main d'où il part, ou qui, le séparant de l'univers entier, et ne le condamnant à vivre que pour mourir sans cesse, l'abandonne sous le poids des chaînes, ignorant à-la-fois son accusateur et son crime, loin de la liberté dont l'auguste image est pour jamais voilée à ses yeux, loin de la loi qui, dans la prison ou dans l'exil, doit toujours répondre au cri du malheureux qui l'invoque. Marc-Aurèle regardait toutes les formalités des lois comme autant de barrières que la prudence a élevées contre l'injustice. Sous lui, disparurent ces crimes de lèze-majesté qui ne se multiplient que sous les mauvais princes. Toute délation était renvoyée à l'accusé avec le nom du délateur : c'était un frein pour les hommes vils; c'était un rempart pour ceux qui n'ont rien à redouter, dès qu'ils peuvent se défendre.

Citoyens, le malheureux que l'on poursuit va se réfugier dans les temples, où il embrasse les autels des dieux. Sous Marc-Aurèle, vos

asyles et vos temples ont été les tribunaux de vos magistrats. Que tous ceux, disait-il, qui redoutent l'oppression se retirent sous cet abri sacré: là, et j'en atteste les dieux, si jamais je vous opprime, je veux, Romains, que vous trouviez un asyle contre moi-même.

Et avec quelle dignité ce grand homme parlait aux magistrats, et aux juges, de leurs devoirs! « Si vous avez à juger votre ennemi, félicitez-« vous; vous avez en même temps et une passion « à vaincre, et une grande action à faire. Si la « faveur veut vous corrompre, mettez d'un côté « le prix qu'on vous offre; de l'autre, la vertu « et le droit de vous estimer vous-mêmes. Si on « vous intimide... Mais qui pourriez-vous craindre? « Est-ce à moi que vous craignez de déplaire en « faisant le bien? Haïs de votre empereur, parce « que vous auriez été justes, c'est vous qui se-« riez grands, c'est moi qui serais malheureux et « coupable. » Ainsi l'esprit de Marc-Aurèle animait tous les tribunaux de l'empire.

Sous lui, la justice ne fut donc ni vénale, ni corrompue, ni trop précipitée, ni trop lente; il ne fallut point l'acheter par des présents; il ne fallut point l'arracher par des importunités. Un abus funeste avait multiplié les jours où les tribunaux étaient fermés, comme si, dans ces jours-là, on avait défendu au riche d'usurper,

au puissant de nuire, au malheureux d'avoir le sentiment de ses peines. Romains, le temps coulait pour les divisions et pour les crimes, et son cours était suspendu pour le rétablissement de l'ordre. Marc-Aurèle réforma cet abus ; il crut que, dans des jours même sacrés, la justice rendue aux hommes ne pouvait offenser les dieux ; et le plus saint des trésors, le temps, fut rendu à la patrie.

Occupé de l'administration générale, il savait encore trouver des moments pour juger lui-même les affaires des citoyens. « Philosophe, dit tout-à-« coup un homme qui était dans la foule, je res-« pecte et j'admire Marc-Aurèle comme toi ; mais « crois-tu que la puissance de juger puisse n'être « jamais redoutable dans le prince ? » Je le sais, reprit Apollonius : on doit craindre qu'accoutumé à la marche du pouvoir, il ne veuille être en même-temps et le magistrat et la loi ; que, s'il prononce seul, il ne soit trompé ; que, s'il préside dans les tribunaux, son autorité, malgré lui, ne corrompe les juges, et que la flatterie n'immole la loi à celui qui peut tout. Mais ces abus, qui se sont fait sentir plus d'une fois sous nos tyrans, tiennent à l'homme qui les souffre ou qui les fait naître. Le pouvoir de juger, dans le prince, a aussi ses avantages, quand le prince a des vertus. J'oserai le dire, il est alors plus

près du peuple; il voit les détails du malheur des hommes; il apprend à plier sa pensée sous la loi; et la volonté absolue, toujours impétueuse, s'accoutume à sentir une chaîne qui la retient. Tel était l'esprit de Marc-Aurèle dans ses jugements. Je ne me lasse pas de parler de la justice de ce grand homme. Je l'ai vu passer plusieurs nuits de suite, à étudier une affaire importante qu'il devait décider. Nous travaillions ensemble; je voulus l'engager à prendre du repos. « Apol-« lonius, me dit-il, donnons un exemple à tous « ces hommes avides de plaisirs, et fatigués d'af-« faires, qui prétendent séparer les honneurs et « les travaux. » Ne vous étonnez pas de ce langage : il est conforme au système d'un prince qui était juste par principes, et qui, par devoir, aimant tous les hommes, s'occupait également des intérêts de tous.

Ici le philosophe s'arrêta ; il parut rempli d'un sentiment douloureux et profond.

Romains, je vous l'avouerai, dit-il, il y a une idée qui m'accable et qui m'a fait gémir plus d'une fois, c'est l'inégalité immense que l'orgueil a mise entre les hommes. La nature, toujours bienfaisante, avait créé des êtres égaux et libres; la tyrannie est venue, qui a créé des faibles et des malheureux. Alors un petit nombre s'est em-

paré de tout, il a envahi l'univers, et le genre humain s'est trouvé déshérité. De là est né le mépris insultant et le dédain altier, et la domination féroce, et la pitié de l'orgueil, plus cruelle encore que le mépris. C'était à la philosophie sur le trône à venger ces insultes faites au genre humain. O vous, qui n'êtes ni patriciens, ni sénateurs, ni riches, mais qui êtes des citoyens et des hommes, je ne crains pas que vos imprécations secrètes se mêlent aux louanges dont j'honore la mémoire de votre empereur! Sa bonté compatissante ne voyait, dans tous les ordres de l'État, qu'une société nombreuse de frères, de parents et d'amis. Que de fois vous l'avez vu s'attendrir sur vos besoins, les adoucir par ses largesses, pénétrer, pour les connaître, jusque dans l'enceinte de vos familles! Pour vous consoler de vos travaux, il vous prodiguait les divertissements et les fêtes; et, par l'attrait des spectacles, arrachant le pauvre à lui-même, il suspendait le sentiment de ses maux, ou lui faisait oublier, quelques instants du moins, les biens dont il ne jouissait pas. Sous lui, le nom le plus obscur ne fut point une exclusion aux charges et aux dignités de l'empire. Pour distinguer les rangs, Marc-Aurèle consulte les préjugés; pour apprécier les hommes, il ne juge que les hommes. Des mains qui avaient conduit le soc de la char-

rue ont guidé sous lui les gardes prétoriennes; et, pour choisir un époux à sa fille, il jeta les yeux sur Pompéien, qui, au lieu d'ancêtres, n'avait que du mérite : « L'alliance avec la vertu, « disait-il, ne peut déshonorer le maître du « monde. »

Dans ce moment, Apollonius, en promenant ses regards sur l'assemblée du peuple romain, aperçut Pertinax : c'était un guerrier célèbre par des victoires; et son mérite devait l'élever un jour à l'empire. Il venait de rentrer dans Rome, avec une partie de l'armée, accompagnant le corps de Marc-Aurèle. Il était un peu éloigné de la foule, les mains appuyées sur sa lance, et adossé tristement contre une colonne. Tout-à-coup Apollonius lui adressant la parole :

C'est toi que j'atteste encore, ô Pertinax! dit-il; tu as le courage d'avouer que ton père avait été esclave, et mourut affranchi; tu n'en as que plus de droits à nos respects. J'ose te rappeler ici une disgrace qui ne t'honore pas moins que ton empereur. Tu fus accusé, il fut surpris, et tu parus coupable. Bientôt ton innocence éclata; Marc-Aurèle fut assez grand pour te pardonner l'outrage qu'il t'avait fait. Il te nomma sénateur et consul; des hommes qui se croyaient tes rivaux osèrent dire que la gloire du consulat était avilie par ta naissance. « Eh quoi! s'écria Marc-« Aurèle, la place des Scipion avilie par un « guerrier qui leur ressemble! »

Celui qui élevait ainsi les Plébéiens illustres ne pouvait oublier la noblesse de l'empire; mais il veut qu'elle appuie ses titres par ses actions. Si elle n'est que fastueuse, il la dédaigne; si elle a des vertus, il l'honore; si elle est pauvre, il la soutient : il ne veut point que, dans une ville corrompue par le luxe, des ames dont le devoir est d'être généreuses descendent à des moyens honteux de s'enrichir.

En parlant de la protection que Marc-Aurèle accorda aux hommes utiles de tous les rangs, puis-je oublier, Romains, celle qu'il nous accordait à nous-mêmes et à tous ceux qui, comme lui, cultivaient leur raison par l'étude? Je prends les dieux à témoin que ce n'est point le souvenir d'un lâche intérêt, qui, dans ce moment, me fait louer mon empereur. Si, pendant soixante ans, je n'ai ni aspiré à des honneurs, ni brigué des richesses; si, aimé de Marc-Aurèle, j'ai justifié mon pouvoir par ma conduite; si, outragé quelquefois, je n'ai jamais répondu à la haine que par des bienfaits, et à la calomnie que par mes actions, j'ai peut-être le droit de parler de tout ce que ce grand homme a fait pour la philosophie et pour les lettres. Je ne sais si elles auront encore un jour des ennemis dans Rome; je ne sais si la proscription et l'exil deviendront encore notre partage: mais, dans aucun temps, on

ne pourra étouffer en nous le cri de la nature qui nous avertit que les peuples ont le droit d'être heureux. Nous pleurerons sur les maux du genre humain; et, lorsqu'en quelque partie du monde il s'élevera un prince comme Marc-Aurèle, qui annoncera qu'il veut placer avec lui sur le trône la morale et les lumières, du fond de nos retraites nous lèverons tous ensemble nos mains pour remercier les dieux. Ici je voudrais pouvoir ranimer ma voix tremblante. Marc-Aurèle, du haut du capitole, donne le signal. Tous ceux qui, dans toutes les parties de l'empire, aiment et cherchent la vérité, accourent autour de lui. Il les encourage, il les protége. Vous l'avez vu, même étant empereur, se rendre plus d'une fois dans les écoles publiques pour s'y instruire; on eût dit qu'il venait dans la foule chercher la vérité qui fuit les rois. Sous son règne, nous étions utiles. Cette gloire nous eût suffi; ce grand homme voulut y ajouter les honneurs. Il a élevé plusieurs de nous aux premières places de l'empire, et leur a fait ériger des statues à côté des Caton et des Socrate. Romains, si vos tyrans pouvaient sortir de leurs tombeaux, et reparaître dans vos murs, combien ils seraient étonnés en voyant leurs propres statues mutilées et abattues dans Rome, et, à leur place, les successeurs de ces mêmes hommes, qu'ils faisaient

traîner dans les prisons, et dont ils faisaient couler le sang sous les haches!

Marc-Aurèle, en parcourant toutes les classes des citoyens, abaisse ses regards sur ceux qui sont assez malheureux pour méconnaître la vertu. Des lois sages arrêtent les déréglements; mais la première loi fut son exemple. Son austérité étonna la mollesse. Les ames faibles eurent le courage de la vertu; les ames ambitieuses eurent des mœurs par intérêt. Ceux qu'il ne peut corriger, il les plaint, il les blâme, mais il ne peut se résoudre à les haïr. Austère pour lui seul, il avait cette douce humanité si propre à notre faiblesse. Des hommes lâches osèrent l'offenser : il dédaignait une vengeance qui lui eût été facile; et le philosophe oubliait l'injure faite au prince.

Ici Commode fit un mouvement; on vit de l'altération sur son visage, et ses yeux s'enflammèrent. Il parut prêt à rompre le silence, mais il s'arrêta; et le philosophe poursuivit.

La bonté faisait le caractère de ce grand homme; elle était dans ses discours, dans ses actions; elle était peinte sur tous les traits de son visage. Que dis-je? elle fut l'objet de son culte. Voyez ce capitole, où sa main lui a élevé un temple. O Dieu de l'univers, dans presque tous les pays du monde, on

t'a outragé, même en t'adorant! Partout la superstition barbare a eu ses autels, où elle t'offrait, pour t'apaiser, les gémissements et les cris des victimes humaines. Marc-Aurèle t'invoquait sous l'idée d'un être bon; il te peignait aux hommes comme tu étais peint dans son cœur. Non, je ne l'oublierai jamais ce jour, ce moment solennel, où un prince, souverain pontife comme empereur de son pays, entra pour la première fois dans ce temple dédié *à la Bonté*, et brûla le premier encens sur l'autel, au milieu des acclamations et de la joie d'un peuple qui semblait le prendre lui-même pour la divinité du temple. Romains, il fut impossible à vos ancêtres de condamner Manlius coupable, tant qu'ils eurent sous les yeux le capitole que ce guerrier célèbre avait sauvé : et moi je fais ici des vœux pour que la vue de ce nouveau temple, dans ce même capitole, arrête vos empereurs, toutes les fois qu'ils voudront faire une action cruelle ou tyrannique. Peuples, que tous ceux qui régneront sur vous viennent jurer à cet autel d'être bons comme Marc-Aurèle; qu'ils s'accoutument à penser, comme lui, que tout bienfait accordé aux hommes est un acte de religion envers la Divinité.

Dans cette assemblée du peuple romain était une foule d'étrangers et de citoyens de toutes les parties de l'empire. Les uns se trouvaient depuis long-temps à Rome;

les autres avaient suivi des différentes provinces le char funèbre, et l'avaient accompagné par honneur. Tout-à-coup l'un d'eux (c'était le premier magistrat d'une ville située aux pieds des Alpes), éleva sa voix.

Orateur, dit-il, tu nous as parlé du bien que Marc-Aurèle a fait à des particuliers malheureux; parle-nous de celui qu'il a fait à des villes et à des nations entières. Souviens-toi de la famine qui a désolé l'Italie. Nous entendions les cris de nos femmes et de nos enfants qui nous demandaient du pain. Nos campagnes stériles et nos marchés déserts ne nous offraient plus de ressource. Nous avons invoqué Marc-Aurèle, et la famine a cessé. — Alors il approcha, il toucha la tombe, et dit: J'apporte à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de toute l'Italie.

Un autre homme parut. Son visage était brûlé par un soleil ardent; ses traits avaient je ne sais quoi de fier, et sa tête dominait sur toute l'assemblée. C'était un Africain. Il éleva sa voix, et dit:

Je suis né à Carthage. J'ai vu un embrasement général dévorer nos maisons et nos temples. Échappés de ces flammes et couchés plusieurs jours sur des ruines et des monceaux de cendre, nous avons invoqué Marc-Aurèle : Marc-Aurèle a réparé nos malheurs. Carthage a remercié une fois les dieux d'être romaine. — Il approcha,

toucha la tombe, et dit : J'apporte à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'Afrique.

Trois des habitants de l'Asie s'avancèrent. Ils tenaient d'une main de l'encens, et de l'autre des couronnes de fleurs. L'un d'eux prit la parole :

Nous avons vu dans l'Asie le sol qui nous portait s'écrouler sous nos pas, et nos trois villes renversées par un tremblement de terre. Du milieu de ces débris nous avons invoqué Marc-Aurèle, et nos villes sont sorties de leurs ruines. — Ils posèrent sur la tombe l'encens et les couronnes, et dirent : Nous apportons à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'Asie.

Enfin il parut un homme des rives du Danube. Il portait l'habillement des Barbares, et tenait une massue à la main. Son visage cicatrisé était mâle et terrible, mais ses traits à demi sauvages semblaient adoucis dans ce moment par la douleur. Il s'avança, et dit :

Romains, la peste a désolé nos climats. On dit qu'elle avait parcouru l'univers, et qu'elle était venue des frontières des Parthes jusqu'à nous. La mort était dans nos cabanes; elle nous poursuivait dans nos forêts. Nous ne pouvions plus ni chasser, ni combattre : tout périssait. J'éprouvai moi-même ce fléau terrible, et je ne soute-

nais plus le poids de mes armes. Dans cette désolation, nous avons invoqué Marc-Aurèle : Marc-Aurèle a été notre dieu conservateur. — Il approcha, posa sa massue sur la tombe, et dit : J'apporte à ta cendre l'hommage de vingt nations que tu as sauvées.

Vous entendez, Romains, reprit Apollonius; ses soins s'étendaient sur toutes les parties du monde. Dans l'espace de vingt ans, la terre éprouva tous les fléaux : mais la nature avait donné Marc-Aurèle à la terre.

Et ce grand homme a eu des ennemis! Faut-il donc, est-ce un arrêt éternel, que la vertu jamais ne puisse désarmer la haine! Romains, vos meilleurs empereurs ont vu les poignards aiguisés contre eux. Nerva s'est vu attaquer dans son palais. On a conspiré contre Titus. Antonin et Trajan ont été obligés de pardonner à des conjurés; et Marc-Aurèle, oui, Marc-Aurèle a combattu pour sa vie. Déja vous pensez à la révolte de Cassius, à cet homme fier, audacieux, austère avec fureur, voluptueux avec emportement; voulant tantôt être Catilina, et tantôt Caton, extrême dans ses vertus comme dans ses vices : et le barbare, en se révoltant, prononçait les mots de vertu et de patrie, et il parlait d'abus, de réforme, de mœurs; car, dans tous les temps, le bien public a servi de prétexte au

crime; et, en opprimant les hommes, on les a entretenus du bonheur de l'État.

Je voudrais pouvoir mettre ici sous vos yeux ces temps de vos annales, où vos tyrans découvraient une conspiration ou triomphaient d'une révolte. Vous vous en souvenez : la proscription était un droit; la raison d'État justifiait le meurtre; nul citoyen n'était innocent dès qu'il avait connu un coupable; les plus doux sentiments de la nature passaient pour crime; on épiait la larme secrète qui s'échappait de l'œil d'un ami sur le cadavre de son ami; et la mère était traînée au supplice pour avoir pleuré la mort de son fils. Il faut rappeler de temps en temps ces crimes à la terre, pour que les princes, par l'excès de leurs vengeances, apprennent à redouter l'excès de leur pouvoir. Voici maintenant la conduite de Marc-Aurèle. On lui porte la tête de l'usurpateur qui a péri par la main de ses complices; il détourne les yeux et ordonne que ces tristes restes soient inhumés avec honneur. Maître des révoltés, il leur pardonne; il sauve la vie à tous ceux qui avaient voulu lui ravir l'empire. Que dis-je? il devient leur protecteur : le sénat veut venger son prince; il implore auprès du sénat la grace de ses ennemis. « Je vous con-« jure au nom des dieux de ne pas verser de « sang; que les exilés reviennent; qu'on rende

« les biens à ceux qu'on a dépouillés; et plût « au ciel, ajouta-t-il, que je pusse ouvrir les tom-« beaux! » Vous ne vous étonnez donc pas, Romains, si la famille même de Cassius, qui, dans d'autres temps, n'eût attendu que la proscription et la mort, a recouvré tout l'éclat de son ancienne fortune. Tournez les yeux de ce côté.

Le peuple regarda. Il vit à la porte d'un palais une femme d'une figure noble, et dont la beauté n'était point encore effacée par l'âge. Elle était près d'un portique, un peu élevée au-dessus de la foule, la tête à demi couverte d'un voile. Autour d'elle on voyait des enfants de différents âges; c'étaient la femme et les enfants de Cassius. Trop loin de la foule, ils ne pouvaient entendre ce que disait le philosophe; mais ils regardaient ce grand spectacle. Quelquefois la mère fixait des yeux attendris sur ses enfants; puis, tout-à-coup tendant les bras vers la tombe, semblait remercier Marc-Aurèle de les lui avoir conservés.

Peuple, dit Apollonius, voilà les témoins de sa clémence. Après avoir tout pacifié dans Rome, il marche en Asie pour raffermir les provinces ébranlées; il va montrer partout ce maître bienfaisant, ce prince philosophe, dont quelques villes coupables avaient osé méconnaître l'empire. On lui présente les papiers des rebelles; il les brûle sans les lire: Je ne veux pas, dit-il, être forcé de haïr. Tout tombe à ses pieds; il pardonne aux villes et aux provinces; les rois

de l'Orient viennent lui rendre hommage; il maintient ou rétablit la paix, et fait partout admirer cette philosophie digne du trône. Enfin, après huit ans, il reparut sur les bords du Tibre; avec quels transports il fut reçu! Jamais tant de vertus ensemble n'avaient paru dans Rome; il unissait aux lumières d'Adrien l'ame de Titus; il avait gouverné comme Auguste, combattu comme Trajan, pardonné comme Antonin; le peuple était heureux, le sénat était grand; ses ennemis même l'adoraient: les guerres étrangères étaient terminées par la victoire; la guerre civile, par la clémence: du Danube à l'Euphrate, et du Nil à la Grande-Bretagne, les troubles avaient cessé; tout était calme; l'Europe, l'Asie et l'Afrique reposaient en paix. Alors il triompha pour la seconde fois. Les hommes de toutes les nations, et les ambassadeurs de tous les rois, relevaient cette pompe; le sang des victimes coulait dans tous les temples; l'encens fumait sur tous les autels; le peuple entourait à grands cris ses statues et les ornait de fleurs; tout retentissait d'acclamations; et lui, au milieu de tant d'éclat, dans la marche du triomphe, tranquille et sans faste, jouissait en silence de la félicité de Rome et de l'empire, et, du haut du capitole, semblait jeter un œil serein sur l'univers. Qui de vous, Romains, ne faisait alors des vœux pour que

ce grand homme fût immortel, ou que les dieux lui accordassent du moins une longue vieillesse? Quoi! les ames bienfaisantes sont si rares, et la terre en jouit si peu! Quoi! les maux nous environnent, ils nous assiègent: et, lorsqu'il s'élève un prince dont l'unique soin est de les adoucir; quand le genre humain, flétri par l'infortune, se relève et commence à retrouver le bonheur, l'appui qui le soutenait lui échappe, et avec un homme périt la félicité d'un siècle! Marc-Aurèle resta encore deux ans parmi nous, quand les ennemis éternels de cet empire le rappelèrent pour la troisième fois au fond de la Germanie. Alors, malgré une santé languissante, il retourna aux rives du Danube. C'est au milieu de ces travaux que nous l'avons perdu. Ses derniers moments (j'en ai été témoin, et je puis vous en rendre compte,) ont été ceux d'un grand homme et d'un sage. La maladie dont il fut attaqué ne le troubla point. Accoutumé depuis cinquante ans à méditer sur la nature, il avait appris à connaître ses lois et à s'y soumettre. Je me souviens qu'un jour, il me disait: « Apol-
« lonius, tout change autour de moi; l'univers
« d'aujourd'hui n'est plus celui d'hier, et celui
« de demain ne sera point le même. Parmi tous
« ces mouvements, puis-je seul rester immobile?
« Il faut aussi que le torrent m'entraîne. Tout

« m'avertit qu'un jour je cesserai d'être. Le sol « où je marche a été foulé par des milliers « d'hommes, qui ont disparu. Les annales des « empires, les ruines des villes, les urnes, les « statues, qu'est-ce que tout cela, que des images « de ce qui n'est plus? Ce soleil que tu vois ne « luit que sur des tombeaux... » Ainsi ce prince philosophe exerçait d'avance et affermissait son ame. Quand le dernier terme approcha, il ne fut donc point étonné. Je me sentais élevé par ses discours. Romains, le grand homme mourant a je ne sais quoi d'imposant et d'auguste; il semble qu'à mesure qu'il se détache de la terre, il prend quelque chose de cette nature divine et inconnue qu'il va rejoindre. Je ne touchais ses mains défaillantes qu'avec respect; et le lit funèbre où il attendait la mort me semblait une espèce de sanctuaire. Cependant l'armée était consternée; le soldat gémissait sous ses tentes; la nature elle-même semblait en deuil; le ciel de la Germanie était plus obscur; des tempêtes agitaient la cime des forêts qui environnaient le camp; et ces objets lugubres semblaient ajouter encore à notre désolation. Il voulut quelque temps être seul, soit pour repasser sa vie en présence de l'Être suprême, soit pour méditer encore une fois avant que de mourir. Enfin il nous fit appeler. Tous les amis

de ce grand homme et les principaux de l'armée vinrent se ranger autour de lui. Il était pâle, ses yeux presque éteints, et ses lèvres à demi glacées. Cependant nous remarquâmes tous une tendre inquiétude sur son visage. Prince, il parut se ranimer un moment pour toi; sa main mourante te présenta à tous ces vieillards qui avaient servi sous lui; il leur recommanda ta jeunesse. Servez-lui de père, leur dit-il, ah! servez-lui de père. Alors il te donna des conseils tels que Marc-Aurèle mourant devait les donner à son fils; et, bientôt après, Rome et l'univers le perdirent.

A ces mots, tout le peuple romain demeura morne et immobile. Apollonius se tut; ses larmes coulèrent. Il se laissa tomber sur le corps de Marc-Aurèle; il le serra longtemps entre ses bras; et se relevant tout-à-coup :

Mais toi, qui vas succéder à ce grand homme, ô fils de Marc-Aurèle, ô mon fils, permets ce nom à un vieillard qui t'a vu naître et qui t'a tenu enfant dans ses bras; songe au fardeau que t'ont imposé les dieux; songe aux devoirs de celui qui commande, aux droits de ceux qui obéissent. Destiné à régner, il faut que tu sois ou le plus juste ou le plus coupable des hommes: le fils de Marc-Aurèle aurait-il à choisir? On te

dira bientôt que tu es tout-puissant : on te trompera; les bornes de ton autorité sont dans la loi. On te dira encore que tu es grand, que tu es adoré de tes peuples. Écoute : quand Néron eut empoisonné son frère, on lui dit qu'il avait sauvé Rome ; quand il eut fait égorger sa femme, on loua devant lui sa justice; quand il eut assassiné sa mère, on baisa sa main parricide, et l'on courut aux temples remercier les dieux. Ne te laisse pas non plus éblouir par les respects. Si tu n'as des vertus, on te rendra des hommages, et l'on te haïra. Crois-moi, on n'abuse point les peuples ; la justice outragée veille dans tous les cœurs. Maître du monde, tu peux m'ordonner de mourir, mais non de t'estimer. O fils de Marc-Aurèle, pardonne ; je te parle au nom des dieux, au nom de l'univers qui t'est confié; je te parle pour le bonheur des hommes et pour le tien. Non, tu ne seras point insensible à une gloire si pure. Je touche au terme de ma vie; bientôt j'irai rejoindre ton père. Si tu dois être juste, puissé-je vivre encore assez pour contempler tes vertus! Si tu devais un jour....

Tout-à-coup Commode, qui était en habit de guerrier, agita sa lance d'une manière terrible. Tous les Romains pâlirent. Apollonius fut frappé des malheurs qui menaçaient Rome. Il ne put achever. Ce vénérable vieillard se voila le visage.

La pompe funèbre, qui avait été suspendue, reprit sa marche. Le peuple suivit consterné, et dans un profond silence; il venait d'apprendre que Marc-Aurèle était tout entier dans le tombeau.

ÉLOGE

DE LOUIS,

DAUPHIN DE FRANCE.

> Noscere provincias, nosci exercitui, discere à peritis, sequi optimos, nihil appetere jactatione.
> Imperare posset magis, quàm vellet.
> (TACIT., *Agric.*)

En célébrant le prince que la France regrette, ce n'est pas un vain éloge que j'entreprends. Qu'importent à une cendre insensible nos regrets et nos louanges? Quelques vérités utiles à ceux qui, comme lui, sont destinés à gouverner, honoreront plus sa mémoire, que les larmes que nous pouvons verser sur sa tombe. O vous qui le pleurez, c'est là l'hommage qui est digne de lui. Je vais rendre compte à la patrie de ses travaux, de ses pensées, de tout ce qu'il eût voulu faire pour la rendre heureuse. Je sais qu'enlevé

à la fleur de son âge, il n'a pu former que des vœux pour l'État; mais sa mémoire ne doit pas nous en être moins chère. Qu'avait fait pour Rome ce Germanicus, dont le nom est encore aujourd'hui si célèbre? Il remporta quelques victoires, mais il ne fit rien pour le bonheur de Rome. Il fut vertueux : voilà sa gloire. Tous les Romains le pleurèrent. Les ennemis de l'empire ne furent pas insensibles à sa mort; et la plume de Tacite traça ses vertus à la postérité. Trop inférieur à ce grand homme par les talents, j'aspire à l'égaler dans l'amour des vertus. J'aurai du moins la gloire de l'imiter, en louant un prince qui a passé quinze ans à se rendre digne de régner, et qui n'eut de désir que celui de voir les hommes heureux.

Dans cet éloge, je ne dirai rien qui ne soit dicté par l'amour du bien public, et dont j'aie à rougir devant celui qui voit les cœurs des hommes. Si jamais le mensonge n'a souillé mes écrits, si la flatterie n'a point corrompu mon cœur, ô prince, ce n'est pas en te louant que je commencerai l'apprentissage de la bassesse et du vice. Tu vécus vertueux, et ton ame dédaignerait de vils éloges que tu n'aurais pas mérités.

Ceux qui avaient la confiance de ce prince, ceux qu'il nommait ses amis, ne trouveront point leur nom dans cet ouvrage. C'est à la nation, qui

les connaît, à les louer. C'est à eux à faire leur renommée par leurs vertus ou leurs talents. Qu'ils méritent les éloges publics, et la France les pleurera aussi quand ils ne seront plus. Mais vous, ô restes de lui-même, ô gages d'une union tendre et sacrée, jeunes princes, et vous surtout qui devez succéder à son rang, enfant de l'État et de la patrie, en écrivant ce faible ouvrage, mon cœur s'occupera souvent de vous. J'oserai quelquefois vous parler de leurs devoirs. J'oserai mettre devant vos yeux une grande nation dont vous êtes l'espérance. Déja mon cœur, en vous parlant, éprouve cette émotion qu'inspire l'amour de son pays. Ah! puissiez-vous éprouver bientôt vous-même ce sentiment si doux, présage du bonheur de nos enfants et de nos neveux! Puissiez-vous, prince, vous accoutumer de bonne heure à écouter la voix de la patrie et de la vérité !

La naissance de Louis dauphin parut être un bienfait du ciel. L'arrière-petit-fils de Louis XIV, à peine échappé des ruines de sa maison, alarmait l'État par une faible santé. Une maladie dangereuse l'avait presque enlevé aux vœux de la nation. Le sang de ce duc de Bourgogne adoré eût été tari pour la France. L'incertitude de l'avenir, des orages passés, des prétentions qui pouvaient acquérir de la force, tout inquiétait et

alarmait nos pères. L'État, fatigué des longues agitations du règne de Louis XIV, ne désirait que le repos. C'est dans ces circonstances que naquit Louis, dauphin de France. La naissance d'un enfant qui doit régner est un grand événement pour une nation. Ce moment décide peut-être si un peuple entier, pendant quarante ans, doit être heureux ou malheureux; et, tandis que le peuple, qui n'a jamais que la pensée du moment, entoure avec des bénédictions le berceau d'un enfant, le citoyen sage et sensible lève ses mains au ciel, et demande à Dieu que cet enfant soit juste..

Le dauphin était né pour la vertu; mais il fallait commencer par soutenir la plus terrible des épreuves, celle de son rang. Il était prince, et il le savait. Dans un âge où l'esprit ne voit aucun rapport, où l'ame est trompée par les sens sans être aidée par la réflexion, où les événements n'ont pu donner de forme au caractère, comment résister à toute la pompe de l'éducation royale? Comment soupçonner l'égalité des hommes, lorsque tant de respects effacent cette idée? Comment sentir sa faiblesse, parmi tant de forces auxquelles on commande? Pour rompre ce charme dangereux, il faudrait mettre l'enfant aux prises avec la nature; il faudrait lui donner l'éducation des événements et de la nécessité,

le familiariser avec sa faiblesse, le fatiguer de sa propre ignorance. Il faudrait surtout l'élever hors des cours, lui cacher peut-être son rang, et ne lui apprendre ce secret, que lorsqu'il aurait assez de vertu pour en être épouvanté. Mais ces vues ne paraîtront que des chimères au plus grand nombre des hommes; et l'habitude, le plus fort des empires, gouvernera toujours les peuples et les rois.

La religion avec la probité présidèrent à l'éducation du prince; mais il retira peu de fruit de ses premières années. La nature lui réservait la gloire de se créer lui-même; et, dès qu'il se connut, il recommença son éducation. Il se livra d'abord aux charmes de cette littérature, si touchante pour ceux qui la cultivent, si dédaignée par ceux qui ne sentent rien. Il prêtait l'oreille à la tendre harmonie des poètes. L'orateur de Rome portait dans son ame la douce impression de son éloquence. L'étude des langues lui ouvrit tous les siècles et tous les pays (1). Il apprit à juger les nations dans leurs ouvrages.

(1) L'étude des langues, qui est le premier instrument des connaissances humaines, est peut-être plus utile encore aux princes qu'aux particuliers. Depuis que leur dignité ne leur permet presque plus de voyager pour s'instruire, en parcourant les ouvrages des différentes nations ils appellent,

Tous les arts vinrent former son goût. Il admirait cette espèce de création qui donne de la vie aux couleurs, des passions au marbre, du mouvement à l'airain. Un art plus enchanteur encore vint s'emparer de son ame : c'est celui qui fait naître le sentiment de l'harmonie des sons. La musique, qui, chez les Anciens, faisait partie de la politique, devrait peut-être entrer dans l'éducation de tous les princes. Trop portés, par leur élévation, à une certaine fierté de caractère, peut-être seraient-ils heureux de n'être pas insensibles à un art qui, en réveillant les plus douces émotions dans l'ame, la dispose à l'attendrissement et à la pitié.

Je ne crains pas qu'on reproche au dauphin la connaissance et le goût de ces arts d'agrément. Chargé de les protéger, le prince doit les connaître. Lui seul peut les porter au grand; lui seul peut lutter contre la pente invincible qui, dans les temps de luxe et de mollesse, force le talent à suivre le cours de son siècle, et à se rétrécir ou se corrompre. Mais leur connaissance

---

pour ainsi dire, ces nations autour d'eux, et ils les jugent. C'est là qu'ils trouvent l'esprit des siècles et des peuples; c'est là qu'en comparant tous les préjugés ils peuvent les vaincre l'un par l'autre, et se guérir des erreurs de leur nation par le spectacle des erreurs de la terre.

ne forme dans le prince qu'une éducation de sentiment et de goût. Il en est une autre plus relative au bonheur des peuples et au devoir des rois, et qui est le fruit des études les plus profondes.

Comme il est un moment dans la nature, où la raison se forme, où l'existence s'étend, où l'homme, qui jusqu'alors n'avait vécu que pour lui-même, commence à vivre dans ses semblables, il est un moment pareil où le jeune prince, digne de gouverner un jour, commence à naître pour ses États, et voit pour la première fois les rapports qui le lient au sort de vingt millions d'hommes, et qui lient vingt millions d'hommes à lui. D'abord il s'étonne et s'enorgueillit peut-être. Bientôt il est effrayé. Telle est la révolution qui se fit dans le dauphin de France, il y a quinze ans.

Il avait assez de lumières pour sentir que l'étude du gouvernement avait besoin d'un esprit vigoureux et profond, accoutumé à réfléchir et à commander à ses idées. La pensée, comme un coursier rebelle, résiste à ceux qui n'ont pas pris l'habitude de la dompter. Il vit donc qu'il fallait d'abord travailler son esprit, et former l'instrument avant de commencer l'ouvrage. Il se jeta dans l'étude des livres philosophiques. D'abord, il étudie la logique de ces solitaires

célèbres, admirateurs, rivaux et compagnons de Pascal. C'est là qu'il apprend cet art, qu'on a réduit en règles, de lier ensemble ses idées, et de passer de l'une à l'autre en les enchaînant. Pour juger combien cet art est utile au prince, qu'on pense qu'un faux raisonnement, dans un Conseil, a souvent préparé la chute d'un État. Ces secours ne lui suffisaient point. Il s'applique à l'étude des philosophes les plus célèbres. Le père et le créateur de la philosophie moderne lui offre sa méthode et son doute. Il recherche avec Mallebranche les erreurs de l'imagination et des sens, et s'assure du caractère de la vérité. Il suit pas à pas, dans Locke, la marche et le développement de l'esprit humain. Ces ouvrages faisaient les délices de ce prince, et l'objet de ses méditations. C'était là qu'il mûrissait son esprit pour des études plus relevées. Il y a plus de rapport qu'on ne croit entre l'esprit du philosophe et l'esprit du prince. Dans tous les deux, l'instrument est le même; l'objet seul des travaux est différent. Tous deux doivent apprendre à généraliser leurs idées, à saisir de grands résultats, à suivre l'enchaînement des effets et des causes. Tous deux doivent se faire des principes qui assurent leur marche, autour desquels ils puissent rassembler les détails, et les lier d'une chaîne commune. Tous deux peu-

vent appuyer ces principes, non sur le préjugé, sur des idées passagères et des conventions d'un moment, mais sur l'ordre et les rapports immuables des choses. Tous deux enfin doivent éviter l'esprit de système, qui égare au lieu de guider (1). C'est dans les mêmes vues, que le dauphin avait étudié l'histoire immense de la philosophie. Ce vaste tableau des opinions et des erreurs lui apprenait à connaître l'esprit humain; il voyait quelles opinions ont été liées avec les climats, les siècles, les gouvernements, et l'influence qu'elles ont eue sur le sort des peuples et des rois.

Quand il se fut, pour ainsi dire, essayé, et qu'il eut développé en lui cette portion de l'esprit philosophique qui suit la chaîne des objets, il se livra tout entier à l'étude qui devait l'occuper le reste de sa vie. D'abord, il se forma pour lui-même un plan raisonné de tous les objets du gouvernement.

Il n'y a des peuples et des rois que depuis que les sociétés sont établies. Pour connaître l'étendue du pouvoir souverain, il était donc remonté à l'origine de ces grands Corps, qui, rassem-

(1) On ne peut donc douter que l'étude des ouvrages philosophiques ne soit très-utile pour former l'esprit d'un jeune prince; elle l'étend, le fortifie et l'éclaire.

blant les hommes épars sur la terre, ont formé de toutes les volontés une seule volonté, et de toutes les forces divisées une force publique et générale. C'est dans ce moment, qu'il avait vu la souveraineté élever sa tête au milieu des hommes. Elle était appuyée sur la loi; mais elle paraissait marcher entre le despotisme et l'anarchie; et la loi vigilante, mesurant ses pas, la tenait toujours à une égale distance de ces deux termes. Le dauphin avait médité tous ces livres célèbres qui, en marquant les rapports du Souverain avec le peuple, ont établi les fondements du droit public. Mais la droiture de son ame, qui cherchait toujours la vérité, ne lui faisait voir souvent qu'avec indignation, dans ces livres vantés, les préjugés de l'homme mis à la place des lois de la nature, la force érigée en droit, le sang des peuples vendu aux caprices de la tyrannie, la servitude autorisée par des raisonnements d'esclaves, la dignité de la nature humaine méconnue par des hommes, le peuple calomnié devant ses chefs, et des écrivains faibles ou mercenaires, qui, assez hardis pour se charger de la cause du genre humain, la trahissaient indignement pour un vil intérêt d'honneurs ou de fortune. Il sentait que, la grandeur des Souverains étant d'être justes, c'était offenser les rois que de leur livrer les peuples comme des

troupeaux. C'est dans ces vues d'humanité, qu'il avait pesé le droit de la guerre. Je goûte une satisfaction bien douce en apprenant aux hommes qu'il y avait un prince destiné à régner sur eux, qui n'avait que de l'horreur et du mépris pour ce brigandage insensé. Il ne croyait pas que la conquête d'une province pût être mise en balance avec la vie d'un homme; et le prince qui remportait une victoire injuste lui paraissait être autant de fois assassin et meurtrier, qu'il périssait d'hommes sur le champ de bataille.

Instruit de l'origine et de l'étendue du pouvoir souverain, et du rapport des nations avec les nations, il cherche les moyens de procurer à l'État qui doit lui être confié la plus grande félicité du plus grand nombre; mais, pour y parvenir, il faut qu'il connaisse les hommes. Un dauphin ne les voit point agir; il ne les entend pas. Sa dignité, qui en impose, arrête toutes les passions. Le prince qui, pendant trente ans, n'a vu que des courtisans, n'a pas encore vu d'hommes : il a donc besoin d'être transporté dans un pays nouveau, où la nature se déploie avec toutes ses faiblesses, où l'on voie le jeu de tous les ressorts, où les vices n'aient plus de marque, où les fourberies politiques portent leur nom. Ce pays est l'Histoire. Le dauphin la

parcourut avec avidité. Il voit, dans les hommes qui ont vécu, ceux qu'il doit gouverner un jour. Il y trouve la morale toujours incertaine des particuliers, et la morale encore plus flottante des États. Il y étudie l'art de faire sortir du milieu de tous ces chocs et de toutes ces résistances la plus grande somme de bonheur. Les hommes qui ont régné attirent surtout ses regards. Si, tout-à-coup, on transportait un jeune prince dans un vaste et immense mausolée, où les cendres de tous les Souverains qui ont existé sur la terre, rois, pontifes, empereurs, ou califes, fussent réunies, et qu'il pût voir écrit, sur chacune de ces urnes, le jugement des nations et de la renommée, là le respect et l'amour, ici la haine et le mépris, quelle impression ne ferait pas sur lui ce grand spectacle! Voilà ce qu'est l'Histoire pour le prince. Du milieu de tous ces tombeaux il voit s'élever le fantôme de la postérité, qui lui crie: « C'est ici que tu « seras toi-même placé; c'est ici qu'un jour tu « dois être jugé. »

L'histoire des républiques anciennes avait élevé son ame par le spectacle des vertus. Les États modernes, malgré le vice et la faiblesse de leur institution, lui avaient offert des leçons utiles. Mais il s'arrête sur l'histoire de la France. Ses lois et sa constitution, les droits des rois et ceux

des peuples, les maux de l'anarchie et les maux du despotisme, la source de la grandeur ou de la décadence dans chaque époque, les avantages ou les abus de chaque principe d'administration, les orages des guerres civiles, les convulsions du fanatisme, le choc de deux pouvoirs rivaux, les suites cruelles d'une autorité usurpée, il cherche à tout voir et à profiter de tout. Il suit avec attention, à travers les différents siècles, l'origine, les progrès et les changements de ces corps intermédiaires qui sont de l'essence des monarchies, qui conservent le dépôt des lois, et veillent sur les formes dont doit être revêtue l'autorité souveraine. C'était dans cette histoire, qu'il avait appris à connaître et à juger sa nation. Il avait vu, dans tous les temps de la monarchie, une nation aimable et généreuse, gaie dans le malheur, brave dans les combats, plus près de l'excès que de l'opiniâtreté du courage, plus faite pour être gouvernée par les mœurs que par les lois, plus sensible à l'opinion qu'à la vertu, aussi impétueuse dans sa faiblesse que dans sa force, brillante et légère, profondément occupée aujourd'hui de ce qu'elle oubliera demain, ardente, capable d'enthousiasme, incapable de grands crimes et peut-être de tout ce qui demande de l'énergie et de la suite ou dans le bien ou dans le mal. Il pensait qu'une telle na-

tion avait plus besoin de chefs qu'une autre pour la conduire; que les principes qui lui manquaient devaient être dans la tête du prince; qu'en donnant une ame à cette force impétueuse, on pouvait vaincre les plus grandes résistances; que le ressort de l'honneur, plus fort que les récompenses et que les peines, pouvait suppléer à toutes les vertus, et rendre toutes les passions utiles.

L'Histoire lui avait donné la connaissance des hommes; mais elle ne pouvait lui donner celle des provinces et de l'état actuel du royaume. Le duc de Bourgogne, son aïeul, avide comme lui de s'instruire, avait demandé des mémoires aux intendants; mais il ne se trouva qu'un seul homme, ou instruit, ou actif, ou digne de servir la patrie et le prince; et l'héritier de la France ne put parvenir à la connaître. Instruit par cet exemple, le dauphin désirait de voyager lui-même dans les provinces. Il sentait que c'était là une des meilleures parties de l'éducation d'un fils de roi. En effet, qu'apprend-on dans une cour? quel spectacle y vient intéresser l'ame? quels malheureux y réveillent la sensibilité? quels objets y éclairent et y agrandissent l'esprit? Du luxe, de l'orgueil et du faste, voilà les leçons des cours. C'est en parcourant les provinces, qu'un fils de roi deviendrait homme et

politique. C'est là qu'il pourrait estimer les forces d'une nation : car la nation n'est point dans les palais ; elle est dans les sillons des campagnes, sous le chaume du laboureur, dans l'atelier de l'artisan, sous les toits obscurs de la médiocrité. C'est là que sont les armées et les flottes, les mains qui nourrissent l'État, les bras qui le défendent, les arts qui l'enrichissent. Près des cours, on ne sent ni la misère ni la dépopulation d'un État. A mesure que les campagnes se dépeuplent, la capitale se remplit. L'or, par une pente invincible, y coule sans cesse du fond des provinces. Le luxe même y cache la misère ; et l'indigence, poursuivie par la honte, apprend, pour lui échapper, à imiter la richesse. Mais, dans les provinces, on voit à découvert l'état d'un royaume. S'il est malheureux, la misère y traîne ses lambeaux ; la pâleur y décèle le besoin. Dans le silence des campagnes, on entend mieux les cris des enfants qui demandent du pain à leur mère affamée. La vue d'une chaumière qui tombe en ruine, ou d'une grange entr'ouverte, ferait naître plus d'idées utiles au prince, que toute la pompe des palais des rois. Le dauphin était vivement frappé de l'utilité de ces voyages : il aimait à se rappeler souvent cette idée : il aimait à en parler ; et, lorsqu'il commença

à s'affaiblir, lorsqu'il espérait encore, et que la France espérait avec lui, le premier usage qu'il eût voulu faire de sa santé, ô peuples, eût été l'exécution de ce projet. Mais, s'il y a des connaissances qu'il était obligé d'attendre, il allait au-devant de celles qui ne dépendaient que de l'activité de son esprit.

Il avait vu que tout gouvernement utile aux peuples est fondé sur les lois; il veut donc les connaître. Mais le prince n'a pas besoin de les étudier comme le magistrat : celui-ci doit en suivre les détails; l'autre doit en saisir l'ensemble et l'esprit général. Lorsque le dauphin commença cette grande étude, depuis quelques années paraissait en France ce livre célèbre, où toutes les lois des nations sont envisagées sous tous leurs rapports. Le dauphin l'avait lu avec la réflexion d'un homme d'état. L'obscurité répandue quelquefois sur cet ouvrage utile et profond, lors même qu'il ne paraît pas l'être , lui fit désirer d'entendre et de consulter l'auteur lui-même. Déja il était assez instruit pour l'admirer souvent et le combattre quelquefois. Il lui proposa ses doutes; et tel fut le succès de ces conférences, que le dauphin aima toujours et respecta ce grand homme, lors même qu'il ne pensait pas comme lui. Ainsi un roi célèbre du nord consulta Leib-

nitz sur la législation, et le philosophe eut la gloire d'éclairer le prince (1).

Fidèle au plan qu'il s'est tracé, il descend de ces idées générales sur toutes les lois aux lois particulières de la France. Il avait jeté les yeux sur ce chaos; il avait vu presque toutes nos lois politiques et civiles prendre leur source dans ce gouvernement singulier, qui établit à la fois la dépendance des choses et celle des personnes, qui fit naître une foule de droits sur un même domaine, créa des seigneurs, fit des maîtres et oublia les hommes, composa la puissance souveraine d'une foule de petits pouvoirs enchaînés et dépendants, dont la chaîne se relâchait à mesure qu'elle devenait plus étendue, espèce d'aristocratie tumultueuse et de despotisme divisé, qui avait la dépendance des monarchies sans l'activité de son principe, et les troubles des républiques sans leur liberté. Du sein de ce gouvernement féodal, le dauphin avait vu sortir nos lois sur les distinctions des biens, sur celles des personnes, sur les priviléges des rangs, sur les droits des domaines, sur les successions des ci-

---

(1) C'est dans cette occasion qu'on pouvait appliquer à M. le Dauphin ce mot de Montesquieu lui-même: « Que le « prince ne craigne pas ces rivaux qu'on appelle les hommes « de mérite; il est leur égal, dès qu'il les aime. »

toyens, et la foule presque innombrable de nos coutumes. La France lui parut comme accablée sous le fardeau de sa législation ; et il désirait qu'en écartant ce qui est fait pour d'autres siècles ou d'autres mœurs, on mît enfin une juste harmonie entre nos besoins et nos lois.

Dans l'étude des lois criminelles, il s'élève jusqu'à ce point de la morale politique, qui tend plus à prévenir les crimes qu'à les punir, et empêche le législateur d'en être le complice. Les mœurs, autre espèce de loi qui dirige l'opinion publique et qui en fait la force, avaient également fixé son attention ; mais il voyait avec douleur que ce ressort s'affaiblissait tous les jours parmi nous. On l'a entendu déplorer cette vénalité honteuse qui a mis un prix à tout, même à la vertu. On l'a vu chercher par quels moyens on pourrait remettre l'or à sa place ; jusqu'où pouvait s'étendre l'influence des chefs sur le caractère des peuples ; et si, dans la cour d'un monarque, en dirigeant utilement la dépendance et l'intérêt, on ne pourrait pas faire servir les vices même d'instrument aux vertus.

Mais, en remarquant dans son siècle cette pente générale des ames vers la corruption et l'amour de l'or, il avait vu dans tous les esprits une secousse heureuse, qui les portait à la recherche de tous les grands objets de la politique. Chaque

siècle a son esprit et son caractère; le prince est sur la hauteur, et sa fonction est d'observer la pente et le cours du torrent. S'il a du génie et une véritable force, il le devance. Quand la direction est funeste, il se met au-devant pour la rompre; mais, s'il est sans vigueur et sans énergie dans l'ame, et qu'il reste derrière sa nation, alors il n'est point fait pour son siècle, et son siècle n'est point fait pour lui. Il perd et laisse échapper une grande époque; le but de la nature est manqué, et l'ouvrage de l'humanité perfectionnée reste encore suspendu pour des siècles. Le dauphin ne voulait point que, s'il était un jour appelé au trône de la France, il pût se reprocher de n'avoir pas fait aux hommes tout le bien qu'il pouvait leur faire. Il savait que l'agriculture, le commerce et les finances sont trois grands ressorts dans les États modernes, comme la vertu et l'amour de la patrie dans les constitutions anciennes, et il avait résolu de s'instruire à fond sur tous ces objets de l'économie politique. O vous, qui que vous soyez sur la terre, qui êtes destinés à régner, apprenez, par l'exemple de ce prince, à vous instruire. Le statuaire s'exerce à manier le ciseau; le peintre étudie l'art des couleurs, et dessine les têtes de Raphaël; l'architecte va parmi les ruines antiques mesurer les colonnes et lever les proportions

des palais. Le plus difficile des arts, l'art de régner, est-il donc le seul qu'il ne faille point apprendre? Autrefois, dans des États moins grands, et où les mœurs faisaient presque tout, la vertu peut-être suffisait pour gouverner les hommes; mais aujourd'hui les États sont de vastes machines; pour en diriger les ressorts, il faut les connaître. Un seul qui se dérange arrête tous les mouvements. Vous ne pouvez vous tromper, qu'une nation ne soit malheureuse; un seul édit mal calculé sur les finances peut porter le désespoir dans vos campagnes, et ôter cent mille bras à la patrie; une seule erreur sur le commerce peut fermer vos ports et repousser loin de vous les richesses étrangères. Les guerres injustes, les batailles perdues, ne sont que des fléaux d'un moment; mais les erreurs politiques font le malheur d'un siècle, et préparent le malheur des siècles suivants. Le dauphin était frappé de ces vérités, et il regardait comme le premier devoir de son rang d'acquérir des connaissances économiques; il les cherchait dans les livres, dans les conversations, dans les conférences réglées par des hommes instruits. Il avait donné une attention particulière au commerce, qui, de tout temps, a eu tant d'influence sur les États, mais qui aujourd'hui est devenu presque la base de la philosophie de l'Europe. En effet, depuis

que l'or est la mesure de tout, depuis que la grandeur des États se calcule, les moyens d'acquérir de l'argent, et des canaux qui le portent, sont devenus le premier objet de l'administration. C'est dans les comptoirs des marchands, qu'on se dispute les mers et les champs de bataille. Le dauphin étudiait le commerce en homme d'état. L'agriculture, qui en est la source et la base; l'industrie, qui l'étend en appropriant les productions aux besoins des peuples; la liberté, qui en est l'ame, et qui, par la confiance, l'attire des bouts de l'univers; le crédit public, qui l'affermit en multipliant les richesses réelles par des richesses fictives; le change, qui le facilite en fixant la portion entre les valeurs relatives des signes; enfin, cette balance utile du commerce, qui est aujourd'hui celle du pouvoir, et qui est le résultat de l'équilibre entre ce que l'on donne et ce que l'on reçoit : tous ces objets avaient été tour-à-tour le but de ses méditations et de ses recherches; il avait joint à cette étude celle des finances, qui devraient soutenir le commerce, et qui trop souvent le détruisent. S'il est utile à un prince d'être instruit de cette branche de l'administration, c'est surtout dans ces crises violentes où les ressorts de l'État sont presque forcés, quand l'État, créancier et débiteur de lui-même, s'effraie de ses en-

gagements, quand les remèdes sont presque aussi dangereux que les maux. C'est alors que le prince a le plus besoin de lumières pour comparer et pour choisir. Témoin de toutes les secousses qui, depuis quelques années, agitaient l'esprit national sur cet objet, le dauphin suivait d'un œil attentif tous ces mouvements, et saisissait tous les traits de lumière qui sortaient du choc des opinions et des systèmes. Il avait lu avec autant d'avidité que d'attention les mémoires de ce fameux ministre de Henri IV, qui sera éternellement célèbre, et pour le bien qu'il fit et pour celui qu'il voulut faire; il l'admirait également, soit qu'en rétablissant l'ordre il arrachât le peuple à ceux qui s'enrichissaient de sa misère, soit que, par une intrépide économie, il éteignît les dettes publiques, et pourvût aux besoins de l'État sans nuire à ceux du citoyen. Le sage et courageux Sully lui paraissait le modèle des ministres, comme Henri IV le modèle des rois. Avide de s'instruire, il a recours à tous les hommes d'état; les uns l'instruisaient par leurs discours, et les autres par leurs écrits. Le Génie, éclairé par l'expérience, veillait souvent par les ordres de ce prince, pour lui composer des mémoires. C'est de ces mémoires comparés, qu'il tâche d'extraire la vérité. Il rapproche les systèmes; il pèse les avantages; il pressent

les abus. Dans les grands ouvrages, il saisit les principes, et s'applique ensuite à développer lui-même les conséquences; dans d'autres, il sépare les vérités mêlées à des erreurs. Souvent il remonte au principe des erreurs mêmes, parce qu'il est utile de voir comment on peut s'égarer. Il apprend à distinguer la ligne presque invisible que la nature a tracée pour les États comme pour les hommes, et sur laquelle se trouve le bien politique comme le bien moral. Souvent il développe ses idées par écrit, il les lie ensemble par la méthode, et se forme une chaîne de principes, qui lui présente en un instant le spectacle et le fruit de plusieurs mois d'étude. Je voudrais pouvoir citer ces écrits précieux, ils loueraient mieux ce prince que ma faible voix; mais ces écrits appartiennent à l'État : c'est le plus noble héritage qu'il ait laissé. Ils seront pour ses enfants l'image de son ame, et même, après sa mort, quelque chose de lui sera encore utile à la patrie.

Je n'ai point encore parcouru tout le cercle de ses connaissances, et il en avait d'autres qu'on ne devait point attendre d'un prince qui n'était presque jamais sorti de la cour. On sera étonné d'apprendre qu'il connaissait la marine comme s'il eût habité long-temps sur des vaisseaux. Des officiers de mer, interdits de l'entendre, se de-

mandaient où il avait appris le pilotage et l'art de la manœuvre. C'est ainsi que ce prince avait embrassé tous les objets de l'administration publique. Au milieu d'une cour, et dans l'âge des passions, il s'était livré à des études profondes. Je n'exagère rien en disant que les heures qu'il n'employait point au travail lui paraissaient perdues. Nous savons aujourd'hui qu'il en donnait trop peu au sommeil, et qu'il forçait la nuit à lui rendre le temps que les bienséances et les devoirs lui avaient enlevé pendant le jour. O peuples, c'était vous qui étiez le but de ses travaux; c'était votre bonheur dont il s'occupait. De son cabinet solitaire, où si souvent il médita en silence, il parcourait vos campagnes et vos villes. La douce image de la félicité publique venait errer devant ses yeux, et le soutenait, la nuit, au milieu de ses veilles. Quelle est l'ame dure, quel est le citoyen insensible et glacé qui, en voyant ainsi un jeune prince se dévouer tout entier au travail, pour le bonheur public, ne se sente attendri par la reconnaissance et par l'amour?

Un homme remercia le ciel d'être né du temps de Socrate, pour l'entendre et devenir meilleur; le dauphin le remerciait de l'avoir fait naître dans un temps où il pouvait trouver assez de lumières pour s'instruire. En effet, nous sommes

dans le siècle où les rois peuvent apprendre et faire de grandes choses. Ce temps n'est plus où l'Europe était divisée en un certain nombre de gouvernements gothiques et barbares, fondés sur l'ignorance et sur des coutumes de sauvages. Le peuple a cessé d'être esclave, les nobles ont cessé d'être tyrans, le despotisme a chassé l'anarchie, les mœurs ont affaibli le despotisme, l'intérêt et les siècles ont amené les lumières; on connaît mieux les rapports de tout : on a balancé toutes les constitutions, on a perfectionné tous les arts : il s'agit enfin de perfectionner la société ; c'est le grand but de la nature, ce doit être l'ouvrage des rois. Quelques hommes ramassent les pierres de l'édifice, et en dessinent le plan ; mais c'est aux rois à le construire. Ils ont l'empire de la force, qu'ils y joignent l'empire du génie : la force alors sera dans chaque État ce qu'elle est dans la constitution du monde : le lien de toutes les parties, le principe de l'harmonie générale; mais, pour produire ces grands effets, il faut que les princes aient passé la moitié de leur vie à s'instruire, et qu'ils passent le reste à commander. O toi que nous regrettons, ô prince, tu n'as rien fait pour nous; mais le citoyen sensible n'honorera pas moins ta cendre de ses larmes. Ton cœur a entendu le vœu de l'humanité; tu as connu tes devoirs, tu les as

remplis; tu as donné au soin pénible de t'instruire, tes plus belles années; tu as cherché tous les moyens de faire un jour du bien aux hommes; tu es quitte envers la nature et la patrie: c'est à nous à te pleurer.

Il est des princes dont l'éloge est fini, quand on a loué leurs talents. Jamais le doux nom de la vertu ne fut fait pour eux. Ils étonnent, mais ils n'ont pas le droit d'attendrir et d'intéresser. Le prince à qui nous offrons cet hommage joignit à des connaissances profondes le mérite plus rare d'être vertueux. C'est un exemple de plus pour ceux qui doivent régner; c'est un encouragement utile pour nous-mêmes, dans des temps où la vertu peut-être est devenue pénible. Ah! si dans le dernier rang même, elle mérite les éloges et le respect, ne l'honorerons-nous point, placée près du trône? Ne soyons point ingrats, et n'oublions pas du moins qu'elle est utile.

Si l'homme a une grandeur réelle, c'est parce qu'il peut perfectionner son ame. L'univers physique obéit en aveugle aux lois qui le dirigent. Les limites invariables des êtres sont posées, et ils ne connaissent pas même la perfection qui leur manque. L'homme seul, en travaillant sur lui-même, peut ajouter à l'ouvrage de la nature: il peut agrandir ses vertus, s'en créer de nou-

velles, et perfectionner ses sentiments comme ses idées; c'est le devoir de l'homme, c'est surtout le devoir du prince. Né pour commander aux nations, il faudrait que la perfection de son ame suivît les rapports de sa puissance; il doit donc se mesurer sans cesse avec l'étendue de ses devoirs pour se rendre meilleur. Telle fut (et cet éloge donné à un prince n'est point une flatterie), telle fut la constante occupation du dauphin pendant les quinze dernières années de sa vie. Il étudiait l'art des vertus, en même temps qu'il apprenait l'art des rois, ou plutôt ces deux arts sont le même. Le premier devoir du prince est de se commander : le dauphin exerça de bonne heure sur lui cet utile empire. Pourquoi craindrions-nous de dire qu'il avait reçu de la nature des passions ardentes, et cette fierté qui, dans un particulier, peut être voisine de la grandeur, mais qui, dans un jeune prince, devient trop aisément de l'orgueil? je ne parle point de cet orgueil utile qui fait faire de grandes choses, mais de celui qui rétrécit l'ame au lieu de l'étendre, et blesse l'humanité sans servir l'État. Heureusement il connut bientôt que, plus on est élevé, plus on est obligé de faire pardonner son rang; que les hommes refusent par orgueil ce que l'orgueil exige; et que ce n'est qu'en leur faisant du bien, qu'il faut leur ap-

prendre qu'on est au-dessus d'eux. Son esprit développé lui porta dans la suite les principes de l'égalité des hommes; mais il avait déja commencé à travailler fortement sur lui-même. Un penchant impétueux le portait à la colère : ce sentiment, qui rendit Alexandre meurtrier de son ami, et Théodose assassin de vingt mille de ses sujets, l'effraya dès qu'il le connut. Bientôt il sut se vaincre; et telle était, à la fin, la douceur de ses mœurs, qu'il n'avait plus même le mérite de combattre. Je sais que des princes sont parvenus à se vaincre par vanité. La vanité était dans leur ame le contre-poids des passions, et ils aimaient mieux se tourmenter par des sacrifices, que se déshonorer par des faiblesses. Dans le dauphin, ces combats généreux avaient pour principe la vertu même : la vertu, ce sentiment sublime qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, qui développe à nos yeux toute la beauté de l'ordre moral, qui dirige nos actions et nos pensées, non sur l'instinct du moment, mais sur un plan variable et toujours suivi; ce sentiment qui retranche à l'homme tout ce qui est vil, et ne lui laisse d'activité que pour ce qui est grand et juste, était profondément gravée dans l'ame de ce prince. La vertu présidait à sa pensée ; elle respirait dans ses discours; elle était devenue la base de son caractère; et, à

force de s'y conformer, il ne la suivait plus par principes mais par besoin. De là, cette estime, ou plutôt ce respect si tendre pour les hommes vertueux. Tout ce qui lui offre l'image de la vertu a des droits sur son cœur; il la respecte dans l'indigence; il va au-devant d'elle dans le malheur. Quand la vertu est malheureuse, disait-il, c'est le crime des hommes; c'est à ceux qui les gouvernent, à le réparer. Il ne l'avilissait pas au point de la croire inutile au gouvernement des États. Il eût été bien loin d'adopter cette politique de quelques tyrans, qui croyaient qu'il était peut-être bon de louer la vertu en public, mais qu'il fallait toujours la tenir éloignée des trônes; qu'elle portait de la faiblesse dans les grands intérêts; que ces hommes justes ne savent que resserrer les limites de la puissance qu'il faut toujours étendre, et que l'intérêt de l'État, c'est-à-dire de ceux qui le gouvernent, est de ne confier l'autorité qu'à des hommes qui sachent, au besoin, avoir le courage de la honte et l'audace du crime. Le dauphin eût aimé à rassembler autour de lui les hommes vertueux; c'eût été un de ses projets. Quel spectacle que celui d'un prince qui, du haut du trône, donne le signal à la vertu, et lui crie : « Sors de l'obscurité, brise tes fers! que « l'insulte et le mépris cessent de te poursuivre:

« viens te ranger auprès du trône ; viens l'ho-
« norer, il est vil sans toi. Que l'humanité soit
« vengée ; qu'à ta voix elle se rassure : viens,
« amène avec toi tous ceux qui te connaissent
« et qui t'aiment ; unissons-nous pour le bon-
« heur des hommes. Mille fois les méchants se
« sont ligués pour le malheur et pour le crime ;
« montrons à la terre une ligue nouvelle, la
« ligue de tous les hommes vertueux pour faire
« le bonheur d'une nation. O vous qui méritez
« ce titre, je vous appelle tous ; j'implore votre
« secours. Citoyens, étrangers même, si vous
« êtes vertueux, la patrie vous adopte ! En ser-
« vant l'État, vous devenez ses enfants ; j'aspire à
« la gloire d'être votre chef ; enchaînons le cri-
« me, commandons au hasard, diminuons les
« maux ; faisons tous ensemble l'essai de ce que
« peut sur la terre l'autorité unie à la vertu. »
Croit-on qu'avec de tels sentiments, il regardât les honneurs, le rang ou la naissance, comme un droit qui dispense d'être vertueux ? Et qu'était la noblesse dans son institution, que l'image et le symbole de la vertu même ? Tout a été perdu, dès que ces deux choses ont été séparées. On peut donc juger de quel œil il regardait le vice, même accrédité et puissant ; quel mépris il avait pour ceux qui, chargés d'une illustre naissance, déshonorent à la fois leurs

aïeux et eux-mêmes; avilissent, et les honneurs qu'ils ont, et ceux auxquels ils prétendent; insultent à la renommée, et joignent l'orgueil à la honte. Le dauphin respectait les titres, mais il jugeait les personnes; et jamais la bienséance ne lui arracha pour les dignités cet hommage du cœur qu'il n'accordait qu'au mérite.

On ne peut être vertueux sans être juste; et cette qualité est peut-être, de toutes, celle qui est la plus nécessaire au prince. Dans les grandes sociétés, les passions tendent sans cesse à rompre l'égalité établie par la loi entre les citoyens; c'est un choc continuel de la force contre la force. La justice rétablit l'équilibre entre les forces qui se combattent. C'est la justice qui crie à l'homme puissant: « Tu es esclave de la loi. » C'est elle qui dit au riche : « Le pauvre est ton égal. » Si la justice s'assoupit, la tyrannie s'éveille, elle lève aussitôt ses cent bras, et les chaînes de l'oppression s'étendent. Je ne fais point un mérite au dauphin d'avoir eu la justice dans le cœur, c'était son devoir puisqu'il était prince; mais je remarquerai qu'elle tenait en lui à un respect inviolable pour les lois. Comme il les avait méditées, il avait appris à les aimer; de là son éloignement pour les abus du pouvoir: il pensait que tout membre de l'État ne doit être jugé que par la loi de l'État, et que la li-

berté du citoyen ne peut être sacrifiée qu'à la liberté publique. Ce même sentiment lui faisait détester les accusations secrètes, et cette espèce d'hommes, aussi cruels que lâches, qui trafiquent, dans l'ombre, de la sûreté de leurs concitoyens. Il regardait les délations comme le ressort d'un gouvernement faible et corrompu, qui avilit une partie des citoyens pour perdre l'autre, corrompt les ames en payant l'infamie, et encourage à la calomnie par l'intérêt. Pour rendre inutiles ces moyens honteux de nuire, il voulait qu'il n'y eût d'autres crimes que ceux de la loi, et que la loi elle-même accusât ceux qu'elle condamne. Ce prince eût donc desiré d'être juste; mais, pour l'être, il veut connaître la vérité. Il s'effraie à la vue d'une espèce de conspiration générale pour plonger les princes dans l'erreur. Toutes les histoires lui offraient la vérité trahie dans les cours par ambition ou par faiblesse, des rois qui ignoraient seuls ce qui était su de l'Europe entière, et les cris des peuples gémissants représentés au pied des trônes comme les acclamations de la félicité publique. Épouvanté de ces exemples, il cherche partout la vérité; il l'étudie dans les livres, il l'appelle dans les conversations; il tâche de la familiariser avec son rang; il conjure ses amis de ne pas le traiter comme prince : « Offrez-moi, leur dit-il,

« la vérité sans détour, si vous m'en croyez « digne. » Il faut publier, à la gloire de ceux qui l'ont approché, qu'il eut quelquefois ce bonheur. Il trouva des hommes qui eurent le courage de lui dire des vérités fortes, et il eut le courage encore plus grand de les en aimer davantage. Comme il connaissait les cours, il savait que, de tout temps, il y a eu des flatteurs qui, pour plaire, se sont fait un système de corrompre, et veulent aller à la fortune par la bassesse. Il avait donc appris à se défier des hommes. Osons le dire : la crainte d'être trompé le rendait soupçonneux; mais ce sentiment, qui dans Tibère et Louis XI n'a produit qu'une politique sombre, dans Antonin ou Marc-Aurèle n'eût été qu'un instrument de plus pour le bonheur public. Plaignons les hommes de ce que trop souvent c'est leur rendre justice, que de les estimer peu; mais plaignons encore plus les princes d'avoir acquis le droit funeste de juger ainsi l'humanité. Dans le dauphin cette défiance était même respectable, parce qu'elle prenait sa source dans sa passion pour le bonheur des peuples : son cœur aimait véritablement l'État. Cet amour, cette vertu si rare qui attache un homme à tout un peuple, devrait peut-être, dans les monarchies, êtrê encore plus l'ame des princes que des citoyens. Les princes ne sont-ils pas les pre-

miers enfants de la patrie? n'a-t-elle pas tout fait pour leur grandeur? ne prodigue-t-elle pas pour eux son sang, ses travaux, ses richesses? ne sont-ce pas les peuples qui nourrissent le père de l'État, qui travaillent pour le servir, qui meurent pour le défendre? ne doit-il pas y avoir entre eux et lui un commerce touchant de bienfaits, de services et de reconnaissance? L'ame du dauphin sentait vivement ces rapports si doux du prince avec le peuple. Dans ces temps malheureux où la nécessité forçait d'augmenter le poids des impositions publiques, il eût voulu retrancher sur ses propres dépenses, pour diminuer le fardeau des citoyens; il calcule avec une économie sévère ce qu'il coûte à l'État; il ne veut point permettre que sa pension soit augmentée : « J'aimerais mieux, « dit-il, que cette somme pût être diminuée sur « les tailles. » Tristes habitants des campagnes, vous qui, dans les champs de vos pères, travaillez, toute l'année, pour payer à l'État le fruit de votre industrie et de vos peines, le bruit de la mort de ce prince, sans doute, est déja parvenu jusqu'à vous; vous l'avez apprise peut-être lorsque vous arrosiez quelque sillon de vos sueurs. Ah! que vos ames simples et droites s'attendrissent sur lui; dites, en vous reposant un moment sur votre charrue : « Il eût voulu nous

rendre heureux. » Quand vous gémirez, quand l'indigence fera couler vos larmes, dites : « Hélas! s'il eût vécu, sa main eût voulu les essuyer. » Dans vos temples grossiers, au pied de vos autels rustiques, offrez des vœux pour lui, il ne cessait d'en faire pour votre bonheur. Il a porté ce sentiment jusqu'au tombeau; et, même en expirant, toujours occupé de vos besoins, il a craint d'être à charge après sa mort. Tant qu'il a vécu, ne pouvant faire le sort de la nation, il secourait du moins tous les infortunés qu'il connaissait. Une partie de la somme que l'État lui paie chaque mois, il la destine à soulager les infortunes secrètes de ces familles qui, victimes à la fois de la misère et de la honte, craignent d'exposer leur malheur à l'œil du mépris. Il nourrit ces guerriers qui, n'ayant de patrimoine que l'honneur, sont menacés de perdre par l'indigence une vie qu'ils ont prodiguée pour l'État. C'est ainsi qu'en faisant du bien aux particuliers, il se rend digne d'en faire à la nation; car le droit d'être bienfaisant est un droit qu'il faut mériter de la nature; elle endurcit les ames viles pour les punir, et condamne leurs yeux à ne jamais verser ces douces larmes qui sont la plus pure récompense de la vertu. Rappellerai-je ce jour, et cette chasse déplorable, où un hasard, qu'il ne put prévoir, amena sous les

coups de ce prince un écuyer malheureux? Le dauphin innocent montre le même désespoir qu'Alexandre coupable. Non, je n'insulte pas l'humanité jusqu'à louer un prince d'un sentiment qui n'est que juste ; c'est par de telles louanges, que des esclaves corrompent des rois : mais son désespoir, à la vue de cet événement funeste, ses transports, ses cris, ses pleurs, l'ardeur avec laquelle il se précipite sur ce corps sanglant, les soins qu'il prodigue à cet infortuné et par lesquels il semble vouloir le rappeler à la vie, la douleur profonde qu'il a toujours conservée, la lettre qu'il écrivit à la veuve, ses soins paternels pour le fils, sa résolution de renoncer pour toujours à un amusement qu'il aimait, résolution qu'il a tenue le reste de sa vie; tout annonce en lui, non la pitié d'un moment, mais cette sensibilité d'un cœur vraiment humain, qui sait estimer la vie d'un homme, et sent que toute la puissance des rois n'est rien pour réparer de tels malheurs (1).

Cette humanité, la première des vertus, avait

(1) Pour faire connaître, et le prince dont nous parlons, et les hommes qui quelquefois environnent les princes, il est bon de rappeler ici un trait assez peu connu. Madame de Chambéry, veuve de cet écuyer malheureux, accoucha d'un fils peu de temps après. M. le dauphin déclara qu'il voulait servir de père à l'enfant, et commença par le tenir lui-

été développée en lui dans une de ces circonstances qui donnent à l'ame une forte secousse, et y laissent une impression qui ne s'efface plus : c'était à Fontenoy, c'était dans ce jour si célèbre, jour de danger comme de gloire. La France avait vaincu sous les yeux de son maître. Trois nations avaient fui. Les débris de quinze mille hommes étaient répandus sur la plaine. Le tumulte avait cessé. Un calme affreux régnait sur tout ce champ de carnage. Les morts entassés sur des morts, des vainqueurs immolés sur des vaincus, des guerriers mutilés, des restes épars, des mourants et des hommes plus malheureux qui ne peuvent mourir ; les gémissements sourds, les cris aigus, le sang, l'horreur, toutes les blessures, tous les genres de mort ; quel spectacle pour un jeune prince élevé et nourri dans le palais des rois, et qui sort des fêtes de l'hymen ! C'est la première leçon d'humanité que la nature lui donne. L'éclat de la victoire disparaît ; la pitié dans son cœur élève un cri touchant et terrible. Son père

---

même sur les fonts de baptême avec madame la Dauphine. Quelqu'un lui remontra que cela était contre l'étiquette, et qu'une pareille démarche *n'était point d'usage.* A cette étrange remontrance voici ce qu'il répondit : « Il n'est point « d'usage non plus qu'un officier du Dauphin périsse par la « main de son maître. »

attendri, et qui pleure les malheurs des rois, trouve à ses côtés un fils digne de lui. Les larmes du dauphin coulent, et la patrie qui l'observe sent avec transport qu'elle aura un ami dans un prince. Cette sensibilité était encore relevée par son courage. On l'avait vu donner des marques de valeur dans cette même bataille. On l'avait vu, quand nos troupes fuyaient, quand la victoire était presque décidée pour l'ennemi, vouloir marcher à la tète de la maison du roi, pour aller charger cette colonne terrible; et il avait fallu retenir un prince de seize ans, qui ne voyait que la gloire où quarante mille hommes ne voyaient que le danger. Deux batailles de plus donnent la paix aux nations; mais des divisions nouvelles naissent du sein même de la paix. Une étincelle en Amérique allume l'embrâsement en Europe. On s'agite, les Etats se heurtent, le Nord est ébranlé, le Midi répond à ces grands mouvements : tout s'arme; et, tandis que les ravages de la guerre s'étendent vers les extrémités de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie, l'Allemagne est le centre d'un mouvement plus terrible. Cinq grandes armées s'y entrechoquent. Les batailles se multiplient, les événements se succèdent, et la Renommée attentive est occupée à publier les succès et les revers. Par ces secousses générales, l'ame du

dauphin est agitée; il porte tout le poids de l'oisiveté des cours; il voudrait être utile; il voudrait essayer aussi la fortune, et se faire une renommée dans l'Europe. Il sollicite l'honneur de commander. Jusqu'à présent, dit-il, je n'ai rien fait pour les peuples, j'apprendrai du moins à les défendre. Car, quoiqu'il sentît vivement que la guerre est un fléau barbare, il voyait que tel est le sort des rois, tel est cet équilibre si vanté de l'Europe moderne, que, parmi les chocs continuels de l'ambition, la guerre y est presque inévitable; qu'un prince a besoin de la connaître pour ne pas la craindre; et que, pour n'être point attaqué, il faut pouvoir combattre. Il est important, disait-il encore, qu'un homme qui doit régner, soit connu; sa réputation devient une partie de sa puissance. Si ses vœux avaient pu être remplis, si la crainte d'exposer une tête si chère à l'Etat n'eût forcé l'Etat lui-même à se priver d'un tel secours, l'Allemagne aurait vu de nouveau Germanicus à la tête des armées. Il fût peut-être devenu pour la France ce qu'a été pour l'Angleterre ce prince noir si célèbre, mort comme lui à la fleur de son âge, et pleuré aussi dans son pays. Il eût, comme ces deux princes, joint la sagesse à la valeur; comme eux, il eût allié les graces à la dignité du commandement; et adoré des troupes, elles eussent fait de grandes cho-

ses, autant pour lui, peut-être, que pour la patrie. Tel est le sentiment qu'il leur avait inspiré dans le camp de Compiègne, où on le vit honorer la dignité du soldat par toutes les caresses d'un général, et enchanter l'officier par ces graces nobles dont le cœur d'un Français sent si bien le prix. O transport! ô tendresse! On admirait en lui la douce égalité, la familiarité touchante, et ce charme secret qui va si bien chercher les cœurs. Tous étaient à lui. Officiers et soldats, citoyens, étrangers, et la cour, et le peuple, tout était rempli de la plus douce ivresse. On crut revoir des traits de Henri IV; on crut quelquefois l'entendre. Le nom du dauphin était dans toutes les bouches; chacun le bénissait; et ces plaines de Compiègne, ces plaines qu'il voyait alors pour la dernière fois, ne retentissaient que d'acclamations de joie et de chants militaires.

A tant de vertus il joint le mérite plus rare encore de ne pas les connaître. Sans faste, sans ostentation, aussi loin de l'orgueil qui veut s'élever que de l'orgueil qui s'humilie, simple dans ses discours comme dans ses mœurs, inconnu à ses propres yeux, il ne se doute pas même des droits qu'il peut avoir à l'estime. Un jour il s'étonne de s'entendre louer. Quel droit, dit-il, ai-je à des éloges? je n'ai rien fait. Cette ame noble et pure comptait pour rien ses vertus et

quinze ans de travaux pour se rendre utile. Ce sentiment se répandait sur toute sa personne : il oubliait qu'il était prince. Le faste, qu'on prend si aisément pour de la grandeur, ne put jamais approcher de lui ; il le méprisait. Il fuyait le luxe, moins encore parce qu'il corrompt et rétrécit l'ame, que par un goût naturel de simplicité. Économe, parce qu'il ne perdait jamais de vue la source des richesses des princes, il craignait toujours que ce qui était destiné à ses propres besoins ne fût le pain du laboureur et l'aliment du pauvre. Il craignait presque de trouver ce fruit des impositions publiques humide encore des larmes de quelques malheureux.

Par tout ce que j'ai dit de l'ame du dauphin, il est aisé de voir que la sensibilité faisait la base de son caractère. On a demandé si, dans un prince, cette qualité n'était pas plus dangereuse qu'utile, et si la raison seule et l'amour général de l'ordre ne suffisaient pas pour faire le bien. Je plains ceux dont l'ame indifférente et froide peut faire de pareilles questions; je les plains de raisonner si tristement des devoirs, et de méconnaître ce pouvoir invincible du sentiment sur le cœur de l'homme. C'est la raison qui nous éclaire, mais c'est le sentiment qui nous fait agir. C'est lui seul qui échauffe l'ame, et lui donne cette activité qui triomphe de tout et exécute

tout. C'est lui qui combat les passions viles par une passion généreuse et forte. C'est lui qui anime le tableau de l'ordre et du bonheur public, mort pour celui qui ne voit que des proportions et des rapports. C'est lui qui fait l'enthousiasme des grandes choses. C'est lui qui saisit l'ame du prince ; qui la transporte au milieu de vingt millions d'autres ames; qui l'unit invinciblement à toutes celles-là ; qui humecte ses yeux de toutes les larmes qui se répandent ; qui le fait frissonner à tous les gémissements; qui le fait palpiter à la vue de tous les malheureux ; qui porte sur son cœur le contre-coup de tous les maux épars sur trois cents lieues de pays ; qui le force à soulager ceux qui souffrent, pour se délivrer lui-même d'une douleur qui le fatigue et le tourmente ; qui le récompense ensuite par les transports qu'excite la vue d'un peuple heureux, et multiplie encore le bien par le charme inconcevable de l'avoir fait. O raison ! ô froide et calculante sagesse ! as-tu jamais rien fait de pareil pour le bonheur des hommes ?

Ce sentiment, le principe et l'ame des vertus, n'unit pas seulement le prince aux peuples ; il lui fait aimer d'autres devoirs moins étendus, mais non moins chers, et plus près encore de la nature. Il préside aux noms sacrés d'époux, de fils et de père. Toutes les vertus sont liées.

Celui qui ne remplit pas les devoirs d'un homme, ne remplira pas ceux d'un roi ; et Louis XI, qui fut un fils dénaturé, ne fut pour les peuples qu'un tyran. Le dauphin n'intéresse pas moins sous ces nouveaux rapports : comme il n'eut à rougir de rien, nous n'aurons rien à déguiser. J'aime à revenir sur ces jours de sa jeunesse, où son cœur s'ouvrit pour la première fois au doux sentiment de l'amour, et où il forma au pied des autels les premiers nœuds. Son ame ardente et sensible, et à qui la voix de la nature commençait à parler, se livra à tous les transports d'une première passion ; et, les charmes de la vertu se mêlant à ceux de l'amour, sa passion même devint pour lui un ressort utile. Elle commença à donner plus de vigueur à ses sentiments et d'étendue à ses idées. Il vivait dans l'union la plus tendre : il était heureux. Vains songes de la vie ! A peine avait-il goûté le bonheur, que tout ce qu'il aimait lui fut arraché. Dans l'âge où l'on commence à peine à sentir, il éprouva les tourments de la douleur et ceux du désespoir. O vous qui deviez le consoler, qui étiez destinée à le rendre heureux le reste de sa vie, princesse à qui il fut si cher, et qui le pleurez aujourd'hui avec la France, ah ! pardonnez si je retrace ici ses premiers sentiments. Rien de ce qui intéresse sa gloire ne vous est étranger ; vous

eûtes celle d'effacer en lui des impressions terribles et profondes. Vous lui apprîtes qu'il pouvait connaître encore l'amour ; et son ame flétrie sentit avec étonnement qu'elle allait renaître au bonheur. Seize ans se sont écoulés dans l'enchantement de la société la plus douce ; et la la cour a vu, dans la maison d'un prince, toute la simplicité des mœurs antiques. Sainte et paisible innocence de deux jeunes époux qui s'aiment, malheur aux siècles et aux villes où vous ne seriez plus regardée comme le premier bonheur et le plus touchant des spectacles ! Les douceurs de la vie domestique ont, pour les ames saines, un charme que les ames corrompues ne peuvent connaître : c'est le premier vœu de la nature ; elle récompense tous ceux qui remplissent ses devoirs. Peut-être même ces devoirs simples et touchants sont-ils plus nécessaires aux princes, qui, n'étant presque entourés que de courtisans et de flatteurs, privés des doux plaisirs de la confiance et de l'égalité, assez malheureux pour n'avoir presque rien qu'ils puissent aimer, s'ils veulent goûter quelques-uns de ces plaisirs de l'ame, charme nécessaire de la vie, sont obligés de se jeter dans les bras de la nature. Le dauphin y cherchait l'heureux délassement de ses travaux. Tout le temps qu'il n'employait pas à des études pénibles, il le pas-

sait entre une épouse et des sœurs adorées. Leurs cœurs unis s'épanchaient ensemble. Pourquoi ces vertus d'un prince ne sont-elles plus parmi nous que les vertus du peuple!

Je parlerai avec le même plaisir de sa piété filiale, et de son amour si tendre pour celui qu'il adorait comme père, et respectait comme roi. Placé près du trône, il parut n'envisager ce rang que pour le redouter. Il ne s'occupait que de travaux pour le bien remplir un jour : il ne faisait des vœux que pour ne le remplir jamais. Je ne suis ni courtisan ni orateur; je ne suis qu'interprète de la vérité, et simple historien des pensées de ce prince. Je le vois au milieu de ses enfants, tantôt souriant à leurs caresses, tantôt occupé du soin de former leurs ames encore jeunes, et de développer leurs idées naissantes. Il regardait comme le plus saint de ses devoirs celui de père. Ah! pensait-il souvent, si le citoyen obscur doit compte à la patrie des citoyens qu'il lui donne, quelle dette n'ai-je pas à remplir, moi dont les enfants gouverneront un jour l'État? Il faut d'abord que j'en fasse des hommes, pour en faire ensuite des princes. Chaque vertu que je leur inspirerai, sera un bienfait à la patrie. Chaque négligence serait un crime contre la nation. Je réponds à la postérité et de tout le mal qu'ils peuvent faire, et de tout le

bien qu'ils ne feront pas. Il s'occupait donc tous les jours de leur éducation. Il s'attachait surtout à leur inspirer cette tendre humanité, qui est trop rarement la vertu des cours. Conduisez mes enfants, disait-il, dans la chaumière du paysan; montrez-leur tout ce qui peut les attendrir; qu'ils voient le pain noir dont se nourrit le pauvre; qu'ils touchent de leurs mains la paille qui leur sert de lit. Je veux qu'ils apprennent à pleurer. Un prince qui n'a jamais versé de larmes, ne peut être bon. Voilà les leçons qu'il voulait qu'on leur donnât. Le jour où on leur suppléa les cérémonies du baptême, il se fit apporter devant eux le registre où la religion inscrit les noms des enfants baptisés. Le nom du fils d'un artisan précédait sur la liste celui des jeunes princes. Il le leur montra. « Apprenez de là, « leur dit-il, que tous les hommes sont égaux « par le droit de la nature, et aux yeux de Dieu « qui les a créés. »

Quoique tous ses enfants lui fussent également chers, ses premiers soins étaient pour l'enfant de la patrie, pour celui que sa naissance appelait à la fonction pénible et dangereuse de gouverner un jour. Dès que l'ame de ce jeune prince eut été capable de recevoir des leçons plus dignes de l'homme, son dessein était de lui donner alors une seconde éducation. Alors il eût voulu être

le premier gouverneur de son fils. Ah! dans ces conférences secrètes, que n'eût-il pas dit à ce jeune prince! De quel ton il lui aurait parlé de ses devoirs! Comme il se serait attendri en lui prononçant les noms de la patrie et du peuple! Comme, à ces noms si doux, il l'eût quelquefois arrosé de ses larmes! O vous qui êtes chargé de ce précieux dépôt, suppléez à tout ce qu'un père aurait voulu faire! C'est à vous qu'il a légué ses sentiments et son ame, pour les transmettre à ce fils. Parlez-lui souvent des exemples de son père. Parlez-lui de ses devoirs; qu'il en connaisse l'étendue. Montrez-lui la destinée de tout un peuple, qui doit dépendre un jour de ses vertus ou de ses vices; tous les maux qu'il doit prévenir; tout le bien qu'il doit faire; l'influence qu'il doit avoir sur les mœurs; le respect qu'il doit inspirer pour les lois. Qu'il sache que sa jeunesse n'est point destinée au plaisir ni au repos; que sa vie toute entière doit être pénible et laborieuse. Portez dans son ame une terreur utile. Épouvantez-le par le tableau de toutes les grandes qualités qui lui seront nécessaires: sagesse, activité, circonspection, volonté ferme, génie de l'avenir, science du moment, sûreté du coup-d'œil; cette humanité qui met le prince à la place du sujet; cette économie qui calcule le sang et les larmes; cet empire de soi-même qui fait que

l'on résiste à tout ce qui est au dehors; ce noble orgueil de la conscience qui s'indigne des fausses louanges des esclaves; enfin ce despotisme heureux de la vertu qui veut commander seule et sans partage sous l'empire des lois, pour arracher les peuples à l'empire des tyrans subalternes. Mais, en l'effrayant de ses devoirs, ah! faites-les lui aimer. Qu'ils deviennent son occupation la plus douce; que sa pensée ne puisse se reposer sur eux, sans que son ame n'éprouve une émotion secrète; qu'au milieu de ses travaux l'idée du bonheur public vienne quelquefois l'attendrir utilement, et faire couler quelques larmes de ses yeux. Telles auraient été les intéressantes leçons que le dauphin, s'il eût vécu, aurait données à son fils.

Celui qui aimait ainsi ses enfants, sa patrie, son épouse, son père, devait avoir besoin d'amis. Il en avait; ce n'étaient point les amis d'un prince, c'étaient ceux d'un particulier sensible : il n'oubliait pas cependant qu'il était à la cour. Comme un homme qui marche sur un terrain dangereux, et qui, en marchant, cherche à assurer ses pas, il observait long-temps avant que d'aimer; mais son amitié, quand il la donnait, était suivie de la plus douce confiance : elle était toujours le prix de la vertu. Avec quelle tendre inquiétude il s'occupait de ses amis pendant la

guerre! Leur absence faisait éprouver des besoins réels à son cœur; alors il avait recours à cet art, qui, sans doute, a été inventé par l'amour ou l'amitié; art qui rapproche les ames, et communique les sentiments à la plus grande distance. Ses lettres étaient comme sa conversation. Une gaîté douce et familière s'y mêlait à la tendresse naturelle de son cœur. Il avait ce tour aimable de plaisanterie qui suppose toujours la finesse des idées, tour si agréable, quand c'est la nature qui le donne, si ridicule quand c'est la vanité qui le cherche. S'il eût moins veillé sur lui, peut-être aurait-il eu besoin de son rang pour se faire pardonner ses bons mots; mais il se livrait à ce goût avec tout l'agrément d'un particulier, et toute la discrétion d'un prince.

On ne connaîtrait pas le dauphin, si je ne parlais d'un sentiment qui réglait en lui tous les autres, et qui était profondément gravé dans son cœur : c'est la religion. Je n'entrerai dans aucun détail sur cet important sujet; il appartient aux ministres des autels; déja ils ont fait retentir les temples de leurs éloges sacrés. Pour moi, je ne suis que l'orateur de la patrie, et je n'envisage ici le dauphin que comme prince. C'est sous ce rapport que je regarderai l'esprit de religion, et que je verrai surtout en lui un

frein puissant qui soumet à des lois ceux qui, par la force, sont au-dessus des lois. L'esprit religieux donne un maître à celui qui n'en a pas; il affermit sa morale; il contrebalance ses passions; il met un prix à ses vertus; il place les remords à la suite du crime, et la crainte à côté de la toute-puissance; il montre un juge entre les rois et le peuple; il leur fait voir, au-dessus de leur tête, un dépôt terrible où va se rendre chaque larme qui coule, et qu'ils pouvaient empêcher, chaque goutte de sang qu'ils ont versée injustement, chaque soupir du faible qu'ils n'ont pas entendu, chaque cri de l'infortuné auquel ils ont été insensibles. Ils les traîne d'avance à ce tribunal, où l'infortune publique élevera sa voix pour les accuser, où vingt millions d'hommes réunis crieront tous à la fois : ô Dieu, qui nous as créés, rends-nous justice, nous avons été malheureux ! il offre surtout un grand et magnifique modèle. La contemplation du premier être élève et agrandit l'ame; elle la soutient dans les combats, dont Dieu est le témoin; elle lui défend de s'avilir devant Dieu qui la voit. Ah! si la vue d'un ami vertueux m'empêche de faire le mal, que sera donc le prince qui marche en présence de Dieu? Celui qui médite l'éternelle justice, doit être juste; celui qui pense à la bonté infinie, deviendra

bon; sans cesse il tendra à se perfectionner lui-même, et à s'approcher de l'être qu'il contemple. Sainte et sublime idée de Dieu, remplis donc l'ame des rois, ou de ceux qui doivent le devenir; et, pour le bonheur de l'humanité, fais qu'ils soient religieux, afin qu'ils soient justes. Le dauphin était profondément rempli de ces idées; et il les regardait comme un garant de plus du bonheur des hommes. Un esprit comme le sien, accoutumé à des lectures fortes qui avaient élevé son ame en l'éclairant, ne pouvait confondre avec la religion cette superstition qui la déshonore. Aussi sage qu'instruit, aussi éloigné de la licence, qui ôte des chaînes utiles et sacrées, que de la superstition qui veut en donner de nouvelles, il honorait Dieu avec la grandeur que cet être suprême exige de l'homme. Il protégeait les ministres des autels comme citoyens; il les respectait, lorsqu'ils s'honoraient par leurs mœurs. Il avait appris par l'histoire, que, dans certains siècles, il avait fallu les craindre. Le choc éternel du sacerdoce et de l'empire lui avait fait chercher, sans préjugé comme sans faiblesse, les limites des deux pouvoirs, limites trop souvent déplacées par l'ambition, par l'ignorance, ou par les mains du fanatisme. Les maux que ce fanatisme avait causés d'un bout de l'Europe à l'autre, lui en avaient inspiré une

juste horreur. Il lisait avec plaisir ces livres où la douce humanité lui peignait tous les hommes, et même ceux qui s'égarent, comme un peuple de frères. Aurait-il donc été lui-même ou persécuteur ou cruel? aurait-il adopté la férocité de ceux qui comptent l'erreur parmi les crimes, et veulent tourmenter pour instruire? Ah! dit-il plus d'une fois, ne persécutons point; ce n'est pas ainsi qu'on éclaire les hommes; empêchons qu'ils ne fassent du mal, mais sans leur en faire. Peuples, soldats, citoyens, voilà le prince que vous regrettez; voilà celui qui était destiné à vous gouverner un jour; mais tant de connaissances et de vertus devaient être inutiles à la patrie. Il devait mourir jeune, et avant d'avoir goûté la douceur de faire du bien à son pays. Depuis plusieurs années, il portait dans son sein le germe d'une maladie funeste; long-temps nous l'avons vu se flétrir et se consumer sous nos yeux. Chaque jour lui ôtait une partie de lui-même; mais il n'interrompit jamais ses travaux, et il semblait survivre à ses forces par le désir de nous être utile. L'espérance nous restait encore; elle disparut à la fin : c'est alors que nous avons vu un spectacle aussi noble que touchant; c'est alors que nous avons connu ce prince, qui, jusqu'à ce moment, l'avait été trop peu. Ne craignons pas de l'avouer, il a commencé à

paroître grand lorsque les autres cessent de l'être. Forcé pendant trente ans à n'être rien, il lui a fallu mourir pour montrer ce qu'il étoit : et le triste flambeau de la mort a seul répandu la lumière sur sa vie. Pour le louer ici, l'éloquence n'a rien à exagérer ; il suffit de raconter. On lui annonce qu'il doit mourir ; il n'en est pas ému : son cœur est tranquille, et son visage ne s'altère pas ; sa gaieté même ne l'abandonne pas un moment. Entouré de visages désolés, lui seul paroît indifférent et calme ; sa grandeur est sans effort, et sa fermeté sans ostentation. Il ne s'élève pas ; il ne voit pas même qu'on le regarde. Chaque jour il mesure l'état où il est, par la clarté de ses idées, et calcule avec tranquillité la diminution successive de ses forces. Il a le loisir de se livrer à l'impression de tous les objets qui l'affectent ; il observe tout ; il sourit au milieu de ses douleurs ; une douce plaisanterie se mêle à ces moments affreux ; on diroit qu'il n'est que le spectateur d'une chose indifférente ; et la mort ne semble être pour lui qu'une action ordinaire de la vie. Quoi ! dans le moment où tout échappe, où le trône disparoît et s'enfonce, et ne laisse voir à sa place qu'un tombeau qui s'ouvre ; quand tous les êtres s'éloignent, pour ainsi dire, et se reculent ; quand les ressorts de la machine crient

et se rompent; lorsque le temps n'est plus que le calcul lent et affreux de la destruction; quand l'ame solitaire, arrachée à la nature et à ses propres sens, est sur le point d'entrer dans un avenir impénétrable; quoi! dans ce moment être tranquille! qui peut ainsi affermir l'homme, au milieu de tout ce qu'il y a de plus effrayant pour l'homme? Ah! c'est la paix de l'homme de bien; c'est la douce conscience de la vertu; c'est le sentiment secret de l'immortalité : l'immortalité! le plus saint des desirs, la plus précieuse des espérances, qui, pendant la vie, donne des transports à l'ame généreuse, et rassure à la mort l'ame juste. Et que peut craindre l'homme vertueux quand il va rejoindre le premier être? N'a-t-il pas rempli le poste qui lui était assigné dans la nature? il a été fidèle aux lois qu'il a reçues; il n'a point défiguré son ame aux yeux de celui qui l'a faite; peut-être a-t-il ajouté quelque chose à l'ordre moral de l'univers. L'heure sonne; le temps a cessé pour lui; il va demander à Dieu la récompense du juste. C'est un fils qui a voyagé, et qui retourne vers son père. Qu'est-ce qu'un trône dans ce moment? un grain de sable un peu plus élevé sur la terre; alors ces vains objets disparaissent. Mais il en est de plus touchants, et qui ont le droit d'intéresser

jusque dans les bras de la mort. Ce sont ceux qui, pendant une vie courte et agitée, ont été les appuis de notre faiblesse; ce sont les ames sur qui la nôtre se reposait avec attendrissement, et qui, partageant avec nous nos plaisirs et nos peines, nous faisaient éprouver les charmes si doux de la sensibilité; c'est en les quittant que l'ame se déchire : c'est alors que l'on meurt; car qu'est-ce que mourir, sinon se séparer de ceux qu'on aime? L'ame du dauphin, malgré sa fermeté, a donc senti la mort; car son courage n'a point empêché qu'il ne fût sensible. Il a rempli, en mourant, les plus tendres devoirs envers tous ceux qu'il a aimés; ses mains affaiblies pressent celles du meilleur des pères. Il lui recommande ceux qui lui ont été chers, et dépose dans son cœur paternel des soins que son amitié ne peut plus remplir. Il partage toute la douleur d'une mère; il donne les marques de l'amour le plus tendre à une épouse qu'il adore, à des sœurs qu'il a toujours chéries; sa main mourante détache deux boucles de ses cheveux : il leur remet ce gage, triste partie de lui-même, qu'elles verront encore quand il ne sera plus. Il prend la main d'un homme qu'il avait aimé; il la serre contre son cœur, et lui dit : « Vous « n'êtes jamais sorti de ce cœur-là. » Il fait rassem-

bler, autour de son lit, tous ceux qui, par leur rang, par leur devoir, par les nœuds bien plus respectables de l'amitié, avaient été attachés à sa personne. Il les regarde tous avant de mourir; il les remercie avec l'affection la plus tendre; il s'émeut en les voyant pleurer. « Ah! dit-il, je « savais bien que vous m'aviez toujours aimé. » Mais vous, ô ses amis! vous qui aviez été les confidents de toutes ses pensées, et qui, cachés dans ce moment, vouliez lui dérober vos larmes, son œil vous cherche, il veut encore une fois se reposer sur vous, il vous reconnaît; mais son ame attendrie ne peut supporter ce spectacle, et il se détourne en soupirant. Déja il se sentait affaibli; il veut dire adieu à ses enfants; il veut les embrasser encore une fois, leur donner la dernière bénédiction et les derniers avis d'un père. Mais il craint de ne pouvoir soutenir une scène aussi touchante; il appelle celui qui est chargé de leur éducation. Son cœur lui confie les derniers mouvements de sa tendresse pour ses enfants; et sa voix entrecoupée, affaiblie par la douleur et par l'amour, peut à peine prononcer les dernières paroles. Prêt à expirer, les questions qu'il fait encore sont sur les personnes qu'il aime et qu'il ne voit plus. On avait arraché d'auprès de lui l'épouse à qui il était si cher,

son repos, son état l'occupent encore en ce moment. Ah! du moins, demande-t-il, peut-elle pleurer? Il ne faut pas que la patrie ignore que son souvenir fut aussi mêlé aux derniers moments de ce prince. Presque en mourant, il fit des vœux pour elle; et ses bras, à demi-glacés, se soulevèrent, pour demander au ciel le bonheur de la France. Ainsi est mort ce prince trop peu connu; ce prince qui a été vertueux à la cour; qui eût été populaire sur le trône; qui aimait singulièrement l'État et l'humanité; qui a eu toutes les vertus d'un homme, et qui aurait eu celles d'un roi; qu'on a méconnu, parce qu'il n'avait pas cet empressement qui court à la renommée; dont l'exemple apprend à tous les princes comme ils doivent mourir. Il a mérité nos regrets, notre estime, peut-être notre admiration; la postérité le louera sans doute, et la justice tardive honorera du moins son tombeau.

La mort d'un homme vertueux est un malheur pour l'humanité entière; non qu'il puisse toujours être fort utile aux hommes; quelquefois il vit et meurt obscur; mais il n'est pas moins vrai qu'il orne la terre, et donne plus de dignité à la nature humaine. Ce sont ces ames qui réconcilient les regards de Dieu avec la terre; mais, si l'homme vertueux qui meurt était un

prince, s'il est mort à la fleur de son âge, s'il devait faire un jour le bonheur d'une nation, quel doit être alors la douleur publique? La mort du dauphin a intéressé la France et les ennemis même de la France. La cour, qui l'a vue de près, en a été consternée. Les vastes palais de Fontainebleau ont été baignés de larmes : on arrache la famille royale à un séjour désolé; on fuit; ces palais immenses deviennent déserts, et la mort seule y habite : mais tous les cœurs restent attachés à cet appartement funèbre; ils errent autour de ce lit de mort, et, fixés près d'une vaine cendre, redemandent au ciel ce qui n'est plus. Quel retour! presque jusqu'au dernier moment on avait espéré. On revoit ces chemins par où il avait passé, où la douce espérance le soutenait encore. La nouvelle arrive à Paris; en un instant elle est répandue dans les maisons, dans les places publiques. *Il est mort;* à ce mot, qui de nous n'a été attendri? Notre froide indifférence s'est émue; nos vains plaisirs ont été suspendus; tous les vrais citoyens ont pleuré : le riche s'est étonné de se trouver si sensible; le pauvre a senti qu'il pouvait être plus malheureux. Le peuple, ce bon peuple, toujours vrai dans sa douleur comme dans sa joie, a formé des regrets sincères; il a gémi de cette mort,

comme d'une calamité personnelle pour lui. Les soldats, en pleurant, ont renversé leurs drapeaux : on a pris le deuil dans les provinces éloignées. L'amour de la patrie, qui y est plus vif, y a rendu la douleur plus touchante. Plus on aime la vertu, et plus on a regretté ce prince. Tous les temples ont été revêtus de deuil : le deuil s'est étendu sur la France ; mais le cri de la nature s'élève au milieu de la douleur générale de la nation. Quel moment que celui où un roi qui vient de perdre son fils déja formé pour le trône, pénétré de douleur, se fait amener les princes, ses petits-fils, saisit avec transport l'aîné de ces jeunes enfants, l'enlève entre ses bras, le presse contre ses joues mouillées de larmes, et s'écrie plusieurs fois en pleurant : « Vous êtes « donc mon successeur! » A ce spectacle, personne ne put retenir ses larmes ; et toute la cour, en silence, crut perdre le dauphin une seconde fois. Ainsi, ô révolution des temps! ainsi, après la mort du célèbre duc de Bourgogne, on vit Louis XIV, en cheveux blancs, penché sur le berceau de Louis XV, le caresser de ses mains royales, et regarder avec attendrissement, dans ce jeune enfant, l'espérance d'un grand peuple.

Mais vous, sur qui maintenant les yeux de la patrie sont fixés, vous qui occupez la place du

prince que nous regrettons, en succédant à son rang, prince, succédez aussi à ses vertus. Qu'un si grand exemple ne soit pas perdu pour vous. Je crois entendre votre auguste père qui vous dit encore : Mon fils, vous êtes né pour régner, mais votre naissance n'est qu'un hasard dangereux; votre enfance n'est qu'un état de faiblesse. A votre âge, qu'êtes-vous pour la patrie? acquérez des vertus, vous mériterez des hommages. Votre rang vous promet des grandeurs; vos vertus seules vous donneront l'estime des hommes. On vous rend des respects, mais ils ne sont point encore à vous; ne vous y trompez pas; on honore en vous le rang qui vous est destiné; on honore le sang de votre aïeul : méritez qu'un jour ces respects d'un peuple s'adressent à vous-même. O prince! plus avancé en âge, vous entendrez souvent prononcer le nom de votre père; on vous demandera compte de ce qu'il eût voulu faire pour la France. Sa mort vous a chargé d'une dette immense, et qu'une vie entière, consacrée à l'État, peut à peine acquitter. Croissez pour la patrie; croissez pour la rendre heureuse. Ah! si jamais des flatteurs cherchaient à vous corrompre, si l'oubli des devoirs que votre rang impose pouvait un jour vous égarer, alors puissiez-vous voir la tombe de votre père! Ju-

rez sur cette tombe d'être vertueux, d'aimer la patrie, de travailler à son bonheur; ou, si jamais ce triste et utile spectacle ne devait frapper vos yeux, les lieux même qu'il a habités, ces lieux témoins de ses travaux, ces appartements qui ont retenti plus d'une fois des témoignages de sa justice et de sa bonté, tout vous reprocherait un jour de ne pas lui ressembler. On vous remettra, dans quelques années, ces manuscrits précieux, où ses sentiments sont tracés : vous y trouverez partout l'amour du bien public, et le désir du bonheur des hommes. Si la vertu n'était pas dans votre cœur, pourriez-vous en soutenir la vue dans ses écrits? Ah! prince, l'heureuse nécessité d'être vertueux vous environne de toutes parts. Les éloges même que dicte partout la douleur publique, sont pour vous un engagement nouveau. Vous y verrez vos devoirs tracés par des plumes éloquentes. Pardonnez; j'ai osé aussi me mêler dans la foule des orateurs; j'ai osé, comme citoyen, élever ma faible voix. Si elle parvient jusqu'à vous; si l'amour de l'État, qui m'anime, peut donner quelque prix à mon hommage; si les vertus du prince que j'ai loué font survivre cet écrit aux premiers moments de la douleur publique, ô prince, puissiez-vous quelquefois le lire; puissiez-vous, en le lisant,

vous attendrir et sur la France et sur votre auguste père, et ne pas désapprouver le zèle d'un citoyen obscur, mais vrai et libre, qui ne connaît de langage que la vérité, et de passion que celle de l'amour de son pays et de ses concitoyens.

« Tibi providendum est ne a bonis desideretur. »

TACITE.

PETIT COMMENTAIRE
DE VOLTAIRE
SUR
L'ÉLOGE DU DAUPHIN.

Je viens de lire dans l'éloquent discours de M. Thomas ces paroles remarquables :

« Le dauphin lisait avec plaisir ces livres où la douce « humanité lui peignait tous les hommes, et même « ceux qui s'égarent, comme un peuple de frères. Au- « rait-il donc été lui-même ou persécuteur, ou cruel ? « Aurait-il adopté la férocité de ceux qui comptent « l'erreur parmi les crimes, et veulent tourmenter pour « instruire ? *Ah !* dit-il plus d'une fois, *ne persécutons* « *point.* »

Ces mots ont pénétré dans mon cœur ; je me suis écrié : Quel sera le malheureux qui osera être persécuteur, quand l'héritier d'un grand royaume a déclaré qu'il ne faut pas l'être ? Ce prince savait que la persécution n'a jamais produit que du mal ; il avait lu beaucoup : la philosophie avait percé jusqu'à lui. Le plus grand bonheur d'un état monarchique est que le prince soit éclairé. Henri IV ne l'était point par les

livres ; car, excepté Montaigne, qui n'a rien d'arrêté, et qui n'apprend qu'à douter, il n'y avait alors que de misérables livres de controverse, indignes d'être lus par un roi. Mais Henri IV était instruit par l'adversité, par l'expérience de la vie privée et de la vie publique, enfin par ses propres lumières. Ayant été persécuté, il ne fut point persécuteur. Il était plus philosophe qu'il ne pensait au milieu du tumulte des armes, des factions du royaume, des intrigues de la cour, et de la rage de deux sectes ennemies. Louis XIII ne lut rien, ne fut rien et ne vit rien ; il laissa persécuter.

Louis XIV avait un grand sens, un amour de la gloire qui le portait au bien, un esprit juste, un cœur noble ; mais le cardinal Mazarin ne cultiva point un si beau caractère. Il méritait d'être instruit, il fut ignorant ; ses confesseurs enfin le subjuguèrent ; il persécuta ; il fit du mal. Quoi ! les Sacy, les Arnauld, et tant d'autres grands hommes emprisonnés, exilés, bannis ! Et pourquoi ? parce qu'ils ne pensaient pas comme deux jésuites de la cour : et enfin son royaume entier en feu pour une bulle ! Il le faut avouer, le fanatisme et la friponnerie demandèrent la bulle, l'ignorance l'accepta, l'opiniâtreté la combattit. Rien de tout cela ne serait arrivé sous un prince en état d'apprécier ce que vaut une grace efficace, une grace suffisante, et même encore une versatile.

Je ne suis pas étonné qu'autrefois le cardinal de Lorraine ait persécuté les gens assez mal avisés pour vouloir ramener les choses à la première institution de l'église ; le cardinal aurait perdu sept évêchés, et

de très-grosses abbayes dont il était en possession. Voilà une très-bonne raison de poursuivre ceux qui ne sont pas de notre avis. Personne assurément ne mérite mieux d'être excommunié que ceux qui veulent nous ôter nos rentes. Il n'y a pas d'autre sujet de guerre chez les hommes ; chacun défend son bien autant qu'il le peut.

Mais que, dans le sein de la paix, il s'élève des guerres intestines pour des billevesées incompréhensibles de pure métaphysique ; qu'on ait sous Louis XIII, en 1624, défendu, sous peine de galères, de penser autrement qu'Aristote ; qu'on ait anathématisé les idées innées de Descartes, pour les admettre ensuite ; que de plus d'une question digne de Rabelais on ait fait une question d'état, cela est barbare et absurde.

On a demandé souvent pourquoi, depuis Romulus jusqu'au temps où les papes ont été puissants, jamais les Romains n'ont persécuté un seul philosophe pour ses opinions ? On ne peut répondre autre chose, sinon que les Romains étaient sages.

Cicéron était très puissant. Il dit dans une de ses lettres : « Voyez à qui vous voulez que je fasse tomber « les Gaules en partage. » Il était très attaché à la secte des académiciens ; mais on ne voit pas qu'il lui soit jamais tombé dans la tête de faire exiler un stoïcien, d'exclure des charges un épicurien, de molester un pythagoricien.

Et toi, malheureux Jurieu, fugitif de ton village, tu voulus opprimer le fugitif Bayle, dans son asyle et dans le tien ; tu laissas en paix Spinosa dont tu n'étais

point jaloux; mais tu voulais accabler ce respectable Bayle, qui écrasait ta petite réputation par sa renommée éclatante.

Le descendant et l'héritier de trente-trois rois a dit: « Ne persécutons point; » et un bourgeois d'une ville ignorée, un habitué de paroisse, un moine dirait: « Persécutons ! »

Ravir aux hommes la liberté de penser! juste ciel! Tyrans fanatiques, commencez donc par nous couper les mains qui peuvent écrire, arrachez-nous la langue qui parle contre vous, arrachez-nous l'ame qui n'a pour vous que des sentiments d'horreur.

Il y a des pays où la superstition, également lâche et barbare, abrutit l'espèce humaine; il y en a d'autres où l'esprit de l'homme jouit de tous ses droits. Entre ces deux extrémités, l'une céleste, l'autre infernale, il est un peuple mitoyen, chez qui la philosophie est tantôt accueillie et tantôt proscrite, chez qui Rabelais a été imprimé avec privilége, mais qui a laissé mourir le grand Arnauld de faim, dans un village étranger; un peuple qui a vécu dans des ténèbres épaisses depuis le temps de ses druides jusqu'au temps où quelques rayons de lumière tombèrent sur lui de la tête de Descartes. Depuis ce temps le jour lui est venu d'Angleterre. Mais croira-t-on que Locke était à peine connu de ce peuple, il y a environ trente ans? Croira-t-on bien que, lorsqu'on lui fit connaître la sagesse de ce grand homme, des ignorants en place opprimèrent violemment celui qui apporta le premier ces vérités de l'île des philosophes dans le pays des frivolités?

Si on a poursuivi ceux qui éclairaient les ames, on a poussé la manie jusqu'à s'élever contre ceux qui sauvaient les corps. En vain il est démontré que l'inoculation peut conserver la vie à vingt-cinq mille personnes par année dans un grand royaume; il n'a pas tenu aux ennemis de la nature humaine qu'on n'ait traité ses bienfaiteurs d'empoisonneurs publics. Si on avait eu le malheur de les écouter, que serait-il arrivé? les peuples voisins auraient conclu que la nation était sans raison et sans courage.

Heureusement les persécutions sont passagères, elles sont personnelles : elles dépendent du caprice de trois ou quatre énergumènes, qui voient toujours ce que les autres ne verraient pas, si on ne corrompait point leur entendement; ils cabalent, ils ameutent, on crie quelque temps, ensuite on est étonné d'avoir crié, et puis on oublie tout.

Un homme ose dire, non-seulement après tous les physiciens, mais après tous les hommes, que, si la Providence ne nous avait pas accordé des mains, il n'y aurait sur la terre ni artistes ni arts. Un vinaigrier, devenu maître d'école, dénonce cette proposition comme impie; il prétend que l'auteur attribue tout à nos mains, et rien à notre intelligence. Un singe n'oserait intenter une telle accusation dans le pays des singes; cette accusation réussit chez les hommes. L'auteur est persécuté avec fureur; au bout de trois mois on n'y pense plus. Il en est de la plupart des livres philosophiques comme des contes de La Fontaine; on commença par les brûler, on a fini par les

représenter à l'Opéra-Comique. Pourquoi en permet-on les représentations ? c'est qu'on s'est aperçu enfin qu'il n'y avait là que de quoi rire. Pourquoi le même livre, qu'on a proscrit, reste-t-il paisiblement entre les mains des lecteurs ? c'est qu'on s'est aperçu que ce livre n'a troublé en rien la société; qu'aucune pensée abstraite, ni même aucune plaisanterie n'a ôté à aucun citoyen la moindre prérogative; qu'il n'a point fait renchérir les denrées; que les moines mendiants n'en ont pas moins rempli leur besace; que le train du monde n'a changé en rien, et que le livre n'a servi précisément qu'à occuper le loisir de quelques lecteurs.

En vérité, quand on persécute, c'est pour le plaisir de persécuter.

Passons de l'oppression passagère que la philosophie a essuyée mille fois parmi nous, à l'oppression théologique, qui est plus durable. Dès les premiers siècles on dispute; les deux partis contraires s'anathématisent. Qui a raison des deux ? c'est le plus fort. Des conciles combattent des conciles, jusqu'à ce qu'enfin l'autorité et le temps décident. Alors les deux partis réunis persécutent un troisième parti qui s'élève, et celui-ci en opprime un quatrième. On ne sait que trop que le sang a coulé pendant quinze cents ans pour ces disputes; mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est que, si on n'avait jamais persécuté, il n'y aurait jamais eu de guerre de religion.

Répétons donc mille fois avec un dauphin tant regretté : « Ne persécutons personne. »

ÉLOGE
DE MAURICE,
COMTE DE SAXE.

La France, défendue et vengée par Maurice, comte de Saxe, a élevé à sa cendre un mausolée qui atteste à la fois notre reconnaissance et nos regrets. Un nouveau Phidias a représenté ce héros, debout, entouré de trophées et des marques de ses victoires. La Mort, enveloppée de ses voiles funèbres, l'avertit que le temps a fini pour lui, et soulève d'une main le marbre de la tombe, qui s'ouvre pour le recevoir. Le héros descend d'un pas ferme, et avec cet œil serein qu'il avait dans les combats. La France consternée se jette au-devant de lui; un Génie en larmes éteint son flambeau; on voit la Force, appuyée sur sa massue, la tête penchée avec une douleur profonde et calme. Tout ce spectacle,

destiné à retracer la mort d'un grand homme, porte dans l'ame une tristesse auguste, et je ne sais quelle terreur attendrissante. Mais ce mausolée, chef-d'œuvre d'un artiste célèbre, périra lui-même, comme le héros qu'il représente. Le temps, qui démolit tout, frappera un jour ces marbres qui tomberont en ruine; et, après quelques siècles, le voyageur, ne trouvant plus même de débris, déplorera et la destruction de ce monument, et la faiblesse de l'homme, qui a tant de peine à immortaliser ce qu'il admire.

Quelle main saura élever un monument plus durable? Ce sera le poëte ou l'orateur sensible, dont l'ame est digne de s'enflammer sur les vertus, ou le philosophe sage qui, les observant de près, sait les dessiner et les peindre. Ainsi, les mausolées et les tombeaux des Aristide et des Caton ne sont plus; et leurs actions se perpétuent dans les écrits du philosophe de Chéronée. Ainsi le lieu où repose l'urne d'Agricola, est ignoré; et ses vertus vivent encore dans Tacite. Heureux qui peut aussi mêler son nom à celui des grands hommes, et parler à la postérité de ce qui a été grand ou utile!

Un corps de citoyens qui joint les vertus aux lumières invite aujourd'hui les orateurs de la patrie a célébrer le héros qui l'a vengée; et moi, je viens aussi prononcer, d'une voix faible, quel-

ques mots aux pieds de sa statue. Si je n'ai pas la gloire de l'emporter sur mes rivaux, j'aurai du moins celle d'avoir rempli les devoirs de la reconnaissance; et, si je ne réussis point comme orateur, je m'applaudirai, comme citoyen, d'avoir honoré, autant qu'il était en moi, le défenseur de mon pays.

Je laisse aux Généalogistes, et aux esclaves, le soin de louer les hommes sur la distinction de leur naissance. Il est plus beau sans doute, et plus difficile surtout, de créer sa noblesse que d'en hériter. Le seul mérite qui ait manqué à Maurice fut donc celui de percer la foule pour s'élever; car je ne puis dissimuler qu'il était né du sang des Rois (1).

Socrate crut avoir un génie qui veillait auprès de lui. Ne pourrait-on pas dire que tous les grands hommes en ont un qui les guide dans la route que leur a tracée la nature, et les y entraîne comme par un ascendant invincible. Maurice, dès le berceau, sembla s'élancer vers les combats. A peine sa main put-elle soutenir le poids d'une épée, qu'il renonça à tout autre amusement qu'à l'exercice des armes. Il dédaigna d'abaisser la hauteur de son ame à l'étude de ces sciences plus curieuses qu'utiles, qui occupent l'oisiveté de l'enfance: et, semblable à ces an-

ciens Romains, il parut d'abord mépriser tous les arts, excepté l'art de vaincre.

La nature, pour le distinguer en tout, lui avait donné une force de corps telle que les siècles héroïques l'admiraient dans leurs Hercule et leurs Thésée : avantage trop rare parmi nous, soit que l'espèce humaine, altérée dans sa source, ait dégénéré; soit que notre luxe, nos mœurs, nos aliments empoisonnés, nous énervent et nous amollissent; soit que cet affaiblissement ait pour principe la négligence et l'oubli des exercices du corps, qui étaient si en honneur chez les anciens.

Avec ces qualités, Maurice ne tarda point à jeter les fondements de sa réputation. Dès l'âge de douze ans, il signala sa valeur. L'Europe, dans une guerre sanglante, disputait à la France les dépouilles de la maison d'Autriche, et la gloire de donner un maître à l'Espagne. Eugène et Marlborough, fiers de l'honneur d'abaisser un roi qui avait été la terreur de l'Europe, tantôt unis, tantôt séparés, souvent vainqueurs et toujours redoutables, secondaient par la force de leur génie la jalousie des nations, prenaient des villes, gagnaient des batailles, arrachaient de tous côtés les barrières de la France, et donnaient à leur parti la même supériorité que les Condé et les Turenne avaient autrefois donnée à Louis.

Ce fut sous ces deux hommes célèbres que

Maurice fit l'apprentissage de la guerre (2). Ainsi les deux ennemis les plus terribles de la France donnèrent les premières leçons de la victoire à celui qui devait un jour en être l'appui ; et les mains qui ébranlaient le trône de Louis XIV guidèrent les premières au combat le héros qui devait affermir un jour le trône de Louis XV.

Le sentiment intérieur de ses forces semblait apprendre à Maurice que les grands hommes seuls étaient capables de le former. Le créateur de sa nation, le législateur du nord, Pierre-le-Grand, remplissait alors l'Europe et l'Asie du bruit de son nom. Instruit par ses défaites dans l'art de vaincre, la profondeur et l'application de son génie l'avaient mis en état de donner des leçons à ses vainqueurs. Maurice, attiré par la réputation de cet homme rare, vole au siège de Riga *, pour apprendre à imiter le disciple et le vainqueur de Charles XII.

Bientôt il est en état de combattre lui-même les héros. Le monarque de la Suède, célèbre par ses victoires, et plus encore par la singularité de ses vertus, bravant les dangers comme les plaisirs, prodigue de son sang comme de ses trésors, fier d'avoir conquis et donné des états, terrible dans la prospérité, inflexible dans le

* En 1710.

malheur, toujours magnanime et au-dessus de sa fortune, vaincu et maître d'un royaume épuisé, mais redoutable encore à quatre rois puissants, Charles XII, dont le nom seul valait une armée, était sorti de sa retraite de Bender; et tout le nord alarmé se réunissait pour accabler ce lion à demi terrassé, avant qu'il eût pu reprendre ses forces. Le jeune comte de Saxe sollicite l'honneur de l'aller combattre (3). Déja il se sent digne d'un si grand ennemi. On eût dit qu'à son approche, il eût reçu un nouveau degré d'activité. L'image de ce héros, le souvenir de ses trophées le poursuivait partout, le réveillait dans le repos, l'animait dans les combats. C'était à un ame telle que la sienne à connaître et à admirer Charles XII. Il ne peut le voir que sur la brèche, ou dans un champ de bataille; l'ardeur de la mêlée lui apprend où il doit le trouver. Il y vole. Il ne vit point autour de lui la pompe et la majesté du trône; mais il y vit la valeur, l'intrépidité, la grandeur d'ame, des états conquis, et neuf années de victoires. Ce grand spectacle lui inspira pour le héros Suédois une vénération qui le suivit jusque dans le tombeau.

Passionné pour la gloire, avide de s'instruire, partout où il peut vaincre, c'est là sa patrie. Il devient encore une fois le disciple d'Eugène. Ce grand homme affermissait les barrières de l'em-

pire contre ce peuple, obscur dans sa source, mais redoutable dans ses progrès, ennemi des chrétiens par religion comme par politique, qui, sorti des marais de la Scythie, a inondé l'Asie et l'Afrique, subjugué la Grèce, fait trembler l'Italie et l'Allemagne, mis le siége devant la capitale de l'Autriche, et dont les débordements peut-être auraient dès long-temps englouti l'Europe, si la discipline et l'art de la guerre ne devaient avoir nécessairement l'avantage sur la férocité courageuse. Maurice étudia contre ces nouveaux ennemis l'art de prendre les villes, et de gagner les batailles (4).

Il est des guerriers qui ne sont que braves, qui ne savent qu'affronter la mort, aussi incapables de commander aux autres qu'à eux-mêmes; semblables à ces animaux belliqueux, fiers et intrépides au milieu des combats, mais qui ont besoin d'être conduits, et dont l'ardeur doit être sans cesse retenue ou guidée par le frein. Comme Maurice sentait en lui-même cette supériorité qui donne le droit de commander aux hommes, dans le temps qu'il combattait en soldat il observait en philosophe. Un champ de bataille était pour lui une école, où parmi le feu, le carnage, le bruit des armes, tandis que la foule des guerriers ne pensait qu'à donner ou à éviter la mort, son ame tranquille, embrassant tous les grands

objets qui étaient sous ses yeux, étudiait l'art de faire mouvoir tous ces vastes corps; d'établir un concert et une harmonie de mouvement entre cent mille bras; de combiner tous les ressorts qui doivent concourir ensemble; de calculer l'activité des forces et le temps de l'exécution; d'ôter à la fortune son ascendant, et de l'enchaîner par la prudence; de s'emparer des postes et de les défendre; de profiter de son terrain, et d'ôter à l'ennemi l'avantage du sien; de ne se laisser ni étonner par le danger, ni enivrer par le succès; de voir en même temps et le mal et le remède; de savoir avancer, reculer, changer son plan, prendre son parti sur un coup d'œil; de saisir avec tranquillité ces instants rapides qui décident des victoires; de mettre à profit toutes les fautes, et de n'en faire soi-même aucune, ou, ce qui est plus grand, de les réparer; d'en imposer à l'ennemi jusque dans sa retraite; et, ce qui est le comble de l'art, de tirer tout l'avantage qu'on peut tirer de sa victoire, ou de rendre inutile celle de son vainqueur. Telles étaient les leçons que le prince Eugène donnait au comte de Saxe. L'un méritait la gloire de les donner, l'autre celle de les recevoir; et ces deux hommes étaient également dignes l'un de l'autre.

Bientôt une paix profonde succéda aux troubles de la guerre (5). Alors, d'un bout de l'Europe

à l'autre, les nations furent tranquilles; et les calamités du genre-humain furent au moins suspendues dans ce beau climat toujours désolé. Maurice, qui ne pouvait plus exercer sa valeur dans les combats, ne perdit point de vue ce grand art, pour lequel la nature l'avait formé. Il savait qu'outre la discipline des camps, et cette école guerrière où l'on apprend à combattre et à vaincre par son expérience, il est une autre manière de s'instruire dans la retraite par l'étude et par les réflexions. En effet, depuis la révolution qu'a produite en Europe l'invention de la poudre, et sur tout depuis que la philosophie, née pour consoler les hommes et pour les rendre heureux, a été forcée de leur prêter ses lumières pour leur apprendre à se détruire, l'art de la guerre forme une science aussi vaste que compliquée, composée d'un grand nombre de sciences réunies.

Maurice jeta ses regards sur tous les peuples de l'Europe, pour en trouver un qui fût digne de l'instruire; et son choix se fixa sur la France. Cet ascendant de réputation et de gloire que Louis XIV, Colbert et les Arts lui avaient donné, et que dix années d'orages et de malheurs n'avaient pu lui faire perdre, se conservait encore sous la régence d'un prince qui cultivait, honorait, jugeait tous les arts, savait connaître les

hommes, et à qui il n'a manqué, dans ses grandes vues, que de savoir s'arrêter avant le point où commence l'excès.

La réputation de Maurice l'avait devancé à la cour de Versailles. Le génie de Philippe connut bientôt qu'il la méritait, et qu'il la surpasserait un jour. Maurice fut donc attaché à la France par un grade (6) qui excita la jalousie des courtisans : mais ils ne voyaient en lui qu'un jeune étranger, ami des plaisirs ; et le grand homme leur échappait. Philippe jugea Maurice en homme d'état ; et Maurice justifia Philippe.

Dès-lors il se consacra tout entier à l'étude de ces sciences sérieuses et profondes, qui sont devenues les compagnes et les instruments de la guerre. L'art d'Euclide lui apprit à connaître les propriétés générales de l'étendue, et lui donna cet esprit de combinaison qui est le fondement de tous les arts où l'imagination ne domine pas, aussi nécessaire au général qu'à l'astronome, et qui a formé Turenne et Vauban, comme Archimède et Newton. L'art du génie lui apprit à faire usage de ces notions abstraites, en les appliquant aux fortifications, à l'attaque et à la défense des places : et, pour la gloire de Maurice, il suffit de dire qu'il eut des vues qui avaient échappé à Vauban et à Cohorn *. L'art qui en-

* Le Vauban des Hollandais.

seigne les propriétés du mouvement, qui mesure les temps et les espaces, qui calcule les vitesses, et commande aux éléments dont il assujettit les forces, exerça aussi ce génie ardent et facile (7). A ces études il joignit celle de l'histoire. Guidé dans ce labyrinthe par l'exacte connaissance des lieux, il observait, étudiait et jugeait les grands hommes. Laissant les dates aux compilateurs, et les détails qui ne sont que curieux aux esprits oisifs et frivoles, il s'instruisait par les grands exemples, comme par les fautes des hommes célèbres. Ses propres réflexions contribuèrent à le former, et il joignit ses lumières à celles de tous les siècles. Malheur à qui n'a jamais pensé par lui-même! quelque talent qu'il ait reçu de la nature, il ne sera jamais mis au premier rang des hommes. Maurice, plein de cette hardiesse qu'inspire le génie, écartait la barrière du préjugé pour reculer les limites de son art, après avoir trouvé le bien cherchait le mieux, s'élançait au-delà du cercle étroit des événements, et créait des combinaisons nouvelles, imaginait des dangers pour trouver les ressources, étudiait sur tout la science de fixer la valeur incertaine et variable du soldat, et de lui donner le plus grand degré d'activité possible, science la plus inconnue et la plus nécessaire.

Que ne puis-je élever ici ma voix, et la faire

entendre à tous ceux qui se consacrent à la défense de la patrie; à vous surtout qui, appelés par votre rang aux premiers honneurs de la guerre, consumez, pendant la paix, des jours inutiles dans l'ennui, ou dans les fatigues de la volupté! Guerriers, vous portez un nom illustre, vous êtes braves, la nature vous donna des talents, peut-être même du génie; mais ces qualités ne suffisent point encore. Imitez le comte de Saxe dans ses études : ce n'est qu'à ce prix que vous pouvez prétendre à l'égaler dans ses succès (8).

Tandis que la France formait ce héros, elle fut menacée de le perdre (9). Cette république du Nord, composée d'un roi dépendant, d'une noblesse guerrière et d'un peuple esclave, et ce vaste empire qui d'un côté touche à la Pologne, et de l'autre aux frontières de la Chine, se disputaient le droit de protéger, c'est-à-dire d'asservir la Curlande. Cet état faible, mais libre, qui avait besoin d'un grand homme pour conserver son indépendance, élut Maurice pour souverain. A peine cet honneur dangereux fut-il remis entre ses mains, qu'il eut à soutenir les efforts de ces deux peuples rivaux d'intérêt, mais ses communs ennemis. On le vit braver en même temps et les décrets de la Pologne, et les armes de la Russie, négocier tour-à-tour et com-

battre, démêler les piéges que lui tendait la perfidie, et soutenir un siége dans son palais. S'il fut obligé de céder, du moins il ne manqua point à sa fortune, et fit voir à ses peuples qu'il était digne d'être leur souverain. Cette disgrace, si c'en est une que d'être déchargé du fardeau de gouverner les hommes, l'attacha de plus en plus à la France.

Ce fut dans ces circonstances (10) qu'il rédigea par écrit ses observations sur l'art militaire, ouvrage digne de César ou de Condé, écrit de ce style mâle et rapide qui caractérise un guerrier, plein de vues profondes et de nouveautés hardies, où il juge la coutume avant de l'adopter, laisse les usages pour examiner les principes, ose créer des règles où il n'y en a point eu jusqu'alors, donne des préceptes pour le général comme pour le soldat, s'élève jusqu'au sublime de l'art, et descend dans les détails, partie la plus pénible pour le génie, parce qu'il est obligé de ralentir sa marche.

Le fruit de tant de travaux et de réflexions devait enfin paraître. La mort du roi de Pologne troubla une paix de vingt ans; et l'ambition de lui succéder arma deux concurrents, entre lesquels les nations se partagèrent. Ainsi le droit d'élire ses rois, le plus beau privilége des peuples, et qui conserve seul aujourd'hui une faible

image de la liberté primitive des hommes, est devenu pour le genre humain une source de divisions et de malheurs. Auguste avait pour lui la protection de l'empereur et les armes de la Russie; Stanislas ses vertus et la France. Maurice apprit alors à l'Europe qu'il avait choisi la France pour sa patrie. On le vit sacrifier les intérêts du sang et le nom de frère à son attachement pour Louis, et préférer la gloire de servir sous les Français à celle de commander les troupes belliqueuses de la Saxe (11).

Déja les parties les plus importantes et les plus difficiles de l'art de la guerre lui sont confiées. Berwick le charge de passer le Rhin; et l'habileté avec laquelle il conduit ce projet justifie le choix qu'on a fait de lui. Que n'ai-je la plume de cet homme éloquent * qui s'est élevé au-dessus de lui-même en célébrant Turenne; ou de cet orateur ** plus sublime encore, dont le génie s'est trouvé de niveau avec l'ame du grand Condé! je tracerais le tableau de ce que Maurice fit alors dans les champs de l'Allemagne. Vous le verriez cherchant les dangers avec le même empressement que les autres cherchent les plaisirs (12), montant la tranchée, livrant

* Fléchier.

** Bossuet.

des assauts, enlevant des convois, forçant des retranchements, décidant par sa valeur du gain des batailles, donnant l'ordre en général, et l'exemple en soldat, adoré des troupes, redouté des ennemis, respecté des généraux, estimé lui seul plus que des bataillons entiers *.

C'est par ces exploits qu'il parvint au grade de lieutenant-général. Il ne le dut point à ces manœuvres sourdes, à ces intrigues obscures, qui avilissent et les honneurs et celui qui les obtient. Il laissa ces moyens honteux à ceux qui joignent la bassesse à l'orgueil. Tandis que d'indignes rivaux formaient des complots contre lui, il traçait des plans de campagne : il ne fit sa cour que sur les champs de bataille : ses partisans furent les soldats qu'il commandait, les ennemis qu'il avait vaincus; la gloire fut sa protectrice.

Il ne lui manquait que de trouver un rival digne de lui. La fortune lui en oppose un. C'est Eugène (13) : Eugène, long-temps la terreur de la France; mais Villars nous apprit à Denain qu'il pouvait être vaincu, et lui-même avait pris

---

* Le maréchal de Berwick, sur le point d'attaquer les ennemis à Etlinghen, voit arriver le comte de Saxe dans son camp : « Comte, lui dit-il aussitôt, j'allais faire venir « trois mille hommes, mais vous me valez ce renfort. »

soin de nous former un héros capable de le combattre. En effet Maurice, suppléant au petit nombre des troupes par l'art de se poster, sut en imposer à ce redoutable ennemi, garder le passage du Rhin, et couvrir nos frontières. Eugène reconnut son disciple; et le successeur de Louis XIV eut aussi son Turenne.

Les victoires de la France, la modération de deux rois, et surtout un Ministre qu'on a appris à louer depuis qu'il n'est plus, procurèrent bientôt à l'Europe cette paix (14) où l'on vit un souverain, légitimement élu, sacrifier ses droits au repos des nations. Ne croyons pas que Maurice s'endormît au sein de la gloire, et s'imaginât ne pouvoir plus rien ajouter à ses lumières. C'est le vice de la médiocrité. Le génie découvre des espaces immenses, où l'esprit des hommes vulgaires croit que tout finit. Celui qui avait donné de si belles leçons sur l'art militaire, en prend lui-même de tous les écrivains célèbres (15) qui ont approfondi cet art. Ainsi le premier des orateurs, après avoir étonné Rome de son éloquence, alla encore chercher des maîtres dans les écoles de l'Asie.

La mort de Charles VI ne tarda pas à replonger l'Europe dans les troubles dont elle commençait à peine à sortir. Telle est l'influence des rois. Ils gouvernent le monde pendant leur

vie, et l'ébranlent encore après leur mort. Dans l'espace de quarante ans, la mort de trois princes a excité trois guerres sanglantes. La Prusse, la Bavière et la Saxe disputèrent à la fille de Charles VI l'héritage de son père. La France, animée contre l'Autriche par cette ancienne rivalité que rien n'avait pu éteindre, et qu'on regardait, depuis deux cents ans, comme nécessaire à la balance de l'Europe, joignit ses armes à celles de la Bavière. La Bohême devint le théâtre de la guerre, et des exploits de Maurice.

Déja, malgré les rigueurs de la saison, Prague est assiégée par l'Électeur, et la fortune de ce siége est confiée au héros de la Saxe (16). Tout semble conspirer contre le succès de l'entreprise. Maurice voit les obstacles, et il est le seul qui n'en est pas effrayé. Son génie lui répond de la fortune. Il forme un projet dont la hardiesse étonnerait tout autre que lui. L'ennemi approche; dans la même nuit, la tranchée s'ouvre; la ville est prise; l'ennemi peut à peine le croire; et la France applaudit à un succès qu'elle n'osait espérer.

N'oublions pas d'observer qu'il choisit, pour l'exécution de l'entreprise, un homme qui justifiait son choix par sa valeur; qui, élevé de grade en grade, dut tout à ses actions et rien à ses ancêtres; qui, pour s'avancer, ajoutait à son

courage tout ce qui manquait à sa naissance; qui honora ce nom si dédaigné de *soldat de fortune*, et le porta avec la juste fierté qu'il a le droit d'inspirer; qui, en parlant de lui-même sans s'assujettir toujours aux conventions timides de la modestie, put quelquefois offenser l'orgueil, mais jamais la vérité; qui, ayant commencé comme Fabert, dans les mêmes temps, peut-être eût fini comme lui; et que la voix publique semblait appeler aux premiers honneurs de la guerre, sans doute parce que ces sortes d'exemples, toujours rares, ne peuvent être qu'utiles sans jamais nuire, et que l'élévation d'un homme qui est l'artisan de sa propre grandeur flatte l'ambition secrète de tous les états et de tous les rangs. Qu'il me soit permis d'associer en passant le nom de Chevert à celui de Maurice; aujourd'hui qu'il n'est plus, on me le pardonnera plus aisément sans doute.

La conquête de Prague est bientôt suivie d'une autre aussi importante et peut-être plus difficile (17), Égra succombe. La possession de la Bohême est assurée; et la communication avec la Bavière, conservée libre. Dès ce moment les nations eurent les yeux fixés sur le comte de Saxe, et le regardèrent comme un de ces hommes nécessaires au destin des empires, faits pour ébranler ou pour soutenir les États.

Une révolution changea bientôt la face des affaires de l'Allemagne, et la guerre fut reportée du fond de l'Autriche aux bords du Rhin. L'Alsace et la Lorraine sont sauvées une seconde fois par Maurice. L'embrasement de la guerre s'étend et se communique. La haine de l'Angleterre et l'ambition intéressée de la Sardaigne secondent la politique de l'Autriche. La France voit, sans s'alarmer, grossir le nombre de ses ennemis : elle a Maurice pour défenseur. Déja il a obtenu les deux prix les plus flatteurs de ses succès : la confiance de son roi, et le titre de maréchal de France *. Cet honneur accordé à Maurice devait être utile à l'État. En effet, si le droit de commander en chef est un dépôt dangereux dans des mains faibles, on peut dire qu'il est aussi nécessaire que juste dans un homme qui a de grands talents. Pour qu'il puisse agir, il faut lui ôter ses entraves; et trop souvent l'on a vu le génie dépendant échouer dans ses projets, ou arrêté dans sa course par l'autorité timide ou peu éclairée.

La Nation et l'Europe se souviennent que Louis alla lui-même en Flandre se mettre à la tête de ses troupes. Il serait à souhaiter, pour le bonheur des peuples, que tous les princes

* Le 26 mai 1744.

qui font la guerre commandassent leurs armées. Obligés eux-mêmes de combattre et de vaincre, ils apprendraient à se mesurer avec la nature, la fortune et les hommes. Du sérail de Constantinople ou d'Ispahan, un sultan voluptueux ou féroce ordonne le carnage. Il fait signe qu'on aille s'égorger sur les frontières de l'Europe ou de l'Asie. A ce signe, trois cent mille hommes marchent; les villes, les campagnes sont ravagées; les villages sont réduits en cendres; le meurtre succède au meurtre, et les embrasements aux embrasements; cependant le sultan oisif dort dans son sérail! Le sang coule, des provinces sont désolées pour un siècle; et le sultan dort! Quand on a vaincu pour lui, on traverse avec rapidité des provinces, pour lui apporter des drapeaux enlevés aux ennemis. Il se réveille; il jette un œil stupide et calme sur ces drapeaux teints du sang de vingt mille de ses Janissaires ou de ses Spahis. Il demande le nombre des meurtres, ordonne que l'on continue, et se rendort. Bien loin de cette mollesse asiatique, presque tous les monarques Français, depuis trois siècles*, se sont toujours montrés à la tête de leurs armées. Louis suit l'exemple de ses

* Charles VIII, Louis XII, François I[er], Henri II, Henri III, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV et Louis XV.

ancêtres; il marche, et le génie de Maurice le seconde. Tandis que l'un, par ses conquêtes, faisait reconnaître en Flandre l'arrière-petit-fils de Louis XIV *, l'autre, par une inaction savante et mesurée, contenait l'ennemi au delà de l'Escaut, couvrait le siége des villes, et opposait aux alliés un rempart impénétrable.

Ces succès sont troublés par des revers. Le Rhin n'est plus défendu par Maurice, et les ennemis ont passé ce fleuve. Louis vole en Alsace. Un coup plus terrible menace l'État : Louis est prêt à expirer. D'un bout du royaume à l'autre, ce n'est que douleur et gémissements. Je crois voir une famille pleurer autour du lit funèbre de son père, tandis que des ennemis ardents viennent arracher les dépouilles de ces enfants malheureux. Les Alliés s'avancent en Flandre; ils ont une armée formidable; et nous n'avons à leur opposer que des troupes affaiblies et inférieures en nombre. Le désespoir est au dedans, la crainte au dehors. Quel sera le soutien de la France? C'est Maurice : c'est lui qui, à la tête de quarante mille hommes, en arrête soixante et dix mille.

Ménager les forces de l'Etat **, et soutenir

* Prise d'Ypres, de Furnes et de Menin, par Louis XV.

** Campagne de Courtrai.

sa réputation; couvrir nos conquêtes passées, et empêcher les ennemis d'en faire aucune; se tenir près d'eux pour éclairer leur conduite, et se placer dans des postes où ils ne peuvent le forcer à combattre; observer tous leurs projets et leur dérober les siens; pénétrer, par les mouvements qu'il voit, ceux qui lui sont cachés; ne laisser jamais échapper ni un moment favorable, ni un poste avantageux; joindre la hardiesse à la précaution; agir tantôt par des réflexions profondes, et tantôt par ces coups de lumière qui sont comme les inspirations du génie; avoir de la vivacité sans précipitation, et du sang-froid sans lenteur; enfin éviter les batailles qui décident trop rapidement du destin des États, et faire la guerre sans rien donner au hasard: tel est l'art que Maurice déploie dans cette campagne, où il fit connaître la supériorité que le génie a sur la force; campagne égale à celle de Fabius en Italie, et de Turenne en Allemagne, et qui, un jour, servira elle-même de leçon à la postérité!

Cependant le nombre de nos ennemis augmente encore (18). Ce peuple actif, commerçant et laborieux, respectable par sa liberté, puissant par ses richesses, vainqueur de la mer, qu'il a su asservir par ses flottes et dompter par ses digues, emporté par le tourbillon qui agite

l'Europe, s'arme pour ses anciens oppresseurs, pour les rivaux de son commerce, contre la nation qui l'avait autrefois aidé à briser ses fers, et qui lui offrait alors son alliance. L'Europe se ligue contre la France; et la France oppose Maurice à l'Europe.

Déja il a su tromper la vigilance de ses ennemis. Tournay est investi en leur présence, et cette place est prête à succomber. L'Angleterre, l'Autriche, Hanovre et la Hollande réunissent leurs forces pour la défendre. Ils approchent. Maurice a formé le projet de continuer en même temps un siége, et de livrer une bataille. Louis accourt avec son fils. Il vient partager avec ses sujets la gloire et le danger de cette fameuse journée*. Champs de Fontenoy, vous allez décider cette grande querelle. C'est dans cet espace qu'est renfermée la destinée de quatre empires.

Maurice est expirant (19); et c'est lui qui est dépositaire du sort de la France. On dirait que les lois de l'humanité ne sont point faites pour lui, et que son ame guerrière est indépendante du corps qu'elle habite. Déja il a mesuré d'un œil rapide toute l'étendue du terrain; il a vu tous les avantages qu'il peut ou prendre ou

* Bataille de Fontenoy, le 11 mai 1745.

donner; il a pénétré les projets des ennemis par leur arrangement; il a choisi tous ses postes, combiné les rapports de toutes les positions, fixé tout pour l'attaque, tout prévu pour la défense; il a distribué à ceux qui le secondent, les détails de l'exécution, et s'est réservé la partie la plus difficile, celle d'attendre les hasards et de les fixer.

Tout s'ébranle. Ces grands corps se heurtent. Maurice, tranquille au milieu de l'agitation, observe tous les mouvements, distribue des secours, donne des ordres, répare les malheurs. Sa tête est aussi libre que dans le calme de la santé. Il brave doublement la mort : il fait porter dans tous les lieux où l'on combat, ce corps faible qui semble renaître et se multiplier par l'activité de son ame. C'est de ce corps mourant, que partent ces regards perçants et rapides qui règlent, changent, ou suspendent les événements, et font les destins de cent mille hommes. La fortune combat pour nos ennemis. Un hasard utile (20) a formé cette colonne, dont les effets ont été regardés comme le chef-d'œuvre d'un art terrible et profond. Toujours ferme, toujours inébranlable, elle s'avance à pas lents, elle vomit des feux continuels, elle porte partout la destruction. Trois fois nos guerriers attaquent ce rempart d'airain; trois fois ils sont forcés de

reculer. L'ennemi pousse des cris de victoire, le destin de l'armée chancelle, la nation tremble pour son roi. Maurice voit des ressources où l'armée entière n'en voit plus. Il ramasse toutes les forces de son ame. Une triple attaque est formée sur un nouveau plan. La colonne est rompue, la France se rassure, et Louis est vainqueur. O Maurice, puisque tu n'es plus, permets au moins qu'un citoyen obscur, mais sensible, s'adresse à ta cendre ! reçois pour ce bienfait les hommages de mes concitoyens et les miens ! la postérité te doit son admiration; mais nous, nous te devons un sentiment plus tendre, nous devons chérir et adorer ta mémoire.

Les grandes batailles, semblables aux tremblements de terre, donnent presque toujours de violentes secousses aux États; et, plus le choc a été terrible, plus l'ébranlement s'étend et se communique au loin. Tournay, Gand, Bruges, Oudenarde, Ostende, Ath et Nieuport tombent devant les vainqueurs de Fontenoy. Bruxelles, qui était défendue par une armée entière, par dix-sept généraux, par les rigueurs excessives de la saison, dans le temps qu'elle croyait Maurice loin d'elle, est étonnée de se voir presque en même temps investie, assiégée et prise au milieu des glaces de l'hiver. A ces conquêtes en succèdent d'autres non moins

rapides. Malines, Anvers, Mons, Louvain, Charleroi, ouvrent leurs portes; Namur est foudroyé. La honte irrite le courage de nos ennemis. Déja ils ont oublié Fontenoy. Ils osent tenter une seconde fois la fortune *. Une nouvelle bataille est pour Maurice un nouveau triomphe. Raucoux sera témoin de leur défaite. Tout ce que le génie de la guerre a pu inventer de plus terrible, se réunit ici. Je vois une armée nombreuse et intrépide, postée sur des hauteurs, retranchée de toute part, soutenue par des redoutes, défendue par cent pièces d'artillerie, dont le feu combiné annonce une destruction presque inévitable. Maurice a tout vu et tout disposé. Trois attaques se forment presque en même temps contre trois postes. Rien n'égale l'opiniâtreté de l'attaque, que celle de la défense. Des deux côtés c'est la valeur qui combat; mais Maurice guidait la valeur des Français, et ils ont vaincu. Les ennemis fuient à pas précipités, et mettent la Meuse entre eux et leur vainqueur.

Louis, qui doit à Maurice tant de succès, n'a point la faiblesse de ces anciens maîtres du monde, plus fameux encore par leurs vices que par leur grandeur; chez qui les vertus étaient dange-

---

* Bataille de Raucoux, le 12 octobre 1746.

reuses, et qui ne pardonnaient presque jamais la gloire d'avoir bien servi l'État. Le général qui avait vaincu, en arrivant dans ces cours faibles et barbares, était forcé de cacher ses victoires comme des crimes; et, après de froids embrassements, unique témoignage d'une reconnaissance forcée, pour faire oublier sa gloire, il se hâtait de se confondre dans la foule des esclaves*. Louis n'est pas humilié par un grand homme, et il ne craint que de n'être pas assez puissant pour récompenser tant de services (21). Des distinctions nouvelles sont créées pour des exploits nouveaux. Un titre ** qui avait été la récompense de Turenne au milieu de ses triomphes, et de Villars au bord du tombeau, soumet à Maurice toutes les armées de Louis. Une confiance plus flatteuse que les dignités, lui donne un ami dans un roi. L'Envie, qui n'ose élever ses regards jusqu'à lui, frémit en l'admirant, et ne murmure que dans la poussière.

Faut-il, toutes les fois qu'il s'agit d'un grand

* « Ac ne notabilis celebritate et frequentiâ occurrentium « introitus esset, vitato amicorum officio, noctu in urbem, « noctu in palatium, ita ut præceptum erat, venit; excep- « tusque brevi osculo et nullo sermone, turbæ servientium « immixtus est. » Tacit., *ex Vit. Agric.*

** Titre de Maréchal-général de toutes les armées du Roi.

homme, avoir à prononcer le nom de l'Envie? Quelle est cette maladie vile et cruelle, commune à tous les temps, à tous les lieux, et qui partout flétrit le genre-humain? Les siècles, les gouvernements, les arts, les lois, les mœurs, tout change; l'Envie ne change pas. Ennemie éternelle et irréconciliable de tout ce qui est grand, à peine elle aperçoit ou un talent ou une vertu, elle accourt et les combat. Elle outragea Turenne et Luxembourg; elle eût voulu obscurcir Condé; elle persécuta Maurice. C'est elle qui dans les batailles traversait ses plans; c'est elle qui disait à des ames viles : faites périr l'État, s'il le faut, mais empêchez Maurice de vaincre. C'est elle qui à Fontenoy, lorsque le roi, la France et cent mille hommes étaient en danger, élevait peut-être dans le cœur de certains hommes une joie barbare, et fit que le gain de la bataille fut pour eux un malheur plus grand que pour la Hollande et l'Angleterre. Quelle punition pourra être égale à ces crimes de l'Envie? Son supplice est dans sa faiblesse; son supplice est de se voir, de se juger, de se comparer sans cesse; son supplice est de s'élancer continuellement où les autres s'élèvent, et de retomber toujours sur elle-même; de voir à chaque instant des succès qu'elle abhorre; d'être poursuivie par des triomphes qu'elle déteste; son supplice enfin est d'avoir éternellement

et profondément gravée dans son ame l'image de la grandeur d'autrui, qui pèse sur elle et qui l'accable. C'est ainsi que la punit Maurice; il vole à de nouvelles victoires.

En vain l'Autriche et l'Angleterre épuisent leurs trésors contre la France. En vain leur politique, pour déterminer la lenteur de la Hollande, a su engager ces républicains à se nommer un chef qui réunît dans sa main les rênes du pouvoir; qui donnât plus d'harmonie et d'activité à leurs desseins ; ils ont sacrifié leur liberté sans augmenter leurs ressources; et leurs craintes imaginaires les précipitent enfin dans des maux réels. Maurice a pénétré dans la Flandre Hollandaise; et chaque pas qu'il y fait est marqué par des conquêtes. Les nouveaux efforts des alliés leur annoncent de nouvelles disgraces*. Laufelt, théâtre d'un combat sanglant, consacre le nom de Maurice par une troisième victoire. Une entreprise hardie, et que le succès seul peut justifier, est la suite de cette bataille (22). Une ville qui avait été l'écueil des deux plus fameux capitaines de leur siècle, et que les nations regardaient comme imprenable, est assiégée, attaquée et emportée d'assaut. Si Maurice n'eut point la gloire de cette conquête, il eut celle d'en avoir

* Bataille de Laufelt, le 2 juillet 1747.

formé le projet, et d'avoir appelé au service de la France l'illustre Danois qui l'exécuta. Il eut la gloire encore plus rare, d'employer de grands talents, sans en être jaloux. Le bruit de cette chute retentit dans toute l'Europe. La Hollande épouvantée tremble pour ses États. L'Autriche et l'Angleterre connaissent alors qu'il n'y a point de barrière qui puisse arrêter la France.

Maurice prépare un dernier spectacle à l'Europe. Quel est ce nouveau projet qu'il a formé? Que signifient tous ces mouvements combinés et ces marches savantes? Quel sera le point de réunion de tous ces corps de troupes divisés? Trois villes se croient menacées en même temps. Les alliés incertains ignorent quel est le poste qu'ils doivent abandonner, quel est celui qu'ils doivent défendre. Ils s'agitent, ils se troublent. Maëstricht est enveloppé. Quatre-vingt mille hommes ne peuvent arrêter Maurice, et sont réduits à l'admirer. C'en est fait! tant de succès ont décidé du sort de la guerre. Louis conquérant accorde la paix par humanité, et ses ennemis vaincus l'acceptent par besoin. Les victoires de Maurice ont donné le repos à l'Europe.

Ce grand homme, cher à la nation, craint de nos ennemis et respecté des siens (car plus il fut grand, plus il dut en avoir), espérait jouir de sa gloire dans le sein du repos; et la France l'es-

pérait avec lui. On n'approchait de sa retraite de Chambord, qu'avec ce respect qu'inspire le séjour des héros. Son palais était regardé comme le temple de la valeur, et le sanctuaire des vertus guerrières. Mais, ô faiblesse! ô néant! il semble que Maurice ne devait exister que pour faire de grandes choses. Dès qu'il a cessé de vaincre, il disparaît, il meurt (23)! et celui qui avait été élu Souverain par un peuple libre; qui avait été comblé de tant d'honneurs, qui avait gagné tant de batailles, qui avait pris ou défendu tant de villes, qui avait vengé ou vaincu les rois, qui était l'amour d'une nation et la terreur de toutes les autres, compare en mourant sa vie à un songe!

Sa mort fut une calamité pour la France, un événement pour l'Europe. Louis s'honora lui-même, en l'honorant de ses regrets. Les courtisans, qui sont si peu sensibles, furent attendris. Le peuple, qui est la partie la plus méprisée et la plus vertueuse de l'État, pleura l'appui et le défenseur de la patrie. Mais vous, guerriers qu'il conduisait dans les batailles, vous que tant de fois il a menés à la victoire, quels furent alors vos sentiments? Pour les peindre, je n'aurai pas recours aux vains artifices de l'éloquence. Il suffit de rappeler un fait que la postérité doit apprendre, et dont il est utile de conserver le souvenir. Après que le corps de Maurice eut

été transporté dans la capitale de l'Alsace pour y recevoir les honneurs funèbres, deux soldats qui avaient servi sous lui, entrent dans le temple où était déposée sa cendre. Ils approchent en silence, le visage triste, l'œil en pleurs. Ils s'arrêtent au pied du tombeau, le regardent, l'arrosent de leurs larmes. Alors l'un d'eux tire son épée, l'applique au marbre de la tombe. Saisi du même sentiment, son compagnon imite son exemple. Tous deux ensuite sortent en pleurant, sans se regarder, et sans proférer un seul mot. Ils pensaient sans doute, ces guerriers, que le marbre qui touchait aux cendres de Maurice avait le pouvoir de communiquer la valeur et de faire des héros. Vous ne vous trompez pas, dignes soldats de Maurice! Tandis que son ombre, du milieu de l'Alsace qu'elle habite, sèmera encore la terreur chez nos ennemis, et gardera les bords du Rhin, la vue du marbre qui renferme sa cendre élèvera l'ame de tous les Français, leur inspirera le courage, la magnanimité, l'amour généreux de la gloire, le zèle pour le roi et pour la patrie.

Puissent tous ceux que leur naissance ou leurs talents appellent à commander, le prendre pour modèle! et puisse la France, toutes les fois qu'elle sera forcée de combattre, n'avoir point à regretter ce grand homme!

NOTES HISTORIQUES.

(1) Page 371.

Le comte de Saxe naquit le 19 octobre 1696, de Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe, roi de Pologne, et de la comtesse de Konismarck, Suédoise, aussi célèbre par son esprit que par sa beauté.

(2) Page 373.

En 1708 il était en Flandre dans l'armée des alliés, commandée par le prince Eugène et par Marlborough. Il fut témoin de la prise de Lille en 1709. Il se distingua au siége de Tournay, où il pensa périr deux fois. Il se signala au siége de Mons. Il se trouva à la bataille de Malplaquet, et ce jeune enfant dit, le soir, qu'il était content de sa journée.

(3) Page 374.

Stralsund, la plus forte place de la Poméranie, était assiégée par les rois de Pologne, de Danemarck et de Prusse, et défendue par Charles XII. Le jeune comte obtint la permission de servir à ce siége parmi les troupes saxonnes. Il y montra la plus grande intrépidité. Le désir de voir et de connaître Charles XII le faisait s'exposer dans les endroits les plus périlleux, parce qu'il pensait que ce devait être là le poste du roi de Suède. En effet il le vit et l'admira. Il conserva ce sentiment pendant toute sa vie. C'était la se-

conde fois qu'il combattait à Stralsund. En 1711 il avait suivi dans cette place le roi son père, il avait passé la rivière à la nage, à la vue des ennemis, et le pistolet à la main.

(4) Page 375.

En 1717 il se rendit en Hongrie, où l'empereur avait contre les Turcs une armée de cent cinquante mille hommes sous les ordres du prince Eugène. Il se trouva au siége de Belgrade, et à une bataille sanglante que le prince Eugène gagna sur les Turcs.

(5) Page 376.

Le traité d'Utrecht avait terminé la guerre pour la succession d'Espagne, et calmé les orages du midi. La mort de Charles XII avait pacifié le Nord; et les victoires du prince Eugène, en abattant les forces de l'empire ottoman, procurèrent à l'Allemagne la paix de Passarowitz.

(6) Page 378.

Ce fut en 1720 qu'il fit son premier voyage à Paris. Il avait eu de tout temps beaucoup d'inclination pour les Français. Ce goût sembla naître en lui avec le goût de la guerre. La langue française fut même la seule langue étrangère qu'il voulut apprendre dans son enfance. Le duc d'Orléans lui fit un accueil très-flatteur, et, pour le fixer en France, lui fit expédier un brevet de maréchal de camp. Il est daté du 7 août 1720.

(7) Page 379.

Le comte de Saxe, fixé à Paris en 1722, employa tout le temps que dura la paix à étudier les mathématiques, le génie, les fortifications et les mécaniques. Il avait un talent naturel et décidé pour toutes ces sciences abstraites. Avant

d'appliquer ces connaissances à la guerre, il les consacra à servir sa nouvelle patrie, par un de ces ouvrages dont le projet seul fait honneur à un citoyen, et dont la gloire doit être indépendante du succès, puisqu'ils ont pour but l'utilité publique. C'était une machine qu'il inventa pour faire remonter les bateaux de Rouen à Paris, sans le secours des chevaux. Il fut obligé d'abandonner cette entreprise, après y avoir dépensé des sommes immenses. Il contribua beaucoup à la perfection d'une autre machine qui sert à Paris, et par le moyen de laquelle on remonte les bateaux depuis le Pont-Royal jusque dans le bassin.

(8) Page 380.

On se croit obligé d'avertir que, dans tout ce détail, on parle moins en orateur qu'en historien. Les éloges des grands hommes ne doivent être fondés que sur les faits. Le comte de Saxe fit l'étude la plus profonde de la guerre. Le délassement de tant de travaux était un amusement guerrier. L'art d'exercer les troupes, cet art qui, en augmentant la souplesse du soldat, fait que l'ordre se joint à la rapidité des évolutions, et que les bataillons paraissent de vastes machines qui n'ont qu'un même ressort et un même mouvement; cet art, qui a si souvent décidé de la perte ou du gain des batailles, avait, presque au sortir de l'enfance, fixé l'attention du comte de Saxe. Dès l'âge de seize ans, il avait inventé un nouvel exercice, et l'avait fait exécuter en Saxe avec le plus grand succès. En 1722, ayant obtenu un régiment en France, tous les jours il prenait plaisir à le former et à l'exercer lui-même selon sa nouvelle méthode; et ce fut peut-être son exemple qui réveilla l'attention du gouvernement sur cette partie de la guerre, trop négligée jusqu'alors parmi nous, et perfectionnée en Prusse par cinquante ans

d'application et de soins. Le chevalier Follard, qui a passé sa vie à étudier la guerre et à en donner des leçons, estimait beaucoup la nouvelle tactique inventée par le comte de Saxe. Voici comment il s'exprime lui-même dans ses commentaires sur Polybe, tome III, liv. 2, ch. 14, § 4. Après avoir parlé de l'utilité de plusieurs exercices, il ajoute : « Ce que je « viens de dire est excellent ; mais il faut encore exercer les « troupes à tirer selon la nouvelle méthode que le comte « de Saxe a introduite dans son régiment ; méthode dont je « fais grand cas, ainsi que de son inventeur, qui est un des « plus beaux génies pour la guerre, que j'aie connus. L'on « verra, à la première guerre, que je ne me trompe point dans « ce que je pense. » Je remarquerai ici, à la gloire du chevalier Follard, que c'était en 1728 qu'il portait ce jugement sur le comte de Saxe.

(9) Page 380.

La Curlande, ancien duché qui avait autrefois appartenu à l'ordre teutonique, formait un état souverain, mais dépendant. Elle avait subi le sort des petits états qui sont environnés de nations puissantes. N'ayant point assez de forces pour être oppresseurs, ils emploient la politique pour n'être point opprimés, et se donnent un protecteur pour n'avoir point de maître. La Curlande était donc sous la protection de la Pologne. Cette république avait formé le projet d'éteindre la souveraineté de ce duché, et de le réunir à ses états à la mort de Ferdinand, prince qui avait l'esprit aussi faible que le corps. Les Curlandais alarmés, et jaloux d'être libres, résolurent de faire échouer le projet de la Pologne, en réglant la succession éventuelle de Ferdinand. Il leur fallait un prince dont la réputation justifiât leur choix ; qui eût assez de fermeté pour oser le soutenir, et assez de

génie pour les défendre. Ils jetèrent les yeux sur le comte de Saxe, déja très-fameux dans le Nord. Il fut légitimement élu duc souverain de Curlande, le 5 juillet 1726. Aussitôt il se forma contre lui un violent orage en Pologne. D'un autre côté la Russie, qui était trop puissante pour ne point avoir aussi quelques droits à réclamer sur la Curlande, fut indignée que ce peuple osât se croire libre, et n'eût point été à Pétersbourg se prosterner au pied du trône pour y demander un maître. La czarine voulait faire tomber ce duché sur la tête de Menzicoff, cet heureux aventurier qui, de garçon pâtissier, devenu général et prince, avait encore l'ambition d'être souverain. Ce rival du comte de Saxe, pour se débarrasser d'un concurrent si redoutable, résolut de le faire enlever. Il envoya à Mittaw huit cents Russes qui investirent le palais du comte, et l'y assiégèrent. Le comte, qui n'avait que soixante hommes, s'y défendit avec le plus grand courage. Le siége fut levé, et les Russes obligés de se retirer. Cependant en Pologne on s'assemble, on cabale, on tient des diètes, on porte des décrets. Le comte de Saxe est sommé de comparaître et de rapporter le diplôme de son élection. Il n'obéit point, et sa tête est mise à prix. Il amasse de l'argent, lève des troupes, parle à ses peuples en souverain, et s'apprête à les défendre en héros. Il fait plusieurs voyages à Dresde, à Leipzig. Il ne craint ni la Russie, ni la Pologne, ni les assassins mercenaires que la proscription armait contre lui. Il envoie des ministres a Vienne, à Berlin, à Londres, pour solliciter des secours. Il se retire avec ses troupes dans l'île d'Usmaiz, et ordonne à tous ses partisans de l'y venir joindre. Les Russes forment le projet de le forcer dans cette retraite. Le comte de Saxe n'avait que trois cents hommes, et ses retranchements n'étaient point achevés. Le général russe, qui avait quatre mille hommes, voulut joindre la perfidie à la force, et le surprendre dans une

entrevue. Le comte fut instruit de ce complot, le fit rougir de sa lâcheté, et rompit la conférence. Cependant, comme il n'avait point assez de forces, il fut obligé d'abandonner cette île. Pendant ce temps-là, des commissaires de la Pologne étaient arrivés dans la capitale de la Curlande, où ces protecteurs orgueilleux agissaient en maîtres, faisaient juger les amis du comte de Saxe, cassaient son élection, et réglaient d'un ton despotique la forme de gouvernement d'un peuple libre. Le comte de Saxe, trop faible pour défendre contre la Russie et la Pologne ses droits et ses sujets opprimés, fit des protestations, unique ressource dans le malheur, et attendit une circonstance favorable. Elle se présenta en 1736. Le duc Ferdinand mourut cette année-là. Le duché semblait appartenir de droit au comte de Saxe. Mais l'impératrice de Russie eut le crédit de faire élire le comte Biren, qui était alors auprès d'elle dans la plus haute faveur, et la force l'emporta encore sur la justice. La czarine mourut en 1740, et sa mort entraîna la chûte de son favori. Il fut arrêté. Son crime était d'être étranger et trop puissant. Jugé et condamné, il fut transporté dans les déserts de la Sibérie où on lui permit de vivre. Cet événement ranima les espérances du comte de Saxe; mais elles furent encore trompées. Le nouveau choix de la Curlande, déterminé par l'influence des états les plus puissants, tomba sur le prince Louis de Brunswick. Une nouvelle protestation du comte de Saxe annonça à l'Europe la justice et l'inutilité de ses prétentions; et il fut réduit à grossir la foule des princes que les passions des hommes ont dépouillés de leurs droits légitimes.

(10) Page 381.

Il composa en 1732 l'ouvrage qui porte pour titre: *Mes Rêveries*. Une anecdote singulière, et qu'on aura peine à

croire, c'est qu'il était malade et avait la fièvre lorsqu'il le fit. L'ouvrage fut composé en treize nuits. Il le retoucha, et y fit des augmentations après la paix de 1736.

(11) Page 382.

L'électeur de Saxe, au commencement de cette guerre, offrit au comte son frère le commandement général de toutes ses troupes. Celui-ci aima mieux servir en France en qualité de maréchal de camp, et se rendit sur le Rhin à l'armée de M. de Berwick.

(12) *Ibid.*

Le 25 octobre 1733, après le passage du Rhin, il monte à la tranchée au fort de Kehl, et a un capitaine tué à côté de lui. En 1734, au commencement de la campagne, à la tête de deux cents dragons, il se rend maître d'un convoi gardé par douze cents hommes. Le 27 avril il se trouve à deux assauts qui se livrent le même jour à la ville de Trarback dans le Palatinat. Au second assaut, il voit sept grenadiers tomber autour de lui. A Etlinghen, à la tête d'un détachement de grenadiers, il pénètre dans les lignes des ennemis, en fait un grand carnage, et décide la victoire. Au siége de Philisbourg, fameux par sa difficulté et par la mort du maréchal de Berwick, il est chargé d'un très-grand nombre d'attaques, qu'il exécute avec autant de succès que d'intrépidité. Ce fut immédiatement après ce siége qu'il fut nommé lieutenant-général. L'acte par lequel le roi lui donne ce grade dans ses armées, est du premier août 1734.

(13) Page 383.

En 1735, le prince Eugène, qui commandait l'armée impériale, avait formé le projet de passer le Rhin à Manheim, et de pénétrer dans le Pays-Messin. Le maréchal de Coigny

détacha le comte de Saxe pour arrêter les Impériaux. Le comte choisit un poste si avantageux, que le prince Eugène, quoique très-supérieur en forces, n'osa jamais hasarder ce passage.

(14) Page 384.

Par la paix de 1736, Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, élu deux fois roi de Pologne, l'une en 1704, l'autre en 1733, renonça à ce royaume, en gardant le titre de roi. Le duché de Lorraine et de Bar lui fut donné en dédommagement; et François, duc de Lorraine, gendre de l'empereur, eut en échange le grand duché de Toscane.

(15) *Ibid.*

Le comte de Saxe avait connu en 1731 le chevalier Follard, et s'était lié avec lui. Cet officier, passionné dès son enfance pour l'art de la guerre, avait passé sa vie à combattre et à méditer. C'était un guerrier plein de vues, qui joignait la méthode à la hardiesse des idées. C'est aux maîtres de l'art à décider s'il eut raison de vouloir appliquer à tous les lieux et à toutes les circonstances son système de la colonne, et de rapporter tout à cet objet. Il a laissé dans un commentaire sur Polybe le vaste dépôt de ses connaissances et de ses réflexions. Ces deux hommes, que le même goût, ou plutôt la même passion avait unis, tenaient tous les jours ensemble des conférences de deux ou trois heures, où ils se communiquaient leurs idées sur les opérations militaires.

Ce fut dans le même temps, que le comte de Saxe étudia tous les auteurs anciens qui ont traité de la guerre. Il lut Polybe en entier. Il avait un goût particulier pour un auteur peu connu, et qui cependant mérite de l'être. C'est Onozander, qui vivait sous les empereurs romains. Il a fait un

ouvrage sur la manière de conduire les armées. Le comte de Saxe l'avait souvent à la main, et le portait toujours avec lui. Nous n'en avons jusqu'ici qu'une traduction en vieux style. On nous en promet une nouvelle de M. le baron de Zurlauben, membre de l'Académie Royale des Inscriptions, et auteur de l'Histoire militaire des Suisses.

(16) Page 385.

Prague fut assiégée à la fin de novembre 1741. L'électeur de Bavière, depuis empereur sous le nom de Charles VII, confia au comte de Saxe les opérations du siége. La grandeur immense de cette capitale, le grand nombre des troupes qui formaient la garnison; le défaut de vivres dans le camp, les rigueurs excessives de la saison, et, plus que tout cela, l'approche d'une armée de trente mille hommes qui volait à son secours, et qui n'était plus qu'à cinq lieues, tout cela faisait craindre beaucoup pour le succès. Le comte de Saxe résolut de prévenir l'arrivée des ennemis, et d'emporter la ville par escalade. Il confia son projet à un officier digne de le seconder; c'était M. de Chevert, alors lieutenant-colonel, et depuis lieutenant-général. Cet officier se servit d'un sergent dont la valeur lui était connue. L'instruction singulière qu'il lui donna, mérite à jamais d'être conservée: « Tu te « rendras, dit-il, en tel endroit; tu appliqueras une échelle « contre le mur; tu monteras: on criera *qui Vive?* Tu ne « répondras rien. On te tirera, on te manquera, tu égorgeras « la sentinelle, et je suis à toi. » Le sergent ne pensa pas même à faire une objection; tout fut exécuté de point en point. Le sergent monta, fut tiré, fut manqué; M. de Chevert le suivit, et la ville fut prise. C'était le 15 novembre, la nuit même du jour où la tranchée avait été ouverte.

(17) Page 386.

La conquête d'Égra était d'autant plus importante, que les ennemis y avaient tous leurs magasins. Cette ville était si forte, que le prince Charles crut qu'il n'était pas nécessaire d'y jeter du secours. Elle fut investie par le comte de Saxe le 2 avril 1742. Une garnison nombreuse, un chef habile, l'abondance de tout ce qui fait le nerf et le ressort de la guerre, toutes les ressources de cet art ingénieux et savant inventé par les modernes pour défendre les places, ne purent empêcher qu'elle ne fût prise après quelques jours de tranchée ouverte. Cette conquête fit beaucoup de bruit dans l'Europe, et causa la plus grande joie à l'empereur Charles VII, qui écrivit de sa propre main au comte de Saxe pour l'en féliciter.

(18) Page 390.

Dans l'hiver de 1745 il se conclut un traité d'union à Varsovie, entre la reine de Hongrie, le roi d'Angleterre, l'électeur de Saxe, et la Hollande. L'ambassadeur des États-Généraux, ayant rencontré le maréchal de Saxe dans la galerie de Versailles, lui demanda ce qu'il pensait de ce traité : « Cela est fort indifférent à la France, reprit le ma-« réchal ; mais, si le roi mon maître veut me donner carte-« blanche, j'en irai lire l'original à La Haye, avant que « l'année soit passée. »

(19) Page 391.

Lorsque la bataille de Fontenoy se livra, le maréchal de Saxe était presque mourant. Il se faisait traîner dans une voiture d'osier pour visiter tous les postes. Pendant l'action il monta à cheval ; mais son extrême faiblesse faisait craindre

qu'il n'expirât à tout moment. C'est ce qui fit dire au roi de Prusse dans une lettre qu'il lui écrivit long-temps après, « qu'agitant, il y a quelques jours, la question de savoir « quelle était la bataille de ce siècle qui avait fait le plus « d'honneur au général, les uns avaient proposé celle d'Al- « manza, et les autres celle de Turin; mais qu'enfin tout le « monde était tombé d'accord que c'était sans contredit « celle dont le général était à la mort lorsqu'elle se donna. »

(20) Page 392.

Cette fameuse colonne dont on a fait honneur au génie de nos ennemis, fut presque l'ouvrage du hasard. L'infanterie anglaise était d'abord rangée sur deux lignes; et ses flancs exposés au feu de notre artillerie souffraient beaucoup. Ce fut ce qui obligea cette infanterie à se resserrer pour présenter un front moins large, et à former ce bataillon quarré qui fit tant de progrès et de ravages, et qui donna pendant une heure entière la victoire à nos ennemis. Le maréchal de Saxe, pour l'enfoncer, le fit attaquer en même temps de front et par les flancs. Ces trois attaques concertées ensemble, et exécutées avec la plus grande intrépidité, arrachèrent enfin la victoire aux Anglais.

(21) Page 395.

Au mois d'avril 1746, le roi donna au maréchal de Saxe des lettres de naturalité. Elles sont conçues dans les termes les plus honorables et les plus flatteurs. Après la bataille de Raucoux, il lui fit présent de six pièces de canon qui faisaient partie de l'artillerie prise sur les ennemis; honneur rare, et qui, de la part d'un roi, est la marque de la plus grande confiance. Il lui avait déja donné le château de Chambord, pour en jouir durant sa vie comme d'un bien

propre. Le mariage de M. le dauphin avec la princesse royale de Saxe mit le comble à la considération dont jouissait le maréchal. En 1747, il fut créé maréchal-général de toutes les armées du roi. Les provisions sont datées du 12 janvier. Enfin, au mois de janvier 1748, le roi le nomma commandant-général de tous les Pays-Bas nouvellement conquis. Je suis entré dans tous ces détails, parce qu'ils font autant d'honneur au souverain qui récompense, qu'au sujet qui mérite de l'être.

La nation imitait son roi dans la reconnaissance qu'elle témoignait au maréchal de Saxe; et là-dessus elle n'avait pas besoin d'exemple. Aucune nation peut-être n'est aussi sensible à la gloire militaire que les Français. A ce sentiment se joignait encore dans la capitale cette vivacité ardente, qui fait que tous les sentiments se communiquent avec rapidité, qui fait qu'on admire, qu'on exagère, qu'on y a tous les jours besoin d'être étonné de quelque chose, et surtout que chacun répète fidèlement ce qu'il a entendu, éloge ou satire, n'importe. Chez un tel peuple, un général qui a de grands succès ne peut manquer d'être célébré. Le maréchal de Saxe était donc l'objet de toutes les conversations. Lorsqu'au retour de ses campagnes il paraissait au spectacle, il était sûr d'attirer tous les regards. On l'applaudissait avec transport. On sait qu'au théâtre de l'opéra, une actrice qui représentait la *Gloire*, après avoir chanté quelques vers de son rôle, lui présenta une couronne de laurier qu'elle avait à la main. La même chose était arrivée au maréchal de Villars. Ainsi, ces deux généraux reçurent à Paris, de la main d'une actrice, le même honneur que les Scipion et les Pompée recevaient autrefois au Capitole, du peuple et du sénat romain.

(22) Page 397.

Berg-op-zoom avait été assiégée deux fois; l'une par le prince de Parme en 1588, l'autre par Spinola en 1622, et ces deux généraux avaient vu leurs efforts échouer devant cette place. La conquête en était plus difficile encore, depuis les ouvrages immenses que le célèbre Cohorn avait ajoutés aux anciennes fortifications. Les inondations des marais, l'abondance de toutes sortes de provisions, trois cents pièces d'artillerie, une garnison nombreuse, une armée redoutable qui était aux portes de la ville, tout conspirait à faire croire à l'Europe qu'une telle entreprise ne pouvait réussir. M. de Lowendalh vainquit tous les obstacles; et la ville fut prise l'épée à la main le 11 septembre 1747, lorsque la brèche était à peine praticable. On trouva dans le port dix-sept grandes barques chargées de provisions, avec cette adresse en gros caractères: *A l'invincible garnison de Berg-op-zoom.*

(23) Page 399.

Le maréchal de Saxe mourut à Chambord le 30 novembre 1750, après neuf jours de maladie. Son intention avait été de n'avoir ni sépulture, ni pompe funèbre. Il avait demandé que son corps fût brûlé dans de la chaux vive, « afin, ajouta-t-il, qu'il ne reste plus rien de moi dans « le monde, que ma mémoire parmi mes amis. » Le roi, trop juste et trop sensible pour souscrire à cette demande, voulut donner à ses sujets l'exemple d'honorer ce grand homme, même lorsqu'il n'était plus. Son corps fut embaumé, et transporté avec la plus grande pompe à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'église luthérienne de Saint-Thomas. On l'avait souvent sollicité à se faire catholique; mais il refusa toujours de changer de religion. Il ne voulut imiter

Turenne que dans les combats. C'est ce qui fit dire à la reine ce mot connu : « C'est dommage qu'on ne puisse dire « un *de profundis* pour celui qui a fait chanter tant de *te* « *Deum !* »

On prodigua à sa cendre tous ces honneurs funèbres, si vains lorsqu'ils ne sont accordés qu'aux titres et à la naissance, si respectables, lorsque c'est un hommage que la reconnaissance rend au mérite. Le beau mausolée dont le modèle a déja été admiré au Louvre, et qui doit être exécuté en marbre par le célèbre Pigal, achèvera de consacrer la reconnaissance du roi, et la gloire du maréchal.

ANECDOTES

SUR

LE MARÉCHAL DE SAXE.

On n'a présenté dans cet éloge le maréchal de Saxe que comme homme de guerre ; c'est sous ce point de vue qu'il a mérité notre reconnaissance, et qu'il a été grand. Si, après avoir vu le héros, on veut connaître l'homme, voici quelques détails que son nom peut rendre intéressants.

On sait qu'il aima beaucoup les plaisirs, et qu'il ne fut pas toujours très-délicat sur le choix ; il avait plutôt des goûts que des passions, et ces goûts se multipliaient ou changeaient souvent. Sa morale sur cet objet ressemblait assez à celle des anciens héros, dont il avait la force. Son caractère fier et libre ne lui permettait guère de s'assujettir à plaire, et il aimait mieux commander l'amour que le mériter. Cependant, au milieu de tous ces goûts, qu'on ne peut pas même trop honorer du nom d'attachements, il ne perdit jamais de vue sa profession. Partout où il allait, il avait une bibliothèque de guerre ; et, dans les moments même où il semblait le plus occupé des plaisirs, il ne man-

quait jamais de se retirer pour étudier au moins deux ou trois heures. Ce contraste d'une grande idée qui le suivait partout, et d'amusements qui n'étaient pas toujours fort nobles, peut servir à faire connaître les hommes.

Étant encore jeune, il fut attaché à la célèbre Le Couvreur, et se plaisait beaucoup dans sa société. Follard, Polybe et son génie firent son éducation pour la guerre. Mademoiselle Le Couvreur la fit pour les choses agréables. Elle lui fit lire la plupart de nos poëtes, lui apprit beaucoup de vers, et orna son esprit de cettelittérature légère, qui, à la vérité, sied mieux à une actrice qu'à un héros, et qui est plutôt un agrément qu'un mérite. C'était Omphale qui parait Hercule. Heureusement il eut mieux à faire dans la suite, que de cultiver ce genre d'éducation.

Étant nommé duc de Curlande, et obligé de combattre la Pologne et la Russie, mademoiselle Le Couvreur mit ses pierreries en gage pour une somme de quarante mille francs qu'elle lui envoya. L'actrice capable d'un pareil trait était digne de jouer Cornélie.

Le maréchal de Saxe à la guerre se délassait presque tous les jours, par les spectacles, des fatigues du commandement. Quelquefois on venait lui rendre compte dans sa loge, des démarches des ennemis ; il donnait ses ordres, et se remettait tranquillement à écouter la pièce.

On sait que, la veille d'une bataille, étant au spectacle, l'acteur chargé d'annoncer dit qu'on ne jouerait pas le lendemain à cause de la bataille, mais annonça la

pièce pour le jour d'après. Il fallait une victoire pour que les acteurs tinssent parole, et ils la tinrent. Il faut convenir que cette manière de faire la guerre n'était guère celle des Scipions, mais le maréchal de Saxe avait pris les mœurs de la nation qu'il commandait. Il faisait, comme elle, un jeu des combats, et unissait aux plaisirs un courage profond et calme, comme elle y a joint de tout temps un courage impétueux et brillant.

Tout s'allie chez les hommes. On peut quelquefois aimer les plaisirs et être cruel; le maréchal de Saxe était humain. Il savait respecter le sang des soldats et le ménageait. Un jour un officier-général lui montrant un poste qui pouvait être utile : « Il ne vous coûtera « pas, dit-il, plus de douze grenadiers. » « Passe en« core, dit le maréchal, si c'étaient douze lieutenants« généraux. » Sans doute, par cette plaisanterie, il ne voulait point blesser un corps d'officiers respectables, et qui, par leurs services comme par leur grade, sont la plupart destinés à commander. Il voulut seulement faire voir combien il ménageait un corps de soldats célèbre par sa valeur.

La nuit qui précéda la bataille de Raucoux, il était dans sa tente, triste et plongé dans une rêverie profonde. M. Sénac, avec qui dans ce moment il se trouvait seul, lui demanda le sujet de sa tristesse. Le maréchal lui répondit en parodiant ces vers d'Andromaque :

Songe, songe, Sénac, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;

Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants, etc.

Il ajouta un moment après : *Et tous ces sòldats n'en savent rien encore!* Ce mouvement d'un général qui, dans le silence de la nuit, s'attriste en pensant aux massacres du lendemain, et fait réflexion que, de tant de milliers d'hommes qui dorment, une partie ne se réveillera que pour mourir, a quelque chose de profond, de sensible et de tendre, qui n'est pas ordinaire.

Ce même homme, qui s'attendrissait sur le sort des soldats, faisait valoir avec zèle les services des officiers, et les appuyait à la cour, de tout son crédit. Il avait pour le mérite militaire cette estime profonde et réfléchie que doit avoir un homme qui ne s'est jamais occupé que d'une idée. Ce sentiment ne l'empêcha point de rendre quelquefois des services d'un autre genre. Un jeune officier, dans un de ces moments où la crainte l'emporte sur le devoir, et où l'on consulte plus la nature que l'honneur, avait disparu. Son absence avait été remarquée. Tout se déchaînait : les hommes braves, par estime pour la valeur; ceux qui l'étaient moins, pour se persuader à eux-mêmes et aux autres qu'ils étaient fort au-dessus d'une telle faiblesse. Le maréchal de Saxe l'apprend, dit qu'il a donné à cet officier une commission secrète, et le fait avertir de paraître publiquement le lendemain à son lever. L'officier s'y rend. Le maréchal va au-devant de lui, lui parle quelque temps en secret, et le loue ensuite tout haut d'avoir rempli avec autant de promptitude que d'intelligence les ordres qu'il lui a

donnés. Par cette conduite, il conserva un citoyen à l'État, sauva l'honneur d'une famille, et empêcha qu'une faiblesse d'un moment ne fît le malheur et la honte d'une vie entière. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que cet officier fut par la suite le plus brave des hommes.

Quelquefois il employait dans ses propos une certaine sévérité militaire, qui tenait à la hauteur d'un homme accoutumé à faire le sort des États. Il assiégeait une place. On vint pour capituler. A la tête des députés était un homme qui se préparait à lui faire un discours. « M. le harangueur, dit le maréchal, ce « n'est point aux bourgeois à se mêler des querelles « des princes ; point de discours. »

Il était impossible que le maréchal de Saxe n'eût point de l'ambition. Frère naturel du roi de Pologne, élu Souverain de la Curlande, accoutumé pendant une époque de sa vie au commandement des armées, espèce de despotisme le plus absolu, il avait de plus une imagination forte et inquiète, et une ame ardente qui se portait avec impétuosité à tout, qualité sans laquelle peut-être il n'y a point de grands talents dans aucun genre. Cette force d'imagination lui inspira quelquefois des idées singulières, et qui semblaient appartenir à un autre siècle et à d'autres mœurs. C'était l'excès de la sève dans une plante forte et vigoureuse. Il eut de bonne heure la fantaisie d'être roi ; et, comme, en regardant autour de lui, il trouva les places occupées, il jeta les yeux sur cette nation qui depuis dix-sept cents ans n'a ni Souverain ni patrie,

qui est partout dispersée et partout étrangère, et se console de sa proscription par ses espérances et ses richesses. Ce projet extraordinaire l'occupa quelque temps. On ne sait ni à quel point les Juifs s'y prêtèrent, ni jusqu'où allèrent ses négociations avec eux, ni quel était son plan. On sait seulement que ce projet fut connu dans le monde; et ses amis l'en plaisantaient quelquefois.

L'idée de la souveraineté de la Curlande, comme nous l'avons vu, était beaucoup mieux fondée, mais ne réussit pas mieux.

Il en eut une troisième, qui avait quelque chose de plus vaste, et qui aurait pu influer sur le sort de l'Europe : c'était de devenir empereur de Russie. Ce projet, qui, au premier coup d'œil, paraît chimérique, ne l'était pourtant point. En 1726 le comte de Saxe inspira, comme on sait, la passion la plus forte à la princesse Ivanouska, duchesse douairière de Curlande. Il n'aurait alors tenu qu'à lui de l'épouser. Cette passion dura long-temps, mais ne fut point heureuse. Les infidélités redoublées du comte excitèrent d'abord la jalousie de la princesse, puis ses fureurs, puis sa haine, et tout finit enfin par l'indifférence. Tant qu'elle ne fut que Souveraine à Mittaw, le comte de Saxe se consola, par les plaisirs, d'un mariage qu'il regrettait peu; mais, en 1730, cette princesse, nièce de Pierre-le-Grand, fut appelée au trône de Russie. Alors il sentit des remords de ses infidélités, et montra pour l'impératrice beaucoup plus d'attachement qu'il n'en avait eu pour la duchesse : il n'était plus temps.

Les illusions de l'amour étaient dissipées ; et elle craignit apparemment de se donner un maître. Cependant le comte de Saxe ne perdit pas d'abord l'espérance ; et son imagination formait de vastes projets, qu'il ne devait point exécuter. Il y en avait un surtout qui l'occupait souvent. Une fois monté sur le trône de Russie, il voulait, disait-il, passer quelques années à discipliner, selon sa nouvelle méthode, deux cent mille Russes. Il comptait ensuite marcher à leur tête, attaquer l'empire des Turcs, le conquérir, s'emparer de Constantinople ; et maître de ces deux vastes états, Souverain d'un empire qui s'étendrait de la Pologne aux frontières de la Perse, et de la Suède à la Chine, se faire enterrer dans Sainte-Sophie. Ce plan immense lui paraissait tout simple ; et, dès qu'il aurait le titre de czar, il ne semblait pas douter un moment de l'exécution. Qui sait véritablement ce qui serait arrivé? Peut-être la face d'une partie de l'Europe, et de presque toute l'Asie, aurait été changée. Peut-être un homme tel que le maréchal de Saxe, à la tête d'une armée de deux cent mille hommes bien disciplinés, et se précipitant sur l'Asie, aurait renouvelé les exemples des anciennes conquêtes, et fait revivre dans cette partie du monde, toujours faible et toujours vaincue, les temps des Tamerlan et des Gengis. Au reste, tout ce grand roman qui ressemblait assez à celui de Pyrrhus, était destiné à mourir dans sa tête. Tout dépendait d'une femme ; et un mariage manqué fit que l'univers resta tranquille.

Le comte de Saxe, toujours poursuivi par l'idée de

régner, eut aussi des vues sur le royaume de Corse. Il y a apparence qu'il eût joué dans cette île un rôle différent de celui du roi Théodore, et qu'il n'eût pas fini par aller mourir de faim en Angleterre.

Enfin, dans la guerre de 1741, il se consola de n'être pas Souverain, en faisant le destin des rois. Ses succès, ses victoires, cent mille hommes à commander, et trois nations à combattre, suffirent pour occuper l'inquiétude et l'activité de son ame. Mais, après la paix, ses projets recommencèrent. Le repos et la solitude l'effrayaient. Il avait eu plusieurs fois l'idée de se faire un établissement en Amérique, et surtout au Brésil. Là, il aurait voulu s'emparer de quelques villes, armer et discipliner à l'européenne les habitants du pays, et peut-être devenir le fondateur d'un empire. La paix d'Aix-la-Chapelle lui donna du loisir pour recommencer ses romans. On prétend que, lorsqu'il mourut, il en voulait enfin réaliser un, et qu'il avait déja trois vaisseaux commandés en Suède pour quelque expédition dans le Nouveau-Monde. Je ne parle pas d'un autre projet d'établissement dans une des îles de l'Amérique septentrionale, sur laquelle il eut des vues. On croit que l'Angleterre et la Hollande en prirent de l'ombrage; et c'est ce qui arrêta l'entreprise.

Telle est la suite d'idées extraordinaires, qui occupa l'imagination du comte de Saxe pendant tout le cours de sa vie. Cette espèce d'agitation secrète qui le tourmentait, jointe à ses grands talents pour la guerre, aurait peut-être pu dans d'autres pays et d'autres temps,

en faire un homme propre à des révolutions. Il semblait que les évènements ordinaires de la vie laissassent toujours une partie de son ame oisive; et qu'importuné de ses forces, il voulût se dédommager, par les projets, du repos auquel il était condamné. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le même homme dont les idées semblaient tenir bien plus à une imagination ardente que réglée, et qui forma souvent des projets bien plus hardis que raisonnés; dès qu'il était à la tête des armées, n'avait que les vues les plus sages, et employait toujours les moyens les plus sûrs. Ce contraste entre son caractère et son génie n'a point encore été observé, et mérite, je crois, de l'être.

FIN DU TOME II.



TABLE

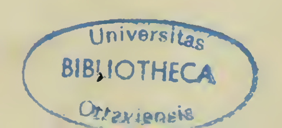
DES MATIÈRES DU TOME II.

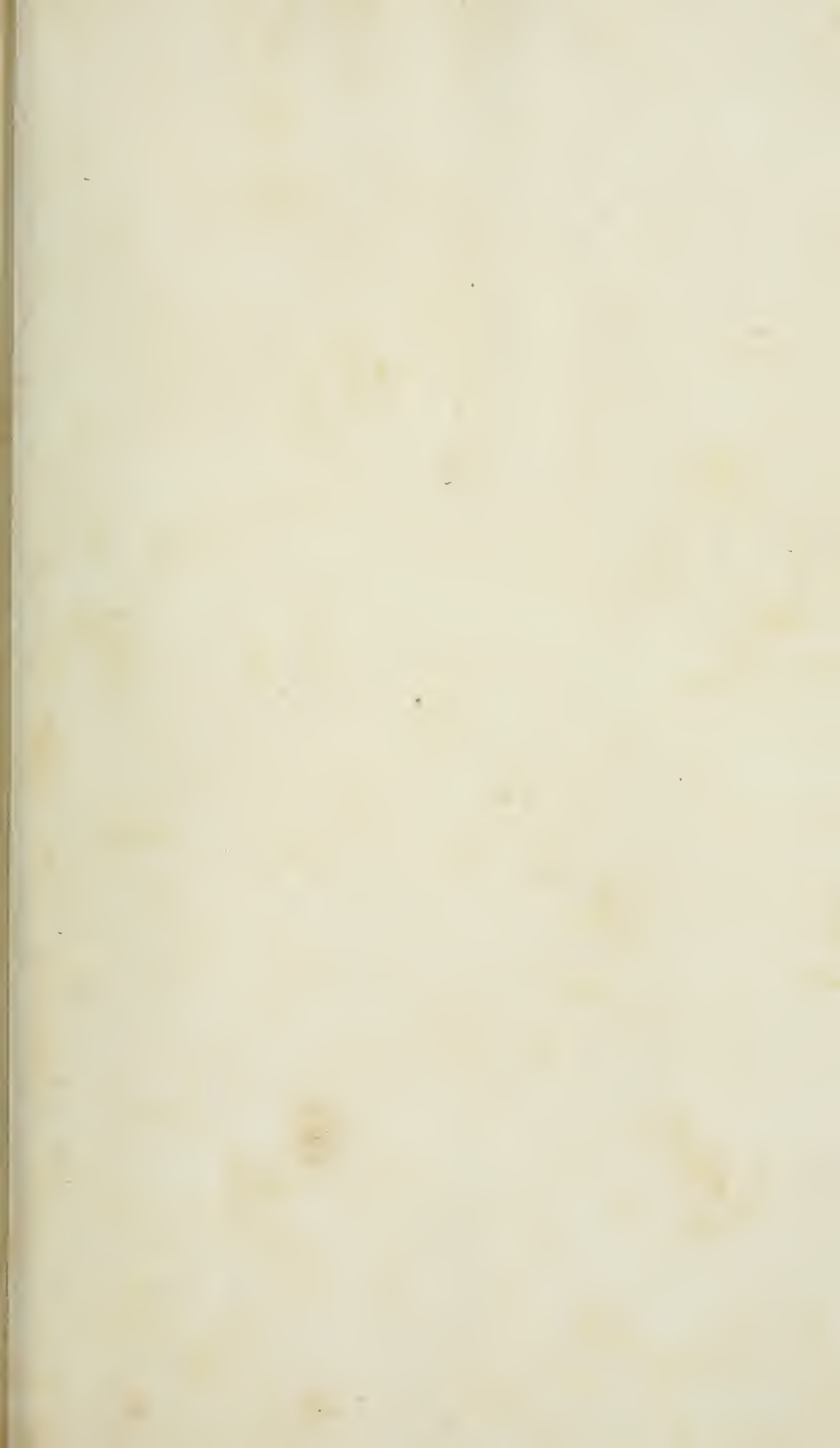
ESSAI SUR LES ÉLOGES.

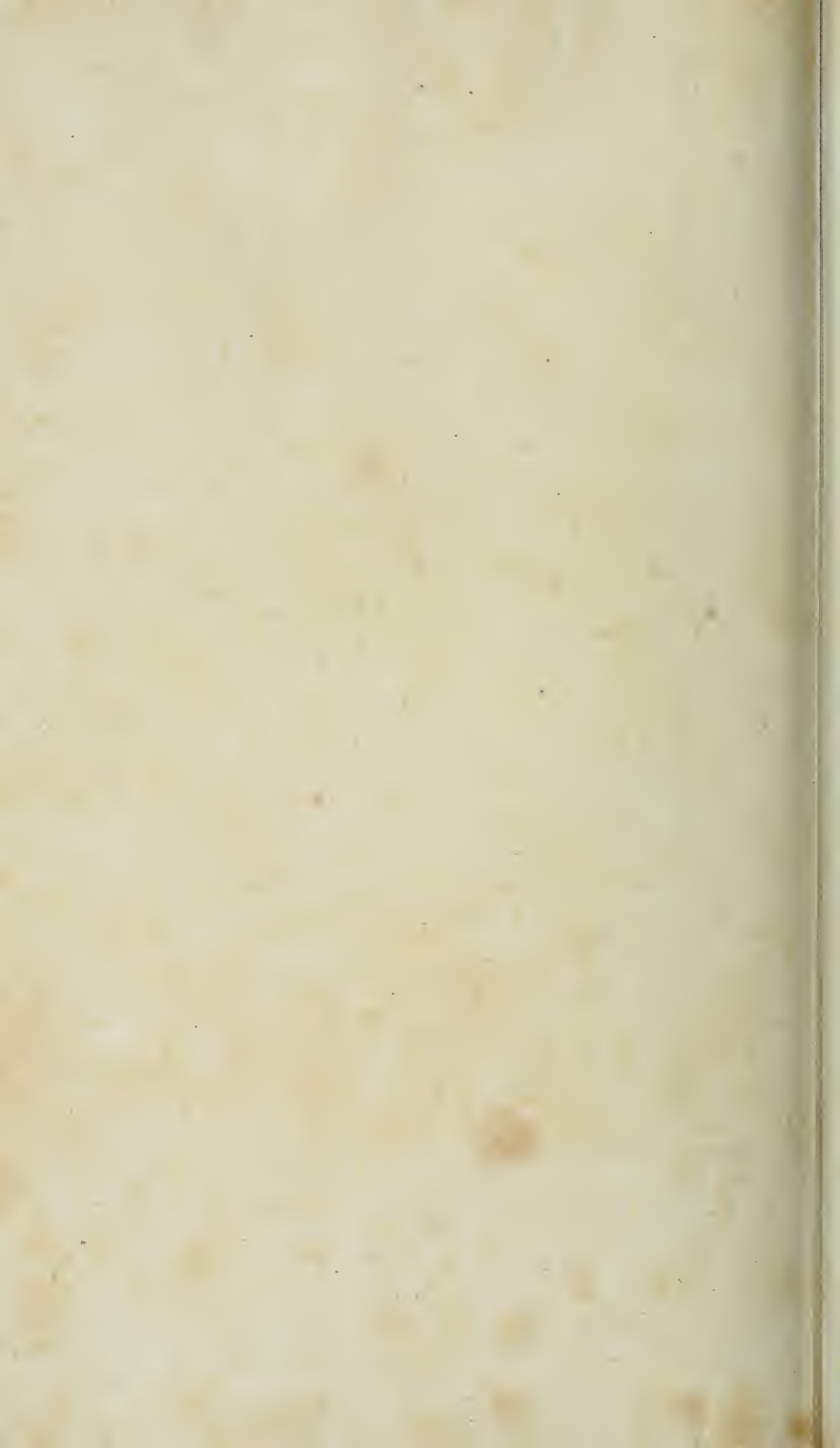
MORCEAUX RETRANCHÉS A LA CENSURE DANS L'ESSAI SUR LES ÉLOGES.

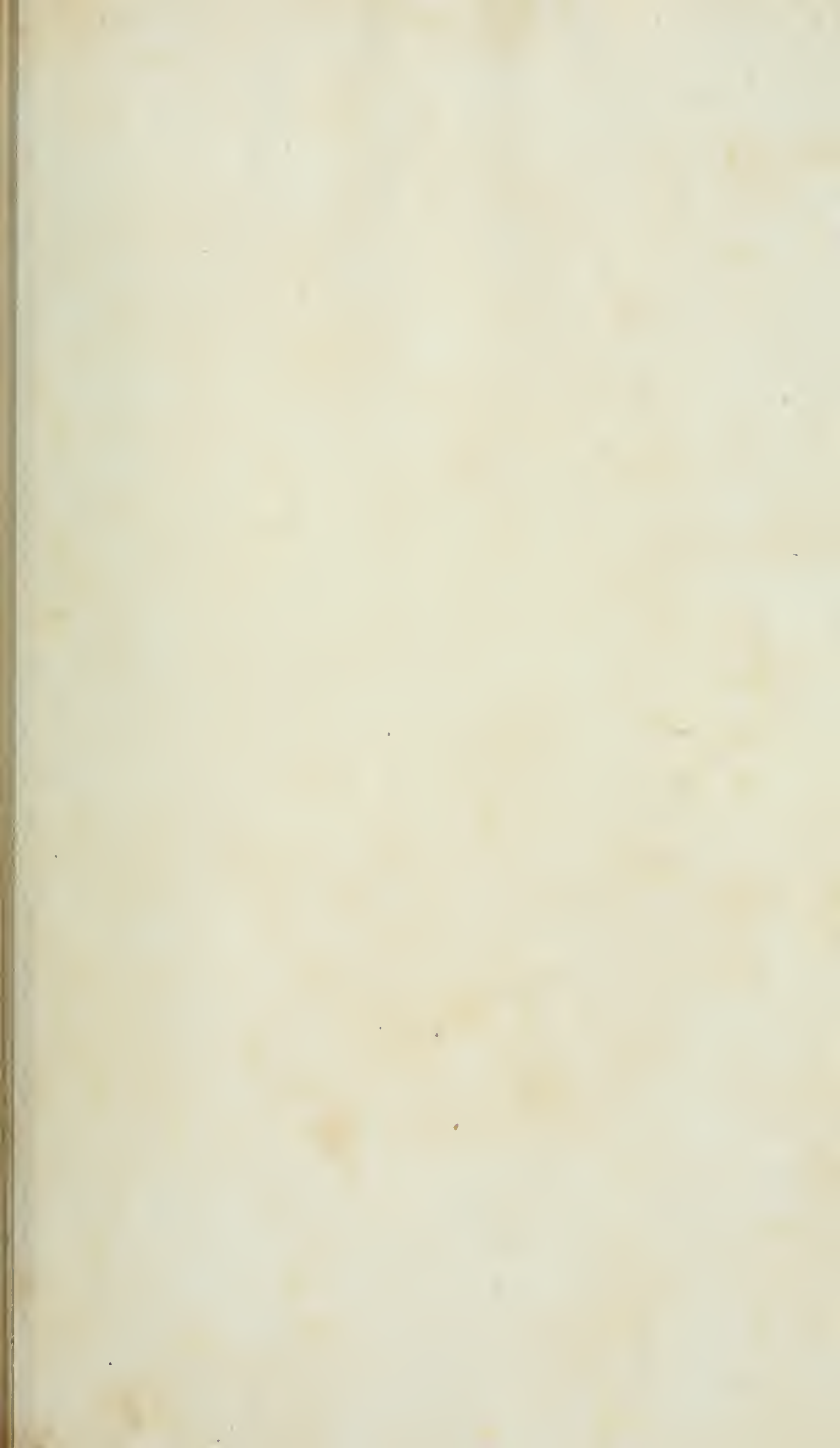
ÉLOGES.

FIN DE LA TABLE.

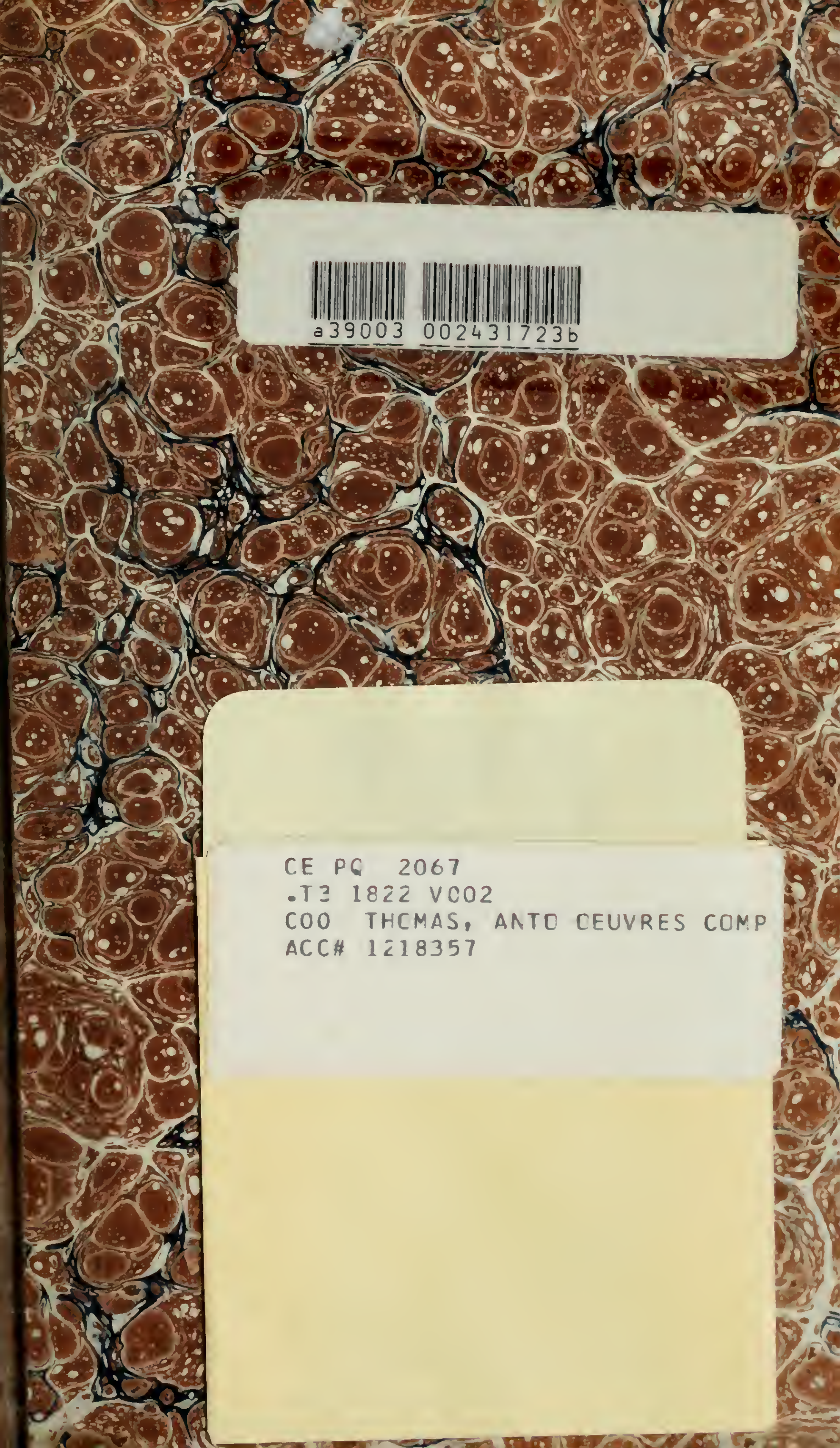









La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 002431723b
CE PQ 2067
.T3 1822 V002
COO THOMAS, ANTO OEUVRES COMP
ACC# 1218357

